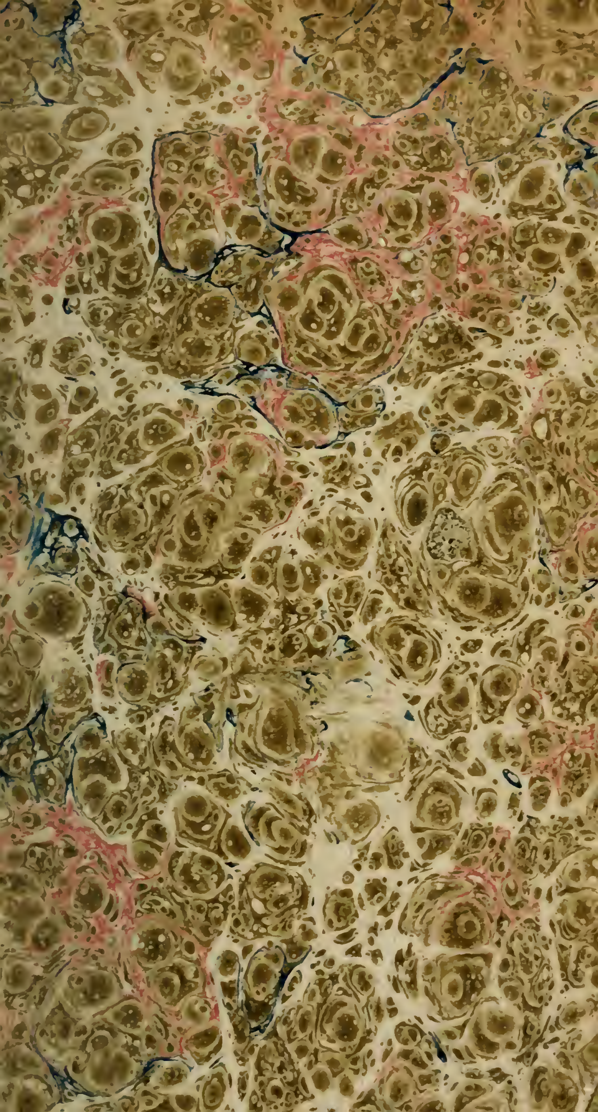

Universitas
BIBLIOTHECA



L'ÉCOLE DES MŒURS.

TOME SIXIÈME.

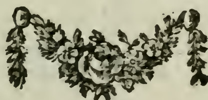
L'ÉCOLE DES MŒURS, OU RÉFLEXIONS *MORALES ET HISTORIQUES* SUR *LES MAXIMES DE LA SAGESSE*,

PAR feu M. l'Abbé BLANCHARD.

SIXIÈME ÉDITION,

Rédigée et mise en ordre d'après son Manuscrit par BRUYSET AINÉ, de l'Académie de Lyon, de la Société d'Agriculture et des Arts de la même ville, de la Société Physico-Économique de la Haute-Lusace, etc.

TOME SIXIÈME.



A LYON,
Chez BRUYSET AINÉ et Comp.^e



An XII = 1804.

L'ÉCOLE
DES MŒURS
OU
RÉFLEXIONS
MORALES ET HISTORIQUES
SUR LES MAXIMES DE LA SAGESSE.

XXXI.

Point de folles amours, ni de vin, ni de jeux :
Ce sont là trois écueils en naufrages fameux.

LA passion des femmes, du vin et du jeu, est le funeste écueil, où la fortune et la vertu de plusieurs font un triste naufrage. Le jeu est un abyme profond, où les plus grandes richesses vont tous les jours s'engloutir et se perdre. Les excès du vin ne sont pas moins pernicieux ; non-seulement ils troublent la raison et privent

l'homme pendant un certain temps du plus bel apanage de notre nature ; mais ils altèrent la santé, abrutissent l'esprit, détruisent le plus heureux naturel, et portent à la colère, à la violence et à la luxure (*).

L'amour criminel ne produit pas toujours, il est vrai, des désordres si sensibles, mais les conséquences n'en sont pas moins dangereuses ni moins funestes. Il n'est point de vice qui fasse de plus affreux ravages dans une ame, que l'amour des plaisirs sensuels. Quand cette honteuse passion domine, elle éteint toutes les lumières de la raison, on n'écoute plus qu'elle ; bientôt on ne se possède, on ne se connoît plus : si l'on ne peut la satisfaire, la vie même devient à charge, et l'on se hâte de s'en défaire.

Vous avez ouï parler de l'histoire tragique du fils de *Ninon Lenclos*. On avoit cru devoir lui laisser ignorer les auteurs de ses jours, et il fut élevé sous le nom du Chevalier *de Villars*. Cependant *Ninon* le faisoit quelquefois venir chez elle, pour lui procurer un peu de récréation et de

---

(*) *Luxuriosa res vinum, et tumultuosa ebrietas*, Prov. 20. Le vin pris avec excès, dit un Moraliste, nuit à la beauté, à la santé et à la chasteté.

liberté. Il y passoit ordinairement quelques jours de suite, et elle le traitoit comme un parent éloigné et peu riche, dont on lui avoit confié la conduite, et auquel elle s'intéressoit par pure générosité. Mais bientôt ces jours de récréation devinrent, pour lui, des jours trop dangereux. Ce jeune homme, né avec un tempérament ardent et une ame sensible, ne put se défendre des charmes de *Ninon*; car, quoiqu'elle eût cinquante-six ans, elle étoit encore dans tout l'éclat de sa beauté. Elle s'apperçut de l'amour du Chevalier sans en être alarmée. Elle crut que ce ne seroit qu'un feu de jeunesse qui s'éteindroit de lui-même. Elle ne connoissoit pas le caractère violent de son malheureux fils. Il se jeta un jour à ses pieds; et en lui baisant la main, il lui déclara son amour dans les termes les plus tendres et les plus passionnés. *Ninon*, sans paroître émue, le fit relever sur-le-champ, et lui répondit froidement qu'il étoit trop jeune pour lui parler d'amour, elle trop âgée pour l'écouter. Il insista de nouveau; il lui protesta qu'il l'adoroit, et qu'il mourroit de douleur, si elle le voyoit avec indifférence. *Ninon* prit alors un ton sévère; elle le menaça de toute sa haine s'il osoit encore l'entretenir de ses feux; elle le fit sortir.

Le jeune homme s'abandonna au plus affreux désespoir. *Ninon* en avertit M. *de Gersey*, père du Chevalier ; il lui conseilla de découvrir un secret qu'elle ne pouvoit plus garder. Elle écrivit à son fils qu'elle avoit à lui parler dans sa petite maison du faubourg Saint-Antoine. Il y vola. Elle se promenoit dans son jardin. Il se jette à ses genoux, et prenant une de ses mains, la baigne de ses larmes. Aveuglé par son ivresse, il alloit se porter aux dernières entreprises. *Arrêtez, malheureux que vous êtes*, lui cria sa mère. *Il faut arracher le bandeau qui vous couvre les yeux. Apprenez que vous êtes mon fils, et frémissez d'horreur des feux criminels dont vous brûlez.* A ces mots, frappé comme d'un coup de foudre, il reste immobile ; son visage se couvre d'une pâleur mortelle ; il lève les yeux sur sa mère, il les baisse, puis la quittant avec précipitation, sans lui dire une seule parole, il entre dans un petit bois qui étoit au bout du jardin, et se passe son épée au travers du corps. *Ninon*, accablée par sa propre douleur, ne songea pas d'abord à suivre son fils. A la fin, ne le voyant point reparoître, l'inquiétude la fit entrer dans le petit bois. A peine eut-elle fait trente pas, qu'elle apperçut le corps sanglant de cet infortuné. Elle vola inutilement à son se-

cours : ses yeux presque éteints se tournèrent sur elle ; il sembloit vouloir lui parler ; les efforts qu'il fit pour prononcer quelques mots, peut-être criminels, hâtèrent son dernier soupir. Les cris de sa mère firent accourir les domestiques, qui l'arrachèrent à cet horrible spectacle.

L'amour est l'ivresse du cœur, et il est rare que le penchant à ce vice ne conduise pas à la perte de toutes les vertus. La volupté infecte le corps, empoisonne l'ame, mène à l'irréligion, sème dans les familles les soupçons, les défiances, les divorces scandaleux, et quelquefois même en cause la ruine entière.

Un jeune libertin, livré à ce vice honteux, ne peut plus penser à rien de solide. Sa passion le suit par-tout, et l'occupe tout entier. Toute espèce de travail l'ennuie, le lasse, l'impatiente. Les lumières de l'esprit s'éteignent : des ténèbres épaisses se répandent dans l'ame. Les intérêts les plus chers ne le touchent plus. Tout est compté pour rien, tout est sacrifié. Devenu l'opprobre de sa famille, et un objet de mépris pour tous ceux qui le connoissent, il périt misérablement dans la fleur de l'âge, ou il traîne une vie languissante dans la doulcur et dans l'ignominie.

Comme cette passion malheureuse est l'écueil le plus dangereux et le plus commun, le vice de tous les âges, de tous les états, de toutes les conditions, on nous permettra bien de revenir encore une fois sur cet objet, un des plus importans de la morale. Tandis qu'une infinité de livres obscènes présentent par-tout à la jeunesse la coupe fatale, où elle va boire avec avidité le poison impur, n'est-il pas de notre devoir de lui faire entendre ici la voix salutaire de la sagesse, et de la prémunir contre un mal si contagieux et si funeste, en lui mettant sous les yeux le vrai et trop affreux tableau des désordres et des crimes, qu'enfante ce monstre malheureusement fécond ?

Jetez les regards sur la vaste scène du monde. Par-tout où ce vice régne, vous verrez marcher à la suite les vols domestiques, les noires perfidies, les infidélités sacriléges, les événemens tragiques, et les scandales éclatans. Au milieu de ce triste cortége, vous appercevrez les maladies honteuses, les douleurs aiguës, l'affoiblissement des tempéramens les plus vigoureux, la corruption du sang, la jeunesse languissante, la vieillesse prématurée, la mort tantôt lente qui frappe de mille coups

redoublés sa victime, tantôt précipitée qui moissonne quelquefois dans leur printemps les plus chères espérances des familles.

Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps usé les restes chancelans,
Et sur un front jauni qu'a ridé la mollesse,
Étaler à trente ans leur précoce vieillesse.
C'est la main du plaisir qui creuse leur tombeau :
Et bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.

THOMAS.

La débauche moissonne tous les ans plus de Citoyens à l'État, que le fer ennemi : elle fait de nos villes, un rendez-vous de libertinage, l'école de tous les vices et le tombeau de la jeunesse.

A quels excès cette malheureuse passion ne porte-t-elle pas ! Pour la satisfaire, il faut de l'argent. C'est au poids de l'or qu'on achète les criminels plaisirs. Il faut parer l'idole et fournir à toutes ses folles dépenses. Deux Espagnols se disputoient la conquête d'une courtisane, l'épée à la main. *Messieurs*, leur dit-elle, *ce n'est point avec le fer, c'est avec l'or qu'on se bat chez moi.* Plus jalouses des dons de leurs amans que de leur tendresse, ces espèces d'animaux voraces persécutent à toute heure avec une avidité importune. Où trouver de quoi rassasier une cupidité insatiable ? Où trouver de quoi jeter incessamment

dans un gouffre immense, qui absorbe toujours sans se remplir ? On prendra de toutes mains et par toutes sortes de voies. Un fils dépouillera secrètement la maison paternelle : un père laissera ses enfans sans entretien, sans éducation : un maître refusera la nourriture et les gages à ses domestiques : on ne payera ni le créancier ni l'artisan malheureux, que le besoin réduit au désespoir : on sera insensible aux cris des pauvres, à la misère des indigens. Ainsi, pour contenter sa passion, on foulera aux pieds l'humanité, la justice, l'intérêt de sa famille, les devoirs de sa condition, les bienséances de son état, le soin même de son honneur et de sa réputation.

Ce n'est pas tout. Est-on supplanté ou traversé par un rival : à quelle violence de jalousie et de rage ne se laisse-t-on pas aller ? La calomnie, le poison, les poignards, les combats singuliers fournissent des armes à la fureur et à la vengeance. Qui pourroit dire tous les meurtres, tous les assassinats, dont cette funeste passion a rempli l'univers ?

Mais voici des excès plus affreux encore. Combien de personnes du sexe, pour conserver un reste d'honneur après avoir perdu ce que leur honneur avoit de plus

précieux, ont détruit le fruit de leur crime par un crime plus grand, et sont devenues parricides avant d'être mères ! Combien d'hommes aveuglément impies, dans l'ivresse de leur passion, ont fait, de celle qui en étoit l'objet, leur divinité, lui ont protesté que toute leur vie, et à la mort même, ils n'en auroient point d'autre, et n'ont été que trop fidelles à leurs sermens !

Et l'on appellera une telle passion, foiblesse, bagatelle, galanterie, amusement! Car c'est sous ces expressions adoucies que souvent on désigne un si grand mal. Mais depuis quand donc est-il permis de traiter de foiblesse pardonnable et de bagatelle, ce qui conduit presque toujours aux plus grands crimes, ce qui rend un objet d'horreur aux yeux de Dieu, ce qui, dépouillant l'homme des traits augustes de sa ressemblance avec la Divinité, le réduit à la condition des bêtes, le fait même descendre au-dessous d'elles, par les honteux excès auxquels on ne rougit pas de s'abandonner ?

En vain le monde voudroit-il se persuader que c'est une passion douce et honnête. Mille exemples ne prouvent que trop qu'il n'y a point d'emportement si violent, de cruauté si horrible, de perfidie si noire, que ce vice ne soit capable d'inspirer. Avec

l'amour, entre dans le cœur un desir violent de posséder, à quelque prix que ce soit, l'objet dont il attend son bonheur. Les moyens ne lui coûtent rien, pourvu qu'il y parvienne ; et toutes les autres passions qu'il tient à sa solde, sont toujours prêtes à le seconder. Celui que l'amour domine, consentira, si l'on veut, à garder des ménagemens pour tout ce qui ne s'opposera pas à ses desirs. Mais s'il rencontre quelques obstacles, il fera taire toutes les raisons, et renversera tout ce qui lui résiste. Il n'y a rien de si sacré qu'il ne viole, ni de si odieux qu'il n'emploie.

Cependant on autorise dans le monde tout ce qui porte à l'amour criminel : on loue tout ce qui l'inspire et l'enflamme. On tolère les lectures et les conversations galantes, on approuve les spectacles, les chansons, l'empressement dans les filles de voir et d'être vues, les soins de paroître avec succès et de plaire. Le monde conseille tout ce qui prépare au crime ; et il est toujours étonné, quand il y voit tomber. Ne pouvant le justifier, il l'excuse. Combien même se font un jeu d'en rire et d'en égayer les conversations !

Que dans le paganisme, où cette passion étoit en quelque sorte consacrée par la religion et divinisée par l'exemple des

dieux, elle ait trouvé des protecteurs et des apologistes, on ne doit pas en être surpris. N'est-il pas même étonnant que, malgré les préjugés de leur religion, tant de Païens aient eu sur ce point des idées si pures, ayant donné des exemples si admirables de continence et de chasteté ? L'ancien paganisme, dit le Philosophe de Genève, enfanta des dieux abominables, qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, et qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre et des passions à contenter. Mais le vice armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel ; l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célebrant les débauches de *Jupiter*, on admiroit la continence de *Xénocrate* : et la chaste *Lucrèce* adoroit l'impudique *Vénus*. La sainte voix de la Nature, plus forte que celle des dieux, se faisoit respecter sur la terre, et sembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables (*). Et dans une Religion aussi sainte et aussi chaste que la nôtre, des hommes qui se disent Chrétiens, entreprendront d'excuser l'amour criminel, d'affoiblir les traits odieux qui le caractérisent, et de lui prêter un

(*) *Émile*, Tome 3.

nom qui le rend presque innocent et permis!

O vous qui, dans le sein du Christianisme, vous faites gloire d'avoir ce que vous appelez des inclinations, des attachemens, des intrigues, qui mettez votre honneur à ravir à une jeune personne le sien, à dépouiller une honnête femme de sa sagesse, et qui vous faites un indigne trophée de ces honteuses victoires, libertins voluptueux, venez à l'école des Païens mêmes vous instruire ou vous confondre.

Alexandre, à la bataille d'Issus, montra qu'il savoit également vaincre ses ennemis et ses passions. La femme et les filles de *Darius* tombèrent en son pouvoir. Quoiqu'elles fussent de la plus rare beauté, et qu'il fût jeune, vainqueur, et libre encore des liens du mariage, elles furent dans son camp, dit un de ses historiens, comme dans le temple de la chasteté et de la pudeur. Après la première visite, il ne voulut plus les voir, pour ne point exposer sa foiblesse, et ne permit pas même qu'on parlât de leur beauté en sa présence.

Scipion l'Africain, un des plus grands hommes de la République Romaine, donna dans de pareilles circonstances un exemple aussi admirable. Envoyé en Espagne pour y continuer la guerre, il soumit tout le pays aux Romains en moins de quatre ans,

Au milieu de ses victoires, on lui amena une jeune captive extrêmement belle. *Scipion* étoit dans l'âge où les passions se font sentir avec le plus de force. Mais plus vainqueur encore de lui-même que des nations qu'il avoit domptées, il ne voulut point la retenir. Ayant appris qu'elle étoit promise à un jeune Seigneur du pays, il le fit venir, et la lui remit entre les mains. Pour mettre le comble à une si belle action, il voulut qu'on ajoutât à la dot de cette Princesse la rançon qu'on étoit venu lui offrir. Une telle grandeur d'ame lui gagna les cœurs de tous les peuples d'Espagne. Ils publioient qu'il étoit venu parmi eux un jeune héros, semblable aux dieux, qui se soumettoit tous les hommes par la force de ses armes, ou les gagnoit par les charmes de ses vertus (*). Remplis d'admiration et de reconnoissance, ils firent graver cette noble action sur un bouclier d'argent, dont ils firent présent à *Scipion*.

Ce que fit, dans une occasion à peu près semblable, *Gonsalve*, à qui la grandeur et la rapidité de ses exploits méritèrent le glorieux surnom de *grand Capitaine* (**),

(*) *Venisse diis simillimum juvenem, omnia vincentem tùm armis, tùm benignitate et beneficiis* Liv.

(**) Il s'empara du Royaume de Naples pour *Ferdinand V*, Roi d'Aragon, et remporta plusieurs victoires sur les François.

n'est pas moins beau, ni moins digne de servir de modèle à toutes les personnes du même état. L'honneur dont on y est si jaloux, devroit leur rendre celui des autres également cher; et la grandeur d'ame dont on y fait profession, devroit les faire souvenir qu'il y a bien peu de gloire à triompher du sèxe le plus foible. Ceux d'entr'eux qui blâmeront le beau trait que nous allons rapporter, ou qui ne se sentiront pas le courage de l'admirer, n'ont pas l'ame faite pour les grands sentimens ni pour la vertu. *Gonsalve* passoit souvent devant la maison de deux Demoiselles, filles d'un Écuyer qui avoit peu de part aux faveurs de la fortune. Leur père s'étant apperçu qu'il paroissoit avoir quelque inclination pour elles à cause de leur grande beauté, crut que c'étoit une occasion favorable de sortir de l'indigence. Il alla trouver le grand Capitaine, et le pria de lui donner le soin de quelque affaire hors de la ville. *Gonsalve* comprit d'abord l'intention du père, et lui demanda : *Quelles personnes laissez-vous dans votre maison?* Deux jeunes Demoiselles, mes filles, répondit l'Écuyer. *Attendez-moi*, reprit le Capitaine, *je vais vous expédier votre commission.* Il alla prendre deux bourses, dans chacune desquelles il mit deux mille ducats. Il les donna au père, en lui disant :

Voilà les provisions que je vous donne, mariez-en vos filles au plutôt; et pour vous, j'aurai soin de vous donner de l'emploi.

Nous l'avons déjà dit, et l'on ne sauroit trop se le persuader; ce n'est que dans la pratique de la vertu et dans la fidélité à ses devoirs, qu'on trouvera les vrais plaisirs. Toutes les voluptés sensuelles ne valent pas la noblesse des sentimens. Qui de nous, en effet, s'il n'a pas eu le malheur de recevoir en naissant une ame vile, ne préféreroit aux plaisirs brutaux d'un voluptueux, la douce joie que donne une action vertueuse, telle que celle de *Gonsalve*, ou de ce jeune homme, dont nous allons rapporter le beau trait. Peu de temps après son entrée dans le monde, il fut tenté d'aller chez une courtisane, qui vendoit à grand prix ses faveurs. Près de frapper à la porte, il se sent arrêté par une voix secrète, qui lui crie au fond du cœur. *Ton vieux Gouverneur languit dans la misère.* Il retourne sur ses pas, court chez le vieillard, et verse entre ses mains l'or qu'il destinoit à sa passion. Quelle satisfaction délicieuse, en voyant des larmes de joie couler des yeux de son maitre, ne dut-il pas goûter lui-même en ce moment! satisfaction d'autant plus agréable et plus douce, qu'elle est plus pure et n'est

jamais suivie du remords ni du repentir; au lieu que les plaisirs criminels le sont toujours. On sait ce que répondit un Païen à une courtisane qui lui demandoit dix mille drachmes, c'est-à-dire, environ cinq mille livres de France : *Je n'achète pas si cher un repentir.* Les plus belles fleurs de l'amour sont entourées d'épines cruelles, qui piquent et qui déchirent, comme est forcé de l'avouer lui-même le chantre d'Épicure :

Usque adèo de fonte leporum
Surgit amari aliquid, in ipsis floribus angens (*)!

Tant il est vrai, *Quintus*, que même au sein des fleurs,
Je ne sais quoi d'amer en corrompt les douceurs !

Le Tasse, qui, dans ses poésies immortelles, a si souvent célébré le pouvoir, les dangers et les peines de l'amour, ne les éprouva que trop lui-même. Il étoit à la Cour d'*Alphonse*, Duc de Ferrare, son protecteur et l'ami des lettres, lorsqu'il publia sa *Jérusalem délivrée*, qui le fit regarder comme le restaurateur de la poésie épique, lui acquit et lui mérita la plus grande gloire. Il n'avoit encore que trente ans. Ce Poëte né avec un cœur sensible, conçut pour *Léonore d'Est*, jeune sœur du Duc, une violente passion, que la Prin-

(*) *Lucrèce*, Poëte Philosophe, dont tout le monde rejette le système et sait les vers par cœur. *Dict. Enc.*

cesse, de son côté, ne voyoit point avec indifférence. *Le Tasse* avoit tout pour plaire : un caractère doux et complaisant, une figure prévenante, mille agrémens dans la conversation, une imagination brillante, et beaucoup d'élévation dans l'ame. Il joignoit à tout cela ce qui ne se rencontre pas toujours dans un Poëte, une bravoure extraordinaire. Ayant confié le secret de ses amours à un jeune Gentilhomme Ferrarois, qu'il croyoit son ami ; le confident fut indiscret ou infidelle, par le penchant malheureux qu'ont les jeunes gens à plaisanter sur leurs amis, sur-tout quand il s'agit de galanteries et d'amour : maladie dont ils sont convenus de ne plaindre aucun de leur âge, malgré les malheurs et les crimes qu'elle a si souvent causés. *Le Tasse*, rencontrant son ami dans le palais du Duc, lui fit des reproches, que le jeune étourdi voulut toujours tourner en plaisanterie. *Le Tasse*, piqué, lui donna un soufflet. Ils sortirent pour s'aller battre. Trois frères du jeune homme ayant appris cette querelle, accoururent à son secours : ils fondirent tous ensemble sur *le Tasse* qui, sans s'effrayer de leur nombre, soutint leur choc avec courage, en blessa deux, et donna le temps à ceux qui voyoient de loin ce combat inégal, de venir séparer les

combattans. Tout le monde sut comment il s'étoit battu, mais tout le monde sut aussi pourquoi il s'étoit battu. Le Duc, offensé, en eut tout le ressentiment qu'en devoit avoir un frère et un Prince : il fit arrêter *le Tasse*, sous prétexte de le mettre à couvert de la vengeance de ses ennemis. Le Poëte amant se crut perdu : son imagination naturellement portée à la mélancolie, s'exalta et s'égara. Ayant trouvé le moyen de s'échapper, il erra en plusieurs villes d'Italie, jusqu'à ce que, réconcilié avec le Duc par le moyen de la Princesse qui partageoit son amour, et rappelé par elle, il revint se remettre dans ses premiers fers. *Alphonse* ne le reçut pas mal ; mais peu à peu il se refroidit, et ce qui fut encore plus sensible au *Tasse*, il rompit tout commerce entre lui et la Princesse *Léonore*. Sa mélancolie redoubla au point de dégénérer en folie. Le Duc le fit enfermer dans un hôpital, où on lui ordonna des remèdes qui, joints à la perte de la liberté, aigrirent son mal au lieu de l'adoucir. Il en accusa la magie, et devint tout-à-fait visionnaire. Cette seconde détention fut plus longue et plus fâcheuse que la première. Délivré au bout de sept ans, il mena encore une vie errante à Mantoue, à Naples, à Florence, malade de corps et d'esprit.

Il mourut à cinquante-un ans. Telle fut la fin malheureuse et le triste sort de ce Poëte célèbre, dont la vie, depuis qu'il eut livré son cœur à l'amour, ne fut plus qu'un tissu d'amertumes qui altérèrent sa santé et son esprit; jusqu'à faire, durant plusieurs années, regarder comme insensé un homme qui s'étoit élevé, par la force de son génie, au-dessus de ses contemporains.

Un ancien Philosophe disoit qu'il s'abstenoit des voluptés par volupté; et en effet, elles sont presque toujours empoisonnées : elles trouvent dans elles-mêmes leur supplice; et par un secret jugement de Dieu, qui punit dès cette vie même par les douleurs les plus aiguës les plaisirs les plus criminels, souvent elles ne sont pas moins funestes au corps qu'à l'ame du voluptueux. Combien de libertins ne voit-on pas aujourd'hui, dont les membres infectés par un mal contagieux, après avoir été les instrumens de leurs crimes, le deviennent d'une punition aussi juste qu'elle est terrible.

> Ayez soin, dit *Bellegarde* (*),
> De réprimer vos desirs :
> Souvent, si l'on n'y prend garde,
> On périt par ses plaisirs.

(*) Auteur de plusieurs Ouvrages de morale.

Combien de tristes exemples n'ont que trop confirmé la vérité de cette sentence si connue, et si souvent, mais si inutilement répétée : *Per quæ quis peccat, per hæc et punietur.*

Si vous êtes tentés de vous livrer au crime,
Retenez, jeunes gens, cette utile maxime:
Par où l'on a péché, souvent on est puni.

Dom Carlos, Roi de Navarre, en est une preuve bien tragique. Ce Prince fut l'homme le plus livré, qu'il y ait peut-être jamais eu, au vice honteux de la chair. Se trouvant épuisé de débauches, et hors d'état de les continuer, il consulta ses Médecins, qui lui ordonnèrent de se faire envelopper le corps dans un linceul imbibé d'eau de vie, et de rester ainsi vingt-quatre heures dans ce linceul bien serré et bien cousu. Le Roi chargea de cette opération la plus jeune et la plus chérie de ses maîtresses, et en même temps la plus étourdie : car ayant achevé de coudre le linceul sur le corps du Roi, elle voulut prendre ses ciseaux pour couper son fil; mais ne les trouvant pas sous sa main, elle eut l'imprudence d'approcher la bougie qui l'éclairoit, et de brûler le fil à cette bougie. Ce fil qui se trouva imbibé d'eau de vie, prit feu, et le feu se communiqua au linceul, qui dans l'instant fut tout enflammé.

Quels cris dans tout le palais ! quel mouvement ! quelle agitation ! Que ne fit-on pas pour éteindre le feu et sauver le Roi ! Mais tout fut inutile, ce malheureux Prince fut brûlé vif, avant qu'on eût pu lui donner aucun secours. Quelle mort horrible, et quels affreux supplices, avant-coureurs de plus terribles encore ! L'amour impur est un feu dévorant qui, après avoir consumé les biens et noirci la réputation, abrége souvent la vie ou du moins la rend languissante et douloureuse. O vous qui êtes encore dans la fleur de l'âge, et à qui la pureté des mœurs a conservé jusqu'à présent un corps sain, exempt des douleurs et des infirmités, tristes fruits du libertinage, si jamais vous êtes sollicité par des compagnons libertins ou par vos passions, à goûter les plaisirs de l'impureté, rappelez-vous alors la leçon frappante qu'un père donna un jour à son fils. Cet homme plein de sens et de religion, qui voyoit le tempérament naissant de son fils le porter aux femmes, n'épargna rien pour le contenir. Mais enfin, malgré tous ses soins, le sentant près de lui échapper, il s'avisa de le mener dans un hôpital, destiné à la guérison de ces maladies infames que donne le libertinage. Sans le prévenir de rien, il le fit entrer dans une salle où une troupe

de ces malheureux expioit, par la cure la plus douloureuse, ses crimes et ses débauches. A ce hideux aspect qui révoltoit à la fois tous les sens, le jeune homme frémit d'horreur, pâlit, et faillit à se trouver mal. *Va, misérable débauché*, lui dit alors le père d'un ton véhément, *suis le vil penchant qui t'entraîne : bientôt tu seras trop heureux d'être admis dans cette salle, où, victime des plus infames douleurs, tu forceras ton père à remercier Dieu de ta mort.* Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau offert au jeune homme, lui firent une impression qui ne s'effaça jamais. Destiné par son état à passer sa jeunesse dans des garnisons, il aima mieux essuyer toutes les railleries de ses camarades, que d'imiter leur libertinage. Il se distingua toujours par ses mœurs, autant que par sa bravoure. Lorsqu'il racontoit cette histoire dans sa vieillesse, *j'ai été homme*, ajoutoit-il, *j'ai fait des fautes ; mais parvenu jusqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique sans horreur.*

Je suis Chrétien, disoit un autre Officier, et je crois un enfer : mais n'y eût-il pas d'enfer pour punir ce crime, ce que j'ai vu dans les hôpitaux de Lodi, quand nous étions en Italie, suffiroit pour m'en donner une invincible horreur.

Jeunes gens, si de telles leçons ne vous frappent point, si la crainte d'une si honteuse contagion ne peut servir de frein à votre incontinence, il ne me reste plus rien à vous dire. Car inutilement ouvrirois-je à vos yeux ces abymes, spécialement destinés par la vengeance divine à punir les coupables voluptueux. Continue donc, téméraire jeunesse, continue de t'applaudir de tes honteuses débauches. Tes plaisirs passeront vîte, et ils seront suivis d'une éternité de tourmens qui ne passera point. Tes feux criminels seront l'aliment et la proie des feux vengeurs, allumés par le souffle de la colère céleste.

Oui, il y a un enfer. Que celui-là doit le redouter, qui l'a mérité tant de fois, et qui continue chaque jour de sa vie à le mériter encore! Les feux pénétrans que la justice divine y attache sans cesse, ministres d'une éternelle vengeance, seront sur-tout destinés à punir les feux impurs dont on aura brûlé. Rien de plus effrayant, il est vrai, pour l'imagination, que l'idée de ces tourmens éternels. Nos yeux épouvantés errent avec effroi sur la vaste immensité de cette mer brûlante et de ces ténébreux abymes. Mais parçe que cette image est affreuse et terrible, n'est-ce pas une

raison de plus pour craindre de n'en éprouver que trop la funeste réalité ?

Car enfin, et après tout, que ce soit des feux matériels et éternels ou non, ne suffit-il pas, s'il est au Ciel une justice divine, vengeresse nécessaire des crimes, qu'on doive un jour endurer de véritables douleurs, dont la raison ne peut nier la possibilité ni fixer la durée et le terme, pour que la prudence engage à ne pas s'y exposer témérairement ? Moins on les craint, plus ne doit-on pas les craindre, quand on fait tout ce qu'il faut pour les mériter ? Une fausse sécurité, une stupide indifférence, un mépris railleur n'en garantiront point. Celui qui rit de ces terribles châtimens n'en est que plus digne, et ses railleries n'éteindront pas les flammes qui lui sont préparées.

Si l'on espère les éviter un jour par les larmes du repentir, pourquoi veut-on vivre comme on ne voudroit point mourir ? Ne sait-on pas aussi qu'un des effets les plus ordinaires de l'impureté est de conduire à l'irréligion, à l'endurcissement, à l'impénitence ? L'habitude se forme, et l'on traine jusqu'à la fin de sa vie des chaînes qu'on n'a plus la force de porter. Les désordres de sa jeunesse pénétreront jusque dans les

os du libertin, et descendront avec lui dans la poussière du tombeau (*).

Je ne le sais que trop, dans le cours du bel âge,
Quand la nature ardente, échauffant nos desirs,
Nous rend si propres aux plaisirs,
Il est mal-aisé d'être sage.
Cependant, malgré tant d'attraits,
On ne peut trop le dire et le faire connoître,
C'est dans ce temps-là qu'il faut l'être,
Ou l'on court grand danger de ne l'être jamais.

PAVILLON.

Je déplore le malheur d'un jeune homme qui, entraîné par la fougue de ses passions, se laisse aller à un criminel penchant. Mais je plains encore plus ces impudiques vieillards qui, courbés sous le poids des années, conservent, dans des membres glacés, le feu qu'une jeunesse libertine souffla dans leurs veines : objets de risée et de mépris aux yeux des hommes, objets d'horreur et d'abomination aux yeux de Dieu. La vieillesse d'elle-même n'a-t-elle donc pas assez de laideur, sans y ajouter celle du vice ? Une Dame fort vieille et très-coquette rendit une visite à *Voltaire*, dans tout son étalage ; et prenant occasion de quelques phrases galantes qu'il

(*) *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient.* Job. 20.

lui disoit pour s'amuser, et de quelques regards qu'il jetoit en même temps sur sa gorge qui étoit fort découverte : Comment, M. *de Voltaire*, s'écria-t-elle, est-ce que vous songeriez encore à ces petits coquins-là ! *Petits coquins*, reprit avec vivacité le malin vieillard, *Madame, ce sont bien de grands pendards.*

De quelle honte ne couvre pas le reste de nos jours cette malheureuse passion, capable de ternir même la fin de la plus belle et de la plus glorieuse vie, et d'en faire disparoître toute la gloire et tout l'éclat ! A quels crimes, à quels excès, à quels désordres souvent ne les conduit-elle pas ! Qui ne connoît l'exemple de *Salomon ?* Long-temps il fut sage et le plus sage des hommes, éclairé au-dessus de tous ceux de son siècle dont il étoit l'admiration, disons mieux, le prodige. Il avoit vécu vertueux, reconnoissant, soumis à son Dieu, malgré le feu de la jeunesse et la licence du trône. Le comble de sa gloire fut le terme de sa sagesse et l'écueil de son innocence. Adoré de ses sujets, craint de ses ennemis, la prospérité, les richesses et les délices dont il ne sut pas assez défendre son cœur, l'entraînèrent peu à peu dans un précipice où s'engloutit toute sa gloire, en le livrant à une funeste passion,

dont une jeunesse chaste et vertueuse ne met pas toujours à couvert les années d'une déplorable vieillesse.

Salomon, ce Roi des Rois, ce sage par excellence, cet homme, l'étonnement de tous les siècles et le modèle de tous les Princes, ce vainqueur pacifique qui avoit enchaîné toutes les nations voisines par le charme de ses vertus et l'éclat de sa gloire, jusqu'au point de lui payer des tributs volontaires, est vaincu lui-même par l'amour criminel des femmes. Devenu voluptueux et incontinent, il devint infidelle, ingrat, impie et idolâtre. Sa passion qui ne connut plus ni bornes ni frein, lui fit porter le nombre de ses femmes jusqu'à mille. Son attachement pour elles alla jusqu'à l'enchantement. Elles s'en prévalurent pour le rendre participant et coupable de l'idolâtrie dont elles faisoient profession; il adora avec elles les fausses divinités des nations qui faisoient l'objet de leur culte; et l'encens qu'il avoit si long-temps fait brûler sur l'autel du seul vrai Dieu, il le profana en l'offrant à l'abomination des idoles, sur leurs autels sacriléges. Il oublia tous les bienfaits signalés qu'il avoit reçus du Seigneur, il sembla fouler aux pieds les grandes et sublimes maximes de piété et de religion, qu'il avoit annoncées.

Il étouffa dans de honteux plaisirs cette incomparable sagesse, qui avoit répandu son nom jusqu'aux extrémités de la terre, et avoit attiré à sa Cour les plus puissans Monarques de l'Orient, qui venoient y prendre ses leçons et recevoir ses réponses comme des oracles. Plusieurs belles années, passées dans l'innocence, la gloire et la vertu, vinrent se perdre honteusement et s'anéantir dans une infame et criminelle vieillesse. Corrompu par ses indignes passions, et infatué de ses idoles de chair, il oublia et méconnut le Dieu du ciel et de la terre auquel il avoit élevé un temple si magnifique, et qui l'avoit comblé des plus grandes faveurs : il se prosterna, pour leur complaire, aux pieds des idoles que chacune de ses femmes adoroit ; autant de fois sacrilége, et idolâtre en autant de manières, qu'il avoit de différentes inclinations dans le cœur, et que ses épouses idolâtres avoient elles-mêmes de superstitions. L'Écriture qui nous apprend sa déplorable chûte, nous laisse incertains sur son repentir et sur son retour : et son salut est encore aujourd'hui un problême.

Car un des plus ordinaires effets de cette funeste passion, est l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur. Séduit, aveuglé, captivé jusqu'à la fin, on se flatte,

on s'excuse, on se justifie, ou du moins on détourne l'esprit de ce qui pourroit l'éclairer et le détromper. On craint de rompre les liens qu'on a formés et qui sont toujours chers : on reste comme asservi, enchaîné jusqu'au dernier soupir ; et ce dernier soupir se portera peut-être encore vers le coupable objet de sa passion. Les images de la volupté se présenteront sans cesse, et saliront l'imagination jusqu'à la mort. Par un juste et redoutable jugement de Dieu, la grace qu'on a si souvent rejetée, s'éloignera, se retirera ; ce flambeau céleste ne jettera plus que de foibles lueurs, qui alarmeront et ne convertiront pas. Peut-être aussi que la violence de la douleur et de la maladie du corps mettra hors d'état de penser à la déplorable situation de son ame ; et qu'incapable de réfléchir, de rentrer en soi-même, on succombera à la violence de cette douleur. Qui peut s'assurer encore qu'un accident funeste et imprévu ne viendra pas frapper subitement ; et qu'ainsi frappé tout-à-coup de la main de Dieu, on ne sera pas transporté, enlevé de ce monde, sans avoir eu le temps, la pensée, le moyen de se préparer à paroître devant lui dans l'autre ?

Mais en supposant même qu'on ait le temps, la grace, la liberté d'esprit, la pensée de changer, de revenir à Dieu ; ce changement sera-t-il véritable ? ce retour sera-t-il sincère ? Dans ces derniers momens d'accablement et de douleur, est-il donc si aisé de changer tout d'un coup les sentimens, les inclinations du cœur, qu'une longue habitude a rendues comme naturelles et fait toujours chérir ; de former de nouvelles affections après des affections si invétérées ; de dominer entièrement une passion, qui jusqu'alors avoit si impérieusement dominé ? N'est-il pas à craindre que le repentir qu'on témoigne ne soit qu'apparent et sur les lèvres ; que la crainte, la frayeur de la mort, le respect humain, la nécessité, la bienséance, les sollicitations n'y aient plus de part qu'un véritable repentir, et que cette pénitence extérieure et édifiante aux yeux des hommes, ne soit qu'une impénitence réelle et consommée aux yeux de celui qui sonde les cœurs et les reins ? N'est-il pas juste aussi que cette criminelle passion, qui avoit rempli et souillé les plus beaux jours d'une vie destinée à la vertu, à l'innocence, vienne encore en terminer le détestable cours, et qu'on meure enfin comme on a vécu ?

C'est une terrible passion que l'amour : si vous le laissez croître et se fortifier, il se jouera de toutes vos résolutions ; et dans le temps même qu'il vous déchirera le cœur ou qu'il vous couvrira de honte, vous ne pourrez vous résoudre à vous en détacher. Rompez donc courageusement vos fers, tandis qu'il en est temps encore ; et rentrez généreusement dans la voie de la vertu. Mais pour cela, interdisez-vous absolument tout commerce. Tant que vous continuerez de voir cette personne qui a blessé votre cœur, le poison se glissera de nouveau, et il viendra un moment où votre repentir vous abandonnera. Un feu mal éteint se rallume de lui-même.

Faut-il, pour se délivrer ou se préserver de cette funeste passion, faire les plus grands, les plus douloureux sacrifices ; on ne doit point balancer. *Si votre œil*, dit le divin Législateur, *vous est une occasion de chûte, arrachez-le et jetez-le loin de vous. Car il vous est plus avantageux de perdre un de vos membres, que si votre corps étoit jeté tout entier dans l'enfer. Si votre main droite vous est de même une occasion de chûte, coupez-la et jetez-la loin de vous* (*). C'est-à-dire,

(*) Matth. 5.

quelque chose qu'il doive vous en coûter, vous devez, par un sacrifice généreux, renoncer à tout ce qu'il y a pour vous de plus cher et de plus nécessaire au monde, s'il vous est une occasion de chûte et de scandale. Il s'agit pour vous d'éviter des maux infinis, de vous procurer des biens éternels. Pouvez-vous à ce prix trouver quelque chose de trop difficile? et tout ne doit-il pas vous paroître léger?

Votre sacrifice ne doit pas seulement être généreux, mais entier : il ne doit connoître aucun délai, aucun ménagement. Arrachez l'œil, coupez la main, arrachez de votre cœur cette inclination, l'objet qui l'entretient, et perdez-en jusqu'au souvenir. Rompez ces engagemens et ces liaisons qui vous sont chères; renoncez à ces plaisirs, à ces divertissemens qui vous flattent et vous plaisent; fuyez ces compagnies qui sont l'écueil de votre innocence.

Que votre sacrifice soit irrévocable et sans retour, et ôtez-vous tout moyen d'y revenir. Après avoir arraché l'œil et coupé la main, il faut encore les jeter loin de vous. Ce n'est pas assez de dérober aux yeux des autres ces livres, ces vers, ces chansons, ces tableaux corrupteurs, il faut les jeter au feu. Mettez entre vous et ceux qui sont pour vous une occasion pro-

chaine de scandale et de péché, une barrière insurmontable.

Un feu qui semble éteint, souvent dort sous la cendre.

CORNEILLE.

Ah! ne vaut-il pas infiniment mieux mériter de jouir dans le Ciel d'un bonheur infini et sans fin, par la privation de quelques voluptés passagères, que de vous exposer, en les goûtant, à souffrir des tourmens éternels.

A ce mot, l'impudique se récrie, et demande quelle proportion il y a entre un supplice éternel et un plaisir d'un moment. Mais ce n'est pas sur les foibles lumières de la raison que les arrêts de Dieu sont réglés. Dieu seul connoît toute la malice, toute l'énormité du crime, et quel doit être le châtiment d'une créature qui désobéit à son Créateur, qui méprise son autorité et son amour, ses récompenses et ses menaces. Dieu seul sait quelle digue il faut opposer à notre dépravation, et de quelles peines il lui convient d'effrayer les pécheurs. Eh! combien de Saints sont redevables à la terreur qu'inspire la pensée de l'enfer, du souverain bonheur auquel ils sont parvenus, soit par une entière innocence, soit par une pénitence sincère! Que ne nous privons-nous, comme eux,

de ces plaisirs dont nous éprouvons la courte durée, la vanité, pour nous garantir de ces supplices, qui, selon nous, sont si disproportionnés ! Que ne nous efforçons-nous de mériter la récompense éternelle qu'on nous promet, et qui n'est pas moins peu proportionnée aux sacrifices qu'on exige de nous, quelque grands qu'ils puissent nous paroître !

Pour l'obtenir, cette récompense, et pour vaincre plus sûrement, implorez, à l'exemple de l'Auteur du livre de *la Sagesse*, le secours de celui qui peut seul donner la continence : elle est un don de Dieu, et il ne la refuse pas à ceux qui l'invoquent avec un cœur droit (*). Faites descendre du Ciel, par l'ardeur de vos prières, ces armes puissantes qui vous feront triompher, comme l'ont éprouvé tant de Saints. Nous n'en citerons qu'un, c'est *St. Jérôme.* On ne peut lire, sans être touché, ce qu'il nous apprend lui-même des terribles combats qu'il eut à soutenir. Après avoir passé quelque temps au milieu du monde et de ses plaisirs, il les quitta, et alla s'ensévelir dans les déserts de la Palestine, où il demeura quelques années. Il

(*) *Ut scivi*, *etc.* Sap. 8. *Prope*, *etc.* Ps. 144.

nous peint avec une vérité philosophique, animée et touchante, les assauts terribles que la volupté venoit lui livrer au fond de sa retraite et au sein de l'austérité; le charme et le danger de ces souvenirs qui lui représentoient les Dames Romaines, les danses, les fêtes, les spectacles où elles venoient inspirer et sentir les passions; souvenirs plus séduisans souvent que la réalité: les objets absens s'embellissent alors par l'imagination, les illusions renaissent, les vices et les défauts s'affoiblissent et s'effacent. Assailli des plus violentes tentations d'impureté, il eut recours au jeûne et à la prière: il passoit les nuits à pleurer et à prier. Ces moyens ne suffisant pas encore, il y joignit le travail, et il s'appliqua à une étude pénible qui exigeoit toute son attention. Dieu couronna sa constance, exauça ses desirs, et l'affranchit enfin des cruelles tentations qui l'avoient si longtemps obsédé. *Je rends graces à Dieu*, dit-il dans une de ses lettres, *de ce que mes peines et mon travail me font à présent goûter un repos délicieux et consolant.*

Que l'exemple d'un Docteur si savant et si éclairé vous instruise. Ayez soin d'être toujours occupé selon votre état. Autant il est difficile d'être chaste dans l'oisiveté, autant est-il rare d'être impudique dans le

travail. A l'occupation joignez la prière ; et ne soyez ni assez téméraire ni assez aveugle, pour vous flatter de pouvoir remporter, par vos propres forces, la plus difficile de toutes les victoires. Les secours du Ciel nous sont nécessaires contre un ennemi si souvent vainqueur de notre raison, lorsqu'elle est abandonnée à sa propre foiblesse. Après le triste sort du plus sage des Rois, et celui de tant de grands hommes, pourroit-on ne pas redouter pour soi-même ?

Si l'on a le malheur et la foiblesse d'être dominé par cette passion honteuse et tirannique, dont la violence occasionne souvent des chûtes funestes et criminelles, il faut voir quelle est la cause principale qui entretient et nourrit cette passion et lui donne tant d'empire sur vous, pour la retrancher; parce qu'en ôtant la cause on ôte l'effet. C'est d'ordinaire et dans la plupart l'oisiveté, le trop de nourriture, la boisson, la paresse à se lever matin, la fréquentation des personnes trop libres, la lecture des mauvais livres, une humeur mélancolique, et d'autres causes dont nous parlerons bientôt. J'ai toujours vu, dit un Auteur moral, que l'occupation, la sobriété, la gaieté, la bonne compagnie, la prière et la fréquente confession ont

réussi pour corriger ceux qui ont de grandes difficultés à vivre chastement.

O vous qui voulez sincèrement briser le joug infame sous lequel vous gémissez, armez-vous de courage et revêtez-vous de toutes les forces dont vous avez besoin : fortifiez-vous sur-tout des secours que la Religion vous offre ; et pourquoi rougirois-je de le dire ? pourquoi dans ce siècle même craindrois-je de parler le langage de la Religion, puisque je parle à des Chrétiens ? Non, ce n'est que par l'usage fréquent des Sacremens, qu'on pourra résister à tous les assauts de l'esprit impur, et remporter la plus difficile de toutes les victoires. Si l'on néglige ces sources abondantes de graces, si l'on s'en éloigne ; exposé sans force et sans défense à de continuelles attaques, et abandonné à sa propre foiblesse, on ne se soutiendra pas long-temps, et l'on retombera bientôt dans les mêmes désordres dont on avoit eu tant de peine à sortir.

Celui qui a fait plusieurs fois la triste expérience de sa fragilité, ne sauroit être trop réservé et trop prudent : il y auroit plus que de la témérité à compter encore sur ses forces. Les plus sages même se sont perdus, parce qu'ils ne se sont pas assez défiés de leur foiblesse. Pour vaincre

dans ces sortes de combats, il faut craindre et fuir : nous ne sommes forts que loin du danger. Quelque solide, quelque inébranlable qu'ait été jusqu'à présent votre vertu, si vous comptez sur elle vous périrez. Le trop de confiance attire le danger.

Il y a, pour la chasteté des femmes sur-tout, des tentations bien fortes et des momens bien critiques. La fuite des occasions leur est peut-être encore plus nécessaire qu'aux hommes, parce qu'elles sont plus sensibles et plus foibles. Aussi une Dame célèbre par la délicatesse de son esprit, la leur recommande-t-elle dans une petite Pièce de vers, que nous les exhortons à relire souvent :

Contre l'amour voulez-vous vous défendre :
Empêchez-vous et de voir et d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec esprit ;
Il en est peu de ce genre maudit ;
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.
Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux soins, qu'ils prennent un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'*Ovide* écrit
Contre l'amour.
De la raison il n'en faut rien attendre :
Trop de malheurs n'ont su que trop apprendre
Qu'elle n'est rien, dès que le cœur agit.
La seule fuite, *Iris*, nous garantit :
C'est le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

DES-HOULIÈRES.

Si l'on faisoit avec moi, disoit une Dame très-sage, *un pas de trop en avant, j'en ferois deux en arrière*. C'est la froideur, ajouta-t-elle, qui est la sauve-garde de la vertu; il n'y a point de meilleur retranchement contre les attaques du vice.

C'étoit aussi la pratique de la jeune Demoiselle *d'Aubigné*, depuis Mad. *de Maintenon*. Assez gaie et assez sûre d'elle-même, pour avoir dans ses manières cette liberté qui donne des espérances, elle avoit dans le caractère ce froid qui les éteint. Elle ne permettoit à ses plus anciens amis aucune de ces familiarités, qui auroient nui au respect dont elle étoit jalouse. Restée orpheline à l'âge de douze ans, elle fut élevée chez Mad. *de Neuillant*, sa parente, avec assez de dureté, pour avoir pu regarder comme une bonne fortune l'offre que lui fit le cul de jatte *Scarron* de l'épouser. C'étoit l'alliance de la dignité et de la bouffonnerie. Malgré le contraste de ces deux personnages, les plus discordans en apparence que jamais l'hymen ait unis, il ne paroît pas que leur union s'en soit ressentie. *Scarron* avoit de l'esprit, de l'enjouement, de la bonhommie, une gaieté originale. C'est ce qui engageoit tous les aimables voluptueux de Paris à se rassembler chez lui. Le ton y étoit extrêmement libre;

Mad. *Scarron* y ramena la décence. On vouloit lui plaire, et c'étoit une raison de l'imiter. Mademoiselle *Scudéri* disoit, dans son jargon précieux : *L'air qu'on respire auprès d'elle, semble inspirer la vertu.* Elle avoit dès-lors tant de dignité dans le caractère, dans le maintien et dans les manières, que les hommes les plus entreprenans de la Cour de *Louis XIV* disoient : *Nous ferions plutôt une proposition hardie à la Reine, qu'à cet enfant de quinze ans.*

Si vous voulez conserver votre réputation, votre honneur et votre vertu, évitez les entretiens secrets, les tête-à-tête, les visites assidues et fréquentes.

> Qui souffre l'assiduité
> De l'amant que fait sa beauté,
> En vain auprès de lui veut passer pour cruelle ;
> Un homme qui se voit d'une femme écouté,
> A droit de tout espérer d'elle.
>
> *Pavillon.*

C'est sur-tout dans les entretiens familiers avec les personnes de différent sexe, que la chasteté trouve sa perte. Après avoir été préservée des autres dangers, elle vient faire ici un déplorable naufrage. L'amour n'entre que trop facilement dans le cœur : mais quand il est aidé par la présence des objets, il s'allume et s'embrase.

Un jeune Officier qui avoit l'esprit gâté, ne s'en servoit qu'à inventer des moyens de séduire les filles et les femmes. Il essayoit de se frayer une route à leur cœur par des manières douces et prévenantes, par de petits présens faits à propos, par des discours insinuans. Si tout cela ne réussissoit point, et il étoit rare qu'il échouât, il employoit les plaintes, les reproches, les menaces même. Il leur procuroit aussi de jolis Romans, propres à dérider le front austère de la pudeur, et à familiariser peu à peu avec l'amour. Mais il avoit grand soin de cacher ses infames intrigues sous les apparences de l'honnête homme. Il empruntoit même pour cela, quand il le croyoit utile à ses fins, le voile sacré de la Religion. Étant en quartier d'hiver dans un village de Franche-Comté, il y apperçut une Demoiselle, et résolut de la séduire. Elle étoit vertueuse, et ses parens ne lui permettoient ni fréquentation avec les jeunes gens, ni galanterie. Pour avoir entrée dans cette maison où l'on n'admettoit que ce qui portoit l'empreinte de la sagesse et de la vertu, il prit celle de la dévotion, et poussa l'impiété jusqu'à communier tous les huit jours. La mère de la Demoiselle, édifiée de cette vertu apparente et trompeuse, lui accorda de

venir à la maison ; et comme elle ne se défioit point, elle eut le malheur de laisser sa fille deux fois seule avec ce scélérat. Dès la première fois, il vint à bout de la séduire ; et quelques semaines après, elle s'apperçut qu'elle étoit enceinte. On ne peut exprimer quel fut son embarras, son chagrin, son désespoir et son infructueux repentir. La honte lui fit cacher sa grossesse, et prendre le parti barbare de couvrir son crime par un plus grand encore, en ôtant la vie à l'enfant qu'elle portoit, avant qu'il vît le jour. On en eut des soupçons, la justice en prit connoissance, la Demoiselle fut mise en prison, et malgré les prières et les larmes de cette infortunée qui protestoit qu'elle avoit été surprise, malgré le crédit et les sollicitations de ses parens, elle fut condamnée et mise à mort par un arrêt du Parlement de Besançon.

Jeunes personnes du sexe, défiez vous de vous-mêmes et de votre propre cœur, qui n'est que trop disposé à vous trahir et à se laisser vaincre. Craignez les traits redoutables de l'amour. Évitez sur-tout, comme nous l'avons dit, les conversations familières avec les jeunes gens d'un autre sexe, les entretiens passionnés, les libertés peu décentes, les démonstrations tendres d'amitié qui sont l'occasion d'une foule

de pensées et de desirs impurs : ce qui les faisoit appeler par *St. Jérôme*, *les agonies d'une chasteté mourante.* Si votre caractère vous porte à l'enjouement, à la gaieté, craignez de vous y trop livrer, et sachez le contenir dans de justes bornes qui approchent plus du sérieux que de l'air trop libre. Celui-ci attire, donne des espérances, provoque, pour ainsi dire, des manières plus libres encore, et dégénère en coquetterie ; commencement du vice et fin de la vertu. N'oubliez jamais les sages conseils que M. *de Fénélon* donnoit à une jeune personne, qui se livroit à une coquetterie, dont sa jeunesse lui cachoit le danger.

Iris, vous connoîtrez un jour
Quel est le danger où vous êtes.
Le mépris suit de près l'amour
Que savent donner les coquettes.
Cherchez à vous faire estimer,
Bien plus qu'à vous montrer aimable.
Le faux honneur de tout charmer
Détruit souvent le véritable.
Mille trompeurs, par leurs discours
Remplis d'une perfide adresse,
Chez vous s'efforcent tous les jours
De prouver leur feinte tendresse.
Fuyez leur charme séducteur :
Tôt ou tard il devient funeste.
L'oreille est le chemin du cœur,
Et toujours le cœur l'est du reste.

Quelque dangereux que soit pour les femmes le commerce des hommes, trop fréquent et trop familier, celui des femmes l'est encore plus pour les hommes. Ce sexe à qui les graces et la douceur sont échues en partage, et dont le desir est dans tous les pays de plaire aux hommes, est d'autant plus séduisant et plus à craindre pour eux, qu'il les enchaîne en se jouant, et les maîtrise en paroissant les flatter. *Henri IV*, voyant dans une fête un bel escadron de Dames, habillées en amazones et parées de tous leurs charmes, avouoit qu'il n'avoit jamais trouvé d'escadron plus redoutable.

Si vous aimez à garder votre cœur de la séduction, fuyez avec soin la plus dangereuse de toutes. Craignez les assauts d'un ennemi, qui n'est que trop d'intelligence avec les penchans de votre cœur. Puissiez-vous n'éprouver jamais de quel courage il faut être armé pour ne pas céder alors! Évitez de vous trouver seul avec la personne dont vous avez touché le cœur, ou qui a gagné le vôtre. Voyez-la le plus rarement qu'il est possible. Ne craignez pas de manquer à la politesse, ne craignez que de manquer à votre devoir. Si l'on veut vous solliciter au crime, dérobez-vous par la fuite, et laissez plutôt votre manteau

que votre innocence. Imitez le vertueux *Orégius*. Né à Florence de parens pauvres, il alla faire ses études à Rome. Il demeuroit dans une petite pension bourgeoise. Il y éprouva les mêmes sollicitations que le chaste *Joseph*. Il s'enfuit de la maison de son hôtesse, et il aima mieux passer une nuit d'hiver dans la rue sans habits, que d'y rentrer. Le Cardinal *Bellarmin*, instruit de la vertu de ce jeune homme, conçut de l'affection pour lui, et le fit élever dans un Collége avec des pensionnaires de la première qualité. Il devint dans la suite Cardinal et Archevêque de Bénévent. Juste récompense de son amour héroïque pour la chasteté !

La petite ville de Manosque en Provence fut, dans le treizième siècle, témoin d'un trait de vertu, bien éloigné de nos mœurs présentes, et que bien peu de personnes du sexe seront tentées d'imiter. *François premier* étant allé à Manosque, logea chez un particulier dont la fille, par l'ordre de son père, lui avoit présenté les clefs de la ville. C'étoit une jeune personne d'une rare beauté, et d'une vertu plus rare encore. S'étant apperçue qu'elle avoit fait sur le cœur du Roi une impression, que ce Monarque n'avoit pu cacher, elle mit un linge soufré dans un réchaud, et en reçut

la fumée au visage pour se défigurer : ce qui lui réussit au point qu'elle devint méconnoissable. *François premier* fut d'autant plus frappé de ce trait de vertu, que la vanité de subjuguer un Roi étoit ici un piége dangereux, dans un âge où l'envie de plaire est déjà si forte et si naturelle. Le Monarque généreux voulant lui donner une marque de son estime, lui assura une somme considérable pour sa dot.

Plus l'attaque est violente, plus il faut s'armer de courage pour défendre ce qui est plus précieux que tout l'or du monde. Prévoyez-la, et ne négligez aucune des précautions qui doivent la prévenir ou la rendre impuissante. Certaines précautions ordinaires peuvent mettre à l'abri et défendre de la plupart des autres vices. La plus circonspecte attention, la vigilance la plus continuelle, les plus violens efforts ne suffisent qu'à peine pour garantir entièrement des atteintes funestes d'un ennemi caché, qui tend sans cesse des piéges dangereux, mais attrayans et doux.

Veillez donc sur vos sens, et particulièrement sur vos yeux. L'amour profane et le péché impur entrent par les yeux ; et quelquefois un regard curieux, quoique sans mauvais dessein, peut attirer après soi des suites funestes. *Ne vous arrêtez point*,

dit le Sage, *à considérer une jeune fille, de peur que sa beauté ne devienne pour vous une occasion de chûte. Détournez vos regards d'une femme parée, et ne considérez pas curieusement une beauté étrangère. Plusieurs se sont perdus par la beauté de la femme; et en la regardant, la passion s'allume comme un feu* (*). *David* promenant ses regards de tous côtés, les arrête sur un objet dangereux; et de combien de crimes cette imprudence ne fut-elle pas la cause! Effrayé des suites terribles qu'eut un regard indiscret, n'en portez volontairement aucun qui puisse offrir à votre imagination des objets capables de la souiller. Cette retenue vous servira comme de bouclier, contre tous les traits qui pourroient donner atteinte à votre vertu et à votre innocence.

Une Dame de beaucoup d'esprit et de piété, disoit un jour à un jeune Chanoine, en présence d'une bonne compagnie: Monsieur l'Abbé, on fait sur vous une remarque qui n'est pas à votre désavantage. On dit que soit dans les rues, soit dans les maisons, vous ne regardez jamais les femmes en face. *Madame*, reprit le Chanoine, *les femmes sont pour moi ce que les armes blanches sont pour les femmes: plus*

(*) Eccl. 9.

elles sont brillantes et découvertes ; plus elles me causent de frayeur, et plus je me presse d'en détourner la vue. Vous avez raison, dit la Dame ; les armes blanches nous font frayeur à cause des cruelles blessures qu'elles font ; et les femmes n'en font pas de moindres. *Il y a quelque chose de plus*, reprit l'Abbé : *la vue des armes blanches ne peut au fond causer aucun mal : au lieu que la seule vue d'une femme peut faire de profondes plaies, et quelquefois elle en a fait d'incurables.* J'ai lu dans l'Écriture, dit à ce sujet quelqu'un de la compagnie, une phrase dont les deux membres ne me paroissent pas bien liés. *Job* dit quelque part, qu'il a fait un pacte avec ses yeux, pour ne pas même penser aux femmes. *Les deux membres de cette phrase*, reprit l'Abbé, *conviennent très-bien. Cela veut dire que le vrai moyen de ne point penser aux femmes, c'est de ne les point regarder.*

Comme *Job*, faites donc un pacte inviolable avec vos yeux, afin qu'ils ne s'arrêtent sur aucun objet qui excite dans votre cœur des desirs criminels. Ce Prince, dans le temps de sa prospérité où tout l'invitoit à jouir des plaisirs des sens, croyoit devoir prendre les plus grandes précautions, pour fermer toutes les avenues aux attraits de la volupté. Il savoit qu'un seul regard, fait même par légèreté ou pour satisfaire une

une pure curiosité, porte souvent à l'ame des coups mortels ; et que ces motifs, qu'on regarde dans le monde comme innocens, peuvent ouvrir le cœur à des desirs qui ne le sont point.

Ce n'est pas qu'il faille avoir toujours les yeux baissés ; mais voyez, ne fixez pas, contemplez encore moins. *St. François de Sales* avoit été en conversation avec une belle Dame : on lui demanda ce qu'il pensoit de sa beauté. *Je l'ai vue*, répondit-il, *mais je ne l'ai pas regardée* (*).

M. l'Évèque d'Amiens, qui nous a retracé les vertus de *St. François de Sales*, avoit une semblable modestie. Elle lui étoit en quelque sorte devenue naturelle, par le soin qu'il avoit de se rendre maître des premiers mouvemens de sa curiosité. Sa conduite, à l'égard des personnes du sexe, étoit toujours accompagnée de la plus grande circonspection. *On ne doit jamais*, disoit-il, *leur parler avec plus de gravité et leur marquer plus de sérieux, que lors-*

(*) Nous *voyons* les objets qui se présentent à nos yeux : nous regardons ceux qui excitent notre curiosité. Les hommes indifférens voient, comme les autres, les agrémens du sexe : mais ceux qui en sont frappés les regardent. On voit plus rapidement : on regarde avec plus d'attention.

qu'on est obligé de leur parler seul à seul : si, au contraire, c'est en compagnie, on peut leur parler avec plus d'ouverture et de gaieté. Il suivit parfaitement cette maxime, et personne n'étoit plus aimable que lui en société : c'étoit toujours quelque saillie nouvelle, quelque plaisanterie agréable. L'Auteur de sa Vie rapporte à ce sujet une réponse aussi ingénieuse que badine, qu'il fit à une Dame qui le consultoit sur l'usage du rouge. *Les uns*, lui dit-il, *le défendent absolument, d'autres ne le condamnent point. Pour moi, je suis d'avis en toutes choses de prendre un juste milieu : eh bien! je vous permets d'en mettre d'un côté.* — Une autre Dame se plaignoit à lui de ce qu'un de ses grands-Vicaires, dont elle étoit parente, n'avoit pas voulu, par scrupule sans doute, la recevoir dans sa chambre. *Ne voyez-vous pas*, lui dit M. d'Amiens, *que c'est une honnêteté et un compliment qu'il a voulu vous faire? S'il vous avoit trouvée moins aimable, il auroit eu moins peur de vous.*

L'absence est aussi quelquefois un remède efficace pour l'amour, comme pour la douleur. L'éloignement des lieux témoins de nos regrets, ou des objets qui ont enchanté notre cœur, émousse peu à peu les traits et affoiblit les impressions. Un jeune libertin revint d'un long voyage, entièrement

guéri de ses folles amours. Dès le premier jour de son arrivée ; il rencontra, sans paroître s'en appercevoir, une personne qu'il n'avoit que trop connue. Quoi ! ne me reconnoissez-vous pas, lui dit-elle ? je suis toujours la même. *Oui*, lui répondit-il, *mais moi, je ne suis plus le même.*

Si votre situation présente ne vous permet pas de vous éloigner, retranchez du moins toute conversation particulière, tout commerce secret, toutes démonstrations privées d'amitié, en un mot tout ce qui peut porter à cette funeste passion, ou l'entretenir. Faites, s'il est nécessaire, un divorce éternel : ne vous amusez pas à découdre ces dangereuses amitiés, ni à démêler leurs liens : rompez, déchirez promptement ; la moindre réserve, le plus petit délai peut devenir mortel.

Pour vous conserver pur et chaste, évitez avec soin tout ce qui peut donner atteinte à la plus délicate des vertus ; les équivoques impures, les allusions qui irritent le vice en le dévoilant à demi ; à plus forte raison les termes libres et scandaleux qui ne respectent rien. Les mauvaises paroles provoquent les mauvaises actions, et l'expérience atteste que ceux qui souillent si mal leur bouche et les oreilles des autres, ne sont pas loin de porter sur l'innocence

des mains qui brûlent de la profaner. Ne fut-elle exposée qu'à être blessée de ce qu'elle est forcée d'entendre, et qu'une curiosité naturelle l'invite à se faire expliquer, c'en seroit assez pour devoir se les défendre.

Interdisez-vous donc aussi sévèrement la lecture de ces ouvrages licencieux, qui, déchirant le voile de la pudeur, étalent avec une liberté cinique les images de la volupté. Ils salissent l'imagination par des portraits voluptueux, qui s'y impriment d'autant plus facilement qu'elle est plus pure ou plus vive ; et ils laissent dans la mémoire des traces importunes qui ne s'effacent jamais. Malheureux ceux qui aiment à lire de ces sortes d'ouvrages ! mais plus malheureux encore ces Auteurs lascifs, qui se plaisent à exhaler toute la corruption de leur cœur, pour la communiquer aux autres, ou pour se faire goûter des lecteurs aussi corrompus qu'eux ! C'est en vain qu'ils se flattent d'arriver à la gloire par la voie de l'infamie. Le public, en admirant les talens et le génie de quelques-uns d'entre eux, en condamne l'abus, en plaint la prostitution ; et les sages qui seroient bien fâchés de lire leurs ouvrages les plus vantés en ce genre, seroient encore plus fâchés de les avoir faits. Ne vous laissez

pas attirer par les charmes du style. Ce sont des appas brillans, qui n'en sont que plus propres à faire tomber dans le piége. Quand ces ouvrages seroient encore mieux écrits qu'ils ne le sont, il y a, pour celui qui les lit, beaucoup moins à gagner qu'à perdre. Ils opèrent insensiblement sur l'ame, et la corrompent, comme ces poisons doux et lents, qui donnent peu à peu la mort. Faites-vous donc une loi de n'en lire jamais.

Étendez même cette loi en général à tous ces ouvrages, plus dangereux encore que frivoles, compris sous le nom de *Romans*. Peut-on se dissimuler que la plupart ne causent souvent trop d'émotion dans le cœur des jeunes gens qui les lisent; que cette lecture n'y fomente les principes des passions qui s'y trouvent déjà, et ne les dispose à des sentimens trop tendres pour les personnes qui sont à portée de leur en inspirer? Comment cet âge si tendre, si susceptible des premières impressions, se défendra-t-il contre les charmes de ces sortes de livres, où les graces du style, l'intérêt des situations, la variété des tableaux sont autant d'amorces bien attrayantes, principalement pour les jeunes filles qui sont celles qui aiment le plus ces lectures, et où l'erreur est d'au-

tant plus séduisante, qu'elle se montre avec les ornemens les plus enchanteurs.

Les expressions des amans, toujours excessives, toujours outrées dans les Romans, mettent en mouvement les ames les plus engourdies. Elles donnent entrée dans le cœur à la passion la plus redoutable, laquelle s'y imprime d'autant mieux, qu'elle est toujours la passion favorite du héros qui fait tout pour elle, qui lui sacrifie tout.

Les principaux personnages y sont souvent, il est vrai, décorés des dehors de la vertu, et même de l'innocence. Le Romancier le forme ainsi, pour mieux arriver à son but. L'image d'un audacieux, sans ménagement pour la pudeur, révolteroit, offenseroit même. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le péril, pour être mieux déguisé, n'en est pas moins certain. Le respect même, dit Milord *Hallifax* (*), n'est, en fait de galanterie, qu'un poison plus lent, qu'un ennemi plus adroit. Ajoutez-y un certain air de noblesse et de grandeur, qu'on a soin de donner à ces principaux personnages, et qui déguise encore mieux la subtilité du venin. Adoucissez, enveloppez, tant qu'il vous plaira, les piéges de l'amour;

(*) Avis d'un père à sa fille.

le danger n'en est pas moindre, il sera même plus imminent pour de certains caractères. C'est en vain qu'on voudroit faire croire que les Romans où l'on voit des personnes de l'un et de l'autre sexe, qui s'aiment le plus tendrement du monde, sans blesser les bienséances et sans offenser la vertu, sont moins dangereux que les autres. Car ils persuadent que l'amour n'est point à craindre, et qu'on peut impunément s'y livrer : ce qui est l'appât le plus funeste. Ne nous y trompons pas : il n'est rien de plus insidieux, ni de plus capable d'amollir le cœur et de le disposer à la tendresse, que ces manières ingénieuses et délicates avec lesquelles on expose une intrigue amoureuse, et que cette adresse perfide qui, paroissant n'inspirer que l'horreur du vice, ménage et flatte si délicieusement les passions. Comment se peut-il qu'on ne soit pas saisi, pénétré des plus vives images de la volupté, offertes avec tant d'art ; qu'on ne devienne soi-même l'acteur ou qu'on ne desire de l'être ? Et quand l'amour a tant de charmes, on est bien près de lui tout sacrifier, de s'immoler soi-même sur son autel.

On dira, sans doute, qu'on ne se livre point à la lecture des Romans avec mauvaise intention, qu'on ne sauroit lire tou-

jours des livres sérieux, et qu'il n'est pas défendu de chercher à s'amuser. Eh! le trouveroit-on cet amusement, si l'on retranchoit de ces ouvrages ce qui en fait le danger? Romanciers, vous liroit-on avec tant d'ardeur, si vous ne mettiez dans la bouche de vos héros que les discours les plus propres à inspirer l'amour de la sagesse et de la vertu? Ah! vous savez trop bien qu'il est une route beaucoup plus sûre pour aller au cœur, c'est de flatter ses penchans; et que le moyen le plus efficace de vous concilier un grand nombre de lecteurs, et sur-tout de lectrices, c'est de leur parler un langage qu'elles aiment, et de leur apprendre à tromper la vigilance des époux, des mères, des gouvernantes. Plus ces sortes de lectures sont agréables et attrayantes, plus elles sont dangereuses et funestes. C'est une peste qui corrompt l'esprit et le cœur. La lecture d'un Roman de galanterie, ou d'un livre contre la Religion, fera dans votre ame des plaies si profondes, qu'elles seront peut-être sans remède : elle vous fera perdre insensiblement, et sans que vous vous en appercevioz, la pudeur et la foi.

« Le penchant au plaisir, dit l'Auteur des *Instructions pour les jeunes gens*, est la principale cause et le plus dangereux piége

de l'impureté. Mais n'oubliez pas que ce plaisir est un venin mortel, caché sous une fausse douceur. N'attachez donc jamais vos pensées et vos regards à des objets qui peuvent souiller votre esprit et votre imagination, quelque agréables qu'ils vous paroissent. Ne vous permettez ni actions, ni libertés, ni gestes contraires à la modestie et à la pudeur; et ne souffrez jamais que les autres s'en permettent avec vous. Ayez même du scrupule à vous amuser trop au miroir : il vaut mieux examiner votre ame que votre visage, et songer à corriger les défauts de votre esprit que ceux de votre parure. Ne vous divertissez jamais à de certains jeux de bouffonnerie, qui ordinairement sont accompagnés de ris excessifs, d'actions libres, et dont les badinages indécens sont souvent des crimes. N'allez pas vous récréer ni vous promener avec des personnes et dans des lieux où votre vertu seroit en danger : les libertés peu séantes et familières, qu'on se permet dans ces récréations et dans ces promenades, sont funestes à l'innocence. Évitez la compagnie des personnes, qui, par leurs manières, leurs discours ou leurs lectures, vous apprendroient ce que vous devriez toujours ignorer : éloignez vos pas de leurs

sentiers : ils ne tendent qu'au mal et à votre perte. »

Pour mieux inculquer aux jeunes gens ces importantes maximes, qu'il est si facile à leur âge de méconnoître ou d'oublier, on a fait une petite Fable morale, que nous croyons devoir placer ici dans la même vue.

Le Papillon.

Certaine nuit, une chandelle
Brilloit dans le fond d'un sallon.
Oh ! que cette lumière est belle !
S'écrie un jeune Papillon.

Je veux voltiger autour d'elle,
Et la contempler à loisir :
Je veux la caresser de l'aile,
Et m'en donner tout le plaisir.

Un vieux Grillon d'expérience,
A ce projet étoit présent :
En lui-même il frémit d'avance,
Et veut arrêter l'imprudent.

Sais-tu bien ce que tu vas faire ?
Dit-il, où vas-tu t'engager ?
Ah ! prends bien garde, téméraire :
Tu cours le plus fatal danger.

Si tu ne fuis cette lumière,
Qui pour tes yeux a tant d'appas ;
C'est fait de toi : la meurtrière
Te prépare un affreux trépas.

Le Papillon qui se croit sage ;
Du bon conseil se rit tout bas ;
Et comme l'on fait au jeune âge,
Il persiste et ne se rend pas.

Aussitôt près de la chandelle,
Il court, il vole en folâtrant :
Il semble danser autour d'elle,
Tournant sans cesse et retournant.
Enfin, volant à tire d'aile,
Il s'y précipite en riant :
Mais hélas ! la flamme infidelle
Le brûle et l'étouffe à l'instant.
O trop imprudente jeunesse,
Tel est le sort qui vous attend,
Si vous n'écoutez la sagesse
Sur les piéges que l'on vous tend.
Bientôt vous perdrez l'innocence
En de trompeurs amusemens :
Pour vous tenir en assurance,
Fuyez les plaisirs séduisans (*).

Évitez donc encore et sur-tout ces divertissemens nocturnes, ces assemblées bruyantes, où se réunit un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe pour se divertir, où le moindre crime est de passer les nuits au milieu des plaisirs et des pompes du monde, et d'où l'on sort presque toujours moins pur qu'on n'y étoit entré.

Le préjugé pour les *danses* et les *bals*, ainsi que pour les *spectacles*, est si uni-

(*) Les jeunes gens qui ont du goût pour le chant, pourront adapter cette fable à quelque air qu'ils savent. Le chant, à l'aide du plaisir, fait mieux retenir et goûter la leçon.

versel et si fort, que ce seroit sans doute trop nous flatter, que d'espérer pouvoir faire revenir de leur prévention la plupart de ceux que le prestige a séduits. Mais il est de notre devoir et du but de cet Ouvrage, de faire connoître et de combattre tout ce qui peut corrompre les mœurs. Si beaucoup de personnes regardent comme purs et innocens, ou du moins comme indifférens, les plaisirs dont nous parlons; il en est un grand nombre d'autres dont la décision doit paroître bien moins suspecte, qui les regardent avec fondement comme une des principales sources de la corruption générale.

Parmi une multitude de témoignages que nous pourrions rapporter ici, bornons-nous à quelques-uns, qu'on ne puisse récuser. L'autorité de personnes même du monde connues et estimées, sera d'un plus grand poids que la nôtre. Pourra-t-on, si l'on n'est point obstinément décidé à se justifier et à se permettre tout ce qu'on aime, ne pas se rendre à ce que dit sur les dangers des *bals* un homme qui vivoit au milieu du monde, qui en connoissoit tous les plaisirs, qui en avoit vu par lui-même tous les dangers, en un mot, un militaire et un courtisan, qui, par caractère autant que par état, étoit bien éloigné

de condamner les divertissemens permis? Nous parlons du Comte de *Bussi-Rabutin*, si célèbre par son esprit et par ses disgraces. Dans la réponse qu'il fit à M. *de la Roquette*, Évêque d'Autun, qui l'avoit consulté avant de donner à son peuple une instruction sur cette matière, il lui dit :

« Je n'ai jamais douté que les bals ne fussent très-dangereux. Ce n'a pas été seulement ma raison qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon expérience ; et quoique le témoignage des Pères de l'Église soit bien fort, je tiens que sur ce chapitre celui d'un courtisan doit être d'un plus grand poids. Je sais bien qu'il y a des gens qui courent moins de hasard en ces lieux-là que d'autres : cependant les tempéramens les plus froids s'y réchauffent ; et ceux qui sont assez glacés pour n'y être point émus, n'y vont point. Ce ne sont d'ordinaire que des jeunes gens qui composent ces assemblées, lesquels ont assez de peine à résister aux tentations dans la solitude, à plus forte raison dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons et l'agitation de la danse échaufferoient des Anachorètes. Les vieilles gens qui pourroient se trouver dans les bals sans intéresser leur conscience, seroient ridicules d'y aller ; et les jeunes à qui la bienséance le permet,

ne le pourroient pas sans s'exposer à de trop grands périls. Ainsi, je tiens qu'il ne faut point aller au bal, quand on est Chrétien; et je crois que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les consciences, qu'ils n'y allassent jamais. »

M. *de Claville*, tout porté qu'il est à permettre aux jeunes gens les plaisirs, convient lui-même qu'une mère qui mène sa fille au bal, sans songer à tous les périls qui l'environnent, prouve bien qu'elle aime plus ses propres plaisirs que la vertu dans ses enfans. Quelle envie de plaire, ajoute-t-il, toujours dangereuse dans une personne libre, et souvent criminelle dans celle qui ne l'est plus, inspirent ces sortes d'assemblées !

Un autre Auteur, qui a écrit avec le plus grand succès pour l'éducation de la jeunesse, Mad. *le Prince de Beaumont*, en permettant la danse entre personnes du même sexe, condamne le bal sans exception; et ses raisons paroissent bien fortes. « Écoutez, dit-elle aux jeunes Demoiselles qu'elle instruisoit, et parlons franchement. Nous naissons toutes foibles, et portées au mal. Parmi les penchans corrompus qui dominent dans notre cœur, celui de plaire est sans doute le plus vio-

lent. C'est lui qui produit chez les femmes l'amour de la parure, la jalousie, la vanité. Or, le lieu où ce desir de plaire prend une nouvelle force, c'est le bal. On n'y va guère que pour cela, si l'on s'examine à fond. Croyez-vous de bonne foi que, parmi ce grand nombre d'hommes auxquels vous tâcherez de plaire, il ne s'en trouvera pas quelques-uns qui vous plairont à leur tour, et peut-être qui vous plairont trop ?

» Ce n'est pas tout. Vous vous accoutumerez à aimer le bal : vous aurez un violent desir d'y aller le plus souvent que vous pourrez. Qu'en arrivera-t-il ? vous vous échaufferez le sang, vous détruirez votre santé en changeant les heures du sommeil. Pendant que vous dormirez, vos enfans, si vous en avez, vos domestiques, auront toute liberté : vous ne pourrez veiller au bon ordre de votre maison : il faudra l'abandonner à un autre; et vous deviendrez coupables de toutes les fautes qui se commettront chez vous. »

Enfin, et ceci est de la dernière importance, au bal, où souvent avec une plus grande multitude entre plus de licence, et où les visages ne se masquent que pour montrer les cœurs plus à découvert, les hommes se permettent des discours, qu'ils

n'oseroient tenir ailleurs : c'est un lieu de plaisir, de liberté. Votre imagination échauffée par le tumulte du bal, par l'action de la danse, ne vous permettra pas de vous appercevoir sur-le-champ de l'indiscrétion des discours qu'on vous y tiendra : eh! qui pourra vous répondre que vous ne tomberez pas alors dans quelqu'un des piéges, que tend en ces lieux le démon de l'impureté ? *Celui qui aime le péril, y périra.*

Les gestes indécens, les postures lascives, les manières libres, qui accompagnent si souvent les danses, sont autant de piéges tendus à l'innocence et à la pureté, et servent bien plus à corrompre le cœur qu'à le récréer innocemment. On sait quel est sur nous le pouvoir de la musique. Elle touche le cœur en flattant l'oreille ; et les passions en abusent pour amollir l'âme et verser leur fatal poison à l'aide flatteur de l'harmonie. Elle prête ses charmes séduisans à la danse, et en reçoit d'elle également. Mais si les danses les plus honnêtes et les plus décentes peuvent faire et font souvent de funestes impressions ; que doit-on penser de toutes ces danses indécentes, qu'un usage insensé et une joie folâtre ont introduites dans le monde, et principalement dans ces fêtes nocturnes où la licence

règne, où le vice s'insinue et se glisse à la faveur du déguisement, où la pudeur enfin apprend à ne point rougir sous le masque, et se familiarise par degrés avec le crime ?

Mais il faut bien, dit-on, que les jeunes gens se divertissent et s'amusent. Il faut bien aussi qu'ils mangent et se nourrissent. Faudra-t-il pour cela leur permettre de prendre des alimens dangereux, et qui presque infailliblement deviendroient des poisons ? On a tant de soin d'éloigner d'eux ce qui pourroit nuire à leur santé, doit-on en avoir moins pour leurs mœurs ?

Il ne faut pourtant pas porter les choses à l'excès ; et en condamnant, avec les Auteurs que nous venons de citer, la plupart des bals, parce que plus les plaisirs sont vifs et bruyans, plus il est ordinaire et naturel d'en abuser ; nous ne voulons pas proscrire généralement la danse. C'est un exercice salutaire, agréable, propre à la vivacité des jeunes gens, et qui leur apprend à se présenter les uns aux autres avec grace. La morale la plus austère ne peut défendre de s'égayer en commun par une honnête récréation, pourvu qu'on prévienne ou qu'on empêche les principaux abus qui pourroient en naître.

C'est aussi ce qu'exige *St. François de Sales*, en permettant les bals et les danses. Son autorité, si respectable d'ailleurs, doit être ici d'autant plus puissante, qu'il étoit, comme on sait, incliné à la douceur par son caractère. Sa doctrine en porte l'empreinte, quoique toujours pure, toujours exacte. Également éloignée du rigorisme et du relâchement, elle tient ce juste milieu, qui doit plaire aux personnes sensées.

« Les danses et les bals, dit-il, sont des choses indifférentes de leur nature; mais de la manière dont cet exercice se fait ordinairement, il est fort déterminé du côté du mal, et par conséquent plein de danger et de péril. Ils se font la nuit et dans les ténèbres, parmi lesquelles il est très-facile de faire glisser beaucoup de choses vicieuses dans un divertissement qui de soi-même est si susceptible du mal. Chacun porte au bal la vanité et le desir de plaire à l'envi; et cette inclination dispose si naturellement aux amours dangereuses et blâmables, qu'elles y prennent aisément naissance.

» *Je vous dis des danses comme les médecins disent des champignons; les meilleurs n'en valent rien*, disent-ils, *et je vous dis que les meilleurs bals ne sont guère bons* (*). S'il faut

(*) On rapporte ici les propres paroles de *Saint-François de Sales*, dont on a cru devoir dans le reste

manger des champignons, prenez garde qu'ils soient bien apprêtés : mangez-en peu, et peu souvent, disent les médecins. Car quelque bien apprêtés qu'ils soient, leur quantité est un poison. De même, si par quelque rencontre dont vous ne puissiez bien vous dégager, il faut aller au bal ; que votre danse soit bien apprêtée, c'est-à-dire accompagnée de modestie, de dignité et de bonne intention. Danser peu, et peu souvent : car sans cela vous vous mettrez en danger de vous y affectionner.

» D'ailleurs, l'appareil de ces assemblées, le tumulte, l'enjouement, l'air de liberté qui y règne, agitent l'imagination et ouvrent le cœur au plaisir. Il ne faut qu'une parole libre, une cajolerie, un regard, pour souiller l'ame qui, dans ces occasions, est toute disposée à en recevoir les funestes impressions. C'est pourquoi il faut en user avec une grande prudence. Mais sur-tout on dit qu'après avoir mangé des champignons, il faut boire de l'excellent vin. Et je dis qu'après les danses, il faut avoir recours à quelques saintes et bonnes considérations, telles que la pensée

changer les expressions et les tours trop surannés. Il écrivoit au commencement du dernier siècle, et mourut en 1622.

de la mort, de l'enfer, de l'éternité. Les réflexions sérieuses que vous ferez sur ces grandes vérités, et d'autres semblables, serviront comme d'antidote, pour affoiblir et corriger les pernicieuses impressions qu'auroit pu faire sur votre esprit le vain plaisir que vous avez goûté.

» Au reste, pour danser comme pour jouer licitement, il faut que ce soit par récréation et non par affection, pour peu de temps et non jusqu'à se fatiguer, rarement et non par occupation. Mais en quelle occasion peut-on jouer ou danser? Les justes occasions de la danse et du jeu indifférens, sont plus fréquentes : celles des jeux défendus sont plus rares. On peut sans doute danser et jouer, quand pour condescendre et complaire à une compagnie honnête avec laquelle on se trouve, la politesse et la bienséance le conseillent. Car la condescendance, qui est comme un rejeton de la charité chrétienne, rend bonnes les choses indifférentes, et les dangereuses permises. Elle rectifie même celles qui sont mauvaises en quelque point. Ainsi les jeux de hasard, qui sans cela seroient blâmables, ne le sont pas, si une juste complaisance nous engage à y jouer quelquefois. J'ai lu avec plaisir dans la vie de *St. Charles Borromée*, qu'il usoit avec

les Suisses de condescendance en de certaines choses, sur lesquelles d'ailleurs il étoit fort sévère. *Ste. Élizabeth de Hongrie* jouoit et dansoit quelquefois, lorsqu'elle se trouvoit dans des assemblées de divertissement. »

Les occasions indispensables dont parle *St. François de Sales*, seront très-rares, si ont sait, comme on le doit, les craindre, les prévoir et les éviter. Nous le répétons, et on ne peut le dissimuler : les danses, et sur-tout celles qui se font la nuit, sont pleines de dangers et de périls. Les danses même faites de jour et en public, sont souvent la cause de bien des péchés, des désordres et des scandales. C'est là qu'on ne craint pas de se permettre ou de souffrir des paroles peu décentes, des chansons impures, des regards lascifs, des mots équivoques, des gestes passionnés. C'est là que se commencent et se nouent ces intrigues funestes, qui jettent tant de jeunes gens dans le précipice du crime et du déshonneur. C'est là que se forment les projets de tant d'actions honteuses, que naissent ces amitiés secrètes, souvent terminées par la perte de l'innocence et par des mariages malheureux. Quand cela n'arriveroit pas toujours, ne suffit-il pas que ces mauvaises suites soient assez or-

dinaires, pour engager à les craindre et à les prévenir? Les parens qu'une trop grande foiblesse ou un amour aveugle porte à condescendre aux desirs et aux sollicitations de leurs enfans, se rendent donc bien plus coupables qu'ils ne pensent, en les exposant à des dangers qui en ont perdu tant d'autres.

Je sais que, pour s'excuser et se justifier leur conduite, ils ont coutume de répondre qu'ils y ont été dans leur jeunesse, et qu'ils en étoient toujours sortis aussi innocens qu'ils y étoient entrés. Mais c'est qu'ils comptent pour rien les pensées, les desirs, les impressions impures. Trop dissipés pour y faire attention, ils ne se les sont jamais reprochés. Et quand ils auroient été assez heureux pour n'y avoir pas commis des fautes honteuses et grossières, ne seroit-ce pas une nouvelle imprudence, plus coupable, d'y exposer leurs enfans et de les y abandonner à eux-mêmes? Encore, s'ils les y accompagnoient toujours pour les surveiller; leur présence et leur vue les contiendroient, et pourroient empêcher une partie du mal.

C'est ce qui faisoit desirer à un Auteur célèbre (*), non-seulement que les danses

(*) *J. J. Rousseau* dans sa *Lettre contre les spectacles*, et dont les argumens n'ont point été réfutés par

se fissent toujours en public et au grand jour, parce que celui qui veut faire mal craint la lumière, et que le vice est ami des ténèbres; mais il voudroit encore que les pères et les mères y assistassent, pour veiller sur leurs enfans, pour être témoins de leur grace et de leur décence, des applaudissemens qu'ils auroient mérités, et jouir ainsi du plus doux spectacle qui puisse toucher leurs cœurs. Il voudroit aussi qu'une personne respectable par son âge ou par son rang ne dédaignât pas d'y présider, afin d'imposer par sa présence aux acteurs trop enclins à s'échapper, une gravité convenable et une joie modeste, dont ils n'oseroient sortir un instant.

Sans ces précautions et d'autres également sages, qu'il voudroit qu'on apportât,

---

ceux qui ont osé lui répondre. On ne pouvoit mieux faire sentir la suréminence des talens de ce redoutable adversaire, qu'en plaçant à côté de sa lettre la réponse qu'y a faite M. *d'Alembert*. C'est auprès d'un brasier ardent une glacière mortelle. La lettre de M. *Rousseau* est à la vérité sans ordre, sans liaison, semée de digressions, quelquefois diffuse; mais ce désordre est celui du génie; la lumière et la chaleur s'y annoncent par-tout. Son antagoniste au contraire, plus méthodique, il est vrai, mais froid et sans vigueur, ne lui oppose que de foibles raisonnemens, exprimés plus foiblement encore. *Dict. des Trois Siècles.*

mais qu'il est rare qu'on apporte, toutes les danses, sur-tout si elles sont fréquentes et entre les jeunes gens des deux sexes, seront toujours dangereuses, et souvent aussi funestes à l'innocence et à la pudeur que les bals mêmes.

Mad. *le Prince de Beaumont*, qui les interdit si sévèrement à la jeunesse qu'elle veut élever et former aux bonnes mœurs, n'approuve pas davantage la fréquentation des *spectacles*. « Je trouve, dit-elle, qu'à la comédie on dit bien des sottises. Il est vrai qu'il n'y en a pas dans les tragédies ; mais dans les meilleures, il y a des sentimens bien opposés au Christianisme : on y approuve la vengeance, on y loue l'ambition ; et puis au commencement de la plus pure tragédie, il y a un prologue qui quelquefois ne l'est guère, et à la fin une petite pièce qui ordinairement est pernicieuse. Je soutiens qu'une personne qui aime son salut, ne doit point aller à ces sortes de pièces ».

Mais, ajouterons-nous, quand on aime les spectacles, est-on fort scrupuleux sur le choix des pièces qu'on doit y représenter, et ne va-t-on pas à toutes ? Vous dites que vous n'y faites point de péché, et qu'il n'y a de mal à la comédie qu'autant qu'on veut y en prendre. Il est

moralement

moralement impossible que vous n'en preniez pas, comme le prouve l'Auteur des *Lettres sur les Spectacles* (*).

Sans parler de ces spectacles, où la pudeur est ouvertement blessée par des bouffonneries indécentes et par des gestes dissolus, où les honnêtes gens ne vont point, et qui ne sont fréquentés que par une vile populace; quel danger n'y a-t-il pas même dans ceux qu'on appelle décens, épurés, où l'on ne se permet rien de grossier, rien qui puisse révolter des esprits délicats. Malgré ce vernis de décence, qui ne voilant qu'à-demi, augmente le danger et ajoute un nouvel attrait, le théâtre, de l'aveu même de ses plus zélés partisans; n'est-il pas destiné à remuer et à enflammer les passions? N'y justifie et n'y ennoblit-on pas souvent l'amour criminel et la vo-

(*) M. *Desprez de Boissy*, Avocat au Parlement de Paris. L'accueil que le Public a fait à cet Ouvrage, dont on vient de faire une sixième édition, et qui a même été traduit en italien et en latin, fait honneur à la vérité et à celui qui l'a si bien défendue. L'Université de Paris en a fait un livre classique, persuadée que la fréquentation des spectacles est l'écueil où échouent souvent les meilleures éducations. Nous exhortons aussi à lire avec attention l'excellente Lettre qui est sur ce sujet dans le *Comte de Valmont*. C'est la vingt-neuvième du tome II.

lupté ? N'y dispose-t-on pas l'ame à des sentimens trop tendres, qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu ?

En effet, qu'est-ce qu'on entend sur la scène ? Le récit vif et animé de tous les transports et de toutes les agitations, que la passion irritée par les obstacles, excite dans le cœur qui en est dominé. Elle n'y est présentée que comme une foiblesse ; et pour la rendre plus touchante, on l'attribue à un personnage qui intéresse d'ailleurs par de grandes qualités. La magie des décorations, les richesses de la poésie, l'art imposant de la déclamation, les charmes séduisans de la musique, les mouvemens passionnés d'une danse lascive : tout est employé pour allumer dans l'ame des spectateurs attendris, une passion qu'ils ne sont déjà que trop disposés à recevoir. Que voit-on sur la scène ? Des objets dangereux qui, étalant avec art toutes les graces les plus séduisantes de la volupté, tendent à l'ame des piéges inévitables. Eh ! comment pourroit-elle s'en défendre, au milieu des assauts qu'on lui livre de toutes parts, au milieu de continuelles émotions qui l'enivrent et la rendent incapable de résister ? La vertu la plus solide et la plus affermie ne se soutiendroit pas long-temps contre tant d'attaques, d'autant plus fortes

et plus redoutables qu'elles le paroissent moins. Que deviendra donc celle d'une foule de spectateurs, s'ils en ont encore, et s'ils ne l'ont pas déjà perdue, en s'exposant volontairement au péril de la perdre ? Que ne doivent pas sur-tout éprouver les jeunes gens, à cet âge où l'impureté bouillonne avec le sang dans les veines ?

Quand il seroit vrai, comme le disent faussement les partisans du théâtre, qu'on n'y représente qu'un amour légitime, ou du moins toujours puni lorsqu'il est coupable; « s'ensuit-il de là, dit le Citoyen de Genève, que les impressions en soient plus foibles, que les effets en soient moins dangereux ? comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces, moins séduisantes, moins capables d'échauffer un cœur sensible, que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice sert au moins de contre-poison. Quand le Patricien *Manilius* fut chassé du Sénat de Rome, pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille; à ne considérer cette action qu'en elle-même, elle n'avoit sans doute rien de répréhensible. Mais les chastes feux de la mère en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. Les circonstances qui rendent la chose honnête, s'effacent de la mémoire, tandis que l'im-

pression d'une passion si douce reste gravée au fond du cœur. Voilà l'effet des amours permis du théâtre. En y admirant l'amour honnête, on se livre à l'amour criminel. Tout le théâtre François ne respire guère que cette passion; et qu'on nous peigne l'amour comme on voudra, il séduit, ou ce n'est pas lui (*). »

La Comédie, dont le but doit être de montrer au naturel les défauts et les travers, pour les corriger par le ridicule, ne sert trop souvent qu'à répandre le mauvais exemple, au lieu de l'extirper. N'est-ce pas là que la jeunesse de l'un et de l'autre sexe s'instruit à se jouer de la simplicité ou des volontés de ses parens, et à suivre pour un engagement de toute la vie un aveugle penchant? N'est-ce pas là qu'on fait passer une vigilance légitime pour une jalousie

(*) *Lettre à M. d'Alembert.* Il y réfute victorieusement le rédacteur Encyclopédiste, partisan du théâtre; et prouve que les spectacles, tels même qu'ils sont aujourd'hui, ne peuvent être que très-dangereux et très-funestes pour les mœurs.

Presque toutes nos pièces de théâtre, comme l'avoue M. *de Voltaire*, sont fondées sur une intrigue amoureuse: les femmes, dit-il, qui parent nos spectacles, ne veulent point souffrir qu'on leur parle d'autre chose que d'amour, parce que c'est là sans doute ce qu'elles entendent le mieux.

intolérable, et une connivence criminelle pour un air de galant homme ? N'est-ce pas là aussi qu'on enseigne aux domestiques à ne rougir de rien, à servir les passions d'autrui, à entretenir dans de jeunes cœurs des amours défendues, à prêter leur ministère à d'indignes intrigues pour tromper la sagesse ou la bonhommie de leurs maîtres; comme si en leur apprenant à dérober pour les autres, on ne leur apprenoit pas en même temps à le faire pour eux-mêmes ?

N'est-ce pas là enfin qu'on cherche souvent à flatter l'imagination licencieuse des spectateurs par des images voluptueuses, et à exciter les éclats du peuple par de prétendus bons mots, qui feroient rougir la pudeur, si elle n'étoit bannie de ces lieux ? J'ai connu un Magistrat de province, plein de probité et de Religion : étant allé à Paris pour voir les beautés de cette grande ville, il fut curieux d'assister à quelques représentations des divers théâtres, dont on lui vantoit beaucoup la pureté et la décence. Il y remarqua avec surprise que les endroits auxquels on applaudissoit le plus, étoient souvent ceux qui étoient les plus indécens, ou qui ne cachoient l'obscénité que sous le voile transparent et plus dangereux de l'équivoque.

Mais peut-on applaudir au mal, sans se rendre complice et coupable du mal même ?

C'est donc parce qu'on cherche à se faire illusion, qu'on voudroit se persuader ou persuader aux autres que le théâtre est aujourd'hui très-épuré. Le venin n'en est seulement que plus enveloppé, préparé avec plus d'art, et souvent par-là même plus funeste. Le poison le plus fin n'est-il pas le plus mortel ? et les traits les mieux affilés ou lancés avec le plus d'adresse, ne sont-ils pas les plus perçans ? Les mauvaises leçons, les maximes corrompues qui révoltent d'abord, perdent insensiblement et à force d'être répétées, ce qu'elles avoient de plus révoltant : on les adopte, presque sans qu'on s'en apperçoive : l'esprit se gâte, et le cœur se corrompt peu à peu, comme le visage se noircit au soleil. Mais quoiqu'on ne sente plus la corruption d'un air infect, parce que l'organe est vicié ou qu'il y est fait, en est-il moins contagieux et moins funeste à la santé ?

Ne croyez donc pas les personnes qui, voulant justifier les spectacles et leur propre conduite, vous disent qu'elles y assistent sans éprouver de mauvaises impressions. Ceux qui vous tiennent ce discours, vous trompent ou ils s'abusent eux-mêmes. Comment nous persuadera-t-on que des

gens, que l'amour du plaisir attire à des spectacles et à des assemblées où la volupté entre par tous les sens, en sortent sans être blessés ? Ils l'assurent ainsi, mais s'ils ne sentent point les traits empoisonnés qui les percent, c'est l'effet de l'assoupissement funeste où les a plongés l'enivrement des passions. Revenus à eux-mêmes, combien ne seroient-ils pas effrayés de se voir tout couverts de plaies profondes ! L'illusion vient de ce qu'ils ne sont point accoutumés à veiller sur leur cœur. Tant qu'on se laisse aller à une impulsion douce et puissante, on ne sent rien : ce n'est qu'en y résistant que l'on en connoît toute la force. J'ai ouï dire à un respectable Officier, que lorsqu'il étoit jeune, il fréquentoit assidument les spectacles, et ne croyoit y faire aucun mal, ni en recevoir aucune atteinte. Mais l'âge ayant mûri ses réflexions et ramené ses pas dans le chemin de la piété, il les trouva bien différens. Obligé d'y assister quelquefois pour commander ses soldats chargés d'y maintenir le bon ordre, il avouoit qu'il en sentit alors tout le poison et tous les dangers.

En vain nous ferez-vous valoir quelques foibles avantages, qu'on peut retirer des spectacles, et nous direz-vous qu'on peut abuser de tout. Nous vous répondrons

avec le Philosophe de Genève : Lorsque le bien surpasse le mal, la chose doit être admise malgré ses inconvéniens : mais lorsque le mal surpasse le bien, comme dans les spectacles, il faut la rejeter même avec ses avantages. Quand, ce qui est presque impossible, vous ne prendriez point de mal à la représentation des Pièces ; comptez-vous pour rien celui que vous faites, en contribuant avec les autres à entretenir une profession frappée des anathêmes de l'Église, et digne de l'être par la vie scandaleuse et libertine de la plupart de ceux qui l'exercent, par tous les désordres secrets ou publics dont il sont la cause ? Une personne du monde disoit à un Ecclésiastique, recommandable par son esprit et par ses lumières, qu'elle ne croyoit pas qu'il y eût du mal à fréquenter la comédie. *Si l'on faisoit une quête*, lui répondit-il, *pour entretenir dans le crime et dans le libertinage des courtisanes ou d'autres personnes de mauvaise vie, ne vous croiriez-vous point coupable d'y contribuer ?* Je vous entends, reprit l'autre ; mais est-il défendu de contribuer à l'amusement du public ? *Oui, sans doute*, répondit-il, *lorsque cet amusement est une occasion de péché pour plusieurs. S'il est quelquefois permis de tolérer un mal pour en empêcher un plus grand, il ne*

l'est jamais d'y coopérer, même pour faire un bien (*). Cette personne qui avoit beaucoup de jugement et de droiture, convint qu'il avoit raison.

On encourage, par l'attrait du gain et des applaudissemens, les auteurs de la corruption publique. On s'inquiète peu qu'ils se perdent et en perdent une infinité d'autres avec eux, pourvu qu'ils divertissent et qu'ils amusent. Est-ce être Chrétien ? est-ce même être homme ? Une de nos Princesses, filles de *Louis XV*, Mad. *Henriette de France*, disoit un jour à une personne qu'elle honoroit de sa confiance, qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit goûter quelque plaisir aux représentations du théâtre, et que c'étoit pour elle un vrai supplice. On en parut surpris, et l'on prit la liberté de lui en demander la raison. Je vous l'avoue, répondit la Princesse, quelque gaie que je sois en allant à la comédie, si-tôt que je vois paroître le premier acteur sur la scène, je tombe tout-à-coup dans la plus profonde tristesse. *Voilà*, me dis-je à moi-même, *des hommes qui se damnent de propos délibéré pour me di-*

(*) *Non faciamus mala ut veniant bona.* Rom. 3. Loi de l'Esprit-Saint, sur laquelle les fausses maximes du monde ne prévaudront pas.

vertir. Plus on a de religion, plus cette réflexion paroîtra vraie et frappante : mais pour bien des gens il est plus court de n'en point avoir.

Les personnes qui en ont encore, ne s'abstiennent pas seulement d'aller aux spectacles, elles se font même un grand scrupule d'y conduire ou d'y accompagner les autres. Par leur seule présence, elles concourroient au mal qui s'y fait; leur exemple et leur autorité deviendroient pour les foibles un plus grand sujet de scandale. Le Maréchal *du Muy*, qui a, par ses vertus, honoré notre siècle et la Cour, fut chargé par *Louis XV* d'accompagner le Roi de Suède, durant son séjour à Paris. La première fois que ce Prince voulut aller à la comédie, M. *du Muy* s'arrêtant à la porte de la salle, lui dit : *Sire, ma religion ne me permet que de vous accompagner jusqu'ici.* Le Monarque respectant sa délicatesse, ne le pressa point de le suivre, et n'en eut pour lui que plus d'estime et de considération.

Le nombre ni la qualité des personnes qui vont aux spectacles, ne peuvent servir d'excuse ni rassurer. La multitude ou la dignité des coupables pourra-t-elle enchaîner le bras puissant de la Justice divine? et que serviront les richesses, les titres et

la grandeur, qu'à lui préparer de plus grandes victimes ?

On sait la belle réponse que fit *Bossuet* à *Louis XIV*. Ce Prince le voyant entrer, lui dit : Nous parlons des spectacles ; qu'en pensez-vous ? *Sire*, répondit ce Prélat, *il y a de grands exemples pour, mais il y a de grandes autorités contre.*

Celle que les partisans du théâtre ont coutume d'alléguer, en s'autorisant de ce qui se pratique à Rome même et sous les yeux du chef de l'Église, n'est pas aussi forte ni aussi invincible qu'ils le pensent. La puissance Ecclésiastique, forcée, à regret, de tolérer les spectacles, comme l'a déclaré formellement *Benoit XIV*, en restreint la durée en les bornant à certains temps de l'année, tandis que parmi nous, et sur-tout dans nos grandes villes, ils ne sont suspendus qu'un temps très-court ; si même ils le sont. Elle en diminue les dangers autant qu'elle le peut, les réforme de jour en jour, et toujours les condamne. Il y a, dit à ce sujet l'Auteur du *Comte de Valmont* (*), des lieux affectés à Rome par autorité publique aux courtisanes, afin

(*) Tome II. lettre XXIX. J'exhorte à lire avec attention cette excellente lettre sur les spectacles : elle convaincra de leurs dangers funestes tous ceux qui cherchent la vérité et ne craignent pas de la trouver.

de les noter davantage et de rendre moins communs les périls de la séduction. De ce que les lieux de débauche y sont tolérés par une sorte de nécessité vraie ou prétendue, oseroit-on bien en conclure que le libertinage y est permis ?

Si des hommes qui, par leur état devroient s'interdire les spectacles, y assistent ; c'est un scandale de plus et non une justification. Combien d'Ecclésiastiques déshonorent la sainteté de leur profession par leur conduite, et agissent contre les réclamations de leur conscience. Ceux qui savent la respecter, et se rendent par-là plus respectables aux yeux même des gens du monde, ne peuvent, en admirant les talens de ceux qui les consacrent au théâtre, s'empêcher de condamner l'abus qu'ils en font. Le fameux *Tribou* étant entré à l'Opéra, alla voir le Père *Porée* (*), sous

(*) Jésuite célèbre par son esprit et par ses vertus, le plus habile Professeur de Rhétorique du Collége de Louis-le-Grand, et que l'Université envioit fort aux Jésuites : ce qui n'empêchoit pas les Universitaires et les Jansénistes de lui reprocher d'avoir un peu le style de *Pline* et de *Sénèque*. Le reproche étoit honnête : n'a pas qui veut, le style de *Pline* et de *Sénèque !* L'inscription mise au bas de son portrait est juste, et n'a rien d'exagéré : *Pietate an ingenio, poësi an eloquentiâ, modestiâ major an famâ.* Il mourut en 1741, âgé de 66 ans. *Dict. Encycl.*

lequel il avoit étudié ; car tous ses élèves conservoient pour lui une vénération tendre et reconnoissante. Il lui avoua le parti qu'il avoit pris. Le Père gémit sur cette destinée de son disciple, et l'exhorta du moins à la vertu, qui peut être de tous les états : puis, entraîné par son goût pour les arts, il voulut juger par lui-même de ce que ce jeune homme devoit attendre du malheureux parti qu'il avoit embrassé. *Tribou* chanta fort tendrement un air fort tendre. Le charme du talent produisit tout son effet sur le bon et sensible vieillard : deux ruisseaux de larmes couloient de ses yeux : il embrassa *Tribou* en s'écriant avec un sentiment mêlé de tendresse, de joie et de douleur : *Oh, malheureux ! vous ne sortirez jamais de là.*

Quiconque aime la vertu, les mœurs, pensera de même et rendra tôt ou tard hommage à la vérité. Nous avons connu une personne en place : elle répétoit souvent, quelque temps avant sa mort, qu'une des choses qui lui faisoient le plus de peine, étoit d'avoir dans sa jeunesse, à l'exemple des autres, fréquenté les spectacles. Qu'il est doux aux derniers momens de sa vie de n'avoir rien à se reprocher ! Mais quel jugement terrible n'auront pas alors à

craindre les pères et les mères, qui par leurs leçons ou par leur exemple, auront inspiré à leurs enfans le goût et l'amour du théâtre ! Obligés encore plus que les autres de s'interdire la fréquentation des spectacles et des bals, si pernicieuse surtout pour la jeunesse, ne se rendent-ils pas coupables devant Dieu de toutes les suites qu'elle peut avoir à l'égard de leurs enfans ? et n'est-ce pas sur eux principalement que tombe la malédiction, lancée par *Jésus-Christ* contre ceux qui sont une occasion de chûte pour les petits et les foibles ? Pères mous, mères imprudentes, gouverneurs et guides indignes de l'être, en conduisant aux spectacles vos enfans ou vos élèves, vous leur présentez vous-mêmes la coupe empoisonnée du plaisir et de la volupté ! N'y boiront-ils donc pas assez tôt sans vous ? Leurs passions ne s'éveilleront-elles pas assez d'elles-mêmes ? faut-il encore les faire naître d'avance ou les irriter ?

On ne veut, dira-t-on, les y conduire ou y aller soi-même qu'une fois, pour satisfaire sa curiosité. Mais si le théâtre est défendu à celui qui fait profession d'être Chrétien, il l'est pour cette fois même que vous voudriez en excepter ; et où en

serions-nous pour les mœurs, si sous ce prétexte il falloit tout connoître et tout voir ? Qui peut d'ailleurs se répondre que ce qui est attrayant de sa nature, ne fera pas naître en nous le desir de le voir plus souvent ? et pourquoi se donner un desir de plus, pour avoir ensuite tant de peine à le réprimer, ou pour s'exposer au danger d'y succomber encore ?

Alipe, cet ami de *St. Augustin*, dont nous avons déjà parlé, étudioit le droit à Rome. Quelques-uns de ses condisciples lui proposèrent un jour d'aller avec eux à l'amphithéâtre. Il avoit autrefois aimé passionnément les spectacles, et *St. Augustin* l'avoit guéri de cette passion. *Alipe* résista aux sollicitations pressantes de ses amis, qui l'y entraînèrent malgré lui. Il ferma constamment les yeux pendant le spectacle. Mais tout-à-coup sur la fin un cri extraordinaire frappa ses oreilles, et excita sa curiosité. Il ouvrit les yeux. A peine vit-il le spectacle, que se sentant ravi, transporté, il mêla ses cris et ses applaudissemens à ceux des autres spectateurs, et sortit enfin plus épris que jamais de l'amour du théâtre.

A la place de ces grands plaisirs, trop dangereux pour n'être pas souvent criminels, et trop vifs pour être long-temps

agréables, substituez les plaisirs purs et toujours satisfaisans de l'esprit et de l'ame. Ceux-ci sont bien au-dessus de toutes les satisfactions, qu'on cherche et qu'on trouve si rarement dans les divertissemens du monde. Ces divertissemens peuvent bien charmer pour un moment nos chagrins, interrompre un peu le cours de nos ennuis, et fixer quelques instans la joie fugitive : mais ce n'est que pour rendre nos chagrins plus insupportables, nos ennuis plus accablans, et nos regrets plus amers. Ils glissent, pour ainsi dire, sur la superficie de notre ame sans la pénétrer, et ne font qu'agiter le cœur sans le remplir. Ils n'offrent qu'une image trompeuse du bonheur, et non le bonheur lui-même, qu'on ne trouvera jamais que dans l'exercice de la vertu. C'est à elle qu'il appartient de faire goûter des plaisirs infiniment plus agréables et plus flatteurs que tous ceux que peuvent donner les vains amusemens du monde ou la satisfaction brutale des sens. Quelle joie douce et pure naît sur-tout de l'attachement inviolable à son devoir et du renoncement aux plaisirs défendus ! Elle est inaltérable comme la vertu qui la produit, et n'est jamais sujette à de fâcheux retours.

Brillans amusemens d'un monde corrompu,
Valez-vous ces vrais biens que donne la vertu ?

Non, malgré vos attraits, les ennuis, les alarmes
Assiégent le coupable enivré de vos charmes :
Même au sein des plaisirs, son destin est affreux.
La vertu seule a droit de faire des heureux.

Les plaisirs spirituels, qui naissent d'une ame juste et contente de ses mœurs, ne sont pas, il est vrai, aussi vifs et en aussi grand nombre que ceux qui viennent de la satisfaction des sens : mais ils sont plus délicats et produisent un contentement exquis ; d'autant plus estimables qu'ils sont apprêtés par la vertu. Les bêtes n'ont en partage que les sens qui les entraînent à la volupté. Il n'appartient qu'à la vertu, cette noble fille du Ciel, de nous élever à la sublimité de notre être. Les plaisirs qu'elle donne ont cela de propre que, plus on les goûte, plus on approche de la perfection et de la nature divine. Ceux de la volupté au contraire nous ravalent et nous dégradent, comme le témoigne assez la honte qui les accompagne ; et par l'accablement qu'ils nous causent, ils nous réduisent à l'état des animaux les plus stupides : ils nous nuisent davantage, à proportion que nous en usons plus fréquemment ; ils émoussent les facultés de l'ame, et livrent souvent nos corps aux maux les plus cruels.

Si le Sage veut quelquefois sortir de lui-même, et répandre son ame sur les objets extérieurs ; il trouve dans le spectacle, aussi admirable que diversifié de la nature, mille sujets d'une joie pure et délicieuse : un riant paysage, un point de vue varié, des forêts dont l'ombre agréable invite au repos, des ruisseaux qui serpentent dans la plaine, de vastes prairies où l'abondance coule du sein des eaux qui les arrosent : toute la campagne est pour lui comme un vaste théâtre, dont les décorations magnifiques changent à toutes les saisons, et lui procurent sans cesse de nouveaux plaisirs.

Sans sortir de chez lui, il voit croître au milieu de ses jardins mille charmantes fleurs, dont il respire le doux parfum, et sur lesquelles l'arc-en-ciel semble avoir versé toutes ses couleurs dans les pluies fertiles dont il les arrose. Il y cultive mille plantes utiles, qui fournissent abondamment à ses délices et aux besoins de toute sa maison. Sa reconnoissance pour l'Auteur de ces biens divers se réveille et s'échauffe à cette vue ; et ses vergers sont pour lui comme un paradis terrestre, qui reste encore à sa vertu.

Loin donc d'interdire les délassemens et les plaisirs permis, nous conseillons, nous aimons qu'on s'en procure. Mais il faut du

moins qu'ils soient tels, il faut qu'ils ne nuisent pas à la piété ni aux mœurs, qu'ils n'aient rien de contagieux, qu'ils n'inspirent point le goût de la frivolité, de la dissipation, et l'oubli de ses devoirs.

Une ame belle et sensible n'a-t-elle pas aussi dans le sein de sa famille, dans la société d'amis vertueux comme elle, dans les tendres épanchemens de la confiance, dans le goût même des lettres et des arts, des plaisirs plus purs qu'elle puisse se permettre ? Si elle est plus belle et plus vertueuse encore, n'a-t-elle pas des spectacles plus intéressans qu'elle puisse se procurer, celui des malheureux qui souffrent et qu'elle va consoler ? N'a-t-elle pas des larmes plus douces à verser, celles de la pitié pour des indigens qu'elle va visiter et soulager ? N'a-t-elle pas un emploi plus noble et plus touchant à faire de ses richesses, en les ménageant pour des œuvres qui honorent l'humanité et la charité ? Ah ! ce sont là des plaisirs bien plus dignes de nous, que tous ces faux plaisirs des bals et des spectacles, qu'on n'aime et qu'on ne recherche avec tant d'ardeur, que parce qu'ils flattent et nourrissent le penchant et le goût qu'on a aux plaisirs criminels de la volupté.

Pour vous, plus éclairé et plus sage, laissez aux hommes efféminés, ou stupides

et grossiers, des plaisirs qui leur sont communs avec la bête, des plaisirs qui les dégradent et les avilissent, et qui sont bien plus une preuve de l'infirmité humaine, qu'une marque de la distinction et de l'élévation de l'homme. Ne mettez jamais votre gloire dans ce qui fait votre honte, et ne cherchez pas dans la défense même un nouvel attrait à la volupté. Placés sur la terre, comme dans le jardin destiné au séjour du premier homme, si l'Auteur de notre être, pour de justes et sages raisons, nous défend l'usage de quelques fruits, acceptons avec reconnoissance ceux qui ne nous sont point interdits. Jouissons de ce qui nous est offert, sans nous croire malheureux par ce qui nous est refusé. Gardons-nous de porter une main téméraire à l'arbre qui nous est défendu, et d'en cueillir le fruit, qui deviendroit pour nous un fruit de mort. Respectons la loi. Nous devons à la majesté de Dieu le tribut d'une soumission parfaite à ses ordres : nous devons à sa sagesse l'hommage d'une persuasion intime que, s'il daignoit nous découvrir les mystères de ses conseils, nous applaudirions aux motifs de sa conduite. Ces sentimens respectueux, un sentiment de plaisir les accompagne, une heureuse tranquillité les suit, et en est dès cette vie même la récompense.

XXXII.

Sobre pour le travail, le sommeil et la table.
Vous aurez l'esprit libre et la santé durable.

CETTE maxime renferme trois règles de conduite bien sages, et aussi importantes pour l'ame que pour le corps, comme on le verra par le développement que nous allons en faire.

Sobre pour le travail. La plupart de nos infirmités et de nos maladies viennent de nos excès. Trop de fatigue ruine le corps, trop d'étude épuise la tête, et trop d'affaires accablent l'esprit. *Mon, fils*, dit le Sage, *ne vous engagez pas dans une multiplicité d'actions : car si vous entreprenez beaucoup d'affaires, vous y ferez bien des fautes : si vous les suivez toutes, vous ne pourrez y suffire ; et si vous allez au-devant, vous en serez entièrement accablé* (*).

Ce n'est pas qu'il faille négliger ses affaires ou en abandonner le soin à d'autres : faites-les au contraire par vous-même le

(*) Eccl. 11.

plus qu'il vous sera possible. Mais ayez en cela, comme en tout le reste, de la modération et de la sagesse. Les affaires vous sont données comme une occupation pour votre esprit ; n'en faites pas son supplice. Interrompez votre application par quelque délassement. Travaillez rarement plus de deux heures de suite, sans y mêler quelques momens de repos. Vous retournerez avec plus de plaisir et de goût à vos occupations : votre mémoire sera plus prompte, votre esprit plus pénétrant, votre jugement plus net : vous regagnerez bientôt le temps que vous croirez avoir perdu : les affaires n'en iront pas plus lentement, et ne s'en feront que mieux : vous conserverez votre santé, que des travaux trop longs, trop continués, ne manqueroient pas d'altérer ou d'affoiblir ; comme le disoit au Cardinal *de Lorraine* un des plus célèbres Poëtes de son temps, dans une *Épître* qu'il lui adresse :

Il ne faut pas toujours languir embesogné
Sous le souci public, ni porter refrogné
Toujours un triste front. Il faut qu'on se défâche,
Et que l'arc trop tendu quelquefois on délâche.
Après un fâcheux soir vient un beau lendemain :
Et le grand Jupiter, de cette même main
Dont il lance la foudre, il prend la pleine coupe ;
Et s'assied tout joyeux au milieu de la troupe.

Après un rude hiver, un printemps radouci
Renaît avec ses fleurs. Il nous fait vivre ainsi,
Et chercher les plaisirs aux ennuis tout contraires,
Pour retourner après plus dispos aux affaires (*).

Une application continuelle n'est pas moins nuisible aux gens de lettres, qu'à ceux qui ont beaucoup d'affaires. L'esprit s'use en quelque sorte comme le corps : les sciences sont des alimens qui le nourrissent et le consument. L'homme sage réglant ses études sur les forces de son tempérament, n'ira pas sacrifier sa santé à des travaux immodérés, ni abréger inutilement ses jours par des efforts, dont le but est d'avoir appris en six mois ce qu'un autre auroit étudié en deux ans. Que sert la science à celui qui se porte mal ou qui n'est plus? Le célèbre *Pascal*, qui, à l'âge de seize ans, avoit composé un traité des Sections coniques, admiré des plus savans Géomètres, mena, depuis l'âge de dix-huit

(*) *Ronsard*, mort en 1585. Ce Poëte trop célébré de son temps, est peut-être aujourd'hui trop méprisé. Il avoit certainement toutes les qualités, qui font les grands Poëtes, la force et le brillant de l'imagination, la fécondité de l'esprit, les agrémens de la fiction, cette invention heureuse qui est l'ame de la poésie.

ans, une vie languissante et infirme, causée ou du moins augmentée de beaucoup par sa grande application à l'étude. Il disoit lui-même que depuis ce temps-là, il n'avoit passé aucun jour sans douleur. Il mourut à trente-neuf ans. *Moréri*, premier Auteur du *Dictionnnire Historique*, fut de même la victime de son ardeur pour l'étude. L'assiduité avec laquelle il s'y livroit le fit mourir, lorsqu'il n'étoit encore que dans sa trente-huitième année : ce qui est pour un savant mourir au berceau (*).

Telle fut aussi et plus précoce encore, la fin de ce jeune *de Lamoignon*, prodige de science dès l'âge le plus tendre, ami des savans, objet de leur admiration et de leurs éloges. Il avoit composé à douze ou treize ans, en vers latins, deux poëmes qu'il avoit en même temps traduits en vers grecs. Consumé par l'étude et le travail, il mourut de vieillesse à vingt-neuf ans, sans avoir eu ni jeunesse ni enfance.

Après tout, comme le disoit un docte et laborieux Anglois, que l'application continuelle à l'étude n'a pas empêché de

(*) Il étoit né dans une petite ville de Provence en 1643, et mourut à Paris en 1680. Il publia à 30 ans la première édition de son savant Dictionnaire en un volume in-folio.

fournir

fournir une des plus longues carrières, *il vaut mieux qu'un homme s'use que de se rouiller.* Car si l'excès du travail est souvent pernicieux, l'excès du repos l'est encore plus. L'inaction est comme la rouille, qui gâte beaucoup plus que l'usage : une clef dont on se sert souvent est toujours claire.

L'oisiveté corrompt ce qu'il y a dans nous de plus incorruptible et de plus divin. Une vie oisive étouffe les germes des vertus, et ne produit que des crimes et des vices, comme une terre inculte ne donne que des ronces et des chardons. Les herbes les plus mauvaises naissent à l'ombre et dans les lieux stériles : les eaux croupissantes sont toujours infectes et mal-saines. Celui qui ne fait rien, pense à mal faire et fera bientôt mal. Il ne faut quelquefois à l'oisiveté qu'une heure et moins encore, pour faire périr une vertu de plusieurs années. C'est l'arme la plus puissante de la volupté. Otez l'oisiveté du monde, vous brisez les flèches de l'Amour :

Otia si tollas, periêre Cupidinis arcus.

N'est-ce pas l'oisiveté qui a fait perdre en un moment à *David*, à ce Prince qui étoit selon le cœur de Dieu, toute sa vertu, et l'a rendu coupable d'un double crime ?

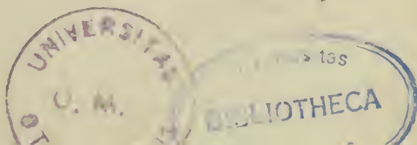
Il trouva dans le sein du repos un plus dangereux ennemi, que ceux auxquels ses Généraux faisoient la guerre ; et tandis que ses troupes prenoient des villes et gagnoient des batailles, *David*, au milieu de son palais, vaincu par un regard imprudent, perdoit son innocence et sa gloire.

Quel exemple pour vous, mondains oisifs et voluptueux ! Vos journées partagées par le sommeil qu'on prolonge jusqu'au milieu du jour, par les soins de vous parer, et par de longues séances au jeu ou à la table, ne sont remplies que par des chûtes, des scandales et peut-être des crimes. Vous vous croyez, par votre condition ou par vos richesses, dispensés du travail. Mais n'êtes-vous pas les enfans d'*Adam?* n'est-ce pas à vous, comme aux autres hommes, qu'a été imposée en sa personne la loi de manger votre pain à la sueur de votre front ? Tous ont un état ou doivent en avoir ; c'est pour eux une obligation indispensable et laborieuse d'en remplir exactement les devoirs. Qui que vous soyez, souvenez-vous de ces paroles du livre de *Job : L'homme naît pour le travail, comme l'oiseau pour voler :* et de cette juste sentence de l'Apôtre, *que celui qui ne*

veut pas travailler, ne doit pas manger (*).

O vous qui portez le poids du jour et de la chaleur, ou qui souffrez plus encore de l'inclémence des saisons rigoureuses, par le besoin que vous avez de les affronter dans tous les temps pour subvenir aux nécessités de la vie, vous vous plaignez quelquefois de la dureté de votre état, qu'augmentent vos comparaisons avec le sort prétendu heureux de tant de riches fainéans. Cessez de murmurer : une vie plus commode vous amolliroit : une fortune plus aisée favoriseroit le penchant naturel que nous avons pour l'inaction, et vous plongeroit dans un repos funeste ; car l'oisiveté est la source de presque tous les vices, comme le travail est le germe de l'innocence : on ne pense à mal faire que lorsqu'on ne fait rien. Remerciez donc plutôt le Ciel, de vous avoir imposé le joug du travail ; conservez-en l'amour ; inspirez de bonne heure cet amour à vos enfans : c'est le plus précieux trésor que vous puissiez leur laisser. Il deviendra plus riche encore et augmentera tous les jours, pour eux et pour vous, si vous avez soin de

(*) *Homo nascitur ad laborem, et avis ad volandum.* Job. 5. *Qui non vult operari, nec manducet.* 2. Thes. 3.



leur apprendre, par vos leçons et par vos exemples, à le sanctifier et à l'ennoblir. Travaillez, si votre état le demande, dans la vue de fournir à vos besoins et à ceux de votre famille : cette intention est honnête, elle entre même dans les desseins de la Providence. Travaillez pour vous conformer aux ordres de celui qui a condamné tous les hommes au travail, et pour vous soumettre à sa volonté. Travaillez pour vous rendre utile à la société et pour lui rendre les services que chaque citoyen est obligé de lui rendre. Par-là vos travaux les plus pénibles, les plus vils même s'il en est, deviendront pour vous une source abondante de bénédictions et de mérites. Que l'homme oisif, au contraire, passe des jours vraiment laborieux et stériles ! Heureux encore s'ils n'étoient que stériles, et si le vide n'en étoit pas rempli de péchés et de crimes ! Le paresseux n'a nulle force contre les attaques des passions, dont il est le jouet ; tandis qu'elles n'ont presque aucune prise sur l'homme toujours occupé ! Un Religieux vint un jour se plaindre à son Supérieur qu'il étoit tourmenté de grandes et fréquentes tentations. Le Supérieur l'exhorta à combattre toujours avec courage, et en

même temps il eut soin de le faire travailler continuellement et sans relâche. Au bout de quelques mois, il lui demanda si les tentations duroient encore : *Comment*, répondit-il, *aurois-je le temps d'être tenté ? je n'ai pas même le temps de respirer.*

L'occupation et le travail modéré ont encore un autre avantage, c'est de nous préserver de l'ennui, cet ennemi domestique de notre bonheur, et de faire couler les jours avec une rapidité qui étonne. C'est par l'oisiveté que l'ennui est entré dans le monde. On ne recherche si fort les plaisirs, le jeu, les compagnies, que parce qu'on ne sait que faire. Celui qui aime le travail se suffit à lui-même.

Le sage n'est jamais oisif : il se fait quelques occupations honnêtes, pour remplir le vide que ses affaires peuvent lui laisser. Persuadé que le travail le moins honorable déshonore encore moins que la paresse, il ne rougit d'aucun travail, l'oisiveté seule lui paroît honteuse. Si le loisir lui semble doux, ce n'est pas parce qu'on n'y fait rien, c'est parce qu'on y est le maître de choisir et de modérer ses occupations. On n'a le loisir ni de s'attrister ni de s'ennuyer quand on s'occupe. De combien de mauvais quarts d'heure, dans la vie, le travail ne nous préserve-t-il pas !

Le travail est souvent le père du plaisir :
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moisson sans culture.

VOLTAIRE.

A la place du travail des mains, qui n'est ni de tous les goûts ni de tous les états, au défaut des affaires qui ne suffisent pas toujours pour remplir tous les momens, le sage sait se faire des occupations aussi agréables qu'utiles. Tantôt jouissant de lui-même dans une gracieuse solitude, il s'entretient, il s'instruit avec ces illustres Auteurs, dont les Ouvrages immortels composent sa bibliothèque et font ses délices. Tantôt il se plaît à observer, à étudier la Nature, dont le livre admirable, ouvert à tous les yeux, est lu de si peu. Tantôt les productions différentes que la terre fait éclore de son sein, et qu'elle prodigue à ceux qui se plaisent à la cultiver, l'occupe d'une manière toujours variée, toujours nouvelle ; et élevant ses pensées jusqu'à l'Auteur même de la Nature, elles le remplissent d'admiration et de reconnoissance. S'il sort de sa retraite pour se livrer à la société, la justice, l'humanité, la bienfaisance s'empressent, pour ainsi dire, à lui servir de cortége, et marquent tous ses pas de quelque action ver-

tueuse. Quelle occupation fut jamais plus belle et plus digne de l'homme !

Le sommeil. Les choses les plus utiles, les plus nécessaires même, peuvent devenir pernicieuses; et part-tout le mal est voisin du bien. Le sommeil est sans doute un des plus doux présens du Ciel. Il prévient les maladies, il répare les forces, il délasse des travaux, il tempère les amertumes et les peines de la vie. Mais si vous desirez que votre sommeil, conformément aux intentions de la Providence, soit doux et paisible, et qu'il soit pour vous un sommeil de santé, ayez soin de le régler comme l'ordonne et le prescrit la Sagesse.

L'Auteur de la Nature a destiné pour le sommeil le temps des ténèbres : ne choisissez pas le jour, et ne vous couchez pas lorsque l'aurore vient avertir les hommes de se lever. Ne vous imaginez point que vous ne pouvez être heureux qu'en bouleversant l'ordre de la Nature. Ne croyez pas au-dessous de vous d'être éclairé du même flambeau que l'univers; et ne mettez pas votre gloire à veiller tandis que les autres reposent. Affecter de se distinguer par-là est une petitesse qui annonce celle

du mérite. D'ailleurs, il n'est pas égal pour la santé, comme nous le dirons plus bas, de veiller fort avant dans la nuit, pour se lever ensuite très-tard (*).

La Sagesse qui marque le temps du sommeil, en règle aussi la durée. On sait la maxime de l'École de Salerne :

Septem horis dormire sat est juvenique senique :
Sept heures de sommeil à tout âge suffisent.

Les Médecins conviennent qu'une personne qui demeure, pour l'ordinaire, au lit dix et onze heures, en sort toujours moins saine ; et les Casuistes disent qu'elle en sort presque toujours moins innocente et moins chaste. Le trop long repos énerve les forces, au lieu de les réparer. Le lit est le trône de la mollesse, le séjour de la volupté, et souvent l'écueil de la vertu. C'est ce qui fait dire à l'Auteur du beau portrait de *Charles XII*, Roi de Suède :

Tout le jour agissant sans cesse,
Il n'accorde qu'à peine à la nécessité

(*) Le temps du repos est celui de la nuit, il est marqué par la Nature. C'est une observation constante, que le sommeil est plus tranquille et plus doux, tandis que le soleil est sous l'horizon ; et l'on éprouve que l'air échauffé de ses rayons, ne maintient pas nos sens dans un si grand calme. *Émile de Rousseau.*

Un court sommeil, sur la nuit emprunté,
Et qui, souvent interrompu, ne laisse
Nulle prise à la volupté (*).

Les personnes qui se lèvent tard, nuisent beaucoup à leur santé, en croyant la conserver. Le temps du matin est celui où l'air est le plus sain et le plus pur : il porte dans celui qui le respire, sur-tout à la campagne, une force et une salubrité, dont on se ressent tout le reste de la journée. La fraîcheur de la rosée qui est si propre à rafraîchir le sang, le parfum des fleurs qui est comme un baume volatil, et qui n'est jamais si sensible qu'au lever de l'aurore, tout cela fait couler dans les veines un principe de vie, que la chaleur d'un lit mollet, et l'air corrompu d'une chambre long-temps fermée, ne peuvent que détruire. Se coucher de bonne heure et se

(*) Le P. *du Cerceau*, Jésuite, mort en 1730. Ses poésies marotiques sont agréables, quoique fort au-dessous de leur original. Quelques-unes de ses petites pièces ont un enjouement et une gaieté bien plus analogues au génie et au goût de la nature, dit M. *Sabathier*, que tant de vaporeuses épîtres philosophiques. Sa comédie de *Grégoire*, la meilleure de ses pièces de théâtre, est égayée par de très-bonnes plaisanteries. Ses deux histoires sont écrites d'une manière intéressante : la marche en est sage et lumineuse, le style noble et naturel.

lever matin, comme l'a dit quelqu'un, c'est le meilleur moyen de conserver sa santé et sa fortune.

Car le trop long sommeil ne nuit pas seulement au corps et à l'ame, il nuit encore aux biens et aux nécessités de la vie. La diligence et le travail apportent les richesses, mais la paresse et le sommeil sont souvent suivis de l'indigence. « N'aimez point le sommeil, dit *Salomon*, de peur que vous ne tombiez dans le besoin : soyez vigilant, et vous serez dans l'abondance. Vous dormirez un peu, vous sommeillerez un peu, vous croiserez un peu les bras pour dormir, et l'indigence viendra vous surprendre, comme un homme qui marche à grand pas; et la pauvreté se saisira de vous comme un homme armé. Mais si vous êtes laborieux, votre moisson sera comme une source abondante, et l'indigence fuira loin de vous. J'ai passé, dit-il encore, par le champ du paresseux et par la vigne de l'homme insensé, j'ai trouvé que tout étoit plein d'orties, que les épines en couvroient toute la surface, et que la muraille étoit abattue. *En voyant cela, j'ai fait mes réflexions, et je me suis instruit par cet exemple* (*). »

Profitez-en de même, vous qui lisez ceci; et si jamais il vous arrive de rester

(*) Prov. 6 et 24.

au lit trop tard, représentez-vous *Salomon* qui paroît tout-à-coup dans votre chambre, et qui, vous tirant par le bras, vous adresse les mêmes paroles qu'il adressoit aux paresseux de tous les siècles : « Jusqu'à quand, ô paresseux, dormirez-vous ? Quand vous réveillerez-vous de votre sommeil ? N'est-ce pas assez frotter vos yeux pour les ouvrir, assez frotter vos bras et les étendre, vous soulever et puis retomber sur le chevet ; tandis que la malédiction de Dieu laisse entrer dans votre maison, avec le désordre et le libertinage, la pauvreté qui ne vous craint pas, non plus qu'elle n'a pas craint d'autres maisons plus riches que la vôtre ? La paresse va si lentement, que la pauvreté l'atteint bientôt. »

Ce que la Sagesse vous recommande encore, si vous voulez dormir heureusement et paisiblement, c'est d'éviter tout ce qui pourroit ouvrir les portes à l'insomnie, les inquiétudes de l'esprit, les mouvemens tumultueux des passions, les excès de l'intempérance. C'est bien assez d'employer tout le jour à vos occupations et à vos affaires : donnez la nuit à votre repos et à votre tranquillité. Lorsque l'heure est venue de vous mettre au lit, faites en sorte que vos desseins, vos entreprises, vos espérances, vos peines mêmes, s'il est

possible, et vos tristesses s'endorment avec vous, et qu'il y ait un grand silence dans votre ame ainsi que dans votre maison. Le savant M. *Huet* avoit pour maxime de ne lire jamais ses lettres, le soir avant de se coucher, ni à midi avant de se mettre à table. On trouve ordinairement dans les lettres, disoit-il, bien plus de mauvaises nouvelles que de bonnes, et en les lisant, on se prépare à soi-même des sujets d'inquiétudes, qui troublent le repos ou le repas.

La juste mesure du repos, la régularité et la tranquillité du sommeil, sont un des plus fermes appuis de la santé. Celui qui ne dort que ce qu'il faut, et dans le temps le plus propre au sommeil, celui dont l'ame n'est agitée par aucune passion violente, ni le corps surchargé par aucun excès, se couche et s'endort dans le même moment. Son sommeil est tranquille et profond : il est difficile de l'en tirer. Mais aussitôt que la Nature est satisfaite et que ses forces sont réparées, il se réveille, il est frais, sain, vigoureux et gai, comme on le voit d'ordinaire dans les artisans et dans les gens de campagne. Il n'en est pas de même des personnes du grand monde, et de ces désœuvrés qui, pour prendre ou prolonger leur repos, consultent plus la

mollesse que la nécessité, la paresse que le besoin, et le caprice que la Nature. C'est en vain qu'ils attendent le sommeil, il fuit loin de leurs yeux : leur impatience même ne sert qu'à l'éloigner davantage.

Voyez aussi ces riches, ces voluptueux, ou ces hommes importans. Agités par les affaires, les projets, les plaisirs, les regrets du jour ; échauffés par les alimens et les boissons, ils se couchent avec un esprit inquiet, un pouls précipité, un estomac chargé. L'inquiétude, l'embarras, la fièvre se couchent avec eux, et les tiennent long-temps éveillés. S'ils s'endorment, c'est d'un sommeil léger, inquiet, troublé par des rêves effrayans et des réveils brusques. Ils se lèvent avec des palpitations, de la lassitude, de l'abattement, de la mauvaise humeur. Chaque nuit ainsi passée, au lieu de réparer leurs forces, les épuise ; leur sang, loin de se purifier et de se rafraîchir, s'épaissit et s'enflamme : leur santé s'altère, se mine peu à peu ; il survient quelque grande maladie, dont le terme est le tombeau.

Voulez-vous donc que le sommeil porte dans vos membres la santé et la vie ; fuyez la multitude des affaires, modérez vos passions, évitez les excès, et usez sobrement du sommeil même. Il ressemble aux remèdes qui, trop multipliés ou réitérés

trop souvent, ne font plus aucun effet; et sont même dangereux.

Une Dame consulta un jour un célèbre Médecin, et lui dit qu'elle étoit le soir sans appétit : il lui ordonna de dîner peu. Elle ajouta qu'elle étoit sujette à des insomnies : il lui prescrivit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demanda pourquoi elle devenoit pesante, et quel remède il lui falloit prendre : il lui répondit qu'elle devoit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. A combien d'autres ne pourroit-on pas faire les mêmes réponses ?

Le sommeil a été donné aux hommes, pour chasser les soins et les soucis de leurs cœurs, pour délasser leurs corps des fatigues du jour, et rétablir leurs forces. Mais quoique nécessaire à la vie, il fait cependant beaucoup de maux, quand on n'en use pas avec modération : il appesantit l'esprit, débilite le corps, engourdit les membres, accroît les humeurs et cause des maladies.

On s'y livrera sobrement, si la tempérance le précède. C'est le propre de la sobriété de dormir peu : l'estomac moins surchargé veille aisément, il se contente d'un sommeil plus court et moins profond, et produit les plus agréables songes.

Celui qui veut se préparer des jours aussi glorieux que fortunés, qui veut faire de grandes actions et immortaliser sa mémoire, doit souvent veiller. On ne peut parvenir aux grandes choses, quand on aime à s'ensévelir dans les bras du sommeil, et la gloire ne fut jamais compagne de la mollesse. Profitez des momens de la vie que la bienfaisante Nature vous accorde, et ne les perdez pas dans un sommeil immodéré : les destins ne vous en réservent qu'un trop durable.

La table. Ne ressemblez pas à ceux qui paroissent n'avoir point de plus importantes affaires, que de dîner le matin et de souper le soir, et qui ne semblent nés que pour la digestion. Ne vivez pas pour manger, mais mangez pour vivre. Aimez les bonnes choses plus pour les autres que pour vous, et consultez moins votre goût que le leur. Préférez le plus sain au plus friand. Le choix et le goût des alimens, lorsqu'on n'a pour but que d'entretenir la santé et de se mettre en état de remplir ses devoirs, ne sont pas interdits par la sagesse : ils entrent même dans l'intention bienfaisante du Créateur. Quelqu'un, dont les connoissances étoient fort bornées, voyant manger à *Démonax*,

Philosophe Crétois, des gâteaux qui se faisoient avec du miel ; Eh quoi ! dit-il, les Philosophes mangent-ils de ces mets friands? *Pourquoi donc ?* répondit Démonax. *Vous imaginez-vous que les abeilles ne fassent le miel que pour les sots et les ignorans ?*

Gardez-vous pourtant d'être ou de paroître trop délicat. Bien des gens font les délicats par vanité. Loin de donner dans une telle petitesse, quand vous auriez vraiment le goût fin, sachez l'oublier à table ou du moins le cacher.

C'est, dit *St. François de Sales*, une plus grande vertu de manger sans choix ce qu'on vous présente, et selon l'ordre qu'on vous le présente, soit qu'il convienne à votre goût ou non, que de choisir même ce qu'il y a sur la table de plus mauvais. Et c'est là le vrai sens de cette parole de J. C., dont tant de personnes abusent : *Mangez ce qu'on vous servira.* On renonce ainsi non-seulement à son goût, mais encore à son choix. Cette manière de se mortifier ne paroît point, n'incommode personne, et s'accorde parfaitement avec la bienséance et l'honnêteté. J'excepte néanmoins les choses qu'on sait par expérience nuire à la santé ou même aux fonctions de l'esprit. Mais rejeter un plat pour en prendre un autre ; les examiner tous, et tâter, pour ainsi dire,

de chaque mets, ne trouver jamais rien de bien apprêté ni d'assez propre, c'est l'annonce d'une ame molle et trop attachée à sa bouche.

Plutarque, dans la vie de *César*, rapporte que ce Prince, lorsqu'il étoit à Milan, fut invité par un particulier. On servit à table des asperges, où l'on avoit mis de l'huile qui sentoit. Il en mangea sans rien témoigner; et reprit ses amis qui en paroissoient offensés; il dit qu'il leur devoit suffire de n'en point manger, si cela leur faisoit mal au cœur, sans en faire honte à leur hôte; et que celui qui se plaignoit de telle incivilité, étoit bien incivil lui-même.

On ne trouve rien de bon, quand on est trop difficile : on souffre et on fait souffrir les autres par une délicatesse trop raffinée. Si un ragoût moins bon ou un plat moins bien accommodé vous donne de l'humeur, ceux que vous prétendez régaler ne pourront-ils pas dire de vous, ce que dit le Poëte comique, d'un homme qui servoit à sa table des mets fort délicats?

Oui, mais je voudrois bien qu'il ne s'y servît pas :
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Qui gâte, à mon avis, tous les repas qu'il donne.

MOLIÈRE.

Ce seroit encore pis, si vous portiez ce caractère chez les autres : peu de gens vou-

droient vous recevoir ; et quelque soin qu'on prît, quelque bonne chère qu'on vous fît, vous vous croiriez toujours mal régalé. Le vrai savoir-vivre est de savoir s'accommoder aux temps et aux lieux. Les choses les plus délicates ne sont pas toujours les plus agréables ou ne le sont pas long-temps, parce qu'il est difficile de les goûter avec cette modération qui augmente le plaisir en le réglant. La sage Nature, qui nous avertit ordinairement avant de nous punir, a mis dans le plaisir de la table, comme dans tous les autres, le dégoût à côté de l'excès. Ce qui est trop délicat ou pris sans mesure, ne flatte plus, parce qu'il a trop flatté.

Voulez-vous donc goûter dans toute sa pureté le plaisir de la table : ne le prenez que des mains de la sagesse et dans les vues honnêtes qu'elle permet, je veux dire, pour vous mettre en état, par la réparation de vos forces, de mieux remplir vos devoirs, et non pour la volupté (*). L'Auteur de la

(*) *Victus cultusque corporis, ad valetudinem referantur et ad vires, non ad voluptatem.* Cic. de Offic.

Quelques Auteurs, entre lesquels on peut mettre M. *de Claville*, disciples raffinés d'*Épicure*, disent ou font entendre qu'on peut goûter les plaisirs de la table, et les autres, pour eux-mêmes. Mais cette doctrine déjà condamnée par la raison et comme on vient de le voir, par des païens, l'a été encore par l'Église.

Nature a sagement attaché aux nourritures dont l'homme devoit faire usage une saveur agréable, parce que sans cela il auroit pu négliger celles même dont il avoit besoin. Mais, loin de se laisser gouverner par cet attrait, la raison le gouverne. Elle veut qu'on goûte le plaisir qui accompagne les alimens, non par sensualité, mais comme un aide et un besoin. Elle élève, pour ainsi dire, les sens et les épure : elle ennoblit ce qui confond l'homme avec la brute : la dignité de ses motifs en donne à son action.

Quoi, au contraire, de plus opposé à la noblesse de l'homme, que la basse inclination qui fait consister son bonheur dans les plaisirs de la table ! ceux qui se livrent à l'intempérance en suivant leurs appétits déréglés, deviennent presque toujours imbécilles et stupides : la fumée des viandes fait sur leur ame la même impression qu'une épaisse nuée sur le soleil. La chaleur immodérée du vin émousse leurs esprits animaux, à force de les irriter, et les enveloppe de ténèbres : leurs connoissances diminuent, et ils deviennent aussi bornés que les animaux qui ont le moins d'instinct. Leur imagination se confond et se trouble. Ils cessent d'appercevoir les objets tels qu'ils sont : leurs regards incertains les multi-

plient; et ce qui les environne, quoique dans un parfait repos, leur paroît être en mouvement.

« O honteuse ivresse, s'écrie un Poëte (*), mort de l'ame, nourriture des vices et des plus grands forfaits ! à quelles extrémités ne conduis-tu pas les hommes ? quelles limites ne leur fais-tu pas franchir, et de quels excès ne sont-ils pas capables ! Les querelles, les meurtres, les combats les plus funestes en résultent. Tu goûtes en cet état un barbare plaisir à répandre le sang : les secrets les plus inviolables sont révélés par d'involontaires imprudences ; et la plus horrible médisance règne au milieu de tes bachiques conversations.

» Rappellerai-je le nombre des maladies et les cuisantes douleurs, que l'intempérance a coutume d'attirer ? N'est-elle pas la source inépuisable de la fièvre, des ulcères envenimés, de la goutte douloureuse, et de mille autres infirmités qui interdisent ou altèrent l'usage des membres ? Elle débilite la vue, elle corrompt et fait tomber les dents, elle donne une haleine empestée, l'estomac devient languissant, l'organique mouvement de ce viscère s'affoiblit et refuse ses fonctions, les morts prématurées et

(*) *Marcel Palingène.*

subites, sont les tristes et ordinaires effets de la gourmandise. Non, jamais le fer meurtrier ne commit tant d'homicides que ce cruel poison. C'est à la voracité de leur ventre que tant d'hommes sacrifient leurs biens, leur fortune, et se précipitent dans la pauvreté la plus honteuse. Il faut se nourrir pour soutenir sa vie, et ne pas employer ses plus beaux jours au crapule emploi d'une digestion forcée. »

N'imitez jamais la folie, qui porte beaucoup de jeunes gens à prodiguer leur santé. Quand ils sont sur le retour de l'âge, ils voudroient bien, autant par plaisir que par religion, racheter les excès de la jeunesse. Prévenez ces regrets inutiles : n'attendez pas que l'expérience vous instruise trop tard, et vous serve plutôt de châtiment que de remède. Ne mettez point votre tempérament à trop d'épreuves : usez, mais n'abusez point : jouissez, mais ne soyez pas dissipateur.

Il est permis, il est louable même, sans avoir un soin inquiet et scrupuleux de sa santé, de ne pas la prodiguer. C'est sans contredit le plus précieux de tous les biens qui servent à la vie, celui que les hommes estiment le plus, et que souvent ils ménagent le moins. Sans la santé, la vie est à charge ; et c'est une grande extravagance

de rendre sa vie plus courte ou plus triste ; par tout ce qui n'est fait que pour la conserver ou pour l'égayer.

On a observé que la foiblesse d'estomac, loin d'abréger la vie, servoit à la prolonger pour plusieurs. Ils le ménagent, au lieu que ceux qui l'ont bon, le chargent de nourriture et périssent avant le temps. Rien ne ruine plus la santé que les excès de la bouche : ils sont plus meurtriers que l'épée. L'usage immodéré des alimens, même les plus sains, les change en poisons (*).

Vous avez sans doute ouï parler de cette jeune Princesse, qui se livroit à tous les plaisirs de la table : elle prenoit avec excès tout ce qui flattoit son goût. Quand on l'avertissoit qu'elle jouoit à abréger sa vie, elle répondoit en riant : *Courte et bonne.* Elle mourut en effet dans la fleur de son âge.

Alexandre, que tant de combats, de travaux, de fatigues, n'avoient pu vaincre, fut vaincu par le vin et par la débauche. Il mourut à Babylone au milieu des plaisirs, à trente-deux ans, avec la fausse gloire d'avoir mis sous le joug, par les armes et contre les lois de la Justice, la plus grande partie de la terre alors connue ;

(*) *Plures occidit gula quàm gladius,*

mais couvert de la honte éternelle d'avoir été lui-même le vil esclave des vices les plus grossiers. Le dernier excès auquel il se livra en ce genre, et qui mit le comble à tous les autres, fut une nouvelle partie de débauche, qu'on lui proposa après une nuit entièrement passée dans toutes sortes d'intempérances. Il s'y trouva vingt convives. Il but à la santé de chacun d'eux, et répondit à celles qu'ils lui portèrent l'un après l'autre. Peu content de cela, il se fit apporter la coupe d'Hercule, qui tenoit six bouteilles. Il la but toute pleine, et la présenta ensuite à un de la compagnie. Celui-ci l'ayant bue, il réitéra encore cette énorme rasade, pour lui faire raison. Aussitôt il tomba par terre, une violente fièvre le saisit, et on le transporta chez lui à demi-mort. La fièvre ne le quitta plus, et l'emporta en peu de temps. On crut qu'il avoit été empoisonné; mais le vrai poison qui le fit mourir et qui en a tué bien d'autres, fut les excès du vin et de la débauche : ils terrassèrent un héros, invincible durant douze années à toutes les fatigues des plus longs et des plus difficiles voyages, à tous les dangers des siéges et des combats, et aux intempéries si différentes de tant de lieux par où il avoit passé.

Ne connoître et ne goûter de plus grands plaisirs que ceux de la table, est un vice qui dégrade. Ne sommes-nous donc faits que pour manger et pour boire? et ne sommes nous nés pour rien de plus élevé et de plus noble, que pour les plaisirs animaux? Quelle gloire honteuse que celle qu'on tire de la capacité du ventre ou d'un appétit glouton! L'Empereur *Wenceslas* fit Gentilhomme un fameux buveur, et la récompense étoit digne de ce Prince. *Henri IV* ne fit pas de même. Un homme qui mangeoit autant que six, se présenta un jour à ce Monarque, dans l'espérance qu'il en obtiendroit de quoi entretenir un si beau talent. Le Roi, qui avoit ouï parler de cet homme, lui demanda s'il étoit vrai qu'il mangeât autant que six. Oui, Sire, répondit-il. *Et tu travailles à proportion*, ajouta le Roi? Sire, répliqua-t-il, je travaille autant qu'un autre de ma force et de mon âge. *Ventre-saint-gris*, dit ce Prince, *si j'avois beaucoup d'hommes comme toi dans mon Royaume, je les ferois pendre: de tels coquins l'auroient bientôt affamé.*

Examinez ces gens, qui donnent de l'importance aux bons morceaux, qui songent en s'éveillant à ce qu'ils mangeront dans la journée, et décrivent un repas, où ils

se

se sont trouvés, avec une exactitude qu'ils ne mettroient pas dans d'autres affaires de la plus grande importance; et d'un air de satisfaction, qui peint vivement tout le plaisir qu'ils ont goûté. Vous verrez qu'ils sont la plupart sans talens, sans mérite, les plus ineptes et les plus sots des hommes. L'ame d'un gourmand est toute dans son palais : il n'est fait que pour manger : dans sa stupide incapacité, il n'est qu'à table à sa place. Il ne sait juger que des plats. Laissons-lui sans regret cet emploi : il vaut mieux qu'il ait celui-là qu'un autre, autant pour lui que pour nous.

On reconnoît un gourmand à ses propos de table, à la profonde théorie de la cuisine qu'il se plaît à développer, à ses transports, au feu qui brille dans ses yeux lorsqu'il parle des différents vins et de leurs qualités, des maisons où l'on traite avec le plus de goût, de délicatesse et d'abondance. Mais peut-on avoir pour lui d'autres sentimens que des sentimens de mépris (*)?

(*) C'est une vraie marque d'un esprit truand, vilain, abject et infame, de penser aux viandes et à la mangeaille avant le temps du repas, et encore plus quand après icelui on s'amuse au plaisir que l'on a pris à manger, s'y entretenant par paroles, par pensées, et

C'est en effet un défaut bas et honteux, qui rapproche l'homme de la bête : ne peut-on pas même dire qu'il le met au-dessous ? Les bêtes le plus souvent se bornent au nécessaire. Si elles trouvent quelque chose qui ne répugne pas à leur goût, elles s'en contentent, n'en prennent qu'autant qu'il leur en faut, et ne cherchent rien de plus. Elles ne se provoquent pas au vomissement, pour manger de nouveau. Elles n'avalent pas des liqueurs fortes, pour hâter la digestion, afin de pouvoir satisfaire encore un appétit artificiel et plus que brutal. Croiroit-on que des hommes, des femmes même, soient capables de pareils excès ? et n'est-ce pas là, selon l'expression énergique de l'Écriture, faire son dieu de son ventre ? Celui qui a été bien élevé, n'aura jamais un vice si déshonorant, et il ne mettra point au nombre de ses plaisirs ce qui le confondroit avec les plus vils animaux.

---

veautrant son esprit dedans le souvenir de la volupté que l'on a eue en avalant les morceaux, comme font ceux qui devant dîner tiennent leur esprit en broche, et après dîner dans les plats. Les gens d'honneur ne pensent à la table qu'en s'asseyant, et après le repas se lavent les mains et la bouche pour n'avoir plus ni le goût ni l'odeur de ce qu'ils ont mangé. *St. François de Sales.*

D'ailleurs, ces plaisirs grossiers conduisent souvent à de plus grossiers encore. Le vin et la bonne chère sont les alimens de la volupté. C'est ce qui a fait dire aux Anciens : *Sine Baccho et Cerere, Venus friget.*

Sans *Cérès* et *Bacchus*, *Vénus* est languissante.

Le Poëte que nous avons déjà cité, dit aussi dans le *Portrait* du Roi de Suède :

Une sage frugalité,
Dont il donne l'exemple avec autorité,
De son camp bannit la mollesse,
Et le défend lui-même, au feu de la jeunesse;
D'un écueil plus à redouter,
Que tous les ennemis que son bras sut dompter (*).

L'Histoire confirme l'éloge que fait ici le Poëte, de ce Monarque singulier et extraordinaire, qui fut, comme *Alexandre*, l'admiration et le fléau du genre humain. Il fut moins roi que guerrier. Il s'exila lui-même de son royaume pour aller conquérir les autres : toujours à cheval, toujours combattant ou fuyant, il ne prenoit aucun repos et n'en laissoit aucun à ses Officiers. *L'étrange homme*, disoit un d'eux,

(*) Il mourut au siége d'une ville en 1718, à l'âge de 36 ans : s'étant avancé dans la tranchée pour visiter les travaux, il fut atteint à la tête d'un coup de fauconneau. On le trouva mort, la main sur la garde de son épée.

dont il faut que le Chancelier soit toujours botté. Il fut infatigable, téméraire, prodigue, insatiable de gloire, robuste, chaste et sobre. Cette dernière qualité ne contribua pas moins que l'exercice à rendre son tempérament fort et robuste. Jamais il ne se plaignit que ses mets fussent peu délicats ou mal apprêtés. Après un repas très-frugal, il faisoit à cheval de longues courses, et le soir en campagne il couchoit sur de la paille étendue par terre, tête nue, sans draps, couvert seulement d'un manteau. Il avoit acquis par-là un tempérament de fer, que les fatigues les plus violentes ne purent abattre.

Qui doute en effet que la force et la santé ne soient le partage de la sobriété et de l'exercice, comme la foiblesse et la maladie le sont de l'inaction et des excès de la table ? Pourquoi voit-on une si grande différence pour le tempérament, la santé et la force, entre le laboureur ou l'artisan, et le voluptueux, l'homme de bonne chère ? N'en doit-on pas chercher la principale cause dans la différence de leurs alimens et de leurs boissons ? Le pain le plus grossier, les mets les plus simples, une boisson naturelle, font la nourriture des premiers. Le besoin, qui en fait tout l'agrément, en règle aussi la quantité ; et

comme ces choses n'ont par elles-mêmes rien d'attrayant, on n'en prend jamais au-delà du nécessaire : la digestion se fait aisément et sans douleur : au bout de quelques heures le besoin renaît, et on le satisfait avec un égal plaisir.

Il n'en est pas de même des riches et des personnes du grand monde. On voit sur ces tables où règnent la magnificence, le luxe et la somptuosité, des viandes succulentes, des gibiers de haut goût, des poissons délicats, des mets variés de différentes façons et rendus plus échauffans par des aromates prodigués. Les vins les plus fumeux et les plus violens, l'eau de vie masquée sous les formes les plus agréables et les plus dangereuses, se trouvent à tous leurs repas. L'impression flatteuse de toutes ces choses détermine souvent à en prendre au-delà du besoin. L'estomac surchargé digère mal, et toutes les fonctions du corps se dérangent. La constitution s'altère par les choses même qu'on croit les plus propres à la fortifier. Car plus un mets ou une liqueur sont excellens ; plus d'ordinaire il est dangereux d'en trop prendre.

Mais ce n'est pas tout encore. Le moment d'un nouveau repas arrive : on se met à table, quoique le besoin réel n'existe pas. On veut manger ; l'odeur, la couleur,

la saveur des mets y invitent. On paroît décidé pour un plat, on en est servi, on le goûte, on le renvoie : on en essaye un grand nombre, on mange de quelques-uns : l'ensemble fait un volume, et est composé d'une infinité de choses différentes, dont la réunion offre les plus grands obstacles à la digestion. De là un long séjour sur l'estomac, une corruption plutôt qu'une digestion, une indisposition habituelle qui fait que, sans être malade, on ne se porte jamais bien.

La sobriété, au contraire, rend le corps dégagé et dispos, et l'entretient dans une santé ferme et vigoureuse. Un Roi de Perse envoya au Calife Mustapha un Médecin très-habile. Celui-ci, en arrivant, demanda comment on vivoit à cette Cour. On ne mange, lui répondit-on, que lorsqu'on sent la faim, et on ne la satisfait pas entièrement. *Je me retire*, dit-il, *je n'ai que faire ici.* Ce n'est guère en effet qu'à l'intempérance que les disciples d'Esculape doivent le besoin qu'on a d'eux. C'est elle qui est la cause de la plupart des maladies, et c'est souvent du peu de sobriété que nos membres perclus nous deviennent inutiles. On a dit d'un goutteux :

Tu manges des ragoûts exquis,
Tu ne bois que du fin Champagne ;

Et tu joins aux liqueurs d'Espagne
Les vins que le Turc a conquis.
Sous une housse d'écarlate,
Tes rideaux sont d'un gros damas :
La Hollande a filé tes draps,
Et tes matelats sont d'ouate.
Dois-tu, *Géronte*, t'étonner,
De voir qu'une Goutte cruelle,
Qui traîne sa sœur la Gravelle,
Ne veuille point t'abandonner ?
Je la trouverois ridicule
De quitter tes festins avec ton lit mollet,
Pour s'en aller jeûner avec un Camaldule,
Ou coucher sur la dure avec un Récollet.

La tempérance, qui est la source de la santé, l'est aussi de la longue vie. *L'excès de la bouche en a tué plusieurs : mais l'homme sobre vivra plus long-temps* (*). *Galien*, si célèbre par son habileté dans la médecine, étoit d'un tempérament foible et délicat, comme il l'assure lui-même. Il ne laissa pas néanmoins de parvenir à une extrême vieillesse par sa frugalité. Il avoit cette maxime, devenue depuis si connue de ceux même qui la pratiquent le moins, qu'il faut toujours sortir de table avec un reste d'appétit.

On a remarqué qu'on voyoit plus de vieillards en Italie qu'en France : ce qu'on

(*) Eccl. 37.

n'attribue pas seulement à la salubrité de l'air et à la douceur du climat, mais à la sobriété des Italiens. Un Poëte Anglois dit dans une de ses Épigrammes :

Si tardè cupis esse senex, utaris oportet
Vel modicè medico, vel modico medicè.
Sumpta, cibus tanquam, lædit medicina salutem :
At sumptus prodest, ut medicina, cibus (*).

On a ainsi traduit ou plutôt imité cette Épigramme :

Peu de médecin,
Peu de médecine,
Point de chagrin,
Sobre cuisine,
Si tu prétends
Vivre long-temps.

L'eau, la diète et la patience sont trois grands médecins, au témoignage d'un des plus célèbres professeurs en médecine de ce siècle. C'est faute de vertu et de courage, que les hommes ont si souvent recours à d'autres. La plupart des remèdes sont eux-

(*) *Owen*, mort en 1622. On a de lui un grand nombre d'épigrammes latines, qui ne sont pas toutes également dignes d'être estimées : il est regardé comme le *Martial* moderne, mais on lui reproche avec raison ses obscénités et ses satires outrées contre l'Église Romaine. Nous avons en vers françois ses épigrammes choisies.

mêmes de véritables maux, qui altèrent la machine, et dont il ne faut se servir que dans les plus pressans besoins. L'amertume et le dégoût, que l'Auteur de la Nature a pris soin d'y attacher, sont une preuve et un avis de sa providence.

Le grand remède, qui est toujours innocent et toujours d'un usage utile, c'est la tempérance dans les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par-là on fait un sang doux et tempéré, on dissipe toutes les humeurs superflues, dont la sobriété tarit en grande partie la source. Un Médecin ayant demandé au Père *Bourdaloue* quel régime de vie il observoit. Ce Père lui répondit qu'il ne faisoit qu'un repas par jour. *Gardez-vous*, lui dit le Médecin, *de rendre public votre secret, vous nous ôteriez toutes nos pratiques.*

St. Charles Borromée étant tombé malade à Rome, se vit obligé de consulter les Médecins. Mais comme ils ne convenoient pas entr'eux sur sa maladie, il profita de leurs contradictions pour ne pas se mettre entre leurs mains, et pour se faire lui-même un régime de vie. Il commença par retrancher de sa table tout ce qui tenoit de la délicatesse, et qui ne servoit qu'à flatter le goût; et s'étant accoutumé peu à peu à une vie dure et sobre, il fut bien-

tôt délivré de sa pituite, de sa toux, de ses fièvres et de ses autres incommodités ordinaires. Il devint même si robuste, qu'on est surpris de la force avec laquelle il supporta les plus rudes travaux de l'Épiscopat, auxquels son zèle le livroit.

La vie humaine, déjà si courte, semble tous les jours, pour la plupart des gens du monde, le devenir encore plus. On regarde avec raison les épiceries et les aromates, présens funestes du Nouveau-Monde, comme une des principales causes de ce raccourcissement, parce que tout ce qui hâte les battemens du cœur, fait qu'il battra moins long-temps et que les organes s'useront plus vîte. A ces poisons, que l'art des cuisiniers prépare et varie en mille manières, comme s'ils craignoient qu'on n'en prît pas assez, joignez ces boissons fortes et brûlantes, qui achèvent de porter le ravage et la flamme dans les entrailles; et il vous sera facile de juger quels effets pernicieux tout cela doit produire. Faut-il être surpris de tant de morts prématurées, de tant de morts subites, dont nous entendons parler si souvent !

Si vous aimez votre santé et votre vie, aimez la sobriété, et n'oubliez jamais le précepte que vous donne ici la Sagesse. Les plaisirs de la table pris sans modéra-

tion, ne sont agréables que pour le moment : on les achète souvent bien cher ; et la nature ne tarde pas à se venger, quand on la force de prendre ce qu'elle ne demande point. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flattent agréablement le goût et qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. La frugalité au contraire flatte moins dans le moment, mais les suites en sont douces et agréables. *Timothée*, illustre général Athénien, avoit fait chez *Platon* un souper frugal, où il avoit eu beaucoup de plaisir. L'ayant rencontré le jour suivant : *Ami*, lui dit-il, *vos repas me plaisent beaucoup, parce qu'on s'en trouve bien, même encore le lendemain.*

L'Auteur de l'*Ecclésiastique* se sert de la même raison, pour nous porter à la sobriété. Si vous êtes assis, dit-il, à une grande table, ne vous laissez pas aller à l'intempérance de votre bouche : usez, comme un homme tempérant, de ce qui vous est servi, et ne demandez pas le premier à boire. Un peu de vin n'est-il pas plus que suffisant à un homme réglé ? Ainsi vous n'aurez point d'inquiétude durant le sommeil, et vous ne sentirez point de dou-

leur. L'insomnie, la colique et les tranchées sont le partage de l'homme intempérant. Celui qui mange peu, aura un sommeil de santé, il dormira jusqu'au matin, et à son réveil il se félicitera lui-même du bon état où il se trouve. *Ne soyez pas des derniers à vous lever de table, et bénissez le Seigneur qui vous a créé et qui vous comble de ses biens* (*).

Voudra-t-on nous permettre de faire ici une réflexion ? On se pique d'être ou de paroître reconnoissant envers les hommes, et on oublie de l'être, on rougit de le paroître envers Dieu. Pourquoi dans tant de maisons où l'on se dit Chrétien, a-t-on abandonné la religieuse coutume de nos pères, d'élever son cœur et ses pensées vers le Ciel avant et après le repas, pour en faire descendre la bénédiction et y faire monter ses actions de graces, pour sanctifier et ennoblir par la Religion ce qui nous confond avec les animaux ? Faisons-nous toujours gloire de reconnoître et de remercier la main bienfaisante qui répand sur nous ses dons avec tant de bonté et quelquefois avec tant de profusion : plus elle est généreuse à notre égard, plus nous de-

(*) Eccl. 31 et 32.

vons être reconnoissans, et moins surtout nous devons abuser de ses bienfaits.

Nous l'avons dit plus haut, et nous le répétons : on se trompe, si l'on croit que les plaisirs de la table consistent dans la quantité ou dans la délicatesse. Plus on court après les sensations exquises, plus on s'en éloigne. Les sens deviennent difficiles, à mesure qu'on les flatte. Ce n'est qu'en restant dans une juste simplicité, qu'on peut s'assurer de goûter constamment ce plaisir agréable, que la sage Nature a bien voulu attacher aux alimens pour nous faire prendre la nourriture convenable et nécessaire. Celui qui ne mange que du pain bis et ne boit que de l'eau, les trouve toujours bons. L'homme qui veut des mets succulens, des vins exquis, est toujours dans le cas d'en desirer de nouveaux. Le sentiment s'émousse : tout ce qui n'est pas piquant et extraordinaire, devient indifférent ou insipide ; et de là souvent un dégoût total, dont le meilleur et le plus sûr remède est une nourriture plus simple et plus naturelle. *Artaxerxès*, Roi de Perse, ayant voulu soumettre les Cadusiens, qui habitoient entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, et qui, fiers et belliqueux, comme tous les peuples pauvres, frémissant au nom d'un maître, avoient secoué

le joug des Perses ; il entra dans leur pays, à la tête de cinq cent mille hommes. Le pays, pauvre et stérile, ne put fournir des subsistances à une armée si nombreuse. Il fut contraint, dans sa retraite, de manger des figues sèches et du pain d'orge. Il trouva excellens ces mets grossiers. *O Dieux !* s'écria-t-il, *de quel plaisir je m'étois privé jusqu'à présent par trop de délicatesse !*

Il y a long-temps qu'on l'a dit, l'appétit est le meilleur de tous les assaisonnemens ; mais il faut se le procurer par la tempérance. *Pour faire un souper délicieux*, disoit un Philosophe, *faites un dîner frugal. Socrate* à la sobriété joignoit l'exercice. Quelqu'un lui demanda pourquoi tous les jours il se promenoit à grands pas jusqu'à la nuit : *Je prépare ainsi, pour mieux souper*, répondit-il, *le meilleur de tous les ragoûts, un bon appétit.*

Une Reine de Carie, qu'*Alexandre* avoit rétablie dans ses États, lui envoya par reconnoissance les plus excellens cuisiniers, boulangers et pâtissiers de sa Cour. Mais il les renvoya, en disant que tout cet attirail lui étoit inutile. *Mon Gouverneur* Léonidas, ajouta-t-il, *m'a donné deux bien meilleurs cuisiniers. L'un me prépare un bon dîner, c'est de beaucoup marcher dès le matin avant le point du jour : l'autre m'apprête un*

délicieux souper, c'est un dîner sobre. Heureux ce Prince, s'il eût toujours mis en pratique de si sages leçons ! mais le luxe des Perses triompha de leur vainqueur.

L'exercice est après la sobriété un des plus ordinaires et des plus excellens conservateurs de la santé. Une vie trop sédentaire accumule les humeurs, rend l'estomac paresseux, le corps délicat et souvent peu propre aux fonctions communes de la vie. L'action, au contraire, et le mouvement entretiennent la vigueur du corps, raniment celle de l'esprit, et garantissent de beaucoup d'infirmités. Les gens de cabinet qui étudient continuellement dissipent leurs esprits et conservent leurs humeurs; au lieu que les ouvriers qui n'outrent point le travail du corps, conservent leurs esprits et dissipent leurs humeurs.

« Les exemples des plus longues vies, dit M. *Rousseau*, se tirent presque tous d'hommes qui ont fait le plus d'exercice, qui ont supporté le plus de fatigue et de travail. » On peut citer, entr'autres, un particulier Anglois, nommé *Patrice Oneil*, qui vivoit encore en 1760. « Cet homme, disent les papiers de ce temps, n'a jamais bu que de la bière ordinaire, il s'est toujours nourri de végétaux, et n'a mangé de la viande que dans quelques repas qu'il

donnoit à sa famille. Son usage a toujours été de se lever et de se coucher avec le soleil, à moins que ses devoirs ne l'en ait empêché. Malgré son grand âge, (il est à présent dans sa 113e année) entendant bien, se portant bien, et marchant sans canne, il ne reste pas un seul moment oisif; et tous les dimanches il va à sa paroisse, accompagné de ses enfans, petits-enfans, et arrière-petits-enfans. »

Parmi les exercices du corps, propres à renforcer le tempérament et la santé, l'Auteur que nous venons de citer, met avec raison les voyages à pied, dont il relève les inestimables avantages. « J'ai peine à comprendre, dit-il, comment un homme peut se résoudre à voyager autrement, lorsqu'il n'y est pas forcé, et s'arracher à l'examen des richesses, qu'il foule aux pieds, et que la terre prodigue à sa vue. De quel œil curieux et satisfaisant un voyageur à pied ne parcourt-il pas les diverses parties du riche cabinet de la Nature, où chaque chose est à sa place et dans le plus bel ordre! C'est voyager comme *Thalès*, *Platon*, *Pythagore*. Combien de plaisirs différens on rassemble par cette manière agréable de voyager! L'esprit s'instruit et s'enrichit, la santé s'affermit et l'humeur s'égaye. J'ai

toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondans ou souffrans; et les piétons toujours gais, légers et contens de tout. Combien le cœur rit, quand on approche du gîte! Combien un repas grossier paroît savoureux! Avec quel plaisir on se repose à table! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste: mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.»

Ce qui ne contribue pas moins à la santé que l'exercice, et l'accompagne presque toujours, c'est la gaieté, cette aimable effusion de l'ame, qui tient souvent lieu d'esprit dans la société, de compagnie dans la solitude, et de remède dans les maladies. Ce qui est certain, c'est que la Médecine n'a point de plus excellens remèdes pour prévenir les maux, que l'exercice, la tempérance et la joie. On demanda un jour à *Léonicéni*, célèbre Médecin Italien, par quel secret il avoit conservé pendant plus de quatre-vingt-dix ans, sa mémoire, tous ses sens, un corps droit et une santé pleine de force. Il répondit qu'il devoit la vigueur de son esprit à la pureté de mœurs dans laquelle il avoit toujours vécu, et la santé

de son corps à sa sobriété et à sa gaieté (*). On a vu aussi, dans le dernier siècle, le Poëte *Sénecé* (**) jouir jusqu'à la fin de sa vie qu'il prolongea jusqu'à sa quatre-vingt quatorzième année, de cet enjouement, de cette gaieté douce, de cette joie innocente qu'il appeloit lui-même le *baume de la vie*. Mais cette aimable qualité, pour être pure et constante, doit avoir sa source dans le contentement de l'esprit et dans la tranquillité de la conscience. La bonne conduite est la mère de la gaieté, et la gaieté la mère de la santé.

Les peines d'esprit, qu'on se fait ou dont on s'affecte trop, et les délices d'une vie molle qui usent bien plus encore, font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre, au contraire, modérée, simple, exempte d'inquiétudes et de passions violentes, réglée

(*) Il mourut en 1523, âgé de 95 ans, après avoir composé plusieurs Ouvrages utiles sur la médecine, et d'autres sur la littérature.

(**) On a de lui des satires, un recueil d'épigrammes, et d'autres pièces de poésie, dans lesquelles il y a des imaginations singulières. Ses poésies sont négligées, mais cette négligence n'est pas sans graces. *Rousseau* faisoit cas de quelques ouvrages de *Sénecé*. Il mourut à Mâcon sa patrie en 1737.

et laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la jeunesse, la santé et la force. C'est aussi le conseil que nous donnent les Docteurs de l'École de Salerne :

Si tibi deficiant medici; medici tibi fiant
Hæc tria : mens hilaris, requies moderata, diæta.

S'il n'est nul médecin près de votre personne,
Qui puisse maintenir votre corps en santé ;
A sa place prenez ces trois que je vous donne :
Un régime prudent, le repos, la gaieté (*).

(*) Le petit ouvrage en vers latins, connu sous le nom de l'*École de Salerne*, et qui contient d'excellens préceptes de santé, fut, selon le sentiment le plus commun, composé vers l'an 1100, par *Jean* de Milan, un des Docteurs de la célèbre faculté de médecine, établie à Salerne, ville du Royaume de Naples.

XXXIII.

Jouez pour le plaisir, et perdez noblement.

LE jeu est pour bien des personnes une des plus amusantes distractions. Il corrige par sa douceur l'amertume des peines, et par son agrément il délasse de la fatigue des affaires. Il est donc quelquefois permis, il est utile même de jouer. Mais, selon la belle pensée d'un saint Père (*), on ne doit prendre le jeu que comme une médecine, pour le besoin seulement, ou lorsque les circonstances en font comme une espèce de devoir à l'égard d'un malade, d'un ami ou d'un étranger qu'il est de la politesse d'amuser quelques momens. Un sage Païen, dont toutes les maximes de morale semblent avoir été dictées par la plus saine raison, ne permet de jouer qu'après avoir rempli des fonctions plus sérieuses et plus importantes (*). Qu'eût-il dit de ces personnes du monde, qui emploient

(*) Saint Augustin.

(**) *Ludo et joco uti illis quidem licet, tum cùm gravibus seriisque rebus satisfecerimus*, I. de Offic.

ou plutôt qui perdent tous les jours tant d'heures au jeu sans qu'aucune occupation sérieuse leur ait fait mériter ce délassement ; et pour qui même le jeu est si souvent une occasion de négliger leurs affaires, l'éducation de leurs enfans, le soin de leur salut et leurs autres obligations ?

La Sagesse qui condamne si sévèrement tous les abus, ne peut approuver celui du jeu, la perte du temps, l'oubli de ses devoirs, le goût pour une vie inutile et dissipée, l'attache au plaisir du jeu que produit presque toujours un jeu fréquent. Si elle nous recommande ici de jouer pour le plaisir, elle ne veut par-là que nous défendre de jouer par intérêt, et de faire du jeu, comme tant de personnes, une affaire importante, une occupation sérieuse.

Voyez ce cercle de joueurs placés autour d'une table : quel air grave sur les visages ! quel morne silence ! Ils passent des journées et souvent des nuits entières sans se déplacer. Le hasard, aveugle et farouche divinité, préside au jeu, et y décide en souverain du bonheur ou du malheur, de la joie ou de la tristesse. A la place de la gaieté et du plaisir, qui sont bannis de ces lieux, on y voit le desir de gagner et la crainte de perdre, qui marchent toujours à la suite du gros jeu, les plaintes, les re-

grets, les transports, quelquefois une joie maligne mêlée d'inquiétude, ou une flatteuse espérance qui souvent se change en désespoir. Qui pourroit peindre tous les mouvemens qui s'élèvent tour à tour, ou se confondent ensemble sur le visage de ces joueurs, et qui annoncent le trouble et le désordre de leur ame?

Changeons de scène, et transportons-nous dans une de ces honnêtes et estimables familles, auxquelles se joignent quelques amis choisis, qui, après avoir employé la plus grande partie de leur temps à d'utiles occupations, ou dans les jours accordés par la Religion au repos et au délassement, jouent ensemble un petit jeu de commerce, moins pour gagner et pour vaincre, que pour se prêter mutuellement à une distraction nécessaire, ou pour éviter d'autres parties de plaisirs plus dispendieuses et moins innocentes. Nous y verrons régner la joie, la paix, la décence et la modération.

Comme eux, ouvrez votre cœur aux plaisirs permis, et ne vous refusez pas aux ressources gracieuses d'un honnête amusement. Interrompez votre travail, lorsque la raison et la nécessité le demandent. Jouez, et délassez votre esprit, suivez votre inclination, et choisissez entre les jeux ce-

lui qui vous plaira davantage et qui sera le plus propre à vous divertir. Il y en a plusieurs qui sont d'eux-mêmes bons et permis. Il faut seulement y éviter l'excès, soit dans le temps qu'on y emploie, soit dans le prix qu'on y met. Si l'on donne trop de temps au jeu, ce n'est plus récréation, mais occupation ; et loin de soulager l'esprit et le corps, souvent on les y épuise : on en sort la tête plus échauffée et plus embarrassée qu'auparavant. Si le prix du jeu est trop fort, les affections des joueurs se dérèglent et deviennent des passions ; et c'est ce qu'on doit sur-tout éviter. Car quelque honnête que soit un jeu, c'est un vice de s'y passionner. Ce n'est pas qu'il ne faille prendre plaisir au jeu pendant qu'on joue ; autrement on ne se récréeroit point ; mais il ne faut pas y mettre son cœur et son affection, jusqu'à le desirer ardemment et s'en occuper tout entier. Jouez avec vos amis, si l'occasion et les circonstances le demandent ; mais que ce soit sans passion : intéressez-vous au jeu, sans y attacher votre cœur, et montrez-y toujours une noble tranquillité. Que les changemens du jeu n'en apportent point dans votre ame ni sur votre visage. Soit que vous gagniez ou que vous perdiez, soyez toujours le même, si vous voulez

que le jeu soit toujours pour vous une source de plaisir et d'agrément. Mais pour cela, ne jouez jamais, on ne sauroit trop le répéter, ni gros jeu ni jeux de hasard: un jeu où l'on est agité par le desir du gain et désespéré sur la perte, peut-il, en faisant sans cesse éprouver de violens transports et de rapides secousses, procurer un plaisir pur et délicat?

De combien de chagrins et de malheurs même, ne devient-il pas souvent la cause! *François premier*, Roi de France, étant prisonnier en Espagne, joua un jour avec un Grand, et lui gagna une somme immense. L'Espagnol piqué de sa perte, en payant le Roi, lui dit avec beaucoup de fierté: *Garde cela pour ta rançon.* Le Monarque irrité de l'insulte, lui donna sur la tête un coup d'épée dont il mourut. Les parens en demandèrent justice à *Charles-Quint*: instruit de quelle manière la chose s'étoit passée, il répondit: *Le Grand avoit tort, tout Roi est Roi par-tout.*

Ne mettez jamais au jeu que ce que vous pouvez y laisser sans intéresser votre fortune et votre conscience, sans vous préparer des sujets de chagrin et de repentir. Sachez, avant de vous embarquer, ce que vous avez envie de perdre: regardez-le comme perdu; et si la Fortune vous fuit,

ne

ne courez pas après elle ; et ne vous obstinez pas à rattraper votre argent, lorsqu'il s'est échappé.

Défiez-vous même de la Fortune, lorsqu'elle vous favorise : craignez ses perfides caresses. On se livre aveuglément à un trompeur espoir qui, semblable à ces feux errans qu'on voit voltiger dans les lieux marécageux ou sur les tombeaux, ne brille de temps en temps aux yeux du joueur que pour le conduire dans le précipice et causer sa ruine. Car voilà où se terminent la plupart des gros jeux : c'est là presque toujours la triste destinée qui attend les joueurs de profession, les joueurs passionnés. On en voit bien peu s'enrichir. Dominés par la passion du jeu ou par le desir d'avoir encore plus, ils n'ont pas la force de se borner à un gain considérable ; et à force d'exposer leur argent, ils trouvent enfin le moment fatal où ils échouent : un coup funeste leur enlève d'ordinaire le fruit de plusieurs victoires. Le jeu est le théâtre de la Fortune, nulle part elle n'est plus inconstante. Elle comble aujourd'hui de richesses, elle élève autour de ses favoris des monceaux d'or ; et demain elle les dépouillera de tout, elle les laissera sans argent, sans crédit, sans ressource : revers cruel, d'autant plus accablant, qu'on a été

plus heureux, et que le plaisir que donne le gain n'égale jamais le chagrin que cause la perte.

Il est vrai que celui qui se pique d'être beau joueur, sait perdre son argent d'un air tranquille. Toujours le même dans toutes les situations, et malgré les changemens du jeu, ne changeant point de visage, il assemble d'un air d'indifférence l'argent qu'il gagne, et il acquitte d'un air riant les sommes qu'il a perdues. Il a souvent la rage au fond de l'ame : mais la sérénité est toujours sur son front. Il n'y a personne qui n'admire son égalité, et qui ne vante son désintéressement. Mais ce calme apparent n'empêche ni le sang de se troubler, ni la noire mélancolie d'altérer le tempérament, ni le héros bienfaisant de périr de misère.

Il est vrai qu'avant d'en venir au désespoir ou à la triste nécessité de cacher dans la retraite le délabrement de ses affaires, il jouit par intervalle des faveurs du sort. Pour peu qu'elles soient constantes, il se persuade sans peine qu'il est né heureux. Survient-il des orages, qui lui enlèvent tout le profit des premières entreprises ; il ne se rebute point. Les suites des tribulations, même les plus longues, sont rachetées de temps en temps par quelques lueurs d'espérance, qui l'encouragent. Il se flatte

que bientôt il reprendra le dessus. Dans cet espoir il joue, il emprunte, et il se ruine.

Mais ce qui ne doit pas moins faire abhorrer la passion du jeu à un honnête homme qui a de l'honneur et des sentimens, c'est qu'il n'y a aucun de ces joueurs passionnés, quelque désintéressement qu'il affecte, qui ne se mette au jeu avec le desir sincere et dans la ferme espérance de gagner. C'est le vil motif de l'intérêt qui attache le jour et la nuit ces joueurs de profession à une table de jeu et sur-tout de gros jeu, aux dépens de leur sommeil et de leur santé.

Je dis plus : celui qui aime à jouer gros jeu, est pire même que bien des avares, qu'il regarde pourtant avec mépris et peut-être avec horreur. Ceux-ci, pour l'ordinaire, amassent peu à peu : leurs gains sont les fruits et la récompense d'un travail long et opiniâtre, d'une économie lente. Leurs desirs se bornent souvent à de petits profits journaliers, qui parviennent enfin à former un trésor. En est-il de même du joueur ? Celui-ci se met à une table de jeu, avec deux louis pour tout bien ; et il voudroit ne la quitter qu'avec des millions. Il est prêt à recueillir sans mérite et sans peine des richesses qui ne devroient être la récompense que d'un tra-

vail honorable ou d'une industrie légitime. Il est prêt à s'approprier tout sans rien donner en échange. Ce joueur va encore plus loin. Il ne fait politesse à un autre joueur, que dans l'intention très-sincère de le dépouiller, de le réduire au dernier sou, de tirer de lui ce qu'il n'a point, et de le forcer à s'acquitter par des emprunts, qui deviennent alors de véritables vols. Le gros jeu n'est donc ni le lien d'une honnête société, ni une simple perte de temps, ni une avarice palliée, mais une vraie piraterie, un brigandage.

Un voleur fait souvent moins de mal qu'un joueur. Mais tel est le privilége et la force de la coutume : le monde envoie le voleur à la potence, et il fait accueil à celui qu'il sait être un déterminé joueur.

Quoique dans la plupart des jeux la cupidité et l'intérêt se mêlent presque toujours de la partie, ce n'est pas l'avarice qui a inspiré aux hommes le desir de jouer. Celui qui aime l'argent ne le hasarde pas volontiers, et l'on trouve peu d'avares qui sachent même les jeux les plus communs. C'est dans la plupart des joueurs du beau monde, l'ennui, l'oisiveté, la paresse qui, détournant des occupations sérieuses, attachent au jeu, où l'on espère se désennuyer, et où l'on cherche à couler le temps,

ce temps si précieux, dont on ajoute la perte à toutes les autres.

Pour vous, fidelle aux lois de la Sagesse, faites-vous du jeu un plaisir, et non une occupation : ayez-en de plus utiles et de meilleures. De quelle utilité est pour l'État un joueur de profession ? Ne jouez, comme nous l'avons déjà dit, que pour vous délasser, pour vous dérober à un ennui passager qui vous obsède, à des chagrins qui vous affligent, ou lorsque vous ne pouvez pas faire autrement. Mais, sur toutes choses, tâchez d'être beau joueur. Cette qualité est rare : celui qui l'a est modeste et garde un silence respectueux, lorsque le jeu lui rit. Tranquille et de bonne humeur quand il perd, il ne se fâche de rien. Il voit d'un œil égal le bonheur et le malheur : son air est toujours serein et son front sans nuages : il paroît même plus gai dans la perte que dans le gain.

Si vous voulez lui ressembler, n'intéressez le jeu que pour l'animer : il est plus facile de conserver cette égalité d'ame dont nous venons de parler, quand on ne joue que petit jeu. Celui qui risque au jeu de grandes sommes, n'est, pour l'ordinaire, ni honnête joueur ni noble joueur. On en voit qui ne jouent que des jeux où l'intérêt n'est pour rien, qui jouent peu de

temps, peu de chose, et malgré d'excellentes qualités, sont mauvais joueurs. C'est que ce défaut ne vient pas toujours de l'esprit d'intérêt, mais souvent d'un orgueil mal entendu, qui ne veut jamais être vaincu et qui aime à l'emporter. On ne sauroit trop s'appliquer à prévenir ou à corriger ce défaut dans les enfans même. L'inquiétude au jeu sur le gain ou la perte est petitesse; la colère est grossièreté, et l'avarice est bassesse d'ame. Celui qui montre de l'humeur lorsqu'il perd, a un double chagrin : il perd, et il est raillé, ou, ce qui lui doit être encore plus sensible, personne ne veut jouer avec lui.

Rien n'est plus propre à faire connoître le caractère que le jeu : le naturel y échappe et se démasque. Sachez donc si bien vous y posséder et y être tellement maître de vous-même, que vous ne vous exposiez pas à perdre en un moment toute la bonne opinion qu'on avoit de vous. Ne perdez point de partie, que vous ne gagniez quelque chose de plus précieux que votre argent, l'estime de ceux avec qui vous jouez.

Ce n'est pas, comme nous l'avons dit, qu'il faille jouer avec indifférence. Si trop d'attention au jeu décèle un fond d'orgueil ou d'avarice, une trop grande inattention

ne convient qu'à un fat ou à un évaporé, qui ne réfléchit pas que le jeu ne peut faire plaisir qu'autant qu'il est bien joué. Ayez en jouant l'air libre et aisé, sans distraction et sans indolence, l'esprit attentif et appliqué, sans vive inquiétude pour le succès. Ne vous plaignez ni de vous-même ni de vos associés. Ne disputez jamais sur le jeu, ou faites-le avec tant de politesse et d'égards, qu'on n'ait aucune peine à vous céder. Avouez vous-même sans peine votre tort, dès qu'on vous le fait connoître ; et s'il le faut, relâchez de votre droit. Vous aurez gagné beaucoup, si vous avez su vous rendre aimable et vous faire estimer. On a rarement raison, quand on veut toujours l'avoir.

Sans prodigalité dépensez prudemment.

Que de regrets on se prépare, quand on ne veut pas apprendre le secret de mesurer sa dépense sur sa fortune ! La cause la plus ordinaire de la ruine de bien des personnes, c'est qu'elles règlent leur dépense sur leur état et non sur leurs moyens, sur leur ambition et non sur leurs richesses. Le luxe, enfant de la mollesse et de la vanité, conduit à la pauvreté par des chemins brillans et agréables, mais il n'y a que les fous qui les suivent.

Il marche, dit un Poëte Anglois, précédé du plaisir ; l'abondance lui sourit, les jeux le traînent voluptueusement sur un char doré : mais l'essieu bientôt se rompt, le luxe endormi tombe déchiré, sanglant : la misère et toutes ses horreurs s'emparent de lui ; rien ne lui reste que des lambeaux, dont la fange a souillé la magnificence. La honte le force à se cacher, et le désespoir comble sa ruine.

Une espèce de luxe modéré entre dans les vues de la Nature, qui a répandu sur la terre comme dans les cieux une magnificence égale à sa grandeur : elle n'a pas prodigué tant de bienfaits aux hommes,

pour leur en interdire l'usage. Mais ce que la raison nous défend, c'est un luxe excessif ou ruineux, qui fait trouver l'indigence au sein même des richesses ; c'est toute jouissance superflue, qui n'est prescrite ni par le rang, ni par l'usage légitime de la nation où l'on vit ; c'est la folle ambition de vouloir surpasser les autres ; ou du moins les égaler, par des dépenses au-dessus de ses forces et de son état. C'est un luxe de bâtimens, où des fleuves d'or vont s'abîmer et s'engloutir ; un luxe de chevaux et de chiens homicides, qui dévorent la subsistance de plusieurs familles indigentes ; un luxe de jeu, qui ruine subitement les maisons les plus riches ; un luxe de tables et d'habits, qui fait que le riche, dédaigneux des productions du pays qu'il habite, se croit malheureux si sa table n'est chargée, à grands frais, des dépouilles des autres climats, et ne gémit orgueilleusement sous le poids des mets les plus exquis et les plus recherchés ; si la toison de ses brebis n'est remplacée par le duvet précieux que produit l'insecte de la Chine. Le dirai-je enfin, un luxe de plaisirs meurtriers, qui sillonnent des rides de la vieillesse les visages de trente ans.

En vain les partisans du luxe, parce qu'il flatte leur vanité ou sert leurs intérêts,

allégueront-ils qu'il excite l'industrie, peuple les villes, et fait vivre une foule d'artisans. L'industrie qu'il excite, n'est assurément pas celle qui pourvoit aux besoins ou même à l'aisance nécessaire de la vie; mais bien plutôt celle qui a pour but de satisfaire une curiosité superflue, une ostentation fastueuse ou une blâmable délicatesse. Ne peut-on pas dire aussi qu'il fait passer sa plus grande dépense dans les mains qui ont rapport à ses plaisirs, et néglige les autres : ce qui fait une distribution si inégale et si mal entendue, que tout se trouve d'un côté, et presque rien ou même absolument rien de l'autre ? Il dévaste les campagnes pour peupler les villes et les surcharger d'une foule importune et séditieuse : il procure des artisans peu nécessaires et des valets inutiles, aux dépens de la classe importante des cultivateurs; et de ces artisans trop multipliés n'en fait-il pas mourir de faim plus qu'il n'en nourrit ? Ils se nuisent les uns aux autres par leur grand nombre; et s'il n'y avoit point de luxe, il y auroit certainement beaucoup moins de pauvres : il ruine les citoyens moins fortunés, qui veulent se mettre de niveau avec les modes et les caprices des plus opulens : il multiplie les faillites par les dépenses excessives et in-

solvables des débiteurs et des marchands eux-mêmes ; pour augmenter la fortune de quelques-uns, il engendre dans l'esprit du grand nombre le goût et l'habitude, j'ai presque dit la nécessité, des malversations et des crimes. S'il a tous ces inconvéniens et mille autres encore, qu'il seroit trop long de détailler, peut-on dire véritablement que le luxe soit un bien pour un État ? Il donne pour quelque temps un air de force et de puissance, tandis que sourdement il mine et détruit.

Le luxe outré que nous censurons ici, contribue donc bien moins à la prospérité des empires qu'à leur ruine et à leur chûte, comme l'atteste l'histoire de tous les anciens peuples. Il répand sa contagion funeste depuis les plus hautes conditions jusqu'aux plus basses ; c'est un poison agréable, qui s'insinue rapidement dans tous les membres du corps de l'État. Les gens médiocres veulent égaler les Grands, les petits veulent passer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut, les uns par faste et pour étaler leurs richesses, les autres par mauvaise hònte et pour cacher leur pauvreté. Ceux qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir, et dépensent comme s'ils en avoient. Pour cela on emprunte, on trompe, on use de mille arti-

fices indignes et criminels. On n'est rien ; si l'on n'est riche : il faut l'être à tout prix. On ne consulte plus sur les moyens ; ils sont justes, si le succès les justifie.

Quelle digue opposer à un torrent, qui menace de tout engloutir ? S'il en est une capable de le rendre moins désastreux, (car il est difficile et peut-être impossible de l'arrêter entièrement) c'est la réformation des mœurs et l'éclat des exemples. Grands, c'est à vous sur-tout à oser vous élever contre un préjugé si pernicieux. Que votre modération fasse honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse. Qu'elle encourage les autres qui seront bien aises d'être autorisés de votre conduite. Nés pour donner la loi, vous pouvez seuls remédier à un si grand mal, par un renoncement généreux à tous ces raffinemens de volupté, qui ne servent qu'à corrompre et amollir les riches, à tout ce faux brillant qui vous environne, et dont le retranchement vous feroit bien plus d'honneur aux yeux des gens sensés.

A quoi bon cette multitude de laquais insolens et paresseux, qui jouent et dorment dans une antichambre ? Que sert aux femmes cet excès ridicule de parure, cette folle passion des modes et des nou-

veautés qui coûtent si cher et qui passent si vîte ?

Je sais que la Sagesse permet de suivre les modes qui ne sont qu'indifférentes et qui ne blessent point les mœurs ni dérangent la fortune. Quoiqu'elles ne naissent le plus souvent que de l'inconstance et du caprice, les personnes les plus sages se trouvent quelquefois obligées de s'y conformer et de s'y soumettre, pour ne point paroître ridicules.

La mode est un tyran dont rien ne nous délivre :
A son bizarre goût il faut s'accommoder :
Mais sous ses folles lois étant forcé de vivre,
Le sage n'est jamais le premier à les suivre,
Ni le dernier à les garder.

PAVILLON.

Il faut l'avouer aussi, il est des modes que la raison autorise. Telles sont la plupart de celles où l'on a eu pour but de cacher des défauts et de rendre la nature moins désagréable, ou qui, sans coûter beaucoup, donnent plus de grace au corps et à la figure. Mais de toutes les modes, la meilleure sans doute et la plus invariable, celle qu'on doit toujours suivre et garder, c'est la propreté. Elle consiste à ne jamais souffrir sur soi ni taches ni rien qui puisse choquer les yeux. Elle exige moins de somptuosité et de dépense, que

d'attention et de goût. Soyez propre : n'ayez sur vous rien de sale, de déchiré, de mal en ordre. C'est un mépris réel ou apparent des personnes, que de se présenter devant elles avec des habillemens qui peuvent leur donner du dégoût et les offenser. Il faut savoir respecter le public et se respecter soi-même. Mais n'évitez pas avec un moindre soin toutes les parures et les affectations de la vanité. Tenez-vous-en aux règles de la simplicité et de la modestie, qui sont le plus riche et le plus digne ornement de la beauté même. Les hommes trop occupés de leur parure, sont moins que des femmes, et les femmes qui y sont trop recherchées, passent, dit *St. François de Sales*, pour être d'une chasteté fort équivoque ; ou du moins, si elles en ont, c'est un fort mauvais garant que tout cet attirail de volupté.

S'il est permis à certaines conditions de porter des habits riches et magnifiques, il est plus glorieux et plus estimable de rester un peu au-dessous de son état. La modération en ce genre fera toujours d'autant plus d'honneur aux femmes, que leur penchant naturel les porte davantage aux superfluités de la parure. C'est un des plus beaux traits de l'éloge, que fait l'Histoire, de la vertueuse épouse de *Henri III*, *Louise*

de Vaudemont. Au milieu du luxe et du faste le plus indécent, elle ne se distinguoit que par la simplicité de ses habits : ce qui donna lieu à une aventure assez singulière qui lui arriva. Passant un jour par la rue Saint-Denis, elle entra dans la boutique d'un Marchand de soie. Elle y trouva la femme d'un Président, magnifiquement parée et fort attachée au choix de quantité de superbes étoffes. La Reine l'observa quelque temps dans cette occupation ; et voyant qu'elle ne prenoit pas seulement garde qu'elle étoit dans la boutique, elle s'approcha de cette Dame, et lui demanda qui elle étoit. La Présidente qui se voyoit sans comparaison beaucoup mieux vêtue que la Reine, et qui avoit tous ses sens occupés à considérer la beauté des étoffes qu'elle avoit sous ses yeux, lui répondit brusquement, qu'on l'appeloit la Présidente une telle. La Reine lui dit alors en riant: *Madame la Présidente, vous êtes bien brave pour une femme de votre qualité.* La Présidente répliqua sans détourner la vue de dessus les étoffes, *ce n'est pas à vos dépens, Madame.* Quelqu'un de la suite de la Reine avertit la Présidente de prendre garde à qui elle parloit. Elle leva les yeux sur le visage de la Reine, et l'ayant reconnue, elle se jeta à ses pieds, en lui demandant pardon. La

Princesse l'ayant relevée, lui fit avec douceur une remontrance sur le luxe de ses habits, et lui donna des témoignages de sa bienveillance.

C'est en effet presque toujours la vaine gloire qui inspire le luxe des habillemens, puisqu'on ne l'emploie guère que dans les lieux et les circonstances, où l'on peut être vu des autres ; si au premier aspect il paroît innocent et permis, il est au fond et devant Dieu souvent plus criminel qu'on ne pense. Eh ! comment ne le seroit-il pas, dans un siècle sur-tout tel que le nôtre, où l'on se fait gloire de passer les bornes que prescrivent la naissance et le rang, où les biens qu'on a ne pouvant suffire, l'ouvrier et le marchand font presque tous les frais de la magnificence, où l'on se croiroit déshonoré si l'on ne se conformoit à la folie et à l'excès de l'usage, où enfin dans les soins de la parure il entre si souvent des desseins de passion et de crime, que l'on couvre d'une prétendue pureté d'intention, sur laquelle tant de femmes mondaines excusent l'indécence et l'artifice de leurs ajustemens.

Mais c'est en vain que nous nous élevons contre de tels abus. Malgré la voix de la raison et de la conscience, la vanité a toujours fait et fera toujours cas de tout

ce qui peut fixer les yeux des autres, et leur donner en même temps des idées avantageuses de richesses, de puissance, de grandeur. Combien peu y a-t-il de gens, qui soient capables de séparer la personne de son vêtement ! Tout ce qui est rare et brillant sera donc toujours estimé, tant que les hommes tireront plus d'avantage de l'opulence que de la vertu, tant que les moyens de paroître considérable et distingué seront si différens de ce qui mérite seul l'estime et la distinction.

Les jeunes gens puissamment riches, et ceux qui le sont devenus en peu de temps, sont ordinairement vains et prodigues de leur opulence, parce qu'ils ignorent la juste valeur et le vrai usage des richesses. Ils s'imaginent aussi que la Fortune, qui les a traités si favorablement, ne les abandonnera jamais : ils croient la tenir enchaînée dans leur maison ; mais déliée bientôt par leur main prodigue, elle s'envole et ne revient plus. Une Dame Romaine voyant que son fils dépensoit l'argent avec profusion, qu'il le mettoit sans discrétion en choses inutiles, et le donnoit à pleines mains au premier qui se présentoit, voulut le corriger d'une prodigalité si déraisonnable, et qui n'alloit à rien moins qu'à ruiner sa maison. Elle se servit pour cela de cette

industrie : Un jour que son fils avoit dépensé un demi-million, elle fit mettre une pareille somme en argent sur une table de l'appartement où elle se tenoit. Le jeune homme étant entré le soir pour saluer sa mère, et voyant cette immense quantité d'argent, demanda ce que c'étoit. *C'est*, lui répondit-elle, *ce que vous avez perdu aujourd'hui ;* et ayant dit ces mots elle sourit, laissant son fils à ses réflexions. Il en fit de si sérieuses et de si efficaces, qu'il se corrigea entièrement.

Les plus riches doivent se souvenir que, s'ils sont les maîtres des biens qu'ils possèdent légitimement, ils ont eux-mêmes un Maître de qui ils les tiennent. Ils lui en rendront un compte rigoureux, soit que par leur avarice ils les aient rendus inutiles à eux et aux autres, soit que par leur prodigalité ils en aient fait un mauvais usage, et se soient mis dans l'impuissance de faire du bien aux malheureux.

Celui qui a reçu beaucoup de richesses doit beaucoup à la société ; et au fond ce qu'elles ont de plus flatteur pour lui, n'est-ce pas de le mettre en état de faire aux autres beaucoup de bien ? Une sage économie et une dépense modérée lui procureroient le plaisir inestimable de faire des libéralités bien entendues, et de contribuer

au bonheur de ses concitoyens. Mais le service de la société est ce qui inquiète le moins le riche fastueux : il la croit fort heureuse de recueillir le prix des plaisirs qu'il se donne. Son unique ambition, sa passion dominante est de copier tout ce qui est au-dessus de lui. Il se croiroit déshonoré ou malheureux, s'il n'avoit pas maître d'hôtel, grands laquais, double et triple équipage, chef de cuisine, à qui il donnera de gros appointemens, pour l'empoisonner avec art. Tout ce train est bien habillé et bien entretenu, pour lui fournir tous les jours le service de quelques heures, ou seulement pour faire montre, et se présenter à l'ordre en des momens marqués.

Déjà coupable d'un crime envers la société, parce qu'il s'approprie et soustrait au bien commun des bras et des talens, qui auroient pu remplir des professions utiles ; il en ajoute un plus grand encore, en associant à son oisiveté la plupart de ceux qui le servent, et en les infectant de ses vices. Le voluptueux uniquement occupé de ses plaisirs, porte la contagion dans ce domestique nombreux qui ne connoît plus de règle. Tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent achève de les perdre. Toute la maison copie à petit bruit la conduite

du maître. Le luxe qu'on croit utile, au moins politiquement, est donc au contraire un des plus grands fléaux de la société, puisqu'il lui enlève des talens dont elle tireroit des avantages, et des vertus qui en feroient le soutien.

Quoique la dissipation ne soit pas aussi universellement méprisée que l'avarice, parce qu'elle a quelque chose d'éclatant, qui frappe les yeux de la multitude et les éblouit; le prodigue qui a tout dissipé et qui n'a plus rien, est peut-être encore plus méprisé que l'avare. Dans le temps même de son abondance, ses profusions ne le garantissent pas toujours du mépris qu'il mérite. Entouré de faux amis et de fourbes, qui feignent de l'estimer et de l'honorer, il reçoit l'encens trompeur d'une foule de libertins qui se divertissent à ses dépens, d'adulateurs parasites qui le louent et le dévorent, de mendians galonnés qui lui font l'honneur de manger son bien avec lui, et le méprisent. Il s'attire, par une dépense excessive et par un faste ridicule, la raillerie de toute une ville qu'il croit éblouir, et il se ruine à se faire moquer de lui. Deux prodigues paroissoient disputer entr'eux lequel feroit de plus folles dépenses. *Il me semble*, dit une personne d'esprit, *que je les vois se faire des compli-*

mens à la porte de l'hôpital, pour s'inviter l'un et l'autre à y entrer le premier.

Il en est de la prodigalité comme du feu, qui se consume en dévorant la matière qui doit l'entretenir. Réduit à une mendicité imprévue, le prodigue est bientôt forcé d'avoir recours aux autres. Mais toute ressource lui manque ; car si la libéralité fait des amis, la prodigalité ne fait que des ingrats. Ceux qu'il a nourris, engraissés, ne le connoissent plus. Des amis plus nobles qui l'auroient secouru, s'il n'avoit été que malheureux, l'abandonnent. Livré à lui seul et à ses réflexions, le souvenir de sa première situation le déchire à tous momens : mille fois plus malheureux que l'avare, parce qu'il sent tout son malheur, parce qu'il est nécessairement et malgré lui, ce que l'autre du moins est librement et par choix ; parce qu'il souffre d'autant plus d'être dénué de tout, qu'il a plus agréablement joui. *Diogène* voyant un prodigue qui n'avoit que des olives pour son souper : *Si tu avois*, lui dit-il, *toujours dîné de la sorte, tu ne souperois pas si mal.*

Le prodigue dépense comme s'il devroit bientôt mourir, et l'avare épargne comme s'il devoit toujours vivre. Plus même il avance vers ce moment fatal où tout doit

lui être ôté, plus il s'y attache. Mais la mort vient enfin l'enlever au milieu de ses trésors, et le force de les abandonner à des héritiers avides, qui les attendoient avec impatience, et qui les dissiperont peut-être aussi facilement et aussi vîte qu'il avoit mis de peine et de temps à les amasser. Ces richesses entassées, dont il avoit vécu l'esclave, livrées alors au pillage, se disperseront de mille côtés ; elles passeront dans des mains étrangères, et leurs nouveaux maîtres insulteront à l'insensé qui se tourmenta pour les enrichir. N'auroit-il pas fait bien plus sagement, d'employer pendant sa vie ses richesses à se procurer les choses nécessaires et utiles, à soulager les indigens, à faire plaisir à ses parens et à ses amis. Il se seroit du moins fait honneur de ce qu'il possédoit : il auroit mérité l'estime et la reconnoissance des hommes, et ses bienfaits l'auroient rendu heureux, comme le dit un Poëte, qui ajoute aussi très-sensément :

A quoi bon cet amas frivole ?
Pourquoi tant de biens superflus ?
Tout l'or qu'entraîne le Pactole,
Ne vous rassasieroit plus.
L'avarice à l'homme fatale,
Est le vrai tableau de *Tantale*
Qui brûle de soif dans les eaux.

Toujours esclave inséparable
D'un bien qui la rend misérable,
Elle n'aime que ses bourreaux.
Ah! faisons un plus doux usage
Des biens qui nous viennent des Cieux.
Les richesses aux yeux du Sage
Sont comme un vin délicieux :
Cette liqueur enchanteresse,
Prise avec prudence et sagesse,
Ranime nos goûts et nos cœurs ;
L'excès dégénère en ivresse,
La privation en tristesse.
L'abus de tout fait nos malheurs.

Ode à l'Avarice,
Par M. DE FORGES, *Abbé de Valmont.*

J'ai regardé avec horreur, dit *Salomon*, toutes les peines que j'avois prises pour amasser des richesses, puisque je dois laisser après moi un héritier, qui deviendra maître de tous mes biens, sans que je sache s'il sera sage ou insensé. Est-il rien de si vain? J'ai donc renoncé à tous ces soins, et j'ai détourné mon cœur de ce qui l'avoit occupé. Car que revient-il à un homme de tout son travail, et de l'affliction d'esprit avec laquelle il s'est tourmenté durant sa vie? Tous ses jours sont pleins de douleur et de misère, son ame n'a point de repos, même pendant la nuit; et après qu'il s'est donné bien de la peine, il laisse tout ce qu'il a acquis à un autre, qui vivra

dans l'oisiveté. C'est là une vanité et un grand mal. Ne vaut-il pas mieux manger, boire et vivre du fruit de ses travaux (*)? Cela même est un présent de la main de Dieu, qui donne la sagesse, la science et la joie à celui qui lui est agréable, et au pécheur les soins et les inquiétudes qu'il faut essuyer pour amasser et accumuler du bien, afin de le laisser après cela à d'autres, suivant le bon plaisir de Dieu (**).

Le Sage dans sa jeunesse hait la dissipation, qui le priveroit d'un bien nécessaire aux commodités et aux douceurs d'une longue vie. Il ne cherche pas non plus à thésauriser dans sa vieillesse même, croyant que la nécessité est peu à craindre, lorsqu'il reste peu de temps à vivre; et dans tous les temps de sa vie il tâche de se tenir toujours également éloigné de la folle prodigalité et de l'infame avarice, parce que la vertu finit où l'excès commence. Il fuit le faste et la profusion : il met sa gloire dans la simplicité. Ses bonnes actions et ses vertus sont les ornemens de sa personne et de sa maison.

(*) C'est-à-dire user avec modération des biens qu'on a acquis, plutôt que d'imiter les avares, qui les gardent pour d'autres sans oser y toucher.

(**) Eccl. 2.

Tel fut dans ce siècle le célèbre *Montesquieu*. Rien, dit l'Auteur de son éloge (*), n'honore plus sa mémoire que l'économie avec laquelle il vivoit, et qu'on a osé trouver excessive dans un monde avare et fastueux, peu fait pour en pénétrer les motifs et encore moins pour les sentir. *Montesquieu* ne vouloit rien prendre sur sa famille, ni des secours qu'il donnoit aux malheureux, ni des dépenses considérables auxquelles ses longs voyages et l'impression de ses écrits l'avoient obligé. Il a transmis à ses enfans, sans diminution ni augmentation, l'héritage qu'il avoit reçu de ses pères : il n'y a rien ajouté que la gloire de son nom et l'exemple de sa vie. Le beau trait que nous allons rapporter de cet homme célèbre, montre que le glorieux usage qu'il savoit faire de ses biens et de ses épargnes, étoit aussi bienfaisant qu'ennemi de l'ostentation.

Dans un de ses voyages, se trouvant à Marseille, il lui prit envie d'aller se promener sur mer. Il trouva dans le port un petit vaisseau destiné à cet effet. Il y entra, et eut pour conducteur un jeune homme, dont la physionomie lui parut annoncer quelque chose au-dessus du métier

(*) M. *d'Alembert*.

qu'il exerçoit. Il l'interrogea et apprit de lui que depuis trois ans son père, négociant de Marseille, avoit été fait prisonnier par les Pirates, et qu'il étoit captif à Alger, chez un maître qui demandoit quarante mille francs pour sa rançon. Nous avons, ajouta-t-il, vendu le fond de notre boutique, et loué notre maison : ma mère et toute sa famille se sont retirées dans une chambre, où nous vivons avec la plus grande parcimonie. Nous avons déjà ramassé trente mille livres. Je travaille toute la semaine de mon métier d'émailleur : les dimanches et les fêtes je conduis ceux qui se présentent sur ce bateau que j'ai loué. Nous mettons de côté tout ce que nous pouvons gagner pour compléter la somme destinée au rachat de mon cher père. M. *de Montesquieu*, en laissant échapper quelques larmes, lui demanda le nom de l'Algérien, et le lui fit répéter plusieurs fois pendant la promenade. Revenu au port, il lui mit sa bourse dans la main, en lui disant qu'il voudroit en avoir davantage. Le jeune Pilote ne connut la générosité qu'à la maison, parce qu'il étoit nuit, et il fut bien étonné d'y trouver vingt-cinq louis qu'il remit avec joie à sa mère. Un autre dimanche qu'il avoit encore fait un profit considérable : *Maman*, dit-il avec trans-

port, *la somme avance, et j'espère que bientôt nous aurons le plaisir de revoir mon papa.* Il sortit ensuite de la maison pour une commission que lui donna sa mère. Pendant son absence le père entra. *Que je vous ai d'obligations*, leur dit-il, *d'avoir fait tant d'efforts pour me racheter!* Ces paroles jointes à son retour inattendu, jetèrent la mère et les enfans dans un étonnement inexprimable. Ils l'assurèrent qu'ils n'avoient encore rien fait pour lui que d'amasser pour cela peu à peu la somme nécessaire, et qui étoit presque complète. *Qui peut donc m'avoir racheté*, dit le père? J'en soupçonne, répondit la mère, votre fils qui ne s'occupoit que de vous; et je crains que son amour ne lui ait suggéré des moyens contraires à l'honneur. *Ah! si cela étoit*, reprit vivement le mari, *je retournerois sur-le-champ dans mes fers.* A ce moment le fils rentre. *Malheureux! qu'avez-vous fait?* dit le père, repoussant son fils qui vouloit se jeter à son cou. Surpris et consterné de cette réception, il en demanda la cause et n'eut pas de peine à se justifier. *Ou je suis bien trompé*, ajouta-t-il, *ou l'auteur de votre rachat est le Monsieur que j'ai conduit, il y a quelque temps dans le port, et dont j'ai parlé à maman.* On trouva, en effet, après la mort de M. *de Montesquieu*, dans ses pa-

piers, la quittance de la somme qu'il avoit envoyée au Consul de France résidant à Alger.

L'homme est si facile à se tromper soi-même, que le prodigue ne se croit que généreux, et l'avare ne se croit que ménager. Soyez vraiment toujours et tout ensemble ce que tous deux ce flattent d'être et ce qu'ils ne sont pas ; ne soyez jamais ce qu'ils sont. Tenez le milieu entre les deux excès. Soyez ménager pour l'ordinaire, et généreux dans l'occasion : vous vous ferez honneur, et vous serez toujours en état de vous le faire. Un prodigue se plaignoit à *Socrate* qu'il n'avoit point d'argent. *Empruntez-en de vous-même*, lui répondit ce Philosophe, *en retranchant de votre dépense.*

La véritable économie consiste à dépenser ce qui est nécessaire, et à ne dépenser que ce qui est nécessaire. Par le défaut du premier on est avare, et sans le second on est prodigue. Presque tout le monde a des goûts particuliers, qui engagent dans des dépenses de caprice ; sacrifiez le vôtre à la raison et à vos intérêts : n'avoir point de fantaisie est un grand point d'économie. Préférez toujours l'utilité à l'agrément. Quelqu'un entrant avec M. l'Évêque d'Amiens dans un jardin d'une des terres de l'Évêché, lui dit : Il paroît bien, Monsei-

gneur, qu'on préfère ici l'utile à l'agréable. *Point du tout*, répliqua M. d'Amiens, *parce que je ne vois rien de plus agréable que l'utile.* Consulté par une Dame sur un scrupule qu'on lui avoit fait naître, au sujet de l'argent qu'elle employoit en tabatières dont elle avoit un grand nombre, il lui demanda de combien de nez la Nature l'avoit pourvue. Elle lui répondit que c'étoit là une plaisanterie et non une décision. M. *de la Mothe* répliqua que c'étoit une plaisanterie en effet, mais qu'il ne connoissoit pas de meilleurs moyens de corriger les ridicules que de les faire appercevoir.

Une sage économie qui sait retrancher, quand il le faut, les dépenses peu nécessaires ou superflues, soutient les familles et les fait prospérer : la gloire et les richesses y entrent avec elle. Un fils disoit un jour à son père qui avoit acquis beaucoup de bien : Comment, mon père, avez-vous fait pour avoir une si grande fortune ? pour moi, j'ai peine à gagner le bout de l'année avec tous les revenus du bien que vous m'avez donné en mariage. *Rien n'est plus facile*, lui répondit le père en éteignant une des deux bougies qui les éclairoient : *c'est de se contenter du nécessaire, et de ne brûler qu'une bougie quand elle suffit.*

Conserver son argent pour n'en faire jamais un bon usage, c'est une avarice criminelle : ne le conserver dans un temps que pour s'en servir à propos dans un autre, c'est une économie louable.

Telle étoit celle de *Périclès.* Quelque riche qu'il fût, et il l'étoit beaucoup moins qu'il n'auroit pu l'être, ses richesses étoient plus pour les autres que pour lui. Il savoit, dit M. *Rollin*, qu'un homme d'État doit les destiner à servir utilement le public, en s'attachant d'habiles coopérateurs dans son ministère, en aidant de bons Officiers dépourvus des biens de la fortune, en récompensant et animant le mérite. C'est dans cette vue que *Périclès*, si digne de servir de modèle aux Grands, ménageoit son bien avec une extrême économie. Il avoit formé lui-même un ancien domestique, pour gouverner ses affaires. Il se faisoit rendre régulièrement, dans des temps marqués, un compte exact de la recette et de la dépense. Il se renfermoit lui et sa famille dans un honnête nécessaire, proportionné à son revenu et à son état, mais dont il écartoit sévèrement toute vaine et ambitieuse superfluité. Il est vrai que cette maniere de vivre plaisoit fort peu à ses enfans et encore moins à sa femme. Mais il se mettoit au-dessus de leurs plaintes injustes.

Combien n'étoit-il pas plus digne d'estime et d'éloges que ces grands Seigneurs qui, malgré leurs revenus immenses, soit par négligence et défaut d'économie, soit par de fastueuses et folles dépenses, sont toujours pauvres au milieu de leurs richesses, se mettent hors d'état de faire du bien à de vrais amis, s'ils en ont, ou à de zélés et fidelles domestiques, et meurent souvent insolvables, laissant leur nom et leur mémoire en exécration à de malheureux créanciers, dont ils ont causé la ruine !

Nous avons dit qu'il falloit être généreux dans l'occasion : car ce n'est pas être prodigue que de l'être à propos. *Jean Daens*, riche négociant d'Anvers, avoit prêté à *Charles-Quint* deux millions. Il invita ce Monarque à un grand repas qu'il lui donna chez lui. Il le régala somptueusement : mais nul mets ne lui fut plus agréable, que celui qu'il lui servit à la fin. Il se fit apporter, sur un grand plat, un petit fagot de bois odoriférant. Il y mit le feu, et y brûla le billet de *Charles-Quint*. *Grand Prince*, lui dit-il, *je suis trop payé par l'honneur que votre Majesté me fait de manger chez moi.*

Une dépense bien placée a été pour plusieurs la source de leur fortune. C'est toujours la marque d'une personne qui pense bien, et la gloire qu'on en retire, vaut

infiniment mieux que la dépense qu'on a faite. Mais si l'on excepte quelques occasions rares, la prodigalité est le défaut d'un fou, qui dissipe son bien et n'en fait aucun. Le prodigue, pour l'ordinaire, n'est pas un homme bienfaisant. On en voit qui font des dépenses en sottises de toute espèce, et qui laisseroient périr un malheureux pour un écu. Celui qui aime les bonnes actions, conserve son bien pour être toujours en état d'en faire, pour ne se point manquer à lui-même, pour n'être pas à charge aux autres. Il préfère les actions de justice aux actions d'éclat : il aime mieux payer une dette qu'une pension, et s'acquitter que de donner. Mais un prodigue, qui veut passer pour généreux, comble de biens des indignes, donne avec ostentation à qui il ne doit rien, et meurt chargé de dettes : car combien de prodigues qui, en mourant, ne payent qu'à la Nature !

Si vous voulez ne pas leur ressembler, évitez la dissipation puérile qui ne sait rien retenir, la vanité ridicule qui veut égaler les Grands ou surpasser ses égaux par le faste et par la dépense, les générosités excessives et déplacées, les fantaisies trop tôt satisfaites, dont on se repent ensuite et dont la fortune souffre presque toujours. Une jolie chose qu'on achète,

en demande quelquefois dix autres, afin que l'assortiment soit complet. Quand même la dépense de chacune seroit peu de chose, celle de toutes ensemble est considérable; et d'ailleurs ce qui coûte peu est toujours payé trop cher, lorsqu'on n'en a pas besoin. Une Dame achetoit tout ce qui lui paroissoit à bas prix : elle fit tant de bons marchés, qu'elle se ruina.

Tâchez de vous tenir toujours également éloigné de la prodigalité et de l'avarice. A la suite de celle-ci marchent les inquiétudes outrées, les défiances injurieuses à la Providence divine, les frayeurs anticipées, les plaintes ennuyeuses et trop souvent répétées sur le malheur des temps, sur la facilité avec laquelle l'argent s'en va et la lenteur avec laquelle il vient; les petites attentions et les idées mesquines, la régularité servile à se rendre compte de presque rien, les détails déshonorans, et les épargnes minutieuses qui ne grossissent guère la fortune, et causent mille fois plus de peine qu'elles ne valent. Le bien nous a-t-il donc été donné, pour nous rendre malheureux? Une Dame de ma connoissance, qui jouit d'une fortune assez honnête, et qui a encore plus de bon sens, me disoit à ce sujet : *J'achète tous les ans mon repos et ma santé par le sacrifice de quel-*

ques centaines de francs, dont j'aime mieux diminuer mon revenu, que de me tourmenter moi et les autres, par une vigilance inquiète à ne rien perdre. J'ai vu, au contraire, un Seigneur très-riche, qui n'étoit pas avare, mais minutieux. Les plus grandes pertes ne l'affectoient presque point; et les plus petites, soit dans le détail du ménage dont il se mêloit trop, soit pour des emplettes peu nécessaires que faisoit son épouse, ou pour des journées d'ouvriers qui n'avoient pas employé tout leur temps comme il l'auroit voulu : ces bagatelles et d'autres semblables le jetoient dans des vivacités et des emportemens qui le rendoient odieux et insupportable, et qui, en lui bouleversant fréquemment les humeurs, n'ont pas peu contribué à abréger ses jours.

On se rend souvent misérable dans la crainte de le devenir. On s'attire quelquefois de grands maux, en se refusant quelques petites dépenses, soit dans des voyages ou dans des commencemens de maladies, qui ensuite occasionnent des frais bien plus considérables et peut-être la mort même. Ce fut une de ces épargnes sordides, qui causa celle de *Chapelain* : car, à beaucoup de mérite, il joignoit une extrême avarice, qui ne le rendit pas moins ridicule que son poëme de la *Pucelle*. Il étoit

bon littérateur, savant historien, habile critique, comme on en peut juger par les *Sentimens de l'Académie sur le Cid*, de laquelle il fut un digne et heureux interprète dans ce petit Ouvrage généralement estimé (*). Ses mœurs étoient pures, son caractère étoit doux, facile, prévenant. Mais il ternit toutes ses qualités par une épargne sordide, et ce qui en étoit la suite, par une négligence indécente dans son extérieur, qui répandit un nouveau ridicule sur sa personne, et donna lieu à bien des épigrammes mordantes. Il portoit, durant les jours les plus chauds de l'été, un grand manteau bien épais, pour cacher un méchant habit : il prenoit pour prétexte qu'il étoit indisposé. *Bon !* lui dit Conrart, *c'est votre habit qui*

(*) Ce n'est pas que cet Ouvrage, cité avec raison comme un modèle de critique littéraire, soit absolument irréprochable : la critique en est souvent trop sévère et même injuste; le style a le défaut de ce temps. La prose avoit encore alors ce caractère trop périodique, trop nombreux, que nos premiers bons Écrivains, *Balzac* et les *Solitaires de Port-Royal*, lui avoient imprimé. Des parenthèses trop fréquentes, des phrases trop long-temps suspendues, embarrassoient et ralentissoient la marche d'une langue, dont la précision et la clarté devoient faire le principal mérite.

l'est. Quelques Académiciens l'appeloient, en riant, *le Chevalier de l'Ordre de l'Araignée*, à cause de l'habit rapiécé et recousu qu'il portoit. *Chapelain*, avec de l'esprit et même des vertus, se rendoit ainsi l'objet de la risée publique. S'étant mis en chemin, un jour d'Académie, pour se rendre à l'assemblée et gagner deux ou trois jetons, il fut surpris par un orage. Ne voulant pas donner quelques liards pour passer le torrent formé par la pluie, sur une planche qu'on y avoit jetée, il attendoit que l'eau fût écoulée. Mais voyant qu'il étoit près de trois heures, il passa au travers de l'eau, et en eut jusqu'à mi-jambe. La crainte qu'il eut qu'on ne soupçonnât ce qui étoit arrivé, l'empêcha de s'approcher du feu à l'Académie. Il s'assit à un bureau, et cacha ses jambes dessous. Le froid le saisit, et il eut une oppression de poitrine dont il mourut. On trouva chez lui, après sa mort, cinquante mille écus comptant.

L'argent est un bon serviteur et un méchant maître. L'or qu'on tient renfermé dans ses coffres est de nul prix : il ne vaut qu'autant qu'on le fait valoir et qu'on s'en sert : on l'a comparé au fumier, qui n'est utile que lorsqu'on le répand. *Denys*, Roi de Syracuse, ayant appris qu'un de ses

sujets avoit caché dans la terre un trésor, lui commanda de le lui apporter. Le Syracusain ne lui en donna qu'une partie, et s'en alla avec le reste dans un autre pays, où il vécut plus libéralement qu'il n'avoit fait. *Denys*, qui en fut instruit, le fit revenir; il lui rendit ce qu'il lui avoit pris, et lui dit : *A présent que vous savez bien user de vos richesses, vous méritez de les avoir.*

Ne pas se servir, dans l'occasion, de l'argent ou des commodités qu'il a plu à Dieu de nous accorder, et se prodiguer soi-même pour ménager ce qui n'est fait que pour nous, c'est être en même temps avare et prodigue : c'est une double folie. Celui qui a un beau cheval, le monte rarement, n'ose le mettre en haleine, craint de le travailler, s'en refuse l'usage, tandis que lui-même s'échauffe jusqu'à gagner une pleurésie.

Il nous reste encore à dire un mot sur les dépenses de la table. Il y a des gens qui croient faire bonne chère, quand ils la font grande. Mais, excepté certains repas de cérémonie, où la qualité des personnes, la multitude des convives demandent plus d'apparat et d'ostentation, préférez plutôt de suivre ce que dit un Poëte :

Bonnes façons et peu de plats,
Sans somptuosité, de la délicatesse,
Propreté, bon vin, politesse :
C'est ce qu'il faut dans un repas.

Ayez donc, dans les repas que vous donnez, beaucoup de propreté sans affectation, beaucoup de liberté sans manquer à la politesse, une table servie selon votre état et vos moyens, mais jamais de somptuosité.

Les délicats font grande chère,
Quand on leur sert, dans un repas,
De grand vin dans un petit verre,
De grands mets dans de petits plats.

PANARD.

Il y a autant de fatuité à faire le magnifique, quand on ne doit pas l'être, que de petitesse à faire mal les honneurs de chez soi. Un fastueux, qui fait grande chère par orgueil, croit en imposer ; mais il se trompe : on ne paye que de mépris une magnificence mal placée. Rien, cependant, n'est plus commun aujourd'hui. On charge les tables de mets. Chacun se pique d'émulation et d'honneur. On donne des repas magnifiques, où rien ne manque que la gaieté : on mange somptueusement et ennuyeusement.

Nos pères étoient bien plus sages que nous. Ils mangeoient moins magnifiquement et plus agréablement. Ils n'admettoient de profusion que dans la joie. Ils avoient peu de plats, mais beaucoup de gaieté que nous avons remplacée par une abondance de mets. Il semble qu'on ne s'invite que pour manger.

L'usage a tellement prévalu, que les plus avares même se piquent de magnificence, et préfèrent, à la honte de paroître avares, le supplice d'être prodigues. Donnez à manger sans prodigalité, mais toujours de bon cœur, et noblement quand il le faut. C'est manquer à ses convives que de les mal régaler : on n'invite pas les gens pour les faire jeûner. Un Avare donnant un repas fort mesquin, disoit à ses convives : Mon repas ne vous causera point d'indigestion. On lui répondit : *Vous vous trompez, un tel repas est difficile à digérer.* Un particulier avoit invité *Chapelle* à dîner avec un de ses amis, et il ne leur avoit servi que son ordinaire. C'étoit manquer essentiellement à *Chapelle.* Celui-ci ne fut pas plutôt levé de table, qu'il s'approcha de son ami, et lui dit à l'oreille, mais de manière à être entendu du maître de la maison : *Où irons-nous dîner en sortant d'ici ?*

Si vous êtes surpris par des convives que vous n'attendiez pas, donnez de bon cœur ce que vous avez. Il vaut mieux leur donner un peu moins, que de leur faire acheter par la faim et l'impatience quelques plats de plus. Dites-leur ce que disoit en pareil cas un homme d'esprit : *Puisque vous n'avez pas jugé à propos de me faire avertir, ou de venir plutôt, vous dînerez avec moi ; mais si une autre fois j'en suis prévenu, je dînerai avec vous.*

XXXIV.

Ne perdez point le temps à des choses frivoles.

Dès qu'on a passé le premier âge de la vie, destiné par la Nature presque tout entier pour le corps, et que la raison commence à se dégager des ténèbres de l'enfance, le temps devient précieux. Celui de la jeunesse l'est infiniment. Les pères en seront comptables devant Dieu et devant les hommes, encore plus que leurs enfans, parce que c'est à eux de leur en faire faire un digne usage.

Pour vous, jeune homme, qui voulez paroître un jour avec honneur dans le monde, raccourcissez le temps de la bagatelle; ce doit être le premier fruit de la réflexion. Préparez-vous à remplir dignement les emplois que la Providence vous destine. Faites des provisions pour l'âge mûr et pour la vieillesse. Le temps de la jeunesse est le temps de semer, si l'on veut recueillir. Du bon emploi de ce temps dépend pour l'ordinaire le bonheur du reste

de la vie. Profitez des leçons de vos maîtres : les momens sont chers ; si vous attendiez plus tard, vous n'y reviendriez point. Qui sait si la fortune ou les honneurs ne vous attendent pas au bout de la carrière, pour couronner votre diligence et récompenser votre ardeur ? Le célèbre M. *Rollin* avoit un talent singulier pour-former des jeunes gens et les animer à l'étude. M. le premier Président *Portail* se plaisoit quelquefois à lui reprocher qu'il l'avoit excédé de travail. *Il vous sied bien, Monsieur, de vous en plaindre*, lui répondit-il ; *c'est cette habitude au travail qui vous a distingué dans la place d'Avocat-général, et qui vous a élevé à celle de Premier-Président : vous me devez votre fortune* (*).

(*) M. *Rollin* fut long-temps Professeur d'éloquence au Collége-Royal, et deux fois Recteur de l'Université de Paris, où il étoit né et où il mourut en 1741 à 80 ans. Homme distingué parmi tous les autres par le génie de l'éducation, s'il est permis de s'exprimer ainsi, il fut un des plus grands hommes, et le plus utile peut être, que l'Université ait produits. En ne voulant et ne croyant qu'instruire l'enfance, il a instruit les gens du monde, et a rendu sensibles et familiers, les principes du vrai goût et de la saine littérature. Il a été le précepteur du genre humain, et ne s'en est pas vanté, comme tant d'autres : car il étoit aussi modeste que savant et habile.

Appliquez-vous donc à l'étude dans votre jeunesse : c'est le seul chemin qui conduise au mérite et à la gloire. Aimez le travail, et ne soyez pas de ces jeunes désœuvrés, qui se lèvent le matin pour se coucher le soir, et qui, promenant tout le jour leur pénible existence, ne savent que faire de leur temps ni d'eux-mêmes. Après avoir ainsi commencé leur honteuse et ennuyante carrière, ils la continuent de même, et meurent sans avoir vécu.

Imitez encore moins ces jeunes efféminés, qui perdent une grande partie de leur temps à leur toilette et à celle des femmes. L'homme est-il donc fait pour placer une mouche ou nouer des rubans? L'important et honorable emploi, que celui de se rendre assidument chez ces Dames qui n'ont guère d'autre occupation que celle de leur parure, pour s'en occuper des heures entières avec elles, ou pour fuir l'ennui, qui semble courir après les désœuvrés et les suivre par-tout. « Chaque femme de Paris, dit le Philosophe de Genève, rassemble dans son appartement un sérail d'hommes plus femmes qu'elle, et lâchement dévoués aux volontés du sexe que le nôtre doit protéger et non servir. Voyez-les dans ces prisons volontaires se lever, se rasseoir, aller et venir sans cesse à la che-

minée, à la fenètre, prendre et poser cent fois un écran, feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, pirouetter par la chambre, tandis que l'idole, étendue sans mouvement dans sa chaise longue, n'a d'actif que les yeux et la langue. Imaginez quelle peut ètre la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuser les femmes, et qui passe sa vie entière à faire pour elles ce qu'elles devroient faire pour nous, quand épuisés de travaux, dont elles sont incapables, nos esprits ont besoin de délassement. »

Livrée à ces puériles habitudes, à quoi notre efféminée et frivole jeunesse pourroit-elle jamais s'élever de grand ? Celui qui ne sort qu'après avoir passé deux ou trois heures devant un miroir, à s'ajuster, à se parfumer, à se rougir, à se donner les airs qu'il croit ètre à la mode, fait honte aux femmes en les imitant, et se déshonore en voulant se faire admirer.

Heureux les jeunes gens qui connoissent mieux tout le prix de l'applicalion et du travail, et qui savent mettre à profit tous les momens du plus bel âge de leur vie ! Mais il y a pour la jeunesse un temps surtout bien critique ; c'est celui où les jeunes gens livrés à eux-mêmes, se félicitent d'a-

voir secoué le joug de l'éducation, et font consister la liberté à éviter toutes les applications sérieuses. Leurs études et leurs exercices finis, quelquefois avant que l'âge soit arrivé de prendre un établissement, ils ne savent que faire, pour remplir le vide que leur laisse le défaut d'emplois.

Je le leur ai déjà dit : qu'ils fassent des provisions pour l'avenir. Qu'ils préparent tout ce qui leur sera nécessaire pour l'état auquel ils se destinent ; et s'ils ont du temps de reste, qu'ils le consacrent à la lecture : elle est le plus utile des amusemens. Lorsqu'on proposoit à une Princesse de beaucoup d'esprit, le jeu ou quelqu'autre partie de plaisir, elle refusoit, disant que cela n'apprenoit rien. Mais que ferez-vous, lui dit-on ? *Je lirai*, répondit-elle, *ou je me ferai lire chez moi.*

Quels heureux effets ne produit pas la lecture ? Elle enrichit la mémoire, embellit l'imagination, rectifie le jugement, forme le goût, apprend à penser, élève l'ame et inspire de nobles sentimens. Les bons livres sont des conseillers aimables, qui nous instruisent sans nous ennuyer, nous avertissent de nos défauts sans nous offenser, et nous corrigent sans nous déplaire. *Alphonse*, Roi d'Aragon, disoit que les

livres étoient les conseillers qu'il aimoit le plus, parce qu'ils ne le flattoient point, et qu'ils lui apprenoient ce qu'il devoit faire.

Ce sont des amis complaisans, qui s'entretiennent avec nous quand il nous plaît, et que nous quittons quand nous voulons. Au milieu d'un peuple rustique et grossier, ils nous font trouver les douceurs de la société la plus charmante, ils nous offrent les richesses les plus précieuses de l'esprit humain, et les découvertes de tous les siècles. Ils sont une source d'agrémens dans tous les états, dans toutes les situations de la vie : ils procurent mille plaisirs dans tous les âges, dans celui même qui n'en goûte presque plus : plaisirs qui se renouvellent sans cesse, que nous trouvons partout, que nous pouvons à tous les instans nous procurer.

Quelle douce satisfaction ne goûte-t-on pas à s'entretenir avec ces hommes choisis des siècles passés, qui se montrent toujours à nous par ce qu'ils ont de plus instructif et de plus beau ; et dont l'agréable commerce n'est sujet à aucune gêne, à aucune inégalité d'humeur. On les trouve, on les quitte à toute heure ; on les aborde sans cérémonie, on les interroge en tout temps, ils sont toujours prêts à répondre ; seuls

ils osent dire la vérité aux Grands ; ils ne flattent point leurs défauts ; ils leur font connoître leurs vices, sans choquer leur délicatesse.

Amis désintéressés et sincères, après nous avoir fait assidument la cour dans la prospérité, ils ne nous abandonnent point dans les disgraces. Ils instruisent notre jeunesse, nous guident dans l'âge viril, et consolent notre vieillesse.

La lecture suspend le sentiment des peines dont la vie humaine n'est jamais exempte, et fait oublier, au moins pour un temps, les chagrins qui se font sentir dans tous les états. Elle est dans bien des occasions une grande ressource contre l'ennui. On n'est pas toujours avec des personnes qui plaisent, et il vaut mieux être seul qu'avec des gens qui ne plaisent pas. Mais la solitude est bientôt à charge, quand on ne sait pas s'y occuper. Qu'elle est douce, au contraire, qu'elle est agréable, quand on sait tour à tour l'amuser par le travail et par la lecture ! Livres enchanteurs, que d'heures et de jours vous m'avez dérobés à l'ennui ! que d'heureux momens vous m'avez fait couler dans le sein pur et innocent des plus doux plaisirs ! O vous pour qui j'écris, si j'ai pu faire naître en vous l'amour et le goût de la lecture, que d'avantages inesti-

mables ne vous aurai-je pas procurés ! Ce goût bien dirigé vous formera au vrai, au beau. Il vous préservera d'une infinité de périls inséparables de l'oisiveté. Il vous fera aimer et rechercher la compagnie des gens de lettres et des personnes savantes ; il vous rendra insupportables ces conversations fades et frivoles, qui sont une suite de l'ignorance et la source de mille maux. Il enrichira votre esprit d'une infinité de connoissances utiles et agréables. La lecture est pour l'esprit ce que l'aliment est pour le corps. C'est ce que fit entendre ingénieusement le Duc de *Vivonne* à *Louis XIV*, qui demandoit un jour à quoi pouvoient lui servir toutes ses lectures : *Sire*, répondit ce Seigneur qui avoit de belles couleurs et de l'embonpoint, *les livres font à mon esprit ce que vos perdrix font à mes joues.*

Les bons livres nous font part des lumières de ceux que la distance des lieux nous empêche de voir et de consulter. Ils nous rendent présens les plus grands hommes de l'antiquité, qui, dans leurs ouvrages immortels, semblent converser avec nous et nous instruire.

Mais pour recueillir plus sûrement ces fruits précieux, lisez avec choix. La vie est trop courte pour lire toutes sortes de livres. Il y en a d'ailleurs de si dangereux,

de

de si obscènes, de si impies, sur-tout dans ce siècle, qu'il y a beaucoup à craindre pour celui qui lit au hasard. Mais que dis-je ? ne sont-ce pas ces livres-là même qu'on recherche avec le plus d'empressement, qu'on dévore avec le plus d'avidité ? Que voit-on pour l'ordinaire entre les mains des jeunes gens ? de misérables romans, où l'on ne trouve que des leçons de foiblesse, quelquefois de libertinage et d'impiété ; ouvrages aussi insipides aux gens de goût que contraires à la vérité, qui ne peuvent plaire qu'à des esprits faux, légers, superficiels ; et dont la lecture, si souvent dangereuse pour les mœurs par le penchant à l'amour qu'elle inspire, seroit toujours un grand mal, quand elle n'auroit d'autres effets que de gâter le goût, de nourrir la paresse naturelle de l'esprit, et de dégoûter des lectures plus sérieuses et plus utiles. Que lisent-ils encore ? des brochures frivoles, qui n'ont d'autre mérite que celui de la nouveauté : des poésies licencieuses, qui échauffent et corrompent l'imagination : des livres effrontément ciniques, qu'on ne lit que pour apprendre à ne plus rougir de rien, et qui n'apprennent que ce qu'on devroit toujours ignorer : des ouvrages impies, qu'on se hâte de lire, parce qu'on espère y trouver de quoi cal-

mer ses remords, parce qu'ils sont bien écrits, souvent parce qu'ils sont rares et défendus. N'y a-t-il donc pas d'autres bons livres, où l'on puisse se former l'esprit, se perfectionner le style, s'amuser agréablement ?

Un jeune homme qui avoit reçu une excellente éducation, ayant un jour trouvé un livre obscène, n'en eut pas plutôt lu quelques lignes, qu'il le jeta au feu. Ayez le courage de faire de même, et perdez plutôt un mauvais livre que de vous perdre. Mieux il est écrit, plus il est dangereux. Le serpent caché sous des fleurs, n'en est que plus à craindre.

Les Lacédémoniens, dit *Valère-Maxime*, firent jeter hors de leur ville les œuvres du Poëte *Archiloque*, parce qu'elles étoient contraires à la pudeur. Ils ne voulurent point que leurs enfans pussent les lire, dans la crainte qu'elles ne fussent plus nuisibles à leurs mœurs, qu'utiles à leur esprit (*).

En effet, la lecture des mauvais livres est un des plus dangereux écueils pour la pureté des mœurs, l'innocence et la Reli-

---

(*) *Noluerunt enim eâ lectione liberorum suorum animos imbui, nè plus moribus noceret, quàm ingeniis prodesset.*

gion. Combien de jeunes personnes se sont perdues par ces lectures pernicieuses! Les passions s'y sont développées, nourries, fortifiées, et ont bientôt franchi toutes ſes bornes. Il ne faut qu'un mauvais livre pour corrompre beaucoup de jeunes gens. Il passe dans toutes les mains, la contagion se répand, le poison circule, et porte partout le ravage et la mort.

De tous les mauvais livres, les plus funestes sont sans doute ces ouvrages abominables, où, à des intrigues passionnées, à des anecdotes lascives, à des peintures obscènes, qui remplissent l'esprit de mille pensées honteuses, et souillent l'imagination de mille fantômes indécens, se trouvent jointes des maximes d'irréligion. Hélas! notre malheureux siècle, qui a été inondé de ces productions impies, ne nous a fourni que trop d'exemples des maux affreux qu'elles causent. Écoutez donc, ô vous que cette contagion n'a pas encore gagné, écoutez le conseil salutaire d'un ami : ne lisez jamais de mauvais livres, rejetez avec horreur ceux qu'on vous présenteroit. S'il vous en tombe quelqu'un entre les mains, ne le gardez point, vous succomberiez à la tentation. Ne dites pas que vous ne voulez lire ces sortes de livres, que dans la vue de vous instruire, d'orner votre

esprit et de former votre style. Vous pouvez puiser ces avantages dans de meilleures sources. Nous ne manquons pas d'ouvrages excellens en tout genre, qu'on peut lire sans aucun danger. Consultez un homme instruit : il vous en indiquera plus que vous ne pourriez en lire dans le cours d'une longue vie, et qui réunissent aux graces du style l'utilité des connoissances. Après tout, et cette considération doit prévaloir sur bien d'autres, tous les avantages du monde méritent-ils d'être achetés au prix de la vertu et de l'innocence ?

Fuyez donc ces livres, comme des piéges tendus pour vous perdre. Le libertinage et l'impiété n'ont point trouvé de plus puissans moyens pour gâter l'esprit et le cœur. N'en prêtez jamais à d'autres, sous prétexte qu'ils sont bien écrits, qu'on y trouve des choses agréables et amusantes. Ces mauvais livres apprennent moins à bien parler qu'à devenir vicieux ; et par ces lectures amusantes on apprend à penser au mal et à le commettre.

Parens, qui voulez conserver dans votre famille la pureté des mœurs et de la Religion, veillez avec le plus grand soin sur vos enfans, afin qu'ils ne lisent jamais aucun livre qui puisse la leur faire perdre.

Que l'exemple qu'on va rapporter, soit pour vous une frappante et terrible leçon.

Une Dame de qualité avoit deux fils et une fille. Son fils aîné se fit Religieux. Sa fille, nommée *Euphrosine*, fut sage et vertueuse jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Elle eut le malheur de faire amitié avec une jeune Demoiselle, à qui on laissoit lire toutes sortes de mauvais livres, et qui les communiquoit à *Euphrosine*. Elle se perdit bientôt par la lecture de ces livres, qui étoient contre la pudeur et contre la Religion. La mère qui s'apperçut du changement de sa fille, ne savoit à quoi l'attribuer. Mais *Euphrosine* ayant un jour laissé sa chambre ouverte, son jeune frère, qui avoit quatorze ans, y entra, et se mit à lire un livre qu'il trouva sur la table. Il y lut des choses si obscènes et si impies, qu'il porta le livre à sa mère. *Ah!* s'écria-t-elle, *voilà ce qui a corrompu l'esprit de ma fille.* Dans le moment *Euphrosine* rentra, et ne vit pas sans surprise son livre entre les mains de sa mère : elle la pria de le lui rendre, afin de le remettre à la personne qui le lui avoit prêté. *Vous le rendre*, dit la mère, *j'aimerois mieux voir le feu dans ma maison. Il n'est point permis, ni à vous ni à moi, de remettre et de rendre un mauvais livre. Celui-ci vous a perdu, malheureuse, et il en perdroit bien*

d'autres. Ensuite elle le jeta au feu. *Euphrosine* avoit encore d'autres livres aussi mauvais : elle les porta à son frère le Religieux, pour les lui cacher. Il eut la curiosité de les lire : mais cette curiosité indiscrète lui fut bien funeste. Il avoit jusqu'alors été bon Religieux. La lecture de ces livres détestables lui fit perdre, comme à sa sœur, tout sentiment de piété et de Religion. Six mois après, il apostasia, se retira à Genève, où il se fit hérétique, et se maria. *Euphrosine*, de son côté, donna dans le plus grand libertinage. Au milieu de ses désordres, elle fut frappée d'une maladie cruelle. Un jeune homme qui l'avoit fréquentée, et qui lui avoit souvent prêté de mauvais livres, vint la voir quelques heures avant qu'elle mourût. *Ah ! lui dit-elle*, *je suis effrayée de la vie que j'ai menée jusqu'ici. Je me suis souvent moquée de la Religion et de l'éternité : mais je vous assure que maintenant je suis dans d'étranges alarmes. Je voudrois bien n'avoir jamais lu vos livres, et avoir tenu une autre conduite.* Malgré ces bons sentimens, elle ne profita point des secours que lui offroit la Religion qu'elle avoit longtemps méprisée, et sa mère eut la douleur de la voir mourir dans l'impénitence. Triste et trop ordinaire effet des mauvaises lectures.

Ce n'est pas assez de lire avec choix, il faut lire avec réflexion. Lisez moins de livres, et lisez-les bien. Il ne reste rien des lectures trop rapides. Il en est des livres comme de la nourriture, qui ne profite que quand elle est prise lentement et bien dirigée. Un homme se vantoit à *Aristipe* d'avoir beaucoup lu. *Ce ne sont pas*, répondit ce Philosophe, *ceux qui mangent davantage qui sont les plus gras et les plus sains, mais ceux qui digèrent le mieux*. Il ne faut pas, si l'on veut se former l'esprit, lire beaucoup de livres, mais lire beaucoup le même livre, quand il est excellent.

Le savant *Boivin*, auteur des Notes sur *Longin*, avoit été chargé d'écrire en latin la Vie du Président et Ministre *le Pelletier* son bienfaiteur, et du Docteur *Pithou*, bisaïeul de ce Ministre. Il ne commença ces Vies qu'après avoir lu son *Cornélius Népos* tant de fois, qu'il n'étoit pas possible d'en commencer une phrase qu'il ne fût en état de l'achever, et souvent de dire la suivante. Aussi croiroit-on, quand on lit ces deux Vies, que c'est l'ouvrage de ce Romain, un des plus purs Écrivains de la belle latinité.

La trop grande diversité de viandes, loin de profiter, est nuisible à l'estomac; il s'accommode mieux de moins de mets,

qui soient bons. Ne lisez donc, pour l'ordinaire, que des livres généralement estimés, et s'il vous prend envie de vous amuser quelquefois à d'autres, retournez toujours aux premiers. Prétendre à une universalité de connoissances, est une illusion d'amour propre, et la folie de notre siècle. La manie de tout savoir ou de savoir un peu de tout, ne fait que des esprits superficiels et de présomptueux ignorans. Lorsqu'on veut trop savoir, on ne peut rien approfondir. Des objets trop multipliés, et qu'on se donne à peine le temps d'effleurer, ne peuvent faire qu'une légère impression qui s'efface dans le moment, et dont il ne demeure aucune trace.

Celui, d'ailleurs, qui, épris des charmes de l'érudition, lit beaucoup de livres, pour acquérir un plus grand nombre de connoissances, y trouve souvent tant de contrariétés, d'oppositions, d'incertitudes, qu'à force de savoir il ne sait plus rien. On l'a comparé à un enfant qui ramasse des coquilles sur le rivage : il commence par se charger de toutes celles qu'il trouve ; puis tenté par celles qu'il voit encore, il en rejette, il en reprend : enfin, se trouvant accablé par leur multitude, et indécis sur le choix, il finit par tout jeter, et retourne à vide. Les habiles gens n'entassent

point les connoissances, ils les choisissent.

Ne lisez pas pour les autres, mais pour vous : voyez ce qui vous convient et ce qui peut vous servir de règle de conduite. Lisez, non pour devenir plus savant, mais pour en être meilleur. C'est ainsi que vous devez lire l'Histoire même, et non par un simple amusement ou par curiosité. Que vous servira d'ètre né après tant de grands hommes, si vous ne les prenez pas pour modèles ? Que vous servira d'être né après tant de fous et de scélérats, si vous n'en devenez pas plus sage et plus vertueux ?

Tout est sujet d'instruction pour qui sait penser et réfléchir. Le Sage profite de tout, des défauts mêmes, des fautes, des foiblesses, des vices d'autrui. Eh ! quelle scène nous en offre plus que celle de l'Histoire ! Si les méchans y jouent quelquefois un rôle plus brillant que les gens de bien, si le vice y triomphe souvent, si les talens y procurent au crime des succès passagers, au point de les faire admirer et presque envier par les petits esprits ; ceux qui examineront de plus près l'Histoire, qui observeront le résultat général que donne la foule des événemens, verront que le crime est rarement resté sans châtiment. Sans remonter ici à la Justice divine, dont

les décrets sont presque toujours voilés à nos foibles yeux, il est dans la nature des choses que le crime soit très-difficile à cacher; et quand il est connu, il révolte, il inspire la haine et attire les vengeances.

Lorsqu'on lit l'Histoire, on doit moins se charger la mémoire de faits curieux et souvent inutiles, que remarquer les passions, les vices ou les vertus des principaux personnages, qu'elle fait passer successivement sous nos yeux. En vous instruisant, moins par des leçons que par des exemples, elle vous offrira des règles de conduite pour les différens âges et les diverses situations de votre vie.

« Faites, dit Mad. *de Lambert* à son fils, que vos études coulent dans vos mœurs, et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu. Votre lecture ordinaire doit être l'Histoire : mais joignez-y la réflexion. Quand vous ne penserez qu'à remplir votre mémoire de faits, à orner votre esprit des pensées et des opinions des Auteurs, vous ne ferez qu'un magasin des idées d'autrui. Un quart d'heure de réflexion étend et forme plus l'esprit que beaucoup de lecture. La réflexion est le guide qui conduit à la vérité. Ce n'est pas la privation des connoissances qui est

à craindre, c'est l'erreur et les faux jugemens. Je vous exhorterai bien plus, mon fils, à travailler sur votre cœur qu'à perfectionner votre esprit : ce doit être là l'étude de toute la vie, et le but de toutes vos lectures. La première science de l'homme, c'est l'homme. Voyez dans quel avilissement il tombe, quand il s'abandonne à ses passions : une conduite déréglée est toujours suivie d'événemens malheureux. La vraie grandeur de l'homme est dans le cœur. La vertu le rehausse, et le vice le dégrade. »

Enfin, lisez quelquefois avec un ami judicieux, et communiquez-vous mutuellement vos réflexions : vous en lirez avec plus de plaisir et avec plus de fruit. En lisant à haute voix, vous aurez encore l'avantage de vous exercer à bien lire : talent rare, que la Nature refuse souvent aux hommes même qu'elle a comblés des dons du génie. *St. Évremond*, un des plus beaux esprits et des plus polis Écrivains du siècle dernier (*), disoit qu'il n'avoit pas vu en

(*) Né en Normandie en 1613, il mourut en 1703 à Londres, où il avoit été contraint de se retirer, pour avoir encouru la disgrace de la Cour par sa Lettre sur la paix des Pyrénées. On a de lui un grand nombre de petits ouvrages détachés, dans lesquels on trouve beau-

sa vie trois personnes qui sussent bien lire. Le grand *Corneille* lisoit tout-à-fait mal. *Racine*, au contraire, lisoit très-bien : aussi *Louis XIV* aimoit-il à l'entendre lire, parce qu'il avoit un talent singulier pour faire sentir la beauté des ouvrages qu'il lisoit. On devroit peut-être moins négliger cette partie de l'éducation. On peut se trouver souvent dans le cas de lire à haute voix, et il est aussi honteux pour soi que désagréable pour les autres de le faire mal.

---

coup d'esprit, un tour ingénieux, des pensées fines, une diction pure et hardie, sur-tout dans sa prose, qui est beaucoup plus estimée que sa poésie. Ses expressions sont vives, justes, pittoresques, pleines d'imagination, de délicatesse ; ses réflexions profondes, lumineuses, et le plus souvent vraies.

Le Sage est ménager du temps et des paroles.

On a dit qu'on devoit être ménager de son bien et de sa confiance ; on ne doit pas l'être moins de son temps et de ses paroles. La seule avarice qui soit permise est celle du temps. *Il n'y a rien de si cher que le temps*, disoit Théophraste, *et ceux qui le perdent sont les plus condamnables de tous les prodigues.* Aussi le Sage est-il toujours occupé, parce que le plus pénible fardeau est celui de n'avoir rien à faire, et qu'on est bien à plaindre quand on ne sait s'appliquer à rien de solide. Il aime l'application et le travail, qu'il regarde comme un de nos plus grands besoins, comme l'ami des hommes et leur plus doux consolateur. Il remplit le cours de sa vie d'une suite d'occupations utiles et vertueuses, qui lui forment une chaîne de vrais plaisirs.

Il connoît trop le prix du temps, pour n'en être pas sagement avare, et pour n'en pas mettre tous les momens à profit : il n'en perd aucun. Tous ses travaux sont utiles pour lui ou pour d'autres ; il se reprocheroit ceux qui ne seroient que frivoles, et de nul prix ; et il aimeroit mieux,

en quelque sorte, ne rien faire, que de faire des riens (*).

C'étoit la maxime de *Pline le jeune*, qui ne craignoit rien plus que de perdre la moindre partie du temps. Lors même que pour se délasser, il se permettoit le divertissement de la chasse, il portoit, comme il nous le dit lui-même, ses tablettes, afin de remporter ses feuilles pleines, s'il revenoit les mains vides. Il avoit pris cette pratique de *Pline* son oncle, qui s'est rendu si célèbre par son *Histoire Naturelle*, ouvrage d'une érudition immense, rempli d'une infinité de choses très-curieuses et très-importantes : il ne perdoit jamais un moment. On lisoit à sa table ; et dans ses savantes courses, il avoit toujours à ses côtés un livre, ses tablettes et son copiste : car il ne lisoit rien dont il ne fît des extraits : méthode excellente, la plus propre à former et à enrichir l'esprit. Jamais personne ne porta plus loin l'assiduité au travail et à la lecture, ni fut plus économe du temps. Un jour, celui qui lisoit pendant le repas, ayant prononcé peu distinctement quelques mots, un des amis de *Pline* l'arrêta et le fit recommencer. *Pline* dit à son ami : *Vous*

(*) C'est la pensée ingénieuse de *Pline le jeune*, *satiùs est otiosum esse, quàm nihil agere.*

aviez pourtant, je crois, entendu. Il en convint. *Pourquoi donc*, ajouta Pline, *avez-vous fait recommencer le lecteur ? votre interruption nous a fait perdre plus de dix lignes.* Voyant un jour son neveu se promener sans livre, il lui dit : *Vous pouviez ne pas perdre ce temps.* Il prenoit sur son sommeil tout ce qu'il pouvoit refuser à la Nature. « Je donne tout le jour aux affaires, écrit-il à un de ses amis ; et je me réserve la nuit, afin de l'employer à la lecture et à la composition. Ne serois-je pas trop heureux encore, quand cette conduite ne me procureroit d'autre avantage, que celui de vivre plus long-temps ? car on ne vit qu'en veillant. Le sommeil emporte une partie de la vie ; et c'est de tous les gains le plus sûr et le plus légitime, que de lui dérober tout ce qu'on peut. » Quels hommes étoient ces Romains ! Le grand Ouvrage de *Pline*, pour lequel la plus longue vie paroît trop courte, et qui, outre les observations particulières, avoit exigé la lecture de près de deux mille volumes, cet ouvrage auquel il en avoit joint un grand nombre d'autres, avoit été composé à ses heures perdues, c'est-à-dire, aux heures que les autres hommes donnent au sommeil, *successivis horis ista curamus, id est, nocturnis*, dit *Pline* lui-même. Ses jours étoient employés aux af-

faires publiques, car il fut toujours chargé d'emplois importans.

Le Sage se délasse d'un travail par un autre, ou par des lectures instructives et agréables, qui, en ornant son esprit d'utiles connoissances, le garantissent de l'ennui inséparable de l'oisiveté ou de ces conversations oiseuses plus pernicieuses encore. Il ne met pas de ce nombre les conversations qu'il a quelquefois avec des gens de bien; et, loin de regarder comme perdu le temps qu'il y consacre, il l'estime un des mieux employés. Il est convaincu par sa propre expérience que rien n'est plus capable d'inspirer des sentimens de vertu, qui, dans ces sortes d'entretiens, s'insinuent peu à peu et pénètrent jusqu'au cœur. Leurs discours et leurs exemples portent plus efficacement au bien que tous les préceptes.

Mais autant il aime et recherche ces utiles et douces conversations, autant il hait et fuit celles qui ne servent qu'à perdre le temps, et où souvent on n'est conduit que par la crainte de s'ennuyer avec soi-même. Il préfère de beaucoup alors, et quand il en est le maître, la conversation des morts à celle des vivans. Quels avantages précieux en effet n'y trouve-t-il pas! Elle le met, pour ainsi dire, en liaison

avec tout ce que l'antiquité a eu de plus grands hommes. Il converse, il voyage, il vit avec ces hommes célèbres. Il entend leurs discours, il est témoin de leurs actions. Il prend d'eux cette noblesse, cette grandeur d'ame, ce désintéressement, cette haine du vice et cet amour de la vertu qui éclatent de toutes parts dans leur conduite.

Il aime la retraite et la solitude, non pour y être oisif, mais pour s'y livrer à des occupations d'autant plus agréables qu'elles sont plus libres. Il a de bonne heure accoutumé son esprit à penser et à pouvoir se suffire. Il aime mieux, pour l'ordinaire, s'entretenir avec lui-même qu'avec les autres, parce qu'il n'est jamais moins seul, que lorsqu'il est seul; et que d'ailleurs il a remarqué plus d'une fois qu'il n'avoit presque jamais été avec les hommes, qu'il n'en fût revenu moins homme. Comme lui, fuyez les longues conversations, parce qu'elles sont presque toujours ou inutiles, ou ennuyeuses, ou criminelles. Les choses indifférentes ne plaisent guère, et celles qui donnent du plaisir ne sont pas toujours innocentes. Il faut avoir dans l'esprit bien de la ressource, pour entretenir plusieurs heures de suite une conversation, sans répétitions, sans bâillemens, sans mé-

disances ; et l'on réduiroit au silence bien de grands parleurs, si on les obligeoit à ne dire que de bonnes choses.

Le peuple le plus heureux et le plus sage, fut celui où l'on parloit le moins, et où l'on savoit le mieux employer le temps. Quelle République fut jamais plus florissante et plus admirable que celle des Lacédémoniens ? mais dans quel État fut-on plus avare du temps et des paroles ? Ils étoient si concis dans leurs réponses, que leur style est devenu l'expression de la briéveté (*). Un peuple voisin les ayant fait menacer que s'il entroit dans leur pays, il mettroit tout à feu et à sang, ils répondirent, *Si*. On voit souvent, dans leur histoire, que pour toutes réponses aux dépêches les plus importantes, ils n'employoient qu'un monosyllabe, parce que rien n'approche plus du silence, que *Licurgue* leur avoit si souverainement recommandé. Un peuple qui avoit tant de soin de ménager les paroles, n'avoit pas moins d'exactitude à ménager le temps. On le regardoit à Sparte comme le plus précieux de tous les biens : on le révéroit comme une chose sacrée ; parce qu'il s'enfuit et

(*) Le *Laconisme*, style énergique et concis, qui prodigue le sens et compte les paroles.

nous échappe avec la plus grande rapidité, parce qu'une fois perdu il l'est pour toujours.

Mais quelque rapide que soit le temps, combien de personnes le trouvent encore trop long, parce qu'elles ne savent à quoi le passer! Combien, parmi ceux qui se plaignent que le temps coule trop vîte, mentent, et voudroient pouvoir l'accélérer? La vie de la plupart des hommes se trouveroit réduite à très-peu d'heures, s'ils étoient les maîtres d'en ôter, au gré de leur ennui, celles qui leur sont à charge, et, au gré de leur impatience, celles qui les séparent du moment qu'ils desirent.

Le pis encore est que plusieurs de ceux qui, calomniant la Nature, se plaignent que la vie est trop courte, s'efforcent de la rendre telle. Loin de chercher à arrêter la rapidité du temps par un bon emploi, ils en sont prodigues, ils le déchirent, ils le perdent à ne rien faire ou à faire des choses qui ne valent guère mieux. Voyez tous ces désœuvrés, espèce d'hommes ou de femmes qui sont la partie la plus brillante et la moins utile de la société, quel usage en font-ils? A un long repos, que la mollesse aime à prolonger bien au-delà du sommeil, succèdent l'habillement et la parure, dont la vanité s'occupe des heures

entières. Le reste de la journée se dissipe, tantôt dans de longues parties de jeux, où l'on cherche à écarter l'ennui qui assiége toujours ceux qui n'ont rien à faire, tantôt dans des entretiens stériles et dans des visites, où l'on ne cause que pour se dire des riens, que pour s'apprendre réciproquement des choses dont on est également instruit, ou dont il importe fort peu qu'on le soit. Assemblées, visites, conversations, ajustemens, parties multipliées de plaisirs ou de jeu, soins profanes, occupations frivoles, n'est-ce pas là tout ce qui compose la vie de tant de personnes du grand monde, qui regardent cette vie oisive comme un des priviléges de leur condition, et qui la croient fort innocente, parce qu'il leur semble qu'ils ne font pas beaucoup de mal ? Il seroit facile de leur prouver qu'ils sont dans l'erreur, et qu'une telle vie est souvent beaucoup plus criminelle qu'ils ne pensent, parce que tout y favorise les passions, y nourrit la volupté et la mollesse, y produit la négligence et l'oubli de ses devoirs les plus essentiels. Ce qui a fait dire à une personne d'esprit, en parlant du temps que les Dames mettent à leur toilette, qu'elles employoient la moitié du jour pour se préparer à perdre l'autre, et à se perdre elles-mêmes,

Et en effet, quand il n'y auroit, dans une vie oisive, que la perte du temps, ne seroit-ce pas assez pour la rendre condamnable devant Dieu ? Nos années ne s'écoulent pas en vain. Toutes les minutes de la vie vont frapper à la porte de l'éternité. Les heures, disoit un Ancien, s'envolent au Ciel, pour y rendre compte de l'usage que les hommes en ont fait :

> Dons à peine obtenus qu'ils nous sont emportés,
> Momens que nous perdons, et qui nous sont comptés (*).

Ce n'est pas, dit aussi un autre Ancien, un avantage de vivre, mais de bien vivre. Que servent à un homme quatre-vingts ans, passés dans une entière inutilité ? Mesurons la vie, non par la quantité des jours, mais par celle des grandes et vertueuses actions. Le vrai moyen de prolonger la vie la plus courte, c'est de la mettre à profit, en la remplissant de bonnes œuvres. Quiconque a vécu ainsi, dût-il mourir jeune, mourra plein de jours. Songeons donc moins à vivre long-temps qu'à bien vivre (*).

(*) *Et nobis pereunt et imputantur.*

MARTIAL.

(*) *Non ut diù vivamus curandum est, sed ut benè,* Sen. de Brev. Epist. 70, 79.

C'est ce qu'a exprimé si bien *Malherbe* dans ces beaux vers :

Le temps d'un insensible cours
Nous porte au terme de nos jours :
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

Si la vie oisive et inutile est condamnée par les Païens mêmes, combien plus doit-elle l'être par des Chrétiens, qui savent qu'une destinée éternellement heureuse ou malheureuse, selon l'usage qu'ils auront fait de la vie, les attend à la fin de la carrière que le Ciel leur a donnée, non pour la parcourir uniquement, mais pour la remplir !

Un Auteur Persan, voulant rendre plus sensible et plus frappante cette importante vérité, l'a, suivant le goût des Orientaux, enveloppée sous le voile transparent d'une allégorie ingénieuse. Un Étranger, dit-il, ayant été jeté par la tempête dans une isle inconnue, y fut proclamé Roi. Étonné d'abord de sa brillante fortune, il se familiarisa bientôt avec elle, et il ne songeoit qu'à jouir des plaisirs qu'elle lui offroit, lorsque le Chef de la Religion, qui est revêtu, dans cette isle, d'une grande autorité, vint le trouver et lui dit : Je crois,

Prince, devoir vous avertir que rien n'est plus chancelant que le trône où vous êtes placé. Au moment que vous y penserez le moins on vous en fera descendre : vous serez dépouillé des ornemens royaux, et revêtu d'habits grossiers. Des soldats impitoyables vous traîneront sur le bord de la mer, et vous jetteront presque nu sur un vaisseau, qui vous conduira dans une autre isle fort éloignée de celle-ci. Telle est la loi immuable de cet État, et aucun de vos prédécesseurs n'a pu la changer ni s'y soustraire. Mais quoiqu'ils ne l'eussent pas ignorée, la plupart d'entre eux n'ont pas eu le courage de fixer sur un avenir désagréable des yeux éblouis par l'éclat qui environne le trône : ils n'ont pas su prévenir la fin qui les menaçoit, et le jour fatal est toujours venu, sans qu'ils eussent rien fait pour adoucir leur funeste et inévitable sort. Les plus sages ont agi autrement. *Qu'ont-ils fait*, reprit vivement le Roi, *et que faut-il que je fasse moi-même ?* Ils ont fait passer, répondit le Ministre de la religion, dans l'isle qui leur étoit destinée, toutes sortes de bonnes provisions et de secours, pour y mener une vie agréable et heureuse. Imitez leur exemple, le temps presse, et l'instant échappé

ne renaîtroit plus (*). Souvenez-vous sur-tout que vous ne trouverez dans cette isle que ce que vous y aurez fait transporter d'ici dans le peu de jours peut-être qui vous restent. Le Monarque suivit un si sage conseil : il envoya dans le nouveau séjour qui l'attendoit, autant de magasins de toute espèce qu'il en crut nécessaires pour se le rendre agréable. Tout ce qui lui avoit été prédit lui arriva : il fut dépouillé de la couronne, et conduit dans sa nouvelle isle : il y arriva heureusement, et y vécut plus heureusement encore.

Qui doute que les femmes ne soient pas moins obligées que les hommes à faire un bon usage de leur temps ? Ne diroit-on pas néanmoins à voir et à entendre presque toutes celles du grand monde, qu'elles n'en sont que foiblement persuadées? elles ne savent que faire, ni comment occuper le loisir que leur procure le bonheur de leur naissance et l'agrément de leur fortune. Tout leur soin est de chercher à se dérober à l'ennui; et l'on est sûr d'avoir un mérite

---

(*) Un *moment* n'est pas long ; un *instant* est encore plus court, il marque la plus petite partie du temps. Tous les momens sont chers à qui connoît le prix du temps : chaque instant de la vie est un pas vers la mort. *L'Abbé Girard.*

de

de plus auprès d'elles, dès qu'on a le talent d'abréger les heures et de les faire couler plus rapidement.

Mais au sein de tant d'amusemens rassemblés à grands frais, au milieu de tant de gens qui concourent à leur plaire, l'ennui les consume et les tue : elles passent leur vie à le fuir et à en être atteintes : elles sont accablées de son poids insupportable. Sous le nom de vapeurs, il se transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raison, et enfin la vie. Est-il un sort plus affreux et plus justement mérité, si ce n'est peut-être celui du petit agréable, qui s'attache a elles, qui, changé de même en femme oisive, s'éloigne ainsi doublement de son état, et à qui la vanité fait supporter la longueur des plus tristes jours, qu'il ne tiendroit qu'à lui de s'épargner. Les femmes servent ces êtres amphibies, les méprisent et les accueillent parce qu'elles ont besoin de quelqu'un qui leur tienne compagnie. Elles ne savent que faire de leur temps : il est bien naturel qu'elles admettent et reçoivent volontiers celui qui à la complaisance de les aider à le perdre.

Quoiqu'elles aient la plupart une famille à régler, des enfans à élever, un ménage à conduire, des domestiques à surveiller;

cette occupation si utile, si louable et si digne d'elles, n'est pas ce qui leur plaît ni ce qui les amuse. La toilette, le jeu, les visites, sont leurs occupations les plus ordinaires et le cercle uniforme qui environne le vide de leur vie. Elles sont de tous les plaisirs, elles volent à tous les spectacles, elles aiment à briller, à voir et encore plus à être vues.

L'illustre Gênoise que nous avons déjà plusieurs fois proposée aux Dames pour modèle, *Vincentine Lomelin*, faisoit de son temps un emploi bien plus sage. Son époux ayant été fait Gouverneur de la Principauté de Melfe au Royaume de Naples, *Vincentine* employa les treize années qu'elle demeura dans ce pays à soulager les pauvres, à faire régner dans sa maison la paix, l'union et la piété. Elle voulut élever ses enfans elle-même, et dès que leur âge le permettoit, elle leur apprenoit les préceptes de la Religion, et les formoit de bonne heure à la vertu.

Sa maison étoit une des mieux réglées de Naples. Semblable à la Femme forte de l'Écriture, elle y offroit un modèle toujours présent de sagesse dans les paroles, de douceur dans la conduite, de vigilance dans les moindres choses; et tandis que son époux remplissoit avec honneur les

fonctions de sa charge, et maintenoit le bon ordre dans son Gouvernement, elle entretenoit dans sa famille l'ordre, l'abondance et la paix : elle étoit persuadée que ce soin important regarde sur-tout la femme, comme celui de bien administrer les affaires du dehors, doit être l'emploi de l'homme. Toujours en action, elle y mettoit les autres. Chacun savoit son ouvrage et le faisoit. Elle avoit l'œil à tout sans embarras, sans inquiétude, et il ne se passoit rien qu'elle ne le sût. Sa bonté s'étendoit sur toute sa famille sans exception, sur ses domestiques même. Elle n'étoit pas seulement leur maîtresse, elle étoit leur mère. Elle avoit soin que rien ne leur manquât et qu'ils ne manquassent à rien : elle croyoit que l'exactitude des domestiques fait également et leur éloge et celui des maîtres.

Elle ne se bornoit pas à veiller et à commander. Jamais oisive, elle donnoit dans sa maison l'exemple du travail. Bien différente de ces femmes, qui regardent le travail comme quelque chose de trop au-dessous d'elles ou de trop pénible, elle ne dédaignoit pas de prêter ses mains aux ouvrages de son sexe, et de travailler à l'aiguille ; donnant ainsi des leçons et des exemples aux autres Dames, qui venoient l'admirer et s'instruire à son école.

Quelque rares que soient aujourd'hui de si beaux exemples, on voit néanmoins encore, malgré la corruption des mœurs, de ces femmes vertueuses et vraiment estimables, qui mettent leur bonheur à se passer de ce que le monde appelle les plaisirs. Elles font consister leur gloire à vivre ignorées, convaincues que la femme la plus louable est celle dont on parle le moins. Elles s'applaudissent de leur journée, non lorsqu'elles se sont bien amusées, mais lorsqu'elles ont bien rempli tous leurs devoirs. Renfermées dans ceux de femmes et de mères, elles consacrent leurs jours à la pratique des vertus obscures. Occupées du gouvernement de leur famille, elles régnent sur leur mari par la complaisance, sur leurs enfans par la douceur, sur leurs domestiques par la bonté. Leur maison est la demeure des sentimens religieux, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle, de l'ordre, de la paix intérieure, du doux sommeil et de la santé. Actives, économes et sédentaires, elles se plaisent à gouverner leur petit état, à en écarter les vices, la profusion et les besoins, et ne goûtent nulle part plus de plaisir que chez elles. Le grand monde et la compagnie des hommes n'ont aucun attrait pour elles : elles savent

que d'ordinaire la moindre perte qu'on y fait est celle du temps, que les discours y sont encore plus pernicieux que les exemples, et que ce qu'on appelle société, n'est souvent qu'un amas de ridicules, et de vices colorés d'un vernis brillant, une scène mêlée de sérieux et de comique, où les passions font mouvoir, l'intérêt fait agir, et l'envie fait parler, où l'on se loue sans s'estimer, où l'on se déchire de sang froid, et où il n'y a presque rien de sincère que la haine et le mépris réciproques. Laissant aux folles, dont elles sont entourées, la coquetterie, la frivolité, les caprices, les jalousies, toutes ces petites passions, toutes ces bagatelles qui paroissent à quelques-unes si importantes et qui le sont si peu ; elles ont un caractère de sagesse et de vertu qui les fait estimer, de réserve et de dignité qui les fait respecter, d'indulgence et de sensibilité qui les fait aimer. Ce temps, dont les autres Dames de leur condition ne savent que faire, elles en destinent une partie à essuyer les larmes des infortunés, à visiter les malades, à découvrir et à soulager la vertueuse indigence, que la honte condamne à dévorer ses pleurs en secret.

Ce n'est pas ici un portrait d'imagination que nous venons de tracer, pour servir de

modèle aux mères de famille et aux jeunes personnes destinées à l'être un jour. Il est peu de villes où il ne se trouve des Dames aussi respectables par leur rang que par leur sagesse, qu'on pourroit y reconnoître, et dont la conduite est louée de celles même qui leur ressemblent le moins. Mais, pour suivre le conseil du *Sage* (*), et ne parler que de celles dont les vertus, soutenues constamment jusqu'à la fin de leur carrière, ont, si l'on peut s'exprimer ainsi, été couronnées par les mains de la mort, telle fut dans le dernier siècle Mad. la Présidente *de Boivault.* Née avec tous les avantages qui donnent un rang distingué dans le monde, son esprit, sa figure, et les graces séduisantes répandues sur sa personne, la rendoient l'idole des cercles. Mais à peine eut-elle apperçu les périls auxquels ces avantages extérieurs exposent une jeune personne, qu'elle en fit hommage à celui qui l'en avoit si libéralement pourvue. Méprisant le ridicule que le monde attache à la dévotion, elle pratiqua hautement la vertu, et la fit aimer. Devenue veuve par la mort de son mari, qui étoit Président au Parlement de Dijon, elle se livra toute entière aux bonnes œuvres. Elle étoit la mère des

(*) *Ante mortem ne laudes hominem quemquam.* Eccl. 11.

pauvres, l'appui des orphelins, le refuge des malheureux. Tandis qu'elle se contentoit pour elle-même d'un simple potage et souvent d'un morceau de pain, elle nourrissoit de pauvres et vertueuses familles des mets qui couvroient sa table. Elle remplit jusqu'à la mort tous ses jours de bonnes œuvres et de mérites. Elle n'en perdit aucun, parce qu'elle savoit qu'il lui en faudroit rendre compte.

Le temps où il vous faudra le rendre, ce compte redoutable, qui que vous soyez, n'est pas fort éloigné. On meurt à tous les instans, à tous les âges, et la plus longue vie est bien courte.

Les hommes, disoit un sage Vieillard à son petit-fils qu'il instruisoit, passent comme les fleurs, qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide. Rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne tout après lui. Toi-même, ô mon fils! toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une rose, qui sera presque aussitôt séchée qu'épanouie. Les graces riantes, les yeux folâtres, qui t'accompagnent, s'envoleront bientôt sur les ailes du temps, et s'évanouiront comme

un beau songe. Il ne t'en restera qu'un triste souvenir. La vieillesse sombre et languissante viendra éclipser ces jours si clairs et si sereins. Ce temps te paroît éloigné. Hélas ! tu te trompes : il se hâte ; le voilà qui arrive. Ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi. Il te poursuit et t'atteindra bientôt. Crains donc, mon fils, crains de donner à la vanité les courts momens de cette vie fugitive, que le Ciel ne t'accorde que pour les consacrer à la sagesse.

Mais c'est à quoi la plupart des jeunes gens songent le moins. Prévenus de cette opinion si fausse, que cinquante ou soixante ans de vie sont une espèce d'éternité, semblables aux enfans qui regardent une pièce d'or comme une fortune inépuisable, ils ne pensent qu'à jouir des délices et des agrémens de la vie présente, sans songer à celle qui doit suivre, sans oser penser à la mort, dont la triste et affligeante idée troubleroit leurs plaisirs.

Cependant elle arrive pour tous, au moment que nous l'attendions le moins, elle vient nous surprendre comme un voleur, elle nous dépouille des titres passagers et des richesses vaines que nous possédions.

Saladin, ce héros de l'Asie, ce digne rival de *Philippe-Auguste* et de *Richard Cœur-*

de-Lion, qui de simple soldat s'étoit élevé par ses talens militaires au commandement des armées, et s'étoit formé un Royaume puissant de ceux qu'il avoit conquis, ne put, au milieu de cet éclat si capable d'éblouir, se dissimuler la vanité de sa gloire. Quelque temps avant de mourir, il ordonna à l'Officier qui portoit son étendard dans les armées, d'attacher au haut d'une lance, le drap dans lequel il devoit être enséveli, et de crier dans les rues de Damas, en le montrant au Peuple : *Voilà ce que* Saladin, *vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.*

Que reste t-il à tant de guerriers, qui, uniquement animés du desir orgueilleux de soutenir leur nom et la gloire de leurs ancêtres, ou excités par l'espoir flatteur de quelques postes avantageux, de quelques distinctions honorables, ont sacrifié à ces brillans fantômes les plus beaux de leurs jours, leurs biens, leurs sueurs et leur sang ? Que tout ce qui les avoit éblouis et enchantés, leur paroît vain et frivole à la sombre lueur du tombeau ! Que toute leur vie qu'ils avoient cru si bien remplir, leur semble vide et inutile, parce qu'ils ont tout fait pour un monde qui va leur échapper, et rien pour le Ciel ! On sait ce que dit le Maréchal *de Luxembourg* au lit de

la mort. Après avoir remporté tant d'illustres victoires et rempli l'Europe de la gloire de son nom, il reconnut et avoua que l'éclat de la renommée console moins un mourant, que le souvenir d'une bonne action. Dans les regrets que lui arrachoit la pensée d'avoir mieux servi le Roi que Dieu, il s'écria qu'il auroit préféré, en ce dernier moment, à tous ses triomphes qui lui devenoient inutiles au Tribunal du souverain Juge, *le mérite d'un verre d'eau donné aux pauvres pour lui.*

Et en effet, quand tout disparoît et s'anéantit autour de nous, éclat, dignités, fortune, amis, famille, société; nos œuvres seules ne nous abandonnent pas, elles nous accompagnent dans les régions de l'éternité. Voilà le seul trésor que nous emporterons dans le monde nouveau qui doit nous recevoir en sortant de celui-ci. De quelle importance n'est-il donc pas pour nous de songer à nous les procurer ces richesses précieuses? Si l'on considéroit bien que chaque moment de cette vie peut nous mériter un bonheur infini, pourroit-on se résoudre à le perdre si facilement?

Nos jours passent rapidement :
L'heure de notre mort s'avance;
Et malheureux jouets d'une folle espérance,
Sans prévoir l'avenir, nous perdons le présent.

Jeunes, nous négligeons le seul bien nécessaire :
Le temps, ce trésor salutaire,
S'enfuit, échappé de nos mains.
Au sortir des jeux enfantins,
Les plaisirs, les honneurs, les richesses frivoles
Agitent tour-à-tour nos desirs incertains.
Mais, ô funeste erreur ! têtes vaines et folles !
Pendant que nous comptons nos trésors superflus,
La mort vient nous abattre aux pieds de nos idoles;
La mort ! .... que de momens perdus !

Combien de personnes du grand monde meurent, après avoir passé presque tous leurs jours dans une espèce de prestige éblouissant et d'enchantement agréable en apparence, qui les a comme endormies et fait oublier leur véritable destinée ! Mais si elles n'ont à présenter au Tribunal du Dieu de vérité que des illusions et des songes, quel jugement doivent-elles en attendre, et quel sera leur étonnement à leur réveil ! Semblables à un homme qui sort d'un profond sommeil, elles seront toutes surprises, très-alarmées de voir que tout pour elles est passé comme un songe ; et que tout ce qui les avoit les plus occupées, enivrées, transportées, n'étoit qu'erreur, prestige et mensonge. Elles ont refusé de le croire pendant leur vie : la mort viendra le graver sur les cendres de leur tombeau, et leur arracher malgré elles ce triste, ce dernier, ce funeste aveu, que le

Sage avoit inutilement fait retentir à leurs oreilles : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité, hormis de craindre Dieu, de le servir et d'observer ses commandemens : car c'est là tout l'homme ; et Dieu, en son jugement, fera rendre compte de tout le bien et de tout le mal qu'on aura fait* (*). Cet arrêt décisif et formidable sera porté un jour contre nous : peut-être est-il déjà suspendu sur nos têtes, et nous ne pensons pas à en mériter les faveurs ou en prévenir les terribles suites.

Car c'est une vérité importante de la Religion, et dont il est essentiel que nous soyons tous bien convaincus, pour la conduite de notre vie, le réglement de nos mœurs et notre destinée éternelle, avant le dernier jour, ce grand jour des vengeances, où tous les hommes cités au Tribunal du souverain Juge doivent paroître pour la justification solennelle et publique de la Justice Divine ; il y aura un jugement particulier et personnel, que chacun de nous doit subir au sortir de cette vie (**).

Ainsi, dit un Auteur également pieux et

(*) Eccl. 1 et 12.

(**) *Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium.* Il est réglé que les hommes mourront une fois, et après cela le jugement, Hebr. 9.

éloquent (*), après le court espace de quelques années qui se sont écoulées sur la terre ; après une vie souvent passée dans la vanité et les amusemens, quelquefois dans le désordre et l'excès des passions ; viendra enfin le moment marqué où nous finirons notre course, et où l'on dira de nous ce que nous avons dit de tant d'autres. *Il est mort.* Quelques larmes sincères ou simulées, quelques regrets donnés à la tendresse ou à la bienséance, accompagneront le cadavre du mort, qu'il faut bientôt enlever aux yeux effrayés des vivans.

J'accompagne en esprit l'ame qui vient d'en être séparée : la voilà entrée dans l'éternité, transportée dans cette région sombre des morts. Quelle est en ce moment sa surprise ! Seule, étonnée, éperdue, comme investie de la majesté souveraine de Dieu, elle se trouve absolument abandonnée de tout. Abandonnée du monde et des créatures : ses amis, ses parens, ses protecteurs, tout ce qu'elle avoit de plus cher au monde, l'a suivie jusques-là ; mais à l'entrée de cette terre nouvelle, sur le bord de cette région de ténèbres, tout s'est éloigné. Où sont-ils à présent ces bras de

(*) Instructions Chrétiennes en forme de lectures et de méditations.

chair, ces objets enchanteurs, cette idole trompeuse du monde? Hélas! durant sa vie elle leur a sacrifié ses biens, son repos, sa santé : dans ce moment tout a disparu, l'ame reste seule avec ses œuvres, ses regrets, sa conscience et son Juge.

Représentez-vous donc cette ame dans cette situation effrayante, dans ce moment terrible. La voilà au sortir de son corps, au lieu même où elle a rendu le dernier soupir, transportée à l'instant au Tribunal du souverain Arbitre, tremblante aux pieds de son Juge, dans l'attente formidable de son arrêt éternel. Quels objets vont s'offrir alors à cette ame étonnée! l'effrayant tableau de toute sa vie sera présenté à ses yeux, depuis le premier moment de sa raison : toutes ses pensées, tous ses desirs, toutes ses paroles, toutes ses actions, tous ses péchés entrent en jugement avec elle.

Jugement très-sévère de tous les péchés qu'elle aura commis; de ceux même qu'une conscience fausse et erronée lui aura fait commettre, lui aura déguisés, excusés, justifiés; de ceux qu'elle aura volontairement oubliés, parce qu'aussitôt qu'ils venoient se présenter à l'esprit, elle les éloignoit comme autant de pensées importunes qui troubloient les plaisirs et réveilloient les remords. Que de mystères d'iniquités,

que de péchés secrets, que de crimes dont elle ne soupçonnoit peut-être pas même l'existence lui seront alors dévoilés !

Jugement rigoureux des péchés qu'elle aura fait commettre aux autres : tant de mauvais conseils, tant de pernicieux exemples, tant d'occasions données à l'offense de Dieu et à la perte des ames ; ces discours libres et licencieux qu'on aura tenus, ces livres impies, obscènes et corrupteurs qu'on aura composés ou communiqués, ces airs libres et indécens, ces ornemens, ces parures mondaines propres à nourrir la vanité, à allumer, à entretenir les passions, ces railleries impies sur la Religion et sur ses pratiques qui auront fait perdre la foi aux foibles ou les auront portés à en rougir. Combien peut-être seront plus coupables au Tribunal de Dieu par le mal qu'ils auront fait commettre aux autres, que par celui qu'ils auront eux-mêmes commis ! Et, ce qui doit bien faire trembler ; c'est que plus les scandales qu'on aura donnés se propageront, se perpétueront, plus aussi la condamnation et les peines augmenteront, à moins qu'on ne les rétracte sincèrement et qu'on ne les répare avant la mort, autant qu'il est en soi. Les châtimens éternels du scandale croîtront avec les péchés dont il sera la cause, comme

les récompenses du bon exemple croîtront avec les fruits de vertu qu'il produira. C'est donc à bien juste titre que l'Évangile prononce anathème contre celui qui scandalise et porte au péché de quelque manière que ce soit; et qu'il déclare que ce seroit un moindre mal pour lui, qu'on lui attachât une meule de moulin au cou et qu'on le jetât au fond de la mer, parce qu'il ne perdroit que la vie du corps, et que par son scandale il perd son ame et celle des autres.

Jugement terrible des péchés qu'on n'aura pas empêché de commettre, lorsqu'on y étoit obligé. Dans mille occasions on le pouvoit et on le devoit. On étoit chargé par état de maintenir le bon ordre, de réprimer les vices, de prévenir ou d'arrêter les injustices, les scandales; et on l'a négligé par foiblesse ou par insouciance. On avoit des enfans ou d'autres à élever, à former aux bonnes mœurs, à la vertu; et on les a abandonnés à leurs penchans, à leurs défauts, qui se sont fortifiés par de mauvaises habitudes et les ont conduits à leur perte : on en répondra sang pour sang, ame pour ame. On voyoit une personne remplie de fiel et d'aigreur contre une autre; un mot l'auroit adoucie, calmée, fait revenir; et par malignité ou par crainte de

déplaire, on s'est tu ou l'on a flatté. On entendoit la médisance déchirer la réputation, l'impiété, l'irréligion débiter de funestes maximes, de sacriléges propos; un lâche respect humain a fermé la bouche, ou a porté même à en rire; ce silence, cette approbation est un crime, souvent un scandale, quelquefois une espèce d'apostasie.

Jugement redoutable du bien qu'on n'aura pas fait. Combien se rassurent parce qu'ils n'ont pas commis de grands crimes ou qu'ils n'ont fait tort à personne; quand ils devroient trembler, pour n'avoir pas pratiqué de grandes vertus, avec tant de moyens de le faire! Les cris de l'indigence et de la misère sont allés jusqu'à eux : ont-ils ouvert à leurs besoins un cœur tendre et une main bienfaisante? les malades, les ont-ils soulagés dans leurs infirmités? les affligés, les ont-ils consolés dans leurs peines? les prisonniers malheureux, les ont-ils visités dans leurs fers (*)?

Jugement formidable du bien même qu'on aura fait, par vanité, par amour propre, par respect humain ou par d'autres motifs plus coupables encore : arbre trompeur qui

(*) *Esurivi et non dedistis mihi manducare, etc.* J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, etc.

aura porté de beaux fruits en apparence, mais au fond gâtés et viciés.

Enfin, jugement effrayant des graces qu'on aura reçues et dont on n'aura pas profité ; tant de lumières, de bons mouvemens, de remords salutaires, d'exemples édifians, de moyens de salut qu'on aura négligés, méprisés peut-être, ou dont on n'aura pas tiré tout l'avantage qu'on devoit et qu'on pouvoit espérer.

Et ne pensons pas qu'il faille un long temps pour faire cette discussion : un moment suffira. Oui, à l'instant même que l'ame sort de son corps, elle trouve son Dieu, la lumière divine l'environne, l'investit tout entière ; et dans elle, comme dans un miroir éclatant, elle voit tout à la fois ses péchés, sa sentence et son sort éternel. Aussitôt les Ministres du Dieu des vengeances se saisissent de la victime, l'entraînent dans ce lieu d'horreur où les supplices seront à jamais son partage : elle y est précipitée. Hélas ! il n'y a qu'un moment que cette ame a rendu le dernier soupir ; son corps étendu sur le lit de douleur ou dans le lieu même du trépas, ressent encore un reste de chaleur naturelle : les assistans en pleurs l'entourent dans un morne silence ou poussent des cris touchans, entrecoupés de soupirs et de san-

glots, que le sort malheureux de l'ame mérite bien davantage. Le corps n'est pas encore enséveli dans la terre, et déjà l'ame est ensévelie dans les abymes éternels et dans les enfers. Il n'est plus de ressource pour elle, prières, larmes, supplications, sacrifices, tout est inutile : le règne de la miséricorde a fini, celui de la justice commence pour ne finir jamais.

Telles sont donc pour cette ame les suites terribles du jugement qu'elle vient de subir : la malédiction éternelle d'un Dieu qu'elle a pendant sa vie oublié, méprisé, outragé en abusant de ses dons et de ses bienfaits même pour l'offenser : un sort horrible fixé, irrévocable, éternel : un désespoir affreux qui met le comble à tous ses malheurs. Qu'il sera affreux, qu'il sera accablant le désespoir de cette ame qui sentira qu'elle auroit pu se procurer un bonheur immense, éternel, et qui se voit condamnée par sa faute au plus grand de tous les malheurs, sans consolation, sans espérance et à jamais sans remède ! Mais c'en est fait, le jugement est porté, le sort arrêté, le malheur à son comble. Le chaos immense se ferme sur elle, et sur les portes fermées de l'abyme, la main de Dieu grave en caractères de feu cette terrible parole : *Éternité.*

Cette épouvantable éternité qui va commencer pour elle et ne finira jamais ; ce Dieu qu'elle a perdu, qu'elle a perdu pour toujours, qu'elle a perdu par sa faute : voilà les tristes et désespérantes pensées, qui se présentent les premières à son esprit, au moment qu'elle entre dans ce séjour d'horreur, de ténèbres et de tourmens : voilà les sentimens qui occuperont, qui tourmenteront, qui déchireront à jamais son cœur, sans qu'il puisse s'en éloigner un instant.

Représentons-nous un réprouvé, plongé dans l'amertume de sa sombre douleur, absorbé dans la profondeur de ses réflexions et dans l'abyme de son affreux désespoir, se disant sans cesse à lui-même :

J'ai perdu Dieu, et en le perdant j'ai tout perdu : il devoit faire à jamais mon souverain bonheur ; j'étois fait pour le posséder, il m'avoit créé pour lui, il me destinoit à sa gloire, c'est pour cela qu'il m'avoit mis sur la terre : actuellement je devrois régner avec lui dans le Ciel, jouir éternellement de sa félicité ; et je suis la victime du plus grand des malheurs. On me l'avoit annoncé, je m'y exposois de plein gré. Insensé ! que je connoissois peu la grandeur de cette perte !

J'ai perdu Dieu, et je l'ai perdu par ma faute. Je suis damné et je pouvois me sauver. Manquois-je de secours et de moyens de salut ? Que de graces, que de lumières, que de saintes inspirations, que de bons desirs, que de remords touchans! horreur naturelle du péché, crainte salutaire de Dieu imprimée dans mon ame, exemples édifians, et qui m'excitoient au bien, sages remontrances et utiles conseils, usage des Sacremens, j'ai négligé, méprisé tous ces moyens, ou j'en ai abusé, et je suis damné. Qu'il est triste, qu'il est douloureux de voir qu'on a été comme inondé de graces, environné de secours, de moyens de salut; et malgré ces graces, ces secours, ces moyens, d'être réprouvé et à jamais malheureux ! Que des infidelles et des idolâtres soient damnés, ce sera leur faute, ils ont péché contre leur raison, contre leur conscience : mais moi, né dans le sein de la Religion, dans l'éclat des lumières, dans l'abondance des graces; malheureux ! je n'ai que trop mérité mon malheur. Je pouvois me sauver, et je suis damné (*).

(*) Les impies et les incrédules nous demandent souvent d'un ton dérisoire, si tous les infidelles seront damnés; pour avoir lieu d'inculper de cruauté et d'in-

J'ai perdu Dieu, et pourquoi? Je lui ai préféré des hommes comme moi, auxquels

---

justice, et de rendre odieuse la Religion Chrétienne, dont un des principaux dogmes est qu'on ne peut être sauvé sans la Foi en J. C.

Mais, 1.° on pourroit leur répondre avec de bons Théologiens, que la nécessité de la Foi en J. C. n'est pas plus formellement exigée dans l'Écriture, que la nécessité du baptême de l'eau. *Nul ne peut entrer dans le royaume des Cieux, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint.* (Jean 3.) Or, comme de l'aveu de tout le monde, le baptême de desir suffit et supplée à celui de l'eau qu'on ne peut avoir, la Foi de desir en J. C., ne peut-elle pas suffire également pour le salut? dans cette opinion, qui n'a rien d'opposé à la doctrine de l'Église, et qui paroît plus conforme à la justice et à la bonté Divine, tous les infidelles qui auront observé fidellement la loi naturelle et qui seront sincèrement disposés à faire tout ce qui peut plaire à Dieu, sont Chrétiens de desir et de Dieu, et pourront être sauvés; ainsi que les hérétiques de bonne foi, qui sont dans les mêmes dispositions, et qui n'ont aucun moyen de connoître leur erreur et d'en sortir.

2.° Ce qui est très-certain, c'est qu'un Dieu juste ne condamnera et ne punira personne qu'il ne soit coupable et qu'il ne l'ait mérité. Ainsi, sans vouloir prévenir à cet égard ses jugemens, qui, en ce point comme en tous les autres, seront toujours vrais et pleins d'équité, nous pouvons nous en reposer sur lui: il saura bien, quand il le faudra et qu'il sera temps, justifier ses justices aux yeux de l'Univers.

3.° Ce qui est très-certain encore, c'est que nous devons bien moins nous occuper et nous inquiéter

je voulois être agréable, ou à qui je craignois de déplaire, et qui m'en ont souvent su si peu de gré, qui m'en ont souvent si mal récompensé. J'ai sacrifié mon salut, j'ai immolé mon ame à des desirs de vengeance qui m'auroient fait moins du mal en les étouffant, à une haine qui me déchiroit le cœur, à une légère satisfaction, à une fortune qui devoit durer si peu, à un plaisir d'un moment. Quoi! pour des biens périssables, des plaisirs trompeurs et toujours détrempés d'amertume, m'être privé des biens véritables, des biens immortels! avoir pu me sauver, et m'être damné pour des riens! Hélas! il m'en auroit souvent coûté beaucoup moins pour me sauver.

J'ai perdu Dieu, et je l'ai perdu pour toujours. C'en est donc fait: mon arrêt est porté, mon sort est décidé, mon malheur est sans ressource. Il y a un Dieu,

---

du salut des autres dont nous ne sommes pas chargés, que du nôtre. C'est qu'ayant reçu tant de lumières, de graces, de moyens de salut, nous serons bien plus rigoureusement jugés, bien plus sévèrement condamnés et punis, si nous n'en avons pas fait un bon usage: on demandera beaucoup à ceux à qui on aura beaucoup donné. Voilà ce qui doit sur-tout nous occuper, nous inquiéter, à quoi souvent on pense le moins.

et jamais je ne le verrai, jamais ne le posséderai : il y a une Région bienheureuse et jamais je n'y entrerai. Terrible pensée, jamais et toujours ! Jamais de fin, jamais de consolation, jamais de soulagement, jamais la moindre lueur d'espérance ! toujours dans les larmes, toujours dans les regrets, toujours dans les souffrances, toujours dans l'amertume et les douleurs. Les années auront passé, les siècles se seront écoulés, le soleil aura mille fois fini et recommencé son cours, et le damné ne fera encore que commencer sa cruelle éternité.

Plein de cette affreuse pensée, le pécheur se livre à toute l'horreur de son désespoir ; et par un excès de fureur et de rage, il se tourne contre lui-même, il maudit son sort, et voudroit pouvoir s'anéantir. Il maudit l'être qu'il a reçu, le sein qui l'a porté, le jour funeste qui l'a vu naître, les parens qui, par leur foiblesse ou par leurs mauvais exemples, ont causé sa perte, la vie qu'il a menée, les crimes qu'il a commis, les détestables plaisirs qu'il a goûtés. Tout est fini pour lui : il ne lui reste que son malheur, qui commence toujours pour ne finir jamais.

Ah ! tandis qu'il en est temps encore, profitons des momens qui nous sont accordés,

cordés, comme le feroient les infortunées victimes des vengeances divines, s'il leur étoit donné de revenir sur la terre. Quel bon, quel saint usage ne feroient-ils pas de ces précieux momens, pour éviter de retomber dans un si grand malheur! Loin d'éloigner, de fuir comme nous ces tristes, mais salutaires pensées, elles seroient sans cesse présentes à son esprit, elles ne les quitteroient pas un instant. Pensons-y, du moins souvent, selon l'avis du Sage, et nous ne pourrons nous résoudre à commettre le péché. *Dans toutes vos actions, souvenez-vous de votre fin dernière, et vous ne pécherez jamais* (*).

Quelque affligeante, quelque lugubre donc que soit la pensée de la mort, rappelons-la souvent à notre souvenir : du sein même des ombres dont la mort est environnée, sortiront les plus vives lumières, les plus utiles conseils. Allons quelquefois méditer sur les tombeaux : nous y lirons l'arrêt immuable porté contre tous les enfans d'*Adam*, contre nous-mêmes. Chaque jour, chaque heure, chaque moment il s'exécute. A l'instant où je parle, il y a des milliers d'hommes qni rendent leur der-

(*) Eccl. 7.

nier soupir et qui commencent leur éternité. La terre entière n'est qu'un vaste théâtre, toujours couvert de quelques cadavres nouveaux, et un abyme immense qui s'ouvre pour les engloutir. Nous le savons, nous ne pouvons douter que le même sort nous attende, et peut-être bien plutôt que nous ne le croyons ; et cependant nous avons mille peines à nous le persuader. Hommes mortels et toujours mourans, nous vivons comme si nous ne devions jamais mourir ; nous éloignons même la pensée de la mort, comme si en éloignant la pensée nous pouvions éviter ou éloigner la mort elle-même. Ainsi vivons-nous dans l'oubli de l'affaire la plus importante de notre vie, de la seule importante ; quand nous avons tout à craindre si nous la faisons mal, si nous la manquons : semblables à ces stupides victimes, qu'on mène au trépas, et qui ne savent craindre la mort qui les menace, que lorsqu'elles sentent le coup qui les frappe. *Louis XIV* pensoit mieux. Il étoit dans la chambre de la Dauphine de Bavière, épouse de son fils, au moment où elle expiroit. On lui proposa de sortir, pour se dérober à l'horreur de ce spectacle. *Non, non,* répondit-il, *il est bon que je voie comment meurent mes semblables.*

Voilà, dit-il au Dauphin, *ce que deviennent les grandeurs*.

Nous mourrons tous. Formés de la même boue, nous tendons tous à la même fin: la mort nous citera tous devant elle, nous appellera tous par notre nom, vous telle année, tel jour, demain, peut-être aujourd'hui. Après un certain nombre d'années, il y aura dans les villes des hommes nouveaux, dans les maisons de nouveaux habitans, dans ce monde un monde nouveau. Ceux qui l'habiteront alors, diront ce que nous disons aujourd'hui: *Nous mourrons tous*. On fera sur nous les mêmes réflexions que nous faisons sur les autres: les fera-t-on avec plus de fruit? en deviendra-t-on meilleur? Selon les apparences, il en sera d'eux comme de nous: on entendra ces vérités, on assistera à des funérailles, on en sera touché, on fera des résolutions et des projets de changement: après quoi on se retirera, on se dissipera, de nouvelles idées plus frivoles dissiperont ces idées salutaires; et quand la mort viendra, on sera presque aussi surpris que si jamais on n'en avoit entendu parler.

O hommes! quel aveuglement est le nôtre! Nous convenons que notre vie n'est qu'un souffle; et sur un fondement si fra-

gile, nous voulons élever des édifices immenses. Nous portons nos vues bien loin au-delà de nous, au-dessus de nous; et nous ne voyons pas le tombeau qui s'ouvre sous nos pieds. Hélas! ne formons-nous des projets que pour les voir anéantis? N'ourdissons-nous une trame que pour la voir presque aussitôt coupée que commencée? Nous nous repaissons d'idées flatteuses, d'objets vains; et la mort impitoyable vient tout renverser, tout détruire. Ce jeune homme, à la fleur de son âge, n'a l'imagination remplie que de jeux, de divertissemens, de plaisirs; il voit s'ouvrir devant lui une carrière qui lui paroît immense: la mort le laisse avancer quelques pas; et fondant tout-à-coup sur lui, elle l'arrête au commencement de sa course; et par une fin imprévue, tragique peut-être, elle porte la consternation dans ceux de son âge, tout effrayés d'entendre dire, *un tel est mort*, quand ils pensoient nouer une partie de plaisir avec lui. Cette jeune fille, tout occupée d'elle-même, du monde, d'ornemens, de parures, pare la victime que la mort est prête à immoler. Elle se contemple dans le miroir que lui présente la vanité, et elle ne voit pas derrière elle la mort qui la menace. Le destin cruel tient le trait suspendu: il n'attendoit que

ce moment pour porter son coup ; et au milieu de cet étalage de vanité, de mondanité, cette victime tombe toute tremblante, toute palpitante.

Ce qui n'est pas moins terrible, c'est que la mort nous dépouillera de tout ; honneurs, richesses, plaisirs, dignités, amis, liaisons : il faudra tout quitter. De tout ce qu'on avoit sur la terre, il ne restera que le tombeau pour partage. A l'égard de tout le reste, il faudra dire et prononcer cette parole triste et lugubre : *Je laisse, je laisse....* ah ! dites plutôt, *on m'enlève, on m'arrache.* Il faut tout quitter, et tout quitter sans délai, et tout quitter sans retour : la bière et le tombeau, les vers et les cendres ; c'est tout ce qui nous reste. Hommes insensés ! étoit-ce donc pour cela qu'il falloit former tant de desirs et de projets, se livrer à tant de sollicitudes et de soins, courir avec tant d'inquiétudes et d'injustices après la fortune, allumer tant de guerres, répandre tant de sang, désoler, ravager tant de provinces et de Nations ? A quel terme tout cela devoit-il aboutir, ou plutôt dans quel abyme, dans quel gouffre devoit-il être englouti à jamais ?

Enfin, ce qui est encore plus terrible et plus digne de toutes nos réflexions, c'est que

la mort décidera de tout pour toujours. L'arbre tombera un jour, et il tombera à droite ou à gauche, selon la pente qu'il aura prise durant la vie. Toute l'éternité nous serons ce que nous aurons été au moment de la mort. Mourons-nous en état de grace : notre sort est fixé, nous voilà heureux pour toujours. Mourons-nous en état de péché : notre malheur est affreux, et il l'est à jamais. La mort n'est qu'un moment, et ce moment fatal décide d'une éternité.

O mort, que les jugemens que tu fais porter sont droits et justes ! que les sentimens que tu inspires sont vrais et salutaires ! Eh ! qui, en effet, s'il méditoit ces grandes vérités, pourroit résister à leur force ? Qui est-ce qui s'attacheroit si follement à la vie ? Qui est-ce qui se nourriroit de tant de projets inutiles, d'illusions chimériques, d'objets périssables, s'il entendoit la voix de la mort qui lui crie, que tout n'est que néant, que vanité, hormis de servir Dieu et de lui plaire ? Qui est-ce qui s'attacheroit si éperdument aux biens de la terre, et leur sacrifieroit son repos, sa santé, sa vie, son ame, les biens éternels.

Disons-nous donc souvent avec le Poëte (*) :

Nous passons comme une ombre vaine ;
Nous ne naissons que pour mourir.
Quand la mort doit-elle venir ?
L'heure en est incertaine.

La mort, à tout âge, est à craindre ;
Chaque pas conduit au tombeau ;
Tous nos jours ne sont qu'un flambeau
Qu'un souffle peut éteindre.

Je vois un torrent en furie
Disparoître après un moment :
Hélas ! aussi rapidement,
S'écoule notre vie.

Dans nos jardins la fleur nouvelle
Ne dure souvent qu'un matin :
Tel est, mortels, votre destin ;
Vous passerez comme elle.

La mort doit tout réduire en poudre ;
Vous mourrez, superbes guerriers :
N'espérez pas que vos lauriers
Vous sauvent de la foudre.

Vous qu'on adore sur la terre,
Vous périrez, vaine beauté :
Vous avez la fragilité
Comme l'éclat du verre.

(*) Opuscules sacrés et lyriques. Cette petite pièce peut se chanter sur l'air connu : *Bénissez le Seigneur suprême.*

Pourquoi donc cette attache extrême
Aux biens, aux honneurs, aux plaisirs ?
Hélas ! tout ce qui doit finir,
Mérite-t-il qu'on l'aime ?

« Allez, ô aveugles mortels, pourroit-on leur dire avec un autre Poëte moral que nous avons déjà souvent cité (*), allez amasser des richesses, remplissez vos coffres d'or et d'argent, revêtez-vous d'habits de soie les plus précieux, briguez les emplois éclatans, montez au faîte des grandeurs. Hélas ! de si belles choses sont d'une courte durée. Ce sont de beaux songes et de belles chimères, que souvent la fortune vous ôte, que la mort détruit, et qui s'échappent sans retour comme une vaine fumée.

» Reconnoissez votre erreur, pendant qu'il en est temps encore. O ames corrompues, ô cœurs avilis ! pourquoi, à l'imitation des bêtes, ne tournez-vous vos regards que vers la terre ? pourquoi ne les élevez-vous pas vers les célestes demeures ? C'est là qu'est placé le monde véritable : c'est là que ceux qui craignent et servent Dieu,

(*) *Palingène*, que nous nous sommes permis ici et ailleurs de traduire librement et d'abréger, en retranchant bien des longueurs, des inutilités, des choses que le goût désapprouve et que nous avons tâché de remplacer par de meilleures.

doivent recevoir une véritable vie : c'est là qu'on cesse d'être sous la puissance de la fortune et de la mort : c'est là que sont les vraies richesses et les vraies délices, que le Tout-puissant réserve pour les seuls sages.

» C'est donc pour l'acquisition de ces choses, qu'il faut apporter toute votre attention et tous vos soins, tandis que les destins vous le permettent et que le Ciel vous en donne le loisir. Hélas ! la vie des hommes ne dépend-elle pas d'un cheveu délié ? ne voit-on pas les choses humaines ne durer que très-peu de temps, et se dissiper bientôt comme une fumée légère ? Où sont à présent tant de Rois enorgueillis de leur puissance ? Que sont devenus tant de Grands, qui s'estimoient comme des Dieux sur la terre ? Ils ont disparu : leurs ossemens desséchés pourrissent dans de superbes mausolées ; et peut-être leurs ames, privées des demeures célestes, sont-elles dans les enfers où elles reçoivent la juste punition de leur faste et de leurs crimes. Ah ! qu'ils voudroient à présent être revêtus de leur corps ancien ou de membres nouveaux ! On les verroit mépriser les honneurs et les richesses, mener une vie pure et sans tache, afin de se concilier la Divinité par la sainteté de leurs mœurs, et de

jouir après leur mort des demeures célestes. Mais leurs regrets sont inutiles, et c'est être sage en vain que de l'être trop tard.

» Qu'on se hâte donc de plaire à l'Être suprême par ses vertus, et qu'on s'efforce de gagner le Ciel par un mépris généreux de tous les biens terrestres. Apprenez, par l'exemple du sage, à faire peu de cas des choses humaines, à mépriser les commodités fugitives de la vie présente, pour vous assurer les délices d'une vie future, que Dieu a promises et réserve aux gens de bien.

» C'est ainsi, continue *Palingène*, que sur le sommet des montagnes de Galatie, vivoit de mon temps un Sage. Il passoit sa vie dans une cabane : il étoit maigre, avoit la barbe longue, étoit grossièrement vêtu : son air et son visage étoient vénérables. Il possédoit une profonde érudition, étudioit la Nature, la contemploit et adoroit son Auteur. Il habitoit un hermitage écarté de tout commerce : car le sage fuit le commerce du grand monde. La sagesse est odieuse au commun des hommes, parce qu'elle diffère infiniment de leurs mœurs et les condamne. Le sage se retire du vulgaire, pour n'être pas le témoin de tant de forfaits et d'actions honteuses qui dé-

shonorent l'humanité, pour s'appliquer plus librement à la connoissance de la vérité et à la méditation des choses célestes.

» Instruit par la renommée, du mérite et des vertus de celui dont je parle, je fus curieux de le voir. J'entrepris un long voyage, et je montai au sommet du mont sacré où il faisoit sa demeure. Je trouvai ce vieillard respectable, assis sous un rocher exposé au soleil. Après nous être réciproquement salués, il m'engagea de m'asseoir près de lui : ce que je fis. Je lui demandai pourquoi il avoit choisi un pareil genre de vie, et comment il pouvoit demeurer ainsi sur ces rochers, où manquoient toutes les choses les plus nécessaires aux usages de la vie humaine.

» Ce saint homme me répondit de la sorte: J'ai vécu autrefois dans les villes, quand je croyois qu'il n'y avoit rien autre chose à desirer que les richesses et les commodités de la vie présente. Je suivois l'exemple et l'erreur du vulgaire. Je me plaisois à la compagnie des hommes, et je m'empressois de me livrer à leurs plaisirs vains et déréglés. J'étois trompé sans cesse par les apparences d'un bien séducteur, et qui n'étoit qu'illusion. Mais quand, par les secours de l'âge, j'eus acquis une prudence

plus consommée, je fis une plus sérieuse étude des mœurs et des actions des hommes. Je découvris bientôt qu'il n'y avoit, dans la plupart d'entr'eux, que crimes, fourberie et scélératesse, couvertes du beau nom de probité et d'honneur. Je vis la vertu confondue avec le vice, et le vice décoré du nom de la vertu. Je vis les innocens exposés aux supplices ou enfermés dans de tristes cachots, et les coupables marcher tête levée avec impunité et braver la justice. Je vis le pauvre opprimé, dépouillé, et le riche insultant aux pleurs des malheureux. Je vis la bonne foi faire place à l'injustice, et la pudeur céder à l'effronterie. Je vis revêtir d'honneurs et de dignités des hommes qui n'en méritoient pas le nom. Je contemplois mille gens, qui n'avoient pour s'enrichir d'autre talent que le larcin et la fraude, et dont les actions honteuses et criminelles les rendoient dignes du dernier supplice.

» Voilà ce qui me força de quitter le commerce des hommes et de fuir le séjour des villes. J'ai trouvé plus de sureté au milieu de ces déserts, et j'ai formé le dessein d'y passer le reste de mes jours. La vie la plus dure a pour moi des douceurs parmi ces rochers arides ; et quoique la Nature marâtre semble y refuser les choses les plus

nécessaires aux besoins de la vie, par un effet admirable de la Providence divine, elles ne m'ont jamais manqué. J'ai toujours eu ce qu'il me falloit, parce qu'il me falloit peu. Celui qui préfère la vie de l'esprit à celle du corps, se contente du simple nécessaire.

» Car il faut que vous sachiez qu'il y a deux vies ; une qui regarde le corps ; c'est celle des insensés et du peuple imbécille, qui n'ayant aucune élévation dans ses idées, les a continuellement tournées vers les choses terrestres et sensibles, et suit aveuglément ses appétits déréglés : cette vie lui est commune avec les animaux et les bêtes les plus stupides. L'autre vie, au contraire, qui est celle de l'esprit, nous élève en quelque sorte au-dessus des sens et de la matière, par la raison ; cette noble faculté qui nous distingue de la brute, et nous rend presque semblables à la Divinité. Mais comme je m'apperçois que vous êtes attentif à mes paroles, je vais vous expliquer ce que bien des personnes ne savent pas, ou du moins à quoi elles ne pensent pas assez.

» Il est certain que l'homme n'est pas seulement composé du corps, mais qu'il l'est encore de l'ame, qui est la source et le principe de notre vie. Quelques gens, et

même des Philosophes, (car il n'y a pas d'absurdités et de rêveries que quelques-uns d'eux n'aient dites) ont prétendu que cette ame étoit mortelle, qu'elle subissoit la destruction avec le corps, naissoit, croissoit et périssoit avec lui. Mais il n'est que des hommes dépravés et corrompus, livrés aux plaisirs charnels, aux vices et à l'impiété, qui puissent adopter un tel système. Ils desirent qu'il soit vrai, parce qu'ils redoutent les justes supplices qu'ils ne cessent tous les jours de mériter : ils n'ont d'autre ressource qu'un pareil délire, pour se soustraire aux perpétuels et déchirans reproches d'une conscience justement inquiète et alarmée.

» Mais il est une autre partie des hommes, qui, enflammés de l'amour de la vertu et remplis d'horreur pour le vice, croient avec plus de fondement que l'ame est immortelle, et qu'elle survivra certainement à la destruction de ce corps fragile et périssable. Ils se félicitent de cette glorieuse et consolante immortalité, parce qu'ils espèrent des récompenses dues à la vertu, et qu'ils comptent jouir, après celle-ci, d'une vie bien plus excellente. Assurément, le sentiment de ces derniers est le meilleur et de beaucoup préférable. Dans le doute même, l'opinion des honnêtes

gens doit toujours être préférée à celle des libertins et des méchans. Il y a beaucoup plus de sureté et de gloire à se joindre au parti des justes et des gens de bien, qu'à suivre celui des impies et des pervers; et l'on peut dire qu'on doit moins examiner ce que certaines personnes ont avancé, que ce qu'elles ont été et quelle conduite elles ont tenue.

» Mais je vais mieux vous prouver encore l'immortalité de l'ame par le raisonnement suivant. S'il existe un Dieu, comme on ne peut en douter, il est essentiellement juste: car, sans cela, il ne pourroit être Dieu. Or, si tout périt avec le corps et qu'il n'y ait point pour l'homme d'autre vie que celle-ci, il s'ensuit qu'on doit regarder Dieu comme injuste et comme méchant. Car ne voit-on pas tous les jours, dans ce monde, prospérer les impies et les scélérats? Ils sont comblés de richesses, d'honneurs, de dignités, et même revêtus de l'autorité souveraine: ils pèchent avec impunité, et jouissent, jusqu'à la fin de leur vie, d'un sort heureux. On voit, au contraire, les bons et les justes opprimés par l'injustice et la tyrannie, en proie à l'adversité et aux disgraces de la fortune, tourmentés par la pauvreté et les maladies, porter jusqu'au tombeau le sort le plus

malheureux : ou Dieu est injuste et méchant de souffrir de pareilles choses qu'il lui seroit si facile d'empêcher; ou il faut convenir qu'il est une autre vie dans laquelle l'ordre sera rétabli, le crime puni et la vertu récompensée. Il faut donc absolument convenir que les ames ne sont point détruites par la mort, mais qu'elles survivent ; ou il faudroit accuser Dieu d'injustice et de cruauté même : car il n'auroit fait la plupart des hommes que pour les rendre malheureux dans cette triste vie, qui est bien plutôt le séjour de la misère que du bonheur. On y est sans cesse en butte aux maladies, à des accidens sans nombre, à mille incommodités; et après avoir passé une vie aussi désagréable, remplie de tant de travaux, il faut subir une mort irrévocable pour être mis dans le tombeau et y devenir la vile pâture des vers. O la belle vie ! le beau présent du Ciel ! l'heureuse patrie ! L'homme y naît parmi les animaux et les bêtes féroces : il vit parmi des insensés, des méchans et des impies : il y souffre de la douleur, il est dans les gémissemens, et meurt enfin, souvent, après de longues et de douloureuses maladies, pour être éternellement anéanti. Encore une fois, il faut reconnoître que l'homme a été créé le plus malheureux des

êtres par un Dieu cruel, injuste et mauvais, ou qu'il existe après celle-ci une autre vie où les ames, au sortir de leurs demeures terrestres, recevront les récompenses ou les peines qu'elles auront méritées.

» Conservez, me dit le vieillard, ces choses au fond de votre cœur : car, si on les débite aux insensés, ils s'en moquent; aucune lumière ne peut éclairer de pareils aveugles. Pour vous, continua-t-il, croyez fermement et tenez pour certain que la nature de l'esprit est immortelle. C'est là indubitablement la base, le fondement du salut. Ce sont, après l'existence d'un Dieu vengeur du crime et rémunérateur de la vertu, les premiers et les grands principes de la morale, sans lesquels elle ne peut raisonnablement subsister.

» Je ne puis assez m'étonner qu'il y ait des hommes, qui puissent croire que l'ame et le corps sont détruits ensemble. Quand même cela seroit, on devroit s'en taire. La plupart des hommes sont méchans : ils seroient capables de tous les crimes, s'ils croyoient l'ame mortelle, et qu'ils ne craignissent pas les punitions qui lui sont destinées après cette vie. Ils ne tarderoient pas à confondre le permis avec le défendu, et ils se précipiteroient dans les plus grands

forfaits. C'est aussi l'espérance de jouir d'un bonheur éternel et d'être toujours unis à Dieu, qui engage à la pratique de la vertu. La Religion, la piété, l'honneur, la probité seroient absolument détruits, si les hommes croyoient ne se pas survivre. Le peuple, à moitié féroce, doit être arrêté par un frein et par la crainte des punitions. Son esprit est naturellement porté au mal, il ne va pas de lui-même au bien, et la vertu lui est à charge : il ne demande qu'à en secouer le joug. Non, il n'est pas d'honnête homme, qui ose dire ouvertement que l'ame soit mortelle. Presque toutes les nations, même les plus barbares, d'une voix unanime, sont persuadées de la vérité incontestable de l'immortalité de l'ame. »

Eh! pouvons-nous ajouter ici, avec un Orateur Académicien (*), comment se

(*) M. *Thomas*, dans son éloge académique de *Descartes*. Nous observerons à ce sujet que cet illustre Philosophe, n'ayant point dans ses *Méditations philosophiques* parlé de l'immortalité de l'ame, ses ennemis ne manquèrent pas de profiter de ce silence, pour l'accuser de n'y pas croire. Mais il nous apprend lui-même dans une de ses Lettres, qu'ayant établi clairement dans cet Ouvrage la distinction de l'ame et de la matière, il résultoit nécessairement de cette distinction, que l'ame par sa nature ne pouvoit périr avec le corps. Ce n'étoit donc pas seulement comme Chré-

refuser à un dogme si consolant et si doux! Peut-on croire à un premier Être, juste et bienfaisant, sans croire qu'il récompensera l'homme vertueux qui tâche de lui ressembler? Cette espérance n'est-elle pas le soutien de l'homme dans le malheur, son appui dans sa foiblesse, son encouragement dans ses vertus? Ah! sans doute, il faut qu'il y ait un monde tout différent, où les inégalités cruelles de celui-ci soient réparées, où l'homme juste soit remis à sa place, où les oppressions cessent. Il faut que celui qui a souffert ou qui est mort pour la vertu, puisse dire à Dieu : *Être juste et bon, je ne me repens pas d'avoir été vertueux.* Comment donc peut-il y avoir des hommes, qui renoncent volontairement à une si douce espérance? Pour moi, si j'avois le malheur de douter de ce dogme, je chercherois bien plutôt à me faire illusion. Je me garderois bien d'ôter cette consolation aux foibles, ce frein aux hommes puissans, cette ressource d'un avenir à tous les malheureux.

« Il est aisé, maintenant, continua-t-il,

tien, (car il respecta toute sa vie les vérités révélées, dont l'immortalité de l'ame fait partie) mais même comme Philosophe, qu'il croyoit que l'ame est immortelle.

de concevoir ce qu'il faut entendre par la vie de l'esprit, dont je vous ai parlé et que je vous ai dit être bien différente de celle du corps. Celle-ci est le partage de ces hommes charnels et mondains, qui recherchent avec empressement les honneurs, les emplois et les distinctions; qui sont avides de louanges sans vouloir les acquérir par la vertu; qui n'ont d'autre desir que de plaire aux yeux des hommes, sans se mettre en peine de plaire aux yeux de Dieu : ils font leur unique étude d'amasser des richesses par toutes sortes de voies : ils sont enchaînés par la luxure, et se livrent sans pudeur à tous les plaisirs de la chair les plus honteux : ceux de la table font leurs delices, et ils ne sont occupés que du soin de satisfaire tous leurs penchans. Ces sortes de gens sont méprisables, sans doute, et ils doivent, à juste titre, être regardés comme des hommes charnels, par l'amour qu'ils ont pour leur chair. La vie de tels gens diffère peu de celle des bêtes.

» L'homme, au contraire, qui est peu flatté des dignités et des louanges humaines, qui a pour les plaisirs de la terre un généreux mépris, qui se conserve pur et chaste, et s'applique à honorer Dieu par une piété

sincère ; celui-là, assurément, vit de la vie de l'esprit. Elle consiste donc à soumettre à l'esprit le corps et ses affections déréglées, à mettre un frein à la volupté, à dompter les inclinations de la chair, à mépriser tous les biens de la terre, pour ne desirer que d'acquérir ceux du Ciel, qui est en effet la patrie des esprits et le séjour de la félicité. C'est là, qu'après leur mort, les ames justes et brillantes de leurs vertus doivent aller jouir du bonheur de Dieu même, et recevoir une récompense sans bornes et sans fin.

» Pour parvenir à ce bonheur, il faut, pendant sa vie, appliquer son esprit à la lecture et à l'étude des livres de morale. C'est à ces écrits que l'homme spirituel et sage doit s'attacher : il doit en faire jour et nuit sa principale occupation ; il doit se plaire à les relire souvent, à en parler, à les méditer sans cesse. Car la bonne lecture nourrit l'esprit, comme la mauvaise le corrompt et lui fait autant et plus de tort qu'une mauvaise nourriture à la santé.

» Pour détacher de plus en plus son cœur des choses terrestres, il doit souvent encore réfléchir en lui-même sur la misérable condition de cette vie, sur sa courte durée, et sur les maux sans nombre qui l'accompagnent et qui doivent la faire re-

garder par l'homme sensé, plutôt comme une mort continuelle que comme une vie véritable. Hélas ! s'il y a quelque bien et quelque avantage en cette vie, qu'il est fragile et peu durable! Tout ce qu'il a de plus beau et de plus merveilleux sur la terre, n'est qu'un amusement puéril, de beaux songes et de magnifiques rêveries. Le présent s'envole et entraîne avec lui tout ce qui avoit fait l'objet de nos plus ardens desirs. Celui qui s'est fait une douce habitude de méditer souvent sur toutes ces choses, n'est pas long-temps à se détacher de l'amour du monde. Plein d'horreur pour la terre, il élève ses pensées vers le Ciel. Il goûte dès cette vie un vrai bonheur et s'en assure; quand il sera dépouillé de cette chair corruptible, un plus grand encore, au milieu d'un fleuve de délices dont les Cieux sont arrosés.

» Mais qu'il est peu de gens dans le monde qui soient touchés de ces belles, de ces nobles pensées, et qui, pleins de mépris pour les choses d'ici-bas, s'élèvent au Ciel sur les ailes de l'espérance ! Ceux qui ne pensent qu'à la terre, ne se soucient pas beaucoup des choses célestes. La plupart des hommes sont même parvenus à un tel point de délire, qu'à peine les croient-ils,

et qu'ils se moquent de ceux qui leur en parlent. De là leur ardeur pour les richesses et pour tout ce qui flatte leurs sens. O mortels, attachés à la terre, qui ne différez des brutes que par la seule figure, apprenez qu'il est des choses infiniment meilleures, que Dieu n'accorde ni aux hommes charnels ni aux méchans, je veux dire, la piété, la justice, et sur-tout la sagesse qui l'emporte sur toutes les choses du monde. Celui qui possède ces seuls véritables biens, est une divinité mortelle ou un homme immortel, et qui peut à juste titre espérer des félicités inexprimables après sa mort. Celui, au contraire, qui ne s'occupe que des biens terrestres et se souille de vices, ne peut avoir aucun droit au bonheur céleste, et sera précipité, à la fin de ses jours, dans les abymes éternels. Malheur à celui qui ne le croit pas ou le révoque en doute! Quand il aura cessé de vivre, il le croira, mais trop tard. Il vit à présent dans la joie et dans les délices, et c'est ce qui le rend impie ou incrédule : mais sa joie et ses plaisirs se changeront en larmes amères.

» Pour vous qui avez le cœur juste et pieux, et une ame plus élevée, cessez de vous embarrasser des choses de la terre,

apanage ordinaire des insensés et des méchans. Ne vous fondez pas sur des biens aussi périssables, que la mort ravit en peu de temps, et qui n'ont pas plus de consistance qu'une nuée légère : ou ne vous en servez qu'autant que l'exigent les besoins indispensables de la vie. Que tous vos desirs se tournent vers le Ciel. Que tout votre esprit s'applique aux choses célestes. C'est là que sont les vrais biens qui doivent durer toujours. Qu'ils deviennent donc le noble objet de toute votre ambition. J'avoue qu'il paroît difficile de les acquérir ; mais la grandeur de la récompense rend faciles et même agréables les plus pénibles travaux. Les grandes choses conviennent aux grandes ames, et les nobles entreprises aux hommes courageux.

» La vie présente n'est qu'un passage, et s'évanouit comme une vapeur. Dieu vous a donné le Ciel pour patrie : souhaitez donc avec ardeur de parvenir à ces demeures bienheureuses, afin d'y vivre dans une félicité sans bornes, débarrassés d'une chair impure et caduque, exempts de travaux et de maladies. Desirez de sortir de ce triste lieu d'exil : car la terre, en effet, mérite-t-elle un autre nom ? Méprisez cette vie fragile et misérable. Il n'y a qu'un insensé qui puisse chérir une vie pareille.

Encore

Encore une fois, il en est une autre que vous devez attendre après celle-ci, et qui ne sera plus sujette ni aux douleurs, ni aux calamités, ni à l'empire de la mort. Elle sera accordée à ceux qui auront servi Dieu par un culte pieux, qui n'auront point mis leur espérance aux choses de la terre, qui se seront maintenus purs, chastes, innocens, partisans de la vérité et de la justice.

» Mais, pour nous engager efficacement à devenir tels, il n'est rien, sans doute, de plus propre que la persuasion de l'immortalité de l'ame. Elle est le principe et le fondement le plus solide de toutes les vertus, qui, sans elle, ne sont souvent que déguisement et dissimulation, parce qu'elles se bornent au temps et se concentrent dans le cercle étroit de la vie présente. Mais donnez à l'homme l'immortalité pour règle de sa conduite et pour mobile de ses actions, il sera solidement et constamment vertueux, parce que le plus grand de tous les intérêts l'animera, le soutiendra. Si l'on pensoit à l'immortalité et qu'on agît toujours dans cette vue, tous les cœurs seroient le sanctuaire de la vertu; la paix, l'équité, la bonne foi régneroient sur la terre, et le monde seroit l'image d'un paradis de délices.

» Quelle élévation ne donne-t-elle pas aussi à nos sentimens ! Je suis immortel : voilà le plus beau de mes noms, le plus estimable de mes titres et ma véritable grandeur. Tout le reste périra pour moi avec mon corps : mon ame seule subsistera éternellement. Sous ce point de vue, elle vaut plus que tous les biens du monde ; sa dignité est plus grande que celle de tous les Rois de la terre, et le seul titre d'immortel nous honore plus que tous les honneurs de l'univers. Dans la sublimité de ses sentimens, l'homme craindra de se déshonorer par l'infamie des vices, de se dégrader par l'esclavage des passions, de s'avilir par l'attache aux choses humaines. Élevé au-dessus du monde et des sens, il devient grand de la grandeur de Dieu même, immortel et en quelque sorte divin comme lui.

» A ne considérer l'ame de l'homme que dans l'état de misère et de souffrance où elle est en ce monde, ensévelie dans la matière, enfermée dans la prison de son corps, gémissant dans un séjour de larmes ; on seroit tout surpris de son sort, et l'on se demanderoit : comment un être si noble en lui-même, est-il réduit, est-il placé, est-il avili d'une manière si peu digne de lui et de son auteur ? Mais quand, éclairé des lumières de la foi, on vient à penser que,

si cette ame est dans cet état, ce n'est que pour un temps; que Dieu l'a placée dans ce monde comme dans un lieu d'exil pour mériter la céleste patrie; qu'un jour cet exil finira, ses liens seront rompus; que sortie du sein de Dieu, elle doit y rentrer un jour pour y vivre à jamais; et qu'alors rentrée dans la région des vivans, elle y régnera, elle y jouira du bonheur de Dieu même.

» A cette vue et dans cette grande destination de notre ame, je ne suis plus surpris de ce que la Religion m'apprend que Dieu a fait pour elle. Ce qui me surprend, c'est que tant de Chrétiens en fassent si peu de cas, ou s'ils lui donnent leur estime, qu'ils lui refusent leurs soins. Peut-on dire qu'ils connoissent la dignité sublime et la noble destinée de leur ame, eux qui ne sont occupés que d'une chair périssable, et négligent un esprit immortel. S'ils en étoient aussi convaincus qu'ils devroient l'être, les verroit-on s'avilir, se dégrader en s'attachant éperdument aux faux biens, aux vanités, aux illusions, au néant de cette vie? Verroit-on ce qu'on voit si souvent dans le monde, des hommes ne s'estimer, ne se faire valoir que par des avantages purement extérieurs, par l'amas des richesses, par l'élévation du rang, par l'éclat des parures?

Une ame qui ne s'estime que par-là ; ne semble-t-elle pas oublier la grandeur de son être, la sublimité de ses destinées ? Hommes immortels, estimez ce que vous êtes et non ce que vous avez, et comprenez enfin qu'il n'est rien de si grand dans l'homme que l'homme même. Quel malheur et quelle honte pour vous, si étant si grands par la dignité de votre nature, vous veniez à dégénérer par la bassesse de vos sentimens et par l'indignité de votre conduite ? Quand on voit une âme destinée pour le Ciel, s'empresser, s'accabler de soins, de fatigues et de travaux pour des biens fragiles et trompeurs ; quand on voit une ame avide ne chercher qu'à accumuler, qu'à entasser des trésors périssables, à les enfouir dans une terre qui ensévelira sa dépouille mortelle, sans daigner jeter les yeux vers le Ciel qui lui est offert ; quand on voit une ame mondaine passer les heures, les journées entières auprès d'un miroir où sa vanité se contemple, tout occupée à parer un corps, à orner une idole : Ame spirituelle, ame immortelle, doit-on lui dire, à quoi pensez-vous ? de quoi vous occupez-vous ? tant de soins, de peines, de pensées pour un corps qui doit périr, pâture destinée aux vers ; et si peu pour une ame destinée à la possession éternelle d'un Dieu !

Devrions-nous avoir d'autre soin à cœur, d'autre occupation essentielle en ce monde, que celle d'orner notre ame de vertus et de mérites, de la rendre digne du céleste héritage qui l'attend ? Nos espérances nous élèvent au Ciel : portons-y nos cœurs et nos vœux : gardons-nous de nous laisser avilir par la contagion des biens périssables : laissons passer sous nos pieds le torrent des choses humaines. Si par notre condition nous sommes forcés de vivre dans le monde, souvenons-nous que ce n'est que pour en être ou les modèles par nos vertus, ou la condamnation par l'opposition de mœurs, ou les vainqueurs par la supériorité de nos sentimens.

» La pensée de l'immortalité de l'ame n'élève pas seulement l'homme, elle adoucit encore l'amertume de toutes nos peines, elle nous console dans toutes nos afflictions, quelque grandes, quelque sensibles qu'elles puissent être ; et n'eût-elle que cet inestimable avantage ; quand elle ne seroit pas aussi certaine qu'elle est, nous devrions desirer qu'elle le fût. Si dans ce déluge de maux dont notre misérable condition est comme inondée, nous n'avions, pour nous consoler dans la vie, que la vie elle-même ; quel seroit notre sort ! Mais au milieu de tant de sujets de chagrins et de peines, l'im-

mortalité vient-elle se présenter à nos yeux, et faire luire le céleste flambeau de ses splendeurs éternelles ? quoi de plus capable d'alléger le poids des maux , auxquels l'homme est condamné durant le cours de sa vie mortelle !

» Qu'est-ce, hélas ! que notre vie sur la terre ? Nous semblons n'être au monde que pour souffrir : nous naissons dans les pleurs, nous vivons dans les amertumes , nous mourons dans les souffrances : voilà notre course. Nous souffrons tous ; c'est le partage des enfans d'*Adam*, depuis le berceau jusqu'au tombeau , depuis le sceptre jusqu'à la houlette : on souffre dans tous les temps , on souffre dans tous les états. Combien ne se nourrissent que du pain de leurs larmes, ne comptent leurs jours que par leurs malheurs , et voient chaque moment augmenter le nombre et l'amertume de leurs douleurs ! Que de troubles, d'inquiétudes , d'agitations , de peines secrètes auxquelles l'esprit et le cœur sont livrés en proie ! On voit des pères affligés , des mères désolées, des épouses noyées dans leurs larmes, des mariages divisés , des enfans victimes ou cause du malheur ; des pauvres dans l'indigence , des captifs dans les fers, des malades dans la langueur et dans les souffrances. La santé la plus robuste dé-

périt, l'esprit baisse, le corps s'affoiblit, mille infirmités viennent l'assaillir. Voilà l'homme, et les maux auxquels il est condamné durant sa vie mortelle.

» O Dieu ! Dieu de bonté, est-ce pour cela que vous nous avez donné l'être ? et au milieu de tant de ténèbres et d'orages, ne ferez-vous luire aucun rayon de consolation et d'espoir ? Espérance salutaire, attente d'un sort plus heureux, unique asile des infortunés mortels, toi seule peux adoucir la rigueur de nos peines : au milieu des maux que nous souffrons ici-bas, viens-tu nous présenter les biens que nous pouvons, que nous devons attendre, le bonheur, les délices que l'éternité nous prépare dans le sein de Dieu, quand les nuages du temps seront dissipés : ah ! dès-lors l'esprit rentre dans le calme, le cœur commence à s'ouvrir à la joie, la sérénité reparoît dans l'ame.

» Quel fond en effet de consolation, quand on peut se dire à soi-même : je souffre dans cette vie, mais j'en espère une autre qui mettra fin à toutes mes peines et remplacera le torrent de mes maux par un océan immense de bonheur et de délices : à ces maux passagers succéderont les biens véritables pour ne finir jamais. O jour de l'éternité que l'espérance fait luire à mes

yeux ; que vous êtes bien capable d'adoucir nos peines, de tarir nos larmes ! déjà je l'entrevois ce grand jour, qui bientôt se lèvera sur moi : à cette vue tous mes maux ont comme disparu. J'attends une couronne, il faut la mériter : je dois arriver au terme de la céleste patrie, il faut soutenir les peines du voyage qui doit y conduire. Que cette vie courte et périssable se passe donc dans les afflictions et les peines, puisque telle est la loi de la Nature ; pourvu qu'une vie meilleure, une vie éternellement heureuse me soit un jour donnée en échange. Dans cette douce espérance, mes croix, loin d'être odieuses, désespérantes et insoutenables, me deviennent précieuses, consolantes et légères.

» Mais l'espérance chrétienne dont je parle, si consolante dans les maux de la vie, ne l'est pas moins contre les alarmes et les frayeurs de la mort, soit que cette mort nous menace nous-mêmes, ou qu'elle nous enlève ce que nous avons de plus cher au monde. La mort ne se présente d'ordinaire à nous que sous les idées sombres d'abandon, de solitude, de destruction, d'anéantissement : c'est qu'on ne la considère qu'avec les yeux du corps. Mais l'espérance chrétienne vient-elle nous ouvrir les yeux

de l'ame, tirer le voile, et donner les idées plus vraies, plus justes d'un avenir éternel : tout change de face, tout se présente sous un nouveau jour : elle console, elle anime, elle rassure. La mort n'a plus rien de ce qu'elle offroit d'affligeant. Car enfin, ce que l'homme perd en mourant, est bien peu de chose en comparaison de ce qu'il attend et qu'il doit avoir. Nous n'aurons rien perdu, si Dieu nous reste ; bientôt nous allons tout trouver et tout posséder en lui. Bien loin aussi qu'à la mort nous soyons détruits et anéantis, c'est alors au contraire que nous allons commencer à vivre. Le moment de la mort est pour nous le principe de la véritable vie : nous quittons une vie périssable et mortelle, pour jouir d'une vie durable et sans fin. A notre naissance, notre ame est descendue sur la terre, pour entrer dans une prison : à la mort, la prison se dissout, l'ame entre dans le séjour de la vraie liberté et du bonheur. Doux sommeil qui introduit dans le sein du repos et de la joie ! Heureux terme qui doit finir notre exil dans le séjour des morts, pour nous donner entrée dans la région des vivans !

» Ainsi en est-il de nous à la mort : ainsi en sera-t-il, si la mort nous enlève quelque

personne qui nous étoit chère. Animés par les vues de la foi, éclairés du céleste flambeau de l'espérance, père sensible, mère tendre qui venez de perdre un enfant chéri, cessez de vous affliger à l'excès : il n'est point perdu sans retour, il est allé dans le sein de Dieu vous attendre, pour y vivre un jour ensemble et ne plus vous séparer : Dieu est le lien qui doit vous réunir à jamais. Fils attaché et reconnoissant, vous avez perdu un père, une mère dignes de votre amour : que dis-je ? ils ne sont point perdus, ils ont terminé leur carrière, ils sont parvenus à la fin de leur course, ils sont auprès du père commun, où ils s'intéressent encore pour vous. Épouse éplorée, consolez-vous, votre époux n'est rien moins que perdu pour vous, il est allé préparer les voies, il n'a fait que vous précéder, il vous attend dans le sein de l'immortalité, pour s'y réunir à jamais. O vous donc, qui que vous soyez, gardez-vous bien de vous affliger comme ceux qui n'ont point d'espérance. Écoutez la voix que cette fille du Ciel vous fait entendre, voyez le terme où elle vous appelle, considérez la place qu'elle vous prépare, la couronne qu'elle fait briller à vos yeux. Encore quelques années d'épreuves et de

combats sur la terre, et la victoire vous introduira triomphans dans le Ciel.

Dans cette douce attente, recevez les maux passagers comme la source des biens véritables, les peines de la vie comme le chemin assuré qui conduit au bonheur, la mort même comme le passage à une vie immortelle. Que nous importe, après tout, que durant cette vie nous soyons heureux ou malheureux, riches ou pauvres, grands ou petits, sains ou malades, s'il est vrai de dire que cette vie n'est pour nous qu'un passage, un court espace qui nous est donné pour nous procurer le bonheur pendant une éternité ?

» Éclairés par ces grandes et immuables vérités, soutenons la grandeur de nos maux par la grandeur de nos espérances : nous avons quelques momens à souffrir, et une éternité pour être heureux. Quand, après les ténèbres de cette vie, le grand jour de l'immortalité viendra enfin à paroître, alors tous les nuages seront dissipés, tous les travaux seront couronnés, toutes les larmes seront essuyées, la sérénité renaîtra, la joie régnera dans nos cœurs et y fera goûter une paix inaltérable. Souffrons donc, s'il le faut, pleurons, gémissons sur la terre : nous sommes dans la vallée de larmes et

dans le lieu d'exil. Mais souvenons-nous de la céleste patrie. Nous semons dans les pleurs, mais nous moissonnerons dans la joie. Nous passons par le fer et par le feu, mais nous arriverons au lieu du rafraîchissement. Encore quelques années d'épreuves et quelques jours de combat ; et tout va finir et changer. Déjà l'Éternel tient la couronne comme suspendue sur nous : portons nos regards vers le Ciel : l'immortalité nous dédommagera bientôt de tous les maux et de toutes les afflictions de la terre. O immortalité ! que ne puis-je dans ce moment m'élever au-dessus de ce monde où je ne fais que mourir ; et porté sur les ailes de l'amour Divin, m'envoler dans ton sein, pour y vivre à jamais de la vie véritable, de la vie de Dieu même ! »

Pendant que le sage vieillard me tenoit à peu près ces discours et d'autres semblables, le soleil avoit fini sa carrière, et ses coursiers fatigués s'alloient repaître d'ambroisie : la nuit se préparoit à couvrir notre hémisphère d'un voile ténébreux. Nous prîmes ensemble un champêtre repas, durant lequel mon hôte continua de m'instruire ; et nous allâmes ensuite prendre notre repos. Le lendemain, lorsque l'Aurore avec ses doigts de rose eut ouvert les portes de

l'Orient et chassé devant elle les ténèbres, je pris congé du véritable solitaire, en le remerciant des excellentes instructions qu'il m'avoit données; et bien résolu d'en profiter, je me remis en chemin pour retourner à Rome.

XXXV.

Sachez à vos devoirs immoler vos plaisirs.

AVANT de développer cette belle maxime de la Sagesse, il ne sera peut-être pas inutile d'examiner ici une question importante de la morale. On demande quelquefois si l'on peut aimer les plaisirs, les divertissemens; et si l'Évangile, qui prononce anathème contre ceux qui vivent dans la joie et dans les ris, en même temps qu'il canonise ceux qui souffrent et qui pleurent, ne semble pas avoir décidé le contraire ?

Nous avouerons, et tout homme qui a de la religion avouera certainement avec nous, que la vie d'un Chrétien sur la terre doit être une vie de mortification et de pénitence. Il faut porter sa croix, renoncer à soi-même, se faire une guerre continuelle, et marcher sans cesse dans cette voie étroite qui seule doit conduire au Ciel. Mais craignons de donner dans le rigorisme d'une morale outrée, d'être plus sages qu'il ne faut. Gardons-nous de représenter la Religion, comme un tyran dur et cruel,

qui ne se plaît qu'à entendre des gémissemens et à voir couler des larmes : une telle idée ne serviroit qu'à inspirer de l'aversion pour elle. Si l'Écriture nous dit qu'il vaut mieux aller dans une maison de deuil et de tristesse, que dans une maison de festins et de divertissemens, parce que dans la première on apprend quelle sera la fin de tous les hommes et ce que nous deviendrons nous-mêmes ; elle nous dit aussi que nous pouvons jouer, nous délasser et nous récréer, pourvu que nous le fassions dans l'innocence (*).

La Sagesse, disoit *Mentor* à son élève, n'a rien d'austère ni d'affecté : c'est elle qui donne les vrais plaisirs : elle seule sait les assaisonner pour les rendre purs et durables : elle sait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et sérieuses : elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paroître enjouée quand il faut.

Les Saints même que l'Église honore et qui ont traité cette matière, n'ont pas tenu un autre langage. « La nécessité, dit *Saint François de Sales*, d'un divertissement hon-

---

(*) *Avocare, et lude, et age conceptiones tuas, et non in delictis.* Eccl. 32.

nête, pour donner quelque relâche à l'esprit et pour soulager le corps, est universellement reconnue. C'est un vice que cette sévérité d'un esprit sauvage, qui ne veut prendre pour soi aucun divertissement ni permettre que d'autres en prennent. »

Il est donc certain, et il est admis dans la morale la plus exacte, que les divertissemens honnêtes ne sont pas incompatibles avec la véritable sagesse. Mais si nous voulons que nos plaisirs soient dignes d'elle, et qu'elle les approuve, il faut ne les prendre jamais que comme un délassement et un remède accordé par la nature à notre foiblesse; il ne faut pas y placer notre bonheur, ni les goûter pour eux-mêmes. Nous devons les épurer, les ennoblir par la pureté de nos motifs, et les réduire dans les justes bornes. Ne les proscrivons pas tous sans réserve; mais aussi ne les admettons pas tous sans distinction : ne les rejetons pas entièrement, mais ne nous y livrons pas sans mesure. Dans la morale, c'est entre les deux extrémités qu'est le chemin de la sagesse.

Laissons donc les sectateurs d'une philosophie sombre et mélancolique s'élever contre les plaisirs même les plus conformes à la raison.

Je ne prends point pour vertu
Les noirs accès de tristesse
D'un loup-garou revêtu
Des habits de la sagesse.

ROUSSEAU.

Philosophes misanthropes, n'enviez pas aux hommes, qui ne sont déjà que trop malheureux, quelques amusemens passagers, qui les aident à supporter les maux de cette triste vie. Eh quoi ! destinés, comme ils le sont, par la nature, à travailler et à souffrir, leur arracherez-vous encore ce qu'elle a bien voulu leur laisser pour adoucir l'amertume des peines, pour rendre plus léger le fardeau des affaires et délasser des fatigues d'un travail pénible ? Qui est-ce qui n'éprouve jamais, au sein même du repos ou au milieu du travail, certains momens de dégoût et d'ennui, qui accableroient l'esprit et le jetteroient dans la langueur, s'il n'appeloit à son secours les délassemens et les distractions ? Ils le tirent de son abattement, ils le réveillent, le raniment, et lui rendent toute son activité.

Mais, si quelques plaisirs sont nécessaires, il en est sans doute de dangereux. Il y en a de si flatteurs, qu'il est bien difficile de ne pas s'y livrer avec excès, et de ne leur jamais rien sacrifier de ce qui est dû

à la vertu et au devoir. Il y en a dont le poison est si subtil et si trompeur, qu'on le prend avec avidité, et que, lors même qu'on en éprouve les funestes effets, on insulte à la simplicité de ceux qui les redoutent et les fuient. Il y en a qui, par des routes semées de fleurs, conduisent aux plus horribles précipices. Il faut donc savoir les choisir avec sagesse et les goûter avec modération. L'abus des plus innocens même est aussi funeste que l'usage modéré en est gracieux. Déridez la sagesse, à la bonne heure, et égayez la vertu, mais consultez-les toujours dans tous vos divertissemens : les plaisirs les plus agréables sont ceux que le remords n'accompagne jamais.

Préférez les plaisirs doux et tranquilles: on les goûte mieux, quand ils ne sont pas si vifs : d'ailleurs, la joie immodérée est courte, les sentimens violens ne durent pas, l'ame ne peut y suffire, et le corps s'en ressent. Les plaisirs bruyans ne seront jamais ceux du sage. On les cherche pour se désennuyer, et l'on ne s'ennuie jamais tant qu'après les avoir pris. Ils laissent un vide, qu'on croit remplir par de nouveaux plaisirs : mais on s'en dégoûte bientôt comme des premiers. On court de plaisirs en plaisirs, parce qu'on ne peut être rendu

un moment à soi-même, sans éprouver un ennui, mille fois plus insupportable que celui qu'on a voulu éviter.

Cet ennemi domestique, qu'on redoute sur toutes choses, est toujours à côté de celui qui cherche à lui échapper au milieu des vains amusemens, pour le tourmenter et le punir davantage. La gaieté excessive est rarement la compagne et l'indice du bonheur. Ces personnes extrêmement gaies, ces gens si rians, si amusans dans un cercle, sont presque tous tristes et grondeurs chez eux; leurs domestiques, leurs enfans portent la peine de l'amusement qu'ils procurent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni folâtre ni outré. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts et l'ennui. Si d'abord la multitude et la variété des amusemens paroissent contribuer au bonheur, si l'uniformité d'une vie égale semble au premier coup d'œil ennuyeuse; en y regardant mieux, on trouve au contraire que la plus douce situation de l'ame consiste dans une modération de puissance, qui laisse peu de prise au desir et au dégoût. L'inquiétude des desirs tourmente : le vide des grands plaisirs laisse, si l'on peut s'exprimer ainsi, un arrière-goût désagréable, qui leur fait perdre ce qu'ils avoient eu d'abord de flatteur et de doux.

Le malheur est encore que ces grands plaisirs rendent tous les autres insipides; et l'on devient si à charge à soi-même, qu'on ne peut plus s'en passer. Ainsi ce qui ne devoit être qu'amusement, se change en passion. Ce qui n'étoit destiné qu'à délasser et à réparer les forces, fatigue, épuise, ruine la santé et abrége les jours: car la vie s'use autant, et souvent plus, dans les plaisirs que dans les travaux. *Démocrite* disoit qu'il étoit parvenu à une extrême vieillesse, en ne donnant rien aux plaisirs du corps (*). Le sage, qui sait que la Nature nous a rendus plus sensibles à la douleur qu'à la joie, renonce aux grands plaisirs, pour éviter les maux qui en sont la suite ordinaire.

Abstenez-vous souvent même des plaisirs permis, vous les goûterez mieux. Les divertissemens flattent davantage, quand

(*) Il mourut, selon *Diogène Laërce* à 109 ans, et, selon *Diodore de Sicile*, à 90 ans, environ 420 ans avant l'ère Chrétienne. Il fut un des plus savans et des plus grands Philosophes de l'antiquité. Comme il rioit sans cesse des folies humaines, les Abdéritains ses compatriotes firent venir *Hippocrate* pour le guérir. Mais ce fameux Médecin ayant conversé quelque temps avec *Démocrite*, dit à ceux qui l'avoient fait venir, que ceux qui se croyoient les plus sains, étoient les plus malades.

on en jouit plus rarement, et le plaisir est d'autant plus aimable qu'il est plus desiré. C'est ainsi que les viandes doivent être assaisonnées par l'appétit, et le repos préparé par le travail : la soif rend délicieuse la boisson la plus commune, et le feu n'a jamais tant de charmes que lorsqu'on a ressenti le froid. Tout prend de nouvelles forces dans ce qui lui est contraire. Ne courez donc pas inconsidérément après toutes sortes de plaisirs ; et ne prenez pas trop souvent ceux même qu'il vous est permis de prendre. L'habitude émousse les plus vives sensations, et telle est la destinée de l'homme jusque dans les plaisirs mêmes, que plus on les prend, moins on les goûte. Soyez toujours assez maître de vous-même, pour ne pas vous y livrer avec trop d'ardeur. Il vient un temps, où l'on est bien fâché de les avoir sentis avec trop de force et de passion. Les jeunes gens qui se forment des plaisirs l'idée la plus riante, croient qu'ils ne les goûteront jamais assez souvent. Ils ont dans la suite tout le temps de reconnoître qu'ils se sont trompés.

O vous, dont l'instruction fait un des principaux objets de mon Ouvrage, écoutez ici les leçons ou plutôt les conseils d'un ami. Son âge, sa longue expérience, et l'intérêt qu'il prend aux vôtres, lui donnent

quelque droit de profiter de l'occasion qui se présente pour vous détromper et pour vous instruire. Les avis dictés par l'amour, pourroient-ils être mal reçus ? Si la saison de la vie où vous êtes, vous engage à en desirer et à en goûter les plaisirs, vous avez aussi besoin d'un sage Mentor qui vous dirige et vous conduise au milieu des écueils dont est semée la carrière que vous allez fournir. Plus les amusemens qu'elle vous offre sont agréables et flatteurs, plus ils peuvent vous devenir dangereux et funestes. Ne vous lassez donc point d'entendre la voix d'un moniteur prudent et zélé, qui veut vous empêcher de courir à votre perte. On ne sauroit trop vous remettre sous les yeux ce qu'il vous importe tant de bien connoître. Vous allez bientôt, la plupart, entrer dans un monde nouveau, tout différent de celui de l'enfance ; un monde où tous les objets sont des tentations, où tous les discours, où tous les exemples sont des piéges ; et vous y venez à un âge où se forment dans l'ame, encore peu instruite, les plus flatteuses espérances de joie, de jeux, d'amusemens. Quand même vous y porteriez toute votre innocence, ce seroit un bien foible rempart contre tant d'ennemis réunis. Connoissez donc toute leur malice, afin de vous en préserver.

Le plaisir, ou plutôt son fantôme trompeur, vous attend à l'entrée de ce riant pays, pour vous présenter d'une main la coupe empoisonnée de ses promesses séduisantes et de ses contagieuses douceurs. Il tient caché dans l'autre main, les noirs soucis, les remords cuisans et les crimes de toute espèce. Craignez ses perfides amorces. Tel que ces cruelles sirènes de la fable, il enchante, il endort, il dévore enfin ceux qui prêtent l'oreille à ses discours.

Vous entendrez dire de toutes parts que les ris et les jeux sont l'aimable partage de la jeunesse, et qu'ils s'offrent à vous au milieu du printemps de vos jours, comme de tendres fleurs qu'il faut s'empresser de cueillir, avant que l'été les fane. Ce langage insensé est celui des grands comme des petits ; par-tout ces maximes perverses sont répandues ; on les débite dans les cercles ; on les chante sur les théâtres. Quoi donc ! y a-t-il une saison pour le vice et une autre pour la vertu ? Tous les temps n'appartiennent-ils pas également à celui qui est le maître du temps et de l'éternité ? L'âge des périls seroit-il celui où il faudroit moins les craindre ? Les passions dans le plus haut degré de leur vivacité et de leur fougue, nous autoriseroient-elles à aller au devant de ce qui les fomente et les nourrit ?

En vain le monde vous flatte-t-il de goûter le bonheur, en suivant cette licencieuse morale. Ses promesses, qui sont comme un appât séduisant où va se prendre et se perdre malheureusement une trop crédule jeunesse, sont aussi trompeuses que lui. S'il vend, ou s'il donne, comme il le dit, le secret d'être heureux, pourquoi ses partisans se plaignent-ils sans cesse ? Pourquoi portent-ils en tous lieux le dégoût et l'ennui de leur sort ? Pourquoi courent-ils continuellement après le prestige enchanteur, qui les joue, sans qu'ils puissent jamais l'atteindre ? Ah ! quand le cœur est content, il jouit, il ne cherche plus rien.

S'il y a quelque félicité réelle sur la terre, pensez qu'elle ne sauroit se trouver que dans la sagesse : les plaisirs qu'elle donne à l'ame, sont durables et purs ; ils ne peuvent nous être ravis ni par l'adversité ni par l'envie. Les plaisirs du corps sont fragiles, ils ne durent qu'un instant : l'usage en émousse la pointe, et les rend insipides. Les plaisirs de l'ame au contraire ne lassent point, et ils deviennent plus piquans par l'habitude.

Ce n'est pas qu'on doive absolument s'interdire tous les plaisirs des sens : il en est de légitimes, de nécessaires même. Mais si notre foiblesse demande que nous donnions

donnions à nos sens quelques plaisirs permis, usons-en comme on use des remèdes; on en prend peu et par nécessité. Goûtons-les sobrement et avec la même retenue que le voyageur, empressé de revoir bientôt sa patrie, regarde les campagnes fleuries qui se trouvent sur son chemin: il en admire la beauté, il cueille une fleur en passant; et sans s'arrêter, il continue son voyage.

Les plaisirs sont les fleurs, que notre divin Maître,
Dans les ronces du monde, autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, et par des soins prudens
On peut en conserver dans l'hiver de ses ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère.
On flétrit aisément leur beauté passagère.

VOLTAIRE.

Un autre Poëte a dit aussi fort bien, dans une petite chanson morale qu'il adresse aux jeunes gens, sur l'*usage des plaisirs* (*):

La douce et prudente sagesse
Souffre des divertissemens:
Elle permet à la jeunesse
Ceux qui sont vraiment innocens.
Prêtez-vous donc à l'alégresse
Au temps de vos délassemens:
Mais prenez soin que rien n'y blesse
D'un cœur pur (*bis*) la délicatesse.

(*) Sur l'Air: *Lise chantoit dans la prairie.*

Lorsque l'on veut sans défiance
Goûter tous les amusemens,
Bientôt une aveugle imprudence
Conduit à mille égaremens.
Une faute à l'autre succède,
Le cœur suit dans tous les momens,
La passion qui le possède,
Et le mal (*bis*) devient sans remède.

Voulez-vous donc que l'innocence
Soit compagne de vos plaisirs:
Faites que toujours la prudence
Soit la règle de vos desirs;
Ou bientôt vous verrez l'orage
Suivre de près les doux zéphirs.
Usez donc de réserve sage:
Par-là seul (*bis*) on pare au naufrage.

Un délassement innocent qui sert à réparer les forces épuisées par un travail utile et assidu, n'est donc pas incompatible avec la sagesse. Il s'agit seulement qu'elle en règle le choix et l'usage. Il faut que la modération l'accompagne toujours, que la vertu l'avoue et que la paix du cœur le suive. Sans cela tous les plaisirs du monde, les plus vantés, les plus attrayans, pourront bien promettre, annoncer le bonheur, mais ils ne le donneront point: il paroîtra s'empresser de venir, et s'enfuira sur des ailes plus rapides encore.

Combien néanmoins de jeunes insensés, séduits par ce fol espoir, courent au hasard

après tout ce qui s'offre à leurs vœux ardens sous le fantôme du bonheur ! En proie à leurs desirs, toujours plus impétueux et plus violens, qu'ils ne satisfont que pour en être plus impérieusement tourmentés, ils errent au gré de leurs passions dans le tourbillon des vains amusemens et des frivoles plaisirs, espérant y trouver une félicité qui n'y fut jamais. Ah ! s'ils pouvoient en connoître le fond, si la fougue de l'âge et le feu qui les agite leur permettroient de faire quelques réflexions un peu sérieuses sur ces plaisirs trompeurs qui font l'objet de leurs vœux, qu'ils les trouveroient différens de ce qu'ils paroissent à leur imagination exaltée et crédule ! Puissiez-vous être assez heureux pour en sentir de bonne heure la vanité et l'illusion, et vous en épargner les funestes suites, comme il arriva au fameux *Scarron !* Consacré malgré lui par ses parens à l'Église, il fut d'abord un Ecclésiastique très-mondain, ce qui est assez ordinaire dans ces sortes de vocations forcées. Chanoine du Mans, il avoit coutume d'y passer le carnaval et il en goûtoit les plaisirs mieux qu'il ne convenoit à un Chanoine. Il imagina un jour de se masquer en Sauvage, pour aller au bal, voulant et espérant sans doute n'être pas reconnu. Mais la singularité même de ce déguisement l'ayant fait poursuivre par

tous les enfans, et tous les polissons, il alla se réfugier et se cacher au fond d'un marais. Le froid le saisit, son sang fut glacé, ses nerfs flétris et retirés. Il perdit tout-à-fait l'usage de ses jambes qui, selon lui-même, avoient si bien dansé, et une malheureuse partie de plaisir le rendit cul de jatte à vingt-sept ans, jusqu'à l'âge de cinquante où il mourut, et rassembla sur lui toutes les infirmités de la nature humaine.

Ce n'est pas, encore une fois, que nous voulions vous défendre les plaisirs de votre âge, et que nous trouvions mauvais que vous livriez votre ame à la gaieté. Elle est le premier charme de la jeunesse, comme elle fait l'agrément de l'âge mûr, la vie de la vieillesse, et dans tous les temps l'ame de la société, où souvent elle tient lieu d'esprit, ainsi que de compagnie dans la solitude. Ouvrez-lui donc votre cœur, non à cette gaieté bruyante qui ressemble plus à la folie qu'à la joie, mais à une gaieté douce qui laisse à l'esprit la liberté de sentir son bonheur. Goûtez des plaisirs qui ne laissent après eux ni peines ni dégoûts, ni regrets ; et n'employez point la première partie de votre vie à rendre l'autre misérable. Soyez toujours gai, mais toujours sage. *Il faut*, disoit un ancien Philosophe,

être jeune dans sa vieillesse, et vieux dans sa jeunesse, être toujours gai et toujours sage. A quelque âge et de quelque état qu'on soit, il faut se prêter aux divertissemens, sans s'y livrer ; n'en prendre jamais que de permis, et qui ne puissent nuire ni à soi-même ni aux autres.

Louis XVI, n'étant encore que Dauphin, en donna un jour un exemple aussi beau que rare dans un âge et dans un rang, où l'on ne connoît guère d'autre règle de ses plaisirs que de n'en point avoir. Il n'avoit que quatorze ans, et suivoit le Roi à la chasse avec les Princes ses frères. On entend crier tout-à-coup que le cerf étoit aux abois. Les Princes, par cet empressement si naturel à leur âge, veulent être présens à la mort du cerf. Le cocher, pour servir leur impatience, veut traverser un champ de blé. Le Dauphin, qui s'en apperçoit, se précipite à la portière, et commande au cocher de prendre un autre chemin. *Ce blé*, dit-il, *ne nous appartient pas, nous ne devons point l'endommager*. On s'écria, rempli d'admiration : *Ah ! que la France est heureuse d'avoir un Prince si juste !*

Ce que fit dans sa jeunesse, et avant de porter la couronne, *Henri V*, Roi d'Angleterre, est aussi très-beau. Ce Prince s'amusoit avec d'autres jeunes gens de son

âge à arrêter les passans, à les voler, et à jouir de la peur qu'il leur faisoit. Un de ses compagnons de débauche fut cité en justice. Le Prince osa l'y accompagner, et frapper le Magistrat qui venoit de condamner le coupable. Le Juge ordonne, d'un air grave et tranquille, de conduire le Prince en prison. Les assistans frémissoient : on trembloit pour le Juge. Mais le Prince, comme s'il eût été tout-à-coup terrassé par la majesté des lois, avoue son tort, se soumet à la sentence, et se laisse conduire en prison. Lorsqu'il monta sur le trône, il congédia les compagnons de ses plaisirs. Allez, leur dit-il, changez de conduite ; je vais vous en donner l'exemple : le temps m'apprendra quand je pourrai vous rendre mon amitié à un titre plus honorable. Quant à présent, voici les amis dont j'ai besoin, ajouta-t-il en montrant les Ministres sages et sévères, qui avoient le plus hautement désapprouvé sa vie licencieuse. Le Juge qui l'avoit fait mettre en prison, n'osoit paroître devant lui. Il le fit venir. Ce seroit à moi, lui dit-il, à redouter votre présence : pour vous, vous avez acquis des droits éternels à mon estime, je vais travailler à mériter la vôtre. Il dit aux Grands, qui vouloient lui rendre hommage avant la cérémonie du couron-

nement : *Attendez, pour me jurer obéissance, que j'aie moi-même juré obéissance aux lois.*

C'est sur-tout aux devoirs sacrés et indispensables de notre état, que nous devons immoler nos plaisirs. Exigent-ils, ces devoirs, qu'on leur sacrifie les plaisirs les plus agréables, les plus innocens même : il faut être déterminé à le faire dans toutes les occasions. Telle est la loi de l'honneur et de la conscience.

Le devoir avant tout, et le plaisir après.

Tout doit être immolé au devoir : on doit aimer à le remplir, on doit le préférer à tout. Les amusemens, les plus honnêtes d'ailleurs, deviennent blâmables, dès qu'ils demandent un temps qu'on doit mieux employer.

Le Chevalier *Folard* rapporte un trait aussi singulier que ridicule, dont il fut témoin. Il avoit été envoyé à Modène, pour aider de ses conseils, en cas de siége, le Gouverneur de cette place. Je me rendis chez lui, dit ce militaire, mais je choisis mal mon temps. J'avois déjà appris qu'une infinité de maîtres s'étoient chargés de son éducation. Je le trouvai avec un Rabbin célèbre, nommé *Baba-à-chai*. Dès qu'il m'apperçut, il me dit fort poliment qu'il savoit le sujet de ma venue, et qu'il

étoit fort ravi de m'avoir pour collégue. *J'apprends l'Hébreu, comme vous voyez*, ajoute-t-il, *un peu tard à la vérité, mais j'espère en voir le bout et de bien d'autres connoissances.* Je répondis que je le louois d'employer si bien son temps. Il renvoya le Rabbin; mais à peine étoit-il dehors, que voilà un Maître à danser qui entre. *Vous me pardonnerez*, dit-il, *je mets ainsi la matinée à profit : l'après-dînée sera toute pour vous.* Je lui répondis que, s'il le permettoit, je le verrois en mouvement avec plaisir. Je le vis donc danser et bondir avec une légèreté surprenante pour un homme de soixante-huit ans. Je crus en être quitte pour cette folie, mais je me trompois. Le Maître à danser étoit à peine sorti, qu'un Maître de musique se présenta. Je tombai de ma hauteur, en voyant tout cela. Voilà mon homme qui se met à chanter, ou, pour mieux dire, à croasser; j'en fus étourdi. Cela finit enfin par un Poëte, qui venoit aussi régulièrement que les autres, lui expliquer les plus beaux endroits du Tasse. On peut bien juger qu'il n'avoit aucun temps à perdre. Je fus obligé de le laisser là, et d'avoir recours au Commissaire-ordonnateur, sur qui le bonhomme s'étoit déchargé de toutes les fonctions de Gou-

verneur, tant ses occupations étoient grandes !

Ce ne sont pas seulement les amusemens honnêtes et permis, ce sont les occupations sérieuses, les travaux même les plus louables, qui cessent de l'être, dès qu'ils nous empêchent de remplir nos devoirs. Mais je ne sais comment il arrive que les occupations étrangères nous plaisent souvent plus que celles de notre etat. M. *Huet*, l'un des plus savans hommes du dernier siècle (*), ayant été fait Évêque d'Avranches, continuoit d'étudier beaucoup. Un paysan de son Diocèse vint plusieurs fois pour lui parler. On lui disoit toujours que Monseigneur étudioit, et qu'il n'étoit pas visible. Le paysan rebuté dit en murmurant : *Pourquoi ne nous a-t-on pas donné un Évêque*

(*) Né à Caen, et mort à Paris en 1721, âgé de 91 ans. Tous ses Ouvrages, qui sont en grand nombre, et la plupart estimés, abondent en une érudition qui étonne l'esprit, et suppose l'étude la plus longue, la plus immense et la plus réfléchie. On a de lui des traités de Géométrie, de Philosophie, de morale, de politique, de Grammaire, de critique, des Histoires, des Poésies grecques et latines, où l'atticisme et l'urbanité romaine brillent de tout leur éclat. Sa *Démonstration Évangélique* est l'ouvrage le plus riche, le plus complet, le plus décisif qu'on ait en matière de Religion, et suffiroit seule pour l'immortaliser.

qui ait fait toutes ses études ? Ce Prélat s'appercevant que son amour pour les travaux littéraires l'empêchoit de se livrer, comme il le devoit, à ceux de l'épiscopat, abdiqua son Évêché, et il fit bien; parce qu'il faut remplir les devoirs de son état, ou le quitter.

Le célèbre *Danès*, dont nous avons déjà loué ailleurs la générosité, fit encore mieux. Né à Paris en 1497, d'une famille ancienne et distinguée par ses emplois et ses alliances, il se distingua lui-même par son érudition, et, ce qui est bien préférable, par ses vertus. Il contribua beaucoup à l'établissement du Collége Royal, où il fut le premier Professeur grec : il savoit très-bien les trois langues savantes qu'on y enseignoit. Il fut député deux fois au Concile de Trente. *Henri II* le fit Précepteur du Dauphin, qui fut depuis le Roi *François II.* Il le fit aussi Évêque de Lavaur. Alors *Danès* ne fut plus qu'Évêque : langues, philosophie, belles-lettres, il sacrifia tout à la Religion, et à la pratique des vertus pastorales. Il fut toujours l'ami des savans, mais beaucoup plus encore le père des malheureux. Il avoit été marié, et avoit eu de son mariage un fils, qu'il perdit étant Évêque. *Dieu*, dit-il en pleurant, *ne m'a donc laissé pour enfans que les pauvres.*

Il remplit ce devoir paternel jusqu'à la fin de sa vie qui fut de quatre-vingts ans, et ne cessa ceux d'Évêque qu'un an avant sa mort, qu'il se démit de son Évêché à cause de son grand âge qui ne lui permettoit plus d'en exercer les fonctions.

Si l'étude et l'application même sont condamnables, lorsqu'elles sont incompatibles avec les devoirs que notre état nous impose, que faudra-t-il penser des plaisirs? et cependant combien n'y en a-t-il pas qui leur sacrifient tous les jours leurs plus essentielles obligations? Est-on élevé à quelque haut rang, revêtu de quelque charge importante: on devroit se mettre en état de faire honneur à sa dignité, et de justifier son élévation par une conduite active et laborieuse: il faudroit étendre les connoissances dont on a besoin, étudier les choses et les voir par soi-même, afin de prévenir par cette étude le péril d'être surpris. Mais que fait-on? On ne prend, des places où l'on est monté, que les avantages qu'elles procurent, le plaisir de commander aux autres, le droit d'exiger leurs services, la vaine satisfaction d'attirer leurs hommages, le privilége de les enchaîner à sa suite et de les faire servir de cortége à sa vanité. Les devoirs qu'imposent les postes éminens, entraînent des détails trop étendus

et trop pénibles : ce seroit se rendre malheureux, que de s'immoler à des soins si fatigans. Il faudroit pour cela se priver d'une grande partie des plaisirs qu'on aime ; et plutôt que d'en rien perdre, on se décharge de ses obligations sur des secours mercenaires ; on se repose de tout sur des Ministres subalternes, dont on favorise souvent, sans le savoir, les pratiques criminelles, dont on sert les passions, dont on autorise les injustices ; et par-là de combien d'iniquités ne se rend-on pas responsable ? Princes, Grands du monde, Magistrats, hommes en place, quelle vaste matière à vos réflexions ?

Une pauvre femme étant venue plusieurs fois conjurer *Philippe* de Macédoine, de terminer son procès et de lui rendre justice, il la renvoyoit toujours, sous prétexte qu'il n'avoit pas le temps. *Cessez donc d'être Roi*, lui dit-elle enfin avec émotion. *Philippe* sentit toute la force de cette leçon hardie, écouta sur-le-champ ce qu'elle avoit à lui dire, et la satisfit.

Saladin, de qui nous avons déjà loué la douceur, l'humanité, la bienfaisance, montra sur le trône, où la fortune et ses qualités guerrières l'avoient placé, toutes les vertus d'un grand Monarque.

Quel Prince fut jamais plus persuadé, que le premier devoir d'un Souverain est de rendre la justice à ses Peuples ? Il tenoit lui-même son Divan (*) tous les lundis et les jeudis, assisté de ses Cadis, soit à la ville, soit à l'armée. Les autres jours de la semaine, il recevoit les placets, les mémoires, les requêtes, et jugeoit les affaires pressées. Toutes les personnes, sans distinction de rang, d'âge, de pays, de religion, trouvoient un accès libre auprès de lui : les Musulmans, les Chrétiens, les étrangers, les pauvres, les riches, tous étoient admis à son tribunal, et jugés selon l'équité la plus exacte et la plus rigoureuse. Un Marchand eut la hardiesse de présenter une requête contre ce Monarque devant le Cadi de Jérusalem, à l'occasion d'un esclave dont il réclamoit la succession, que le Sultan avoit recueillie. Le Juge étonné, avertit *Saladin* des prétentions de cet homme, et lui demanda ce qu'il avoit à faire. *Ce qui est juste*, répond *Saladin*. Il comparoît au jour nommé, plaide lui-même sa cause, la gagne ; et loin de punir la témérité du Marchand ; il lui fait donner une grosse somme, voulant le récompenser

(*) Chambre du Conseil, Tribunal où l'on rend la justice dans les pays Orientaux.

d'avoir eu assez bonne opinion de son intégrité, pour oser demander justice contre lui.

Ses sujets qui connoissoient sa bonté, ne craignoient pas de l'importuner, à toutes les heures, de leurs querelles particulières. Un jour ce Prince, ayant travaillé toute la matinée avec ses Émirs et ses Ministres (*), vouloit prendre quelque repos. Un esclave vient dans cet instant lui demander audience. *Saladin* le renvoie au lendemain matin. *Mon affaire*, répondit l'esclave, *ne souffre aucun délai*. En même temps, il lui jette son mémoire avec un air de mécontentement et d'humeur, que tout autre

(*) *Émir* est un titre de dignité, ou une qualité chez les Turcs ou Sarasins, qu'on donne à ceux qui sont parens ou descendus du grand Prophète *Mahomet*, par sa fille *Fatima*, qui restée seule des enfans de *Mahomet*, devint épouse d'*Ali*, quatrième successeur de *Mahomet*. Le mot d'*Émir* signifie *Prince* en arabe. Les Turcs donnent aussi ce nom à tous les Visirs ou Bachas des Provinces. C'étoient, du temps des Califes, les chefs de leur conseil et de leurs armées. Les successeurs de *Mahomet* dans la souveraineté portèrent long-temps le titre de *Calife*, qui signifie *Vicaire* du Prophète ; il fut pris par *Abubeker*, premier successeur de *Mahomet*, et son beau-père. Dans la suite ils prirent celui de *Sultan*, qui veut dire *Empereur*, *Seigneur*, *Maître*.

Prince eût regardé comme un manque de respect. *Saladin* ne vit que le besoin que cet homme avoit de sa justice : il ramassa ce papier sans s'émouvoir, le lut, trouva la demande juste, et l'accorda. Ensuite se tournant vers ses Officiers, qui paroissoient surpris de tant de modération : *Cet homme*, leur dit-il, *ne m'a point offensé ; je lui ai rendu justice, et j'ai fait mon devoir.*

Les Princes les plus dignes du trône sentent toute l'étendue des obligations que la dignité suprême leur impose, et ils les préfèrent à leurs plaisirs. Durant tout le séjour que l'Empereur *Joseph II* fit à Prague, la première fois qu'il vint en Bohême, il ne voulut pas aller une seule fois aux spectacles. *J'ai trop d'affaires*, répondit-il à ceux qui l'y invitoient, *pour perdre mon temps à m'amuser.*

Aureng-Zeb, qui est mort Empereur du Mogol au commencement de ce siècle, et l'un des plus grands Princes qui aient gouverné ce riche et vaste Empire, sortoit d'une longue maladie. Un de ses courtisans le voyant travailler plus que sa foiblesse ne lui permettoit, lui représenta combien cet excès de travail étoit dangereux. *Aureng-Zeb* lui lança un regard de mépris et d'indignation, et se tournant vers les autres courtisans, il leur dit : N'avouez-vous pas qu'il y a des cir-

constances, où un Roi doit hasarder sa vie et périr les armes à la main, s'il le faut, pour la défense de la patrie? et ce vil flatteur ne veut pas que je consacre mes veilles au bonheur de mes sujets ! Croit-il donc que j'ignore que la Divinité ne m'a conduit sur le trône, que pour la félicité de tant de millions d'hommes qu'elle m'a soumis? Non, non; *Aureng-Zeb* n'oubliera jamais les vers de *Sadi* :

Rois, cessez d'être Rois, ou régnez par vous-mêmes.
On mérite à ce prix les dignités suprêmes.

Hélas ! ajouta-t-il, la grandeur et la prospérité ne nous tendent déjà que trop de piéges. Malheureux que nous sommes ! tout nous porte à la mollesse; les femmes par leurs caresses, les plaisirs par leurs attraits. Faudra-t-il encore que de lâches adulateurs élèvent leur voix perfide, pour combattre la vertu toujours foible et chancelante des Rois, et les perdre par de funestes conseils?

Un des meilleurs Rois de Naples, nommé *Charles*, rendoit tous les jours la justice à ses sujets, assisté de ses Ministres et de ses Conseillers. Dans la crainte que les Gardes ne fissent pas entrer les pauvres, il avoit fait placer, dans la salle même où

il donnoit ses audiences, une sonnette dont le cordon pendoit hors de la première enceinte. Il arriva à ce sujet un trait assez plaisant, que l'Histoire nous a conservé, et qui ne prouve pas moins la bonté de ce Prince que son amour pour la justice. Un vieux cheval abandonné de son maître, vint se frotter contre le mur, et fit sonner. *Qu'on ouvre*, dit le Roi, *et faites entrer.* Ce n'est que le cheval du Seigneur *Capèce*, dit le Garde en rentrant. Toute l'assemblée éclata de rire. *Vous riez*, dit le Prince, *sachez que l'exacte justice étend ses soins jusque sur les animaux. Qu'on appelle Capèce.* Ce Seigneur étant arrivé : *Qu'est-ce que ce cheval que vous laissez errer*, lui demande le Roi ? Ah ! mon Prince, répond le Cavalier, ça été un fier animal dans son temps ; il a fait vingt campagnes sous moi : mais enfin il est hors de service, et je ne suis pas d'avis de le nourrir à pure perte. *Le Roi mon père*, reprit le Prince, *vous a cependant bien récompensé.* Il est vrai, j'en suis comblé. *Et vous ne daignez pas nourrir ce généreux animal, qui eut tant de part à vos services ? Allez de ce pas lui donner une place dans vos écuries : qu'il soit tenu à l'égal de vos autres animaux domestiques : sans quoi je ne vous tiens plus vous-même pour loyal Chevalier, et je vous retire mes bonnes graces.*

Si des Princes et des Monarques puissans, qui pouvoient avoir tant de prétextes, pour se décharger sur d'autres de la partie la plus difficile du gouvernement, en ont préféré les fonctions pénibles aux plaisirs qui les invitoient de toutes parts ; quel juste sujet de hônte et de reproches pour ces personnes publiques, comme on n'en voit que trop, qui sont plus occupées de leurs plaisirs que de leurs devoirs !

Loin de nous les satires amères, les censures outrageantes contre ceux que nous devons honorer et que nous respectons. Mais le desir de rendre cet Ouvrage utile à toutes les conditions, ou, si l'on veut, à la jeunesse qui doit remplir un jour les différens états de la société, nous invite à vous adresser aussi la parole, ô vous à qui les Princes ont confié une des plus importantes et des plus redoutables parties de leur puissance. Chargés d'être parmi nous les interprètes de la loi, les organes de l'équité, les arbitres de la fortune, de l'honneur et de la vie des citoyens, vous devez approfondir les affaires portées devant vos tribunaux, étudier les droits, discuter les preuves, éclaircir les nuages que l'artifice et la chicane ont le talent de répandre, et peser mûrement toutes les raisons dans la balance de la justice. L'en-

trée de votre cabinet ne doit être interdite à personne. Les sollicitations que vous permettrez, vous fourniront souvent des éclaircissemens utiles, et les occasions de terminer plus d'affaires comme arbitres ou comme amis que comme Juges. Vous devez par de longues discussions, assurer notre tranquillité aux dépens de la vôtre, rendre la paix aux familles opprimées, et maintenir le repos de la société entière.

Chargé du pénible fardeau de la félicité publique, et uniquement occupé de cet important objet, le véritable Magistrat qui connoît toute la dignité de son état et toute l'étendue de ses devoirs, s'interdit les jeux, les spectacles, les assemblées mondaines. Amusemens, tranquillité, loisir, tout ce que les autres hommes chérissent si passionnément, doit disparoître en quelque manière, à ses yeux; et s'il veut s'acquitter de toutes ses obligations, il ne lui reste pas un moment pour lui. L'illustre M. *d'Aguesseau* étant Procureur-général, exerçoit les fonctions laborieuses et continuelles de cette charge, avec un zèle et une vigilance qui ne lui laissoient aucun moment de relâche. Quelqu'un lui conseilloit de prendre un peu de repos. *Puis-je me reposer*, répondit-il, *tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent?* De toutes les préro-

gatives de sa place, celle qui lui fut toujours la plus chère, fut d'être par état le protecteur des foibles et des malheureux. Il s'appliquoit soigneusement à démasquer l'injustice et la fraude, à poursuivre et à surprendre la chicane dans les détours sinueux où elle se cache pour envelopper sa proie et la dépouiller. Il écoutoit avec bonté les timides défenses du pauvre, et repoussoit avec dédain les brigues puissantes du riche et du Grand. Il pesoit dans la même balance les droits des uns et des autres, et jamais les trésors ni le crédit ne la firent pencher (*).

La probité inflexible du Magistrat l'élève en quelque sorte au-dessus du Grand qu'il juge, sans flatter ni craindre son pouvoir, au-dessus du riche et de ses présens, au-dessus du Souverain même que la loi cite à son Tribunal. Dans un voyage que faisoit l'Empereur *Charles-Quint* d'Anvers à Bruxelles, ses chevaux ou ceux de sa suite écrasèrent une brebis. Le berger ayant demandé en vain un dédommagement, se laissa persuader de faire assigner l'Empereur. Le procès fut instruit et jugé, comme

(*) Il mourut en 1751, le jour même qu'il finissoit sa 82e année, après avoir rempli avec gloire, durant 34 ans, la première dignité de la Magistrature.

il l'auroit été entre de simples particuliers. Cette procédure déplut à la Cour. On en fit des plaintes au Juge, qui répondit : *Je suis soumis à l'Empereur ; mais sur mon Tribunal, je ne connois que la Justice.* Cette réponse magnanime plut à *Charles-Quint*, et il employa dans la suite ce Magistrat pour des affaires importantes.

O qu'un Magistrat intègre, éclairé, vigilant, est digne de la vénération du public ! L'artifice et la violence, les crimes perfides et les attentats audacieux fuient devant lui et redoutent ses jugemens sévères. Son autorité et sa pénétration rassurent la vérité et l'innocence. Sa patience à écouter, sa douceur à répondre, encouragent les plus timides, animent les moins éloquens. L'affligé trouve en lui un consolateur, l'orphelin y recouvre un père, et la société entière un zèle protecteur.

Combattez, détruisez l'hydre de la chicane,
Veillez pour l'orphelin, secourez l'innocent,
Rendez sur-tout au foible une prompte justice :
Qu'aux yeux de la beauté, qu'à la voix du puissant,
Le flambeau de *Thémis* jamais ne s'obscurcisse.
Aux devoirs d'un si noble emploi
Immolez vos plaisirs, immolez-vous vous-même ;
Sachez qu'on ne s'élève à la gloire suprême
Qu'autant qu'on ne vit pas pour soi.

Voilà, Juges de la terre, vos obligations. Mais si vous vous livrez à vos plaisirs, que deviennent ces respectables engagemens ? Pour entrer dans ces discussions aussi désagréables qu'elles sont épineuses, il faudroit retrancher à ces plaisirs qui vous flattent des momens qu'ils sollicitent en leur faveur ; on seroit obligé d'abréger ce jeu, dont on s'est fait une occupation régulière et périodique ; il seroit nécessaire de supprimer ces visites superflues, où l'on espère s'amuser agréablement. Mais de pareils sacrifices semblent trop rigoureux : on se les épargne, on ferme les yeux sur ses obligations, on ne compte pas si scrupuleusement avec le devoir ; et si les plaisirs l'exigent, on le leur sacrifie, ou, si l'on ne dédaigne pas encore de le remplir, on le place à regret dans le court intervalle qui sépare ses plaisirs. Content de porter à la suite de son nom un titre honorable, qui tient lieu de mérite et suppose les connoissances, on se dispense de les acquérir. On est de l'avis des autres, parce qu'on est incapable de donner le sien. On prononce au hasard, et l'on porte un arrêt injuste, qui dépouille le maître légitime ou fait gémir l'innocent. Au lieu d'être le protecteur de l'équité contre les entreprises de l'intérêt, de la mauvaise foi, de la ca-

lomnie ; on élève de ses propres mains les trophées de l'injustice qui triomphe avec insolence, et traîne enchaînés à son char le bon droit vaincu et l'innocence opprimée. Ministres infidelles de la justice, vous êtes à ses yeux plus injustes et plus criminels que ceux dont vous avez servi les injustices et les crimes, parce que vous deviez les réprimer et les punir. Vous êtes les ravisseurs sacriléges des biens, de l'honneur et de la vie même de tous les malheureux, que votre iniquité ou votre inapplication a livrés à la violence et à la fraude.

Et vous, chefs de famille, je vous l'ai déjà dit ; une de vos principales obligations, c'est de procurer à vos enfans une éducation qui les empêche, dans un âge plus avancé, de regretter le temps de leur jeunesse, une éducation non-seulement polie et conforme à leur état, mais vertueuse et chrétienne. Vous devez de bonne heure éloigner de ces ames pures et innocentes le souffle empoisonné de la contagion, cultiver avec soin leurs talens naturels, et préparer à la patrie, dans ces jeunes élèves, des sujets capables de la servir utilement. Mais pouvez-vous les remplir ces obligations, et les remplissez-vous en effet, lorsque, vous livrant à vos

plaisirs, vous leur offrez l'exemple trop persuasif d'une vie inutile et dissipée; lorsque, pour vous épargner à vous-mêmes les embarras de la vigilance, vous ne leur donnez d'autres surveillans que des domestiques qui en auroient eux-mêmes besoin ?

Ne pourroit-on pas également demander aux mères, si elles remplissent leurs devoirs à l'égard de leurs enfans, lorsqu'au lieu de veiller assidument, comme il seroit nécessaire, sur leurs inclinations naissantes, pour les tourner vers le bien : soins si doux pour une vraie mère qui veut doublement en mériter le nom ; on les voit ne s'occuper que d'elles-mêmes et de leurs plaisirs ?

Que font la plupart de ces femmes du monde, dont nous parlons ? Au sortir d'un lit, délices de la mollesse, où, sous prétexte de rattraper le sommeil fugitif, on a perdu la première et la plus précieuse partie du jour, à courir après des songes légers, et qui, souvent interrompus, fatiguent plus que le travail ; elles pensent à l'ajustement, à la parure, y consument plusieurs heures inutilement ; et dans ces toilettes où la vanité préside, tiennent une école quelquefois publique de mondanité et d'indécence. Après avoir paré l'idole de tout ce qu'on croit de plus propre à lui

attirer

attirer des adorateurs, et l'avoir assez déguisée pour qu'on ne reconnoisse plus dans les traits du visage la main du Créateur, elles se promènent de compagnies en compagnies, d'où elles ne remportent que la vaine satisfaction de s'être montrées et de croire qu'elles ont plu. Le reste de leurs journées, absorbé par le jeu ou par les spectacles, leur laisse à peine le temps de penser qu'elles ont une maison à conduire, des enfans à élever ; et peut-on même croire qu'elles y pensent ?

Cet oubli de ses devoirs les plus essentiels, si ordinaire parmi les Dames du grand monde, fera le plus juste sujet de leurs craintes à la mort, et de leur condamnation au tribunal de Dieu. Que pourront-elles lui répondre, lorsqu'il leur opposera l'exemple non-seulement de plusieurs Dames Chrétiennes et de Princesses même, mais de Dames Païennes, dont la conduite fut bien différente de la leur ? On sait le beau trait de *Cornélie*, fille du grand *Scipion*. Cette illustre Romaine, d'un mérite aussi distingué que sa naissance, se distingua encore plus et s'est rendue immortelle par le soin qu'elle prit de cultiver elle-même les heureuses dispositions de ses fils, les deux *Gracques*, qui devinrent si célèbres par leur esprit, leur éloquence,

et la part qu'ils eurent aux sanglans débats entre le Sénat et le Peuple : débats dont ils furent les principales causes et les victimes. Dans leur enfance, *Cornélie* reçut chez elle une Dame de province. Celle-ci, à la manière de son sexe, lui vanta ses bijoux lesquels étoient d'un très-grand prix. *Cornélie* qui avoit dans ses habits une simplicité bien contrastante, fit venir ses enfans, qu'elle avoit élevés avec soin pour la gloire de la patrie, et dit en les montrant : *Voilà mes ornemens et ma parure.*

« Y a-t-il en effet au monde, s'écrie avec raison le Philosophe de Genève, un spectacle aussi touchant, aussi respectable, que celui d'une mère de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, et gouvernant sagement sa maison ! C'est là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme : c'est là qu'elle impose vraiment du respect, et que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente, est un corps sans ame, qui bientôt tombe en corruption. Une femme hors de sa maison perd son plus grand lustre ; et dépouillée de ses vrais ornemens, elle se montre avec indécence. Si elle a un mari, que cherche-t-elle parmi

les hommes ? Si elle n'en a pas, comment s'expose-t-elle à rebuter, par un maintien peu modeste, celui qui seroit tenté de le devenir ? Quoi qu'elle puisse faire, on sent qu'elle n'est pas à sa place en public. Par-tout on est persuadé qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes, hors d'une vie retirée et domestique ; que les paisibles soins de la famille et du ménage doivent faire leurs plus agréables occupations et leurs plus doux plaisirs, puisque c'est à cela principalement que la nature les a destinées. »

Peut-on douter qu'on ne doive sacrifier ses plaisirs à son devoir, puisqu'on doit même, s'il le faut, lui sacrifier son repos, ses biens, sa vie, tout ce qu'on a de plus cher ? *Rotrou*, célèbre Poëte François, connu par ses pièces dramatiques (*), étoit revêtu de la première Magistrature de Dreux, sa patrie, lorsque cette ville fut affligée d'une maladie épidémique. Pressé par ses amis de Paris de mettre sa vie en

(*) Et sur-tout par son *Wenceslas*, qui se joue encore, et dont la première scène et presque tout le quatrième acte sont des chefs-d'œuvre. Ses autres pièces, si l'on en excepte *Cosroës*, ne valent pas la peine d'être lues. *Dict. des Trois Siècles.*

sûreté, et de quitter un lieu si dangereux; il répondit que sa conscience ne lui permettoit pas de suivre ce conseil, parce qu'il n'y avoit que lui qui pût maintenir le bon ordre dans ces circonstances. *Ce n'est pas*, ajoutoit-il en finissant sa lettre, *que le péril où je me trouve ne soit fort grand, puisqu'au moment où je vous écris, on sonne pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi, quand il plaira à Dieu.* Il mourut en effet de la contagion. Qu'il est beau, qu'il est grand de penser ainsi! et quel sort plus digne d'envie, que celui d'une personne qui meurt en faisant son devoir!

Cet exemple héroïque en rappelle un plus héroïque encore que donna le célèbre M. *de Belsunce*, si loué et si digne de l'être. On ne peut trop redire avec quelle charité courageuse, avec quelle humanité religieuse et sainte, ce vertueux Prélat brava tous les dangers de la peste de Marseille en 1720, pour porter aux malades tous les secours spirituels et temporels. Il faisoit son devoir sans doute, mais il le fit d'une manière si distinguée, avec une telle effusion de zèle et de bonté, qu'il a droit aux éloges et à la reconnoissance de tous les hommes. Son troupeau sauvé par ses

soins, lui étant devenu plus cher, il ne voulut jamais le quitter, et il refusa un Évêché plus riche, que le Roi lui offrit pour le récompenser. Récompense bien juste sans doute, et qu'il étoit louable d'offrir, mais plus louable encore de refuser. Eh ! n'en fut-il pas amplement dédommagé par une autre beaucoup plus glorieuse, que sa vertu lui avoit méritée et obtenue ; l'amour de ses diocésains, la haute estime de toute la France, la vénération de l'Europe entière et une gloire immortelle ?



Et pour vous rendre heureux modérez vos desirs.

VOULEZ-VOUS vivre heureux : sentez le prix des biens que vous possédez, et sachez en jouir. Mettez des bornes à vos desirs et à vos besoins : plus on desire, plus il manque de choses. Contentez-vous du nécessaire : la modération vaut mieux que tous les trésors de la fortune ; et la possession des richesses ne donne pas le repos, qu'on trouve à n'en point desirer. Quelqu'un disoit un jour à *Ménédème*, Philosophe Grec : C'est un grand bonheur d'avoir ce qu'on desire. *C'en est un bien plus grand*, répondit-il, *d'être content de ce qu'on a.* On jouit d'une heureuse tranquillité, inconnue à ceux qui sont agités d'une foule de desirs. Ceux-ci en proie à une ambition aveugle ou à une cupidité effrénée, desirent sans cesse et ne sont jamais contens. Jouets éternels d'une trompeuse espérance, ils empoisonnent le bonheur de leurs jours par de vains desirs, qui les dégoûtent de leur état, les empêchent d'en remplir les devoirs et d'en sentir les avantages.

Tel fut le célèbre Abbé *de Mongault*, de l'académie Françoise, de l'académie des

Inscriptions et Belles-Lettres, homme d'un mérite distingué, et l'un des meilleurs Écrivains de son siècle (*). Fils naturel de M. *Colbert de Saint-Pouanges*, il resta quelque temps auprès de M. *Colbert*, Archevêque de Toulouse, qui lui donna des témoignages solides de son estime et de son affection, en lui procurant une bonne Abbaye. Le Duc d'*Orléans*, depuis Régent du Royaume, informé de son mérite, lui confia l'éducation de son fils le Duc *de Chartres*, et il s'acquit une estime générale dans cette place importante. Ce fut là son malheur. L'ambition s'empara de lui. Il eut toujours devant les yeux l'étonnante fortune du Cardinal *Dubois*, fils d'un Apothicaire, Lecteur, ensuite Précepteur du même duc d'*Orléans* qui fut depuis Régent, ministre de ses plaisirs, objet de ses mépris, et néanmoins fait Conseiller-d'État par ce Prince à qui il étoit nécessaire, envoyé Ambassadeur en Angleterre, nommé Archevêque de Cambrai, Cardinal, premier

(*) On a de lui une excellente traduction françoise d'*Hérodien ;* c'est une fidelle copie d'un très-bon original : une traduction très-estimée des *Lettres de Cicéron à Atticus*, avec d'excellentes notes ; et deux dissertations savantes dans le recueil de l'académie des Belles-Lettres. Il mourut en 1746 à 72 ans.

Ministre, et peu après de l'académie Françoise et des Belles-Lettres : Académicien ignorant, Ecclésiastique indécent, Ministre ridicule, ou du moins il étoit ridicule qu'il le fût. L'Abbé *de Mongault* qui pouvoit sans beaucoup de vanité, se sentir fort supérieur en mérite à ce fils méprisable de la fortune, et qui se le sentoit en effet, fit ce faux raisonnement que l'amour propre suggère presque toujours : *Je vaux mieux, je dois donc mieux réussir.* Rien ne lui manquoit du côté de la fortune : il étoit pourvu de plusieurs bonnes Abbayes, de plusieurs places de Secrétaire ; mais toutes ces graces le laissoient dans un état subalterne ; et le Cardinal *Dubois* s'étoit élevé à la suprême puissance ! Cette idée rendit l'Abbé *de Mongault* malheureux : elle le jeta dans la mélancolie, et lui donna des vapeurs noires, maladie d'autant plus affreuse et plus longue qu'elle fait voir ce qui n'est pas, et ne fait pas voir ce qui est ; car si l'on voyoit sous leur vrai point de vue les objets que l'ambition nous présente, on seroit bientôt guéri.

Rien n'est plus ordinaire que de voir les hommes courir sans cesse après le bonheur, sans pouvoir jamais l'atteindre. Au lieu de le chercher dans la modération de leurs desirs et dans la jouissance de ce qu'ils ont,

ils croient toujours l'appercevoir dans des postes, des richesses ou des plaisirs, qu'ils n'ont pas; et lorsqu'ils les ont obtenus, honteux de ne l'y point trouver et non guéris de leur folie, ils continuent toute leur vie à l'aller chercher dans d'autres objets; et meurent avec la douleur de ne se voir pas plus près du terme, que le jour qu'ils avoient commencé à y tendre.

Ces songes d'un homme éveillé, ces souhaits inquiets, qui nous jouent et nous trompent, sont bien décrits par l'Auteur d'une Ode morale, intitulée *les Desirs* :

L'heureux, s'il en étoit au monde,
Ce seroit l'homme sans desirs;
Dans le sein d'une paix profonde
Il goûteroit de vrais plaisirs:
Mais la cupidité sans cesse,
L'aiguillon à la main, nous presse,
Et nous met tous en mouvement.
En courant, nous quittons la source
D'un bonheur qu'au bout de la course
Nous nous promettons vainement.

Pour un souhait que l'on contente
Quand on est chéri des destins,
On en sent éclore cinquante,
Plus irrités et plus mutins.
Le mal s'aigrit par le remède;
On compte tout ce qu'on possède,
Ou pour peu de chose ou pour rien;
Et les mortels toujours avides,

Se trouvent toujours les mains vides,
Alors qu'ils regorgent de bien.

Malheureux, qui lâchent la bride
A leurs desirs immodérés ;
Qui vont à l'aveugle et sans guide,
De la droite voie égarés !
Ah ! qu'il seroit bien plus facile
D'empêcher leur foule indocile
D'ouvrir la porte et de sortir,
Que du milieu de la carrière
Les faire tourner en arrière,
Quand on les a laissé partir !

La raison n'est guère écoutée
Parmi les agitations
D'une multitude emportée
D'impétueuses passions.
Quand *Éole* a frappé la grotte,
A quoi te sert, triste pilote,
Et ton génie et ton travail ?
L'effroyable orage qui gronde,
A la violence de l'onde
Fait obéir ton gouvernail.

Adieu, seul charme de la vie,
Sacrifié mal-à-propos ;
Adieu, seul bien digne d'envie,
Repos, souhaitable repos.
En te cherchant, on t'abandonne
Par les mouvemens qu'on se donne
Pour jouir d'un tranquille sort.
On l'a trouvé, dès qu'on s'arrête.
Pour ne plus craindre de tempête,
Que ne se tient-on dans le port ?

Non, un vaisseau battu d'une tempête affreuse, roulant au gré des flots en fureur, au milieu des éclairs, n'est pas plus agité qu'un esprit inquiet, qui se livre à tous ses desirs. Celui, au contraire, qui sait les modérer et les tenir sous son empire, ressemble à un vaisseau, qui, poussé par les doux zéphirs, vole légèrement sur les ondes et arrive heureusement au port.

Le cœur de l'homme, dit l'Auteur des *Instructions Chrétiennes*, est un fond inépuisable de desirs, et les desirs sont un fond inépuisable d'inquiétudes et d'agitations, par leur multitude, leur étendue, leur vivacité, leur contrariété. Ils nous accablent par leur multitude, ils nous égarent par leur étendue, ils nous transportent par leur vivacité, ils nous déchirent par leur contrariété. Malheureuse condition de la nature humaine ! nous formons des desirs pour être heureux, et nos desirs font en partie notre malheur.

Combien notre cœur n'en produit-il pas tous les jours ! Chaque instant en voit naître un nouveau, qui avoit été précédé par un autre, et qui en voit bientôt naître un troisième après lui. Ce sont des flots sans nombre, qui se succédant sans cesse, tiennent le cœur dans une agitation continuelle. Quelle foule de desirs ne forme-t-on pas !

Vous le savez, ô cœur livré à ces illusions ; et peut-être une triste expérience vous en a-t-elle appris plus que tous les discours. Vous avez formé des desirs sans nombre, et ces desirs à quoi ont-ils abouti, ils vous ont occupé, ils vous ont troublé ; ils vous ont agité, après quoi ils se sont dissipés. Voilà tout ce qui en reste, et si quelquefois ils ont été remplis, n'est-il pas arrivé que, loin de vous satisfaire, ils sont devenus pour vous une nouvelle source d'inquiétudes et de chagrins ?

Comme ils sont sans nombre, ils sont aussi sans bornes. Et jusqu'où ne les porte-t-on pas, quand une fois on a donné à son cœur la liberté d'en former ? Un souhait rempli en fait naître un autre plus vaste. Une première démarche qui réussit, est un attrait pour en tenter une seconde plus téméraire encore ; et dès qu'on est une fois entré dans la carrière des desirs, on ne croit jamais avoir assez avancé, si l'on voit encore quelque pas à faire, pour arriver au but qu'on se propose, et qui s'éloigne à mesure qu'on veut en approcher. Quand est-ce qu'un ambitieux s'est contenté des honneurs où il est parvenu, s'il en voit de plus élevés où il puisse aspirer ? Quand est-ce qu'un avare s'est contenté des trésors qu'il a amassés, s'il en voit de plus

grands à accumuler ? Quand est-ce qu'un homme de plaisirs s'est borné à ceux qu'il a goûtés, s'il peut les accroître et les augmenter ? Mais hélas ! de quelle paix, de quel bonheur peut jouir un cœur inquiet, qui soupire toujours après ce qui lui manque ; un cœur léger qui court sans cesse après un fantôme qui lui échappe quand il croit le tenir, un cœur avide que rien ne rassasie et que l'abondance même ne fait qu'altérer ?

Ce n'est pas tout. Pour contenter ces desirs, il faut mettre tout en œuvre : soins et travaux portés jusqu'à l'épuisement, prières et sollicitations portées jusqu'à l'importunité, assujettissement et dépendance portées jusqu'à la bassesse. Rien n'arrête dans sa course un desir ardent. Les obstacles mêmes ne servent qu'à l'irriter davantage. Semblable à un torrent impétueux, il se roidira contre la digue, et n'en deviendra que plus violent. Que si, malgré tous ses soins et tous ses efforts, cet homme vient à ne pas obtenir ce qu'il desire ardemment, ah ! c'est alors que son cœur va être livré en proie à tout ce que le trouble et l'agitation ont de plus cruel. Toutes les passions viendront comme de concert dans ce cœur, ou pour punir ou pour aigrir ce desir. L'envie le rongera,

la jalousie le dévorera, la haine contre un rival le transportera, une mélancolie affreuse le jettera dans les plus noirs accès. Aveugles et infortunés que nous sommes ! nous nous envions à nous-mêmes notre bonheur ; et par nos desirs immodérés nous nous causons plus de mal, que nos ennemis les plus mortels ne pourroient nous en souhaiter.

Mais ce qui met le comble à notre malheur, c'est la guerre intestine et les terribles combats que se livrent entre eux nos desirs opposés souvent et contraires les uns aux autres ; ils ne semblent redoubler de force que pour déchirer davantage le cœur qui en est la funeste victime.

Telle et plus déplorable encore est la situation d'un cœur livré à la violence de ses desirs. Représentez-vous une mer exposée à la fureur des vents déchaînés contre elle. Là, on voit une multitude infinie de flots qui s'élèvent, se succèdent sans intervalle, qui s'étendent au loin d'un rivage à l'autre et ne cherchent qu'à s'élancer au-delà des bornes ; qui s'amoncèlent avec impétuosité et grondent sans cesse avec une nouvelle fureur ; qui, agités par des mouvemens tout contraires, par un flux et un reflux continuels, se poussent, se brisent les uns contre les autres. Et comme dans

cette mer orageuse, l'obscurité des nuages qui la couvrent, l'agitation des flots qui s'élèvent, le bruit des foudres et des éclairs qui brillent de toutes parts, portent partout la terreur, et n'offrent aux yeux que l'image du désordre et du trouble les plus affreux ; ainsi dans un cœur agité de desirs, ce n'est plus que ténèbres et obscurité, confusion et trouble, agitation et horreur. Il se rend malheureux par cela même où il espéroit trouver son bonheur.

Eh ! quoi de plus malheureux qu'un cœur dévoré par la soif insatiable de ses desirs, qui le dominent, le tourmentent, la tyrannisent ? Pourra-t-il jamais jouir d'un instant de bonheur ? L'oracle Divin l'a prononcé, et cet oracle s'accomplit tous les jours (*). Tout homme qui livrera son cœur à ses desirs effrénés, trouvera dans ses desirs mêmes sa peine et son tourment. Qu'il est à plaindre de se livrer ainsi à l'intempérance de ses desirs ! ne comprendra-t-il jamais que ce sont autant d'ennemis qu'il arme contre son repos ; qu'un desir violent dégénère en passion ; que la pas-

(*) *Les méchans sont comme une mer agitée et bouillonnante, qui ne peut se calmer, et dont les flots vont se briser sur le rivage.* Isaïe 57.

sion se change en tyrannie ? Et qui fut jamais heureux sous la domination d'un tyran ?

Les passions, filles et mères fécondes de nos desirs, destinées d'abord par l'institution de l'Auteur de la Nature à nous porter au bien, à concourir à notre bonheur, ne font souvent que nous en éloigner davantage. On les a ingénieusement comparées à ces eaux bienfaisantes, que l'art et l'industrie ont ramassées pour répandre la fertilité et l'abondance ; mais qui, venant à rompre les digues qui les retiennent, portent par-tout la désolation et les ravages. Les passions, de même, en se débordant causent tous les maux qui nous affligent, et nous rendent aussi malheureux que coupables.

Parmi ces passions différentes et multipliées, qui agitent et déchirent le cœur de l'homme, il en est une particulièrement qui domine sur toutes les autres ; qui, plus vive, plus forte, plus violente, plus impérieuse, les remue comme autant de ressorts, qu'elle fait agir ; et par-là elle devient en nous comme l'ame et le mobile de tout. Cette passion est proprement ce qui forme notre penchant, notre caractère, notre portrait. Elle est différente dans chaque personne, selon la diffé-

rence des humeurs, du tempérament, des inclinations.

Dans les uns, c'est l'ambition qui les porte à s'élever au-dessus des autres, à s'avancer, à se distinguer; jamais contens de ce qu'ils sont, voulant toujours être plus grands, plus élevés qu'ils ne sont, et souvent qu'ils ne doivent être. Dans les autres, c'est la colère qui les transporte, dévorée par un feu violent qui éclate en toute occasion, leur ame fougueuse s'élance au dehors d'elle par de fréquentes et impétueuses saillies, par des emportemens subits qui, comme autant de vives flammes, s'élèvent à chaque instant, portent leur ravage sur tout ce qui est proche, en même temps qu'elles consument et minent la fournaise d'où elles partent. Dans ceux-ci, au contraire, c'est un fond d'indolence, de paresse, de négligence, que rien ne sauroit animer ni tirer de sa léthargie. Plongé dans le sein de cette indolence, on ne fait rien, on ne s'occupe de rien, on n'est capable de rien; toujours projetant et jamais n'exécutant, toujours commençant et ne finissant jamais. Cependant on néglige tous les devoirs de son état: on laisse des enfans sans éducation, des domestiques sans règle, des affaires en désordre; on a pour celle de son salut la même insensibilité, la même négligence,

et l'on meurt sans avoir passé par la vie : car est-ce vivre que de vivre ainsi ?

Combien d'autres différentes passions dominent et tyrannisent les hommes ! C'est un vil intérêt qui ne songe qu'à amasser, à accumuler, à se tourmenter dans la crainte d'être misérable : un fond d'amour propre qui se cherche en tout, rapporte tout à soi et se rend odieux en voulant se faire estimer : une violente envie de parler, qui ne connoît aucun frein, qui recueille avidement les bruits, les événemens, les actions les plus scandaleuses, pour les répandre et les divulguer plus avidement encore : un funeste penchant à la médisance, qui porte à critiquer, à blâmer, à condamner, à ne faire grace à personne, et par-là mérite que personne ne le lui fasse ; une sensibilité excessive, qui s'offense, se pique de tout, et n'obtient que ce qu'elle craint, la haine et le mépris : une basse envie que le bonheur d'autrui irrite, qui se nourrit de larmes et de poison, et s'indigne contre la fortune qui lui semble ne faire du bien aux autres qu'à ses dépens ; d'autant plus malheureuse qu'il y a moins de malheureux.

Telles et plus multipliées encore sont les diverses passions, qui agitent et tourmentent le cœur par les desirs insatiables

dont elles l'occupent, et par les guerres intestines qu'elles se livrent entre elles. Semblables aux vagues de l'Océan, les passions se heurtent, se divisent, se rassemblent, se combattent tour-à-tour; et font de l'homme qui s'en laisse dominer, le triste jouet de leurs bizarreries et de leurs fureurs. En vain se flatteroit-on de les réprimer, quand on le voudra, et de leur ôter l'empire qu'on leur a permis d'usurper. Chimérique projet que l'expérience dément? Est-il donc facile d'arrêter des chevaux fougueux sur la pente d'un précipice?

Les passions, dit l'Auteur des *Conseils de la Sagesse*, sont une très-sage invention de la nature, qui a voulu donner à l'homme des forces extraordinaires, dans les occasions où il doit agir fortement, pour repousser un mal dangereux ou pour acquérir un bien dont la conquête est pénible (*).

(*) Les passions, dit l'Abbé *Girard*, sont le véritable ressort qui nous fait agir, et qui nous détermine pour le bien comme pour le mal. La raison est un contre-poids, qui sert à mettre en jeu ou à réprimer à propos tantôt l'un tantôt l'autre de ces différens ressorts, qui sont dans notre être pour le pousser, le remuer vers les objets, le rendre sensible aux peines et aux plaisirs, et en faire un être véritablement vivant. Les passions font donc vivre l'homme : mais la raison le fait vivre comme il faut pour son honneur et pour son avantage.

Lorsque ces feux invisibles sont allumés dans ses veines, il vaut plus que lui-même; et il ne fait rien alors qui ne semble miraculeux. Il court où l'impétuosité l'emporte, ne trouvant rien de difficile, et ne pouvant croire qu'il y ait rien d'invincible, ni rien de plus fort et de plus puissant, que le feu dont il se sent animé.

Le malheur est que ces forces enfermées dans l'homme, sont contraires à l'homme. Ce sont des domestiques séditieux et méchans. A moins qu'il ne les tienne toujours enchaînés, il est perdu : s'ils ne sont point ses esclaves, il faut de nécessité qu'il soit leur victime. Les passions soumises, et gouvernées par la raison, sont comme des lions ou comme des chevaux de grand prix, attachés au char d'un vainqueur.

Lorsque l'homme, maître de ses desirs et des mouvemens de son cœur, auguste image de la Divinité, vient à paroître, traîné par ces monstres superbes, et conduit par eux à la gloire, il n'y a point dans la nature de plus magnifique spectacle. Mais quand il arrive durant le triomphe, que les chevaux rompent leurs freins, et qu'ils enlèvent les guides d'entre les mains de leur maître, il ne se peut rien voir de plus désastreux et de plus funeste. Ils entraînent avec eux tout le triomphe dans les préci-

pices; et ce vainqueur, auparavant si digne d'être contemplé et admiré, n'est plus rien que le jouet d'une troupe de furies, et qu'un triste exemple de la foiblesse des vertus de l'homme, et de la vanité de ses grandeurs.

Les passions sont fortes; mais vous l'êtes aussi, et beaucoup plus qu'elles. Je puis dire, au moins de l'homme sage et de tous les grands hommes, qu'ils ont en eux trois puissans secours contre ces ennemis domestiques : la grace, le courage et la sagesse.

Toutes les passions, comme on voit, sont donc bonnes, quand on en reste le maître; et toutes sont mauvaises, quand on s'y laisse assujettir.

Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a par bonté donné les passions.
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste :
L'usage en est heureux, si l'abus est funeste (*).

(*) M. *de Voltaire*, qui ajoute dans une note : « Comme tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un sens, il est bon d'avertir ici qu'on entend par le mot *passions*, des desirs vifs et continus de quelque bien que ce puisse être. Ce mot vient de *pâtir*, parce qu'il n'y a aucun desir sans souffrance; desirer un bien, c'est souffrir l'absence de ce bien. Les vicieux et les gens de bien ont tous également de ces desirs vifs et continus, qui ne deviennent

Le divin Ouvrier qui, en formant l'univers, a voulu, pour le vivifier et l'animer, que tout y éprouvât des chocs et des combats, a voulu de même, dans les conseils de son immense sagesse, que chez nous la raison fût combattue par les passions qui lui sont opposées, pour empêcher l'esprit de tomber dans un funeste engourdissement; ce qui n'auroit pas manqué, s'il eût régné seul dans l'homme. Il s'y trouve réveillé et excité sans cesse par l'aiguillon des passions, comme le cheval par les pointes piquantes de l'éperon. Sans cette contrariété, l'ame resteroit plongée dans une morne langueur, et ne se porteroit point aux grandes, aux héroïques actions.

C'est donc être dans une erreur grossière, que d'imaginer que le sage soit exempt de ces mouvemens tumultueux : c'étoit là le Sage imaginaire du Portique, plus sem-

---

des vices que par leur objet. Il seroit à souhaiter que les langues eussent des mots pour exprimer les desirs habituels qui en soi sont indifférens, ceux qui sont vertueux, ceux qui sont coupables : mais il n'y a aucune langue au monde, qui ait des signes représentatifs de chacune de nos idées, et l'on est obligé de se servir du même mot dans une acception différente. »

blable à un marbre inanimé qu'à l'homme. La nature ne nous a pas donné en vain ces vives impulsions : il ne s'agit que de les régler par un art légitime et par le secours d'une saine raison. Aussi le nom de Sage doit-il être donné, non à celui qui n'éprouve point les mouvemens des passions, mais à celui qui sait les régir et les modérer, comme un écuyer habile sait manier par le secours des rênes, un coursier indompté, et se garantir par une prudente adresse d'être emporté par ses ardeurs. Mais qu'il est peu de gens qui aient trouvé un juste milieu, et qui puissent garder d'exactes mesures ! L'erreur préside aux deux extrêmes, et le trône de la vertu est placé dans l'intervalle, également éloigné de ces deux écueils. Élevée au-dessus des flots impétueux des passions et des desirs, elle les domine et leur donne les lois que la sagesse a prescrites.

Ce qui nous est défendu par la raison, c'est de vouloir ce que nous ne pouvons ni ne devons obtenir. Ce qui nous est défendu par la Religion, n'est pas d'être tentés, mais de nous laisser vaincre aux tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas des passions : mais il dépend de nous de régner sur elles. *Soyons hommes*, dit le Philosophe de

Genève, *renfermons notre cœur dans les bornes de notre condition;* étudions et connoissons ces bornes : quelque étroites qu'elles soient, on n'est point malheureux tant qu'on s'y tient ; on ne l'est que quand on veut les passer (*). Voulons-nous vivre heureux et sages : sachons nous garantir des illusions de l'orgueil, qui est la source de nos plus grands malheurs : restons sans peine à notre place, et ne nous agitons point pour en sortir. Contentons-nous sans inquiétude et sans plaintes de ce que nous avons. Apprenons à perdre ce qui peut nous être enlevé, et à tout quitter quand la vertu l'ordonne ; car on ne jouit que de ce qu'on sait perdre. Alors, nous serons heureux malgré la fortune, et sages malgré les passions. Alors, nous trouverons dans la possession même des biens fragiles, une félicité que rien ne pourra troubler ; nous les posséderons sans qu'ils nous possèdent ; et nous serons en effet plus puissans et plus riches de ce que nous desirerons de moins. Nous éprouverons la vérité de cette belle maxime :

La modération est le trésor du sage.

(*) *Sub te erit appetitus ejus* (*peccati*) *et tu dominaberis illius.* Gen. 4.

Mais

Mais telle est notre foiblesse naturelle et la triste condition de l'homme, que nous sommes presque tous les esclaves de nos passions et de nos préjugés. Nous n'existons que dans l'opinion des autres, et jamais par nous-mêmes. Le germe fatal de la vanité, que nous apportons en naissant, produit en nous, lorsque nous entrons dans la société, le desir de nous distinguer des autres par des biens, soit réels, soit imaginaires. Nous courons dans cette vue après de frivoles honneurs, et après des richesses plus frivoles encore, à coup sûr plus dangereuses. Le sage seul, au milieu du monde même, s'il s'y trouve nécessairement jeté par son état, car sans cela il y est rare; le sage en y vivant se réserve le droit d'attacher une indifférence profonde à tout ce qui captive le vulgaire. Tandis qu'il apperçoit la plupart des hommes, jouets insensés de leur vanité et de leurs desirs, ballottés sur la mer immense du monde, il contemple du port les orages des passions, et voit briser à ses pieds tous les efforts de la tempête. Il saura, s'il le faut, s'y prêter quelquefois, mais il saura aussi toujours si bien tenir et modérer le gouvernail, qu'il écartera de lui les dangers et les écueils.

Ce seroit trop demander sans doute, que de vouloir que nous vivions sans de-

sirs. L'inquiétude naturelle de notre esprit, les besoins qui nous tourmentent, et notre propre foiblesse, ne nous permettent guère d'aspirer à cet état de tranquillité parfaite, où l'on ne desireroit plus rien.

Le Ciel nous fit un cœur, il lui faut des desirs.
VOLTAIRE.

Ce qu'on doit donc faire, c'est de tâcher de régler si bien son cœur, qu'il ne desire rien trop ardemment; c'est de s'appliquer à se rendre heureux, moins en remplissant qu'en bornant ses desirs.

Il faut savoir se borner. Il y a plusieurs années que vous dites : *Quand j'aurai fini cette affaire, je serai content.* Vous en avez fini heureusement plusieurs, et vous êtes plus inquiet que jamais. Vous vous flattiez que, lorsque vous auriez obtenu cette place, cette dignité, vous seriez au comble du bonheur. Mais dès que vous l'avez eue, vous en avez desiré une autre plus grande, dont vous vous voyez plus proche. Le desir augmente, quand on le croit rempli; et l'on n'est jamais ni heureux ni content.

Suivez jusque dans Babylone,
Ce fier vainqueur de l'Univers;
Et contemplez le sur le trône,
Maître de cent peuples divers;
Lorsqu'il enchaîne la victoire,

Et qu'à jamais comblé de gloire
Il n'en sauroit plus acquérir ;
Un cruel ennui le dévore
De ne pouvoir trouver encore
Un autre monde à conquérir.

On compte pour rien ce qu'on a le plus desiré, dès qu'on le possède; et l'on est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'on ne possède pas encore. C'est cette cupidité ennemie du bonheur et toujours inquiète, qui rend chaque être mécontent de son sort, qui fait trouver insipide la possession de grands biens, si l'on n'en accumule de plus grands ; qui ne fait vivre que de l'avenir ; et sur les flatteuses, mais trop souvent trompeuses, promesses de l'espérance, s'élance loin du présent, pour ne songer qu'à l'avenir.

Cette vérité nous paroît bien exprimée dans la jolie fable suivante :

Le Chardonneret.

Un Chardonneret jeune et beau,
Leste, brillant, adroit, mais un peu trop volage,
Fut esclave dès le berceau.
Une belle, au printemps de l'âge,
Étoit folle de cet oiseau.
Il n'en aimoit pas plus la cage.
Il demandoit pour quel forfait
On l'avoit chargé d'une chaîne,
Et pourquoi dans deux seaux qu'on suspendit exprès ;
Il falloit, achetant ses repas de sa peine,

Que lui, Chardonneret, puisât soir et matin;
Tandis que l'oiseau du voisin,
Un Pinçon, disoit-il, qui ne le valoit guère;
Exempt de tout travail, libre de tout lien,
Mangeoit sans le gagner, et se donnoit carrière
Dans un logis plus vaste que le sien.
Il ne demandoit pas liberté toute entière,
Mais qu'on adoucît sa prison.
On le fit : on brisa cette chaîne cruelle :
En un brillant palais on changea sa maison.
De joie il composa sur l'heure une chanson;
On n'en fit jamais de si belle :
Le voilà comme le Pinçon,
Allant, venant, sautant de bâton en bâton,
Pour ses repas n'ayant qu'à prendre.
Il n'y fut pas deux jours qu'il ne put se défendre
De desirer d'être plus libre encor :
Si je pouvois prendre l'essor!
Pourquoi n'a-t-on pas fait cette cage plus haute?
Moineaux qui fendez l'air, que vous êtes heureux!
Je voudrois voyager comme eux.
Content, à la maison je reviendrois sans faute.
Il perdit cette fois son temps.
Les vœux de cet oiseau sont ceux de bien des gens.

AUBERT.

Tous les hommes cherchent le bonheur, et peu le trouvent, parce que la plupart le mettent dans la possession de ce qu'ils n'ont point ou de ce qui ne peut le donner. Il fuit souvent aussi ceux qui le poursuivent avec trop d'ardeur. Il en est du bonheur en quelque sorte comme de la santé : ceux qui le cherchent trop sont ceux qui le

trouvent le moins. *Diogène* vantoit souvent la supériorité de son bonheur sur celui du Roi des Perses. *Je n'ai besoin de rien*, disoit-il : *pour lui, il n'aura jamais assez. Je n'envie pas ses plaisirs, qui ne peuvent le satisfaire, et il ne peut goûter les miens.* Il ne se trompoit pas. *Xerxès*, comblé des biens et des faveurs de la fortune, n'étant pas encore content, fit proposer une récompense à celui qui inventeroit un nouveau genre de plaisirs. On l'inventa, sans qu'il fût plus satisfait : car c'est moins en accordant à ses passions qu'en les réprimant, qu'on peut l'être. *Je desire peu*, disoit St. François de Sales dans son ingénieuse naïveté ; *et le peu que je desire, je le desire peu.*

Modérons nos propres vœux,
Tâchons de nous mieux connoître :
Desires-tu d'être heureux,
Desire un peu moins de l'être.
Voici comme j'ai compté,
Dès ma plus tendre jeunesse :
La vertu, puis la santé,
La gloire, puis la richesse.

C'est ainsi que s'exprimoit et pensoit *Charleval*, qui, par une union assez rare, sut allier l'amour de la poésie avec celui de la Religion. Sa complexion étoit si foible et si délicate, que dès son enfance même, ses héritiers regardoient sa succession comme

très-prochaine. Cependant par son bon régime et par sa conduite modérée, il trouva le secret de prolonger sa carrière jusqu'à sa quatre-vingtième année (*).

Pères et mères, qui voulez rendre un jour vos enfans heureux : au lieu de leur répéter sans cesse les usages et les maximes du monde, les droits de leur naissance, les avantages des richesses ; formez-les surtout à la vertu, et enseignez-leur cette précieuse modération qui vaut mieux que la fortune, parce qu'elle apprend à en jouir ou à s'en passer. Ils seront toujours assez polis s'ils sont humains, assez nobles s'ils sont vertueux, assez riches s'ils ont appris à modérer leurs desirs.

Apprenez-leur, par vos leçons et par vos exemples, à se garder de l'avidité des richesses et de la soif de l'or. Cette honteuse et misérable passion porte à presque tous les vices et les rassemble ; l'impiété, le parjure, le larcin, la fraude, les querelles, la dureté pour les misérables et pour soi-même. Rien n'est si sordide que l'avare ; il ne souhaite, il n'aime, il ne connoît rien que les

---

(*) *Charles Faucon de Ris*, Seigneur de *Charleval*, écrivoit poliment en vers et en prose. Il mourut en 1683, et laissa un recueil de ses Lettres et de ses Poésies.

biens de la terre. C'est pour des choses si basses qu'il commet toutes sortes de crimes. Il n'a d'autre Dieu que son argent qu'il adore. Sans cesse il en est occupé. Son cœur semble tourner jour et nuit autour des lieux où sont cachés ses trésors.

Un des plus grands obstacles au bonheur de la plupart des hommes, c'est le desir trop vif des biens de la terre. Plus on a, plus on veut avoir. On est moins content de ce qu'on possède, que jaloux de ce qu'ont les autres, et empressé d'en avoir encore davantage. Mais on perd souvent tout, en voulant trop avoir. Trois habitans de *Balck* (*), voyageant un jour ensemble, trouvèrent un trésor. Ils le partagèrent, et continuèrent leur route, en s'entretenant de l'usage qu'ils feroient de leurs nouvelles richesses. Ils manquèrent de vivres, et il fallut envoyer à la ville voisine en chercher. Le plus jeune fut chargé de cette commission, et partit. Il se disoit en che-

(*) Grande et célèbre ville d'Asie, dans la Bucharie, qui est occupée aujourd'hui par les Tartares Usbecks, et qui est la partie la plus peuplée et la mieux cultivée de la grande Tartarie. Les Sultans ont souvent fait leur résidence à Balck : *Tamerlan* la prit en 1369 sur le Sultan *Hussain* ; et les Tartares Usbecks s'en sont enfin rendus maitres.

min : Me voilà riche ; mais je le serois bien davantage, si j'avois été seul quand on a trouvé le trésor : mes camarades m'ont enlevé deux parts ; ne pourrois-je pas les reprendre ? Cela me seroit facile : je n'aurois qu'à empoisonner les vivres que je vais chercher. A mon retour, je dirois que j'ai dîné à la ville : mes compagnons mangeroient sans défiance, et ils mourroient. Je n'ai que le tiers du trésor, et j'aurai le tout. Cependant les deux autres voyageurs étoient assis à l'ombre, et ils se disoient : Nous avions bien affaire que ce jeune homme vînt s'associer avec nous. Nous avons été obligés de partager le trésor avec lui : sa part auroit dû nous appartenir, et c'est alors que nous serions riches. Il reviendra bientôt. Nous avons de bons poignards. Le jeune homme revint : ses compagnons l'assassinèrent. Ils mangèrent ensuite des vivres empoisonnés ; ils moururent, et le trésor n'appartint à personne.

Ce qui devroit satisfaire l'avarice, ne fait que l'irriter : c'est la soif de l'hidropique.

De l'avare toujours avide
L'or irrite la soif au lieu de la calmer :
Le gain de plus en plus ne fait que l'allumer,
Et jamais de son cœur ne peut remplir le vide.

Plein de desirs jusqu'au trépas,
Il manque des biens qu'il possède,
Autant que de ceux qu'il n'a pas.

La folie de thésauriser est d'autant plus funeste, qu'elle augmente avec l'âge, et que les vieillards, toujours défians, prévoyans, aiment mieux se refuser aujourd'hui le nécessaire, que d'en manquer dans cent ans. Plus on est riche, plus le desir s'irrite et croît avec les moyens de s'enrichir. L'avarice prescrit toujours une nouvelle tâche : les travaux se succèdent sans fin ; et le terme où l'on comptoit se reposer, s'éloigne à mesure qu'on croit en approcher.

Au milieu de ses trésors, l'avare est toujours malheureux, toujours pauvre, parce qu'il ne sait ni se borner ni jouir. Le sage, au contraire, l'homme modéré, avec peu est toujours riche, toujours noble et libéral, toujours heureux. *Si vous voulez rendre quelqu'un véritablement riche*, disoit un ancien Philosophe, *il ne faut pas ajouter à ses biens, mais seulement retrancher de ses desirs et de ses cupidités.*

Savoir jouir de ce qu'on a,
Ne rien souhaiter au-delà,
Ne craindre en ses procès l'argent ni la cabale,

Un bon livre, un ami : voilà le vrai bonheur.
La modération du cœur
Est la pierre philosophale (*).

L'Auteur de ces vers l'avoit trouvée, et c'est à elle qu'il dut le bonheur de jouir de toute sa santé et de tout son esprit, au-delà de quatre-vingts ans, comme il le dit lui-même :

Soumis aux lois, libre du reste,
Je me suis proposé toujours
De suivre le tranquille cours
D'une vie égale et modeste,
Où m'accommodant à mon sort,
Ne comptant pour rien de paroître,
Et de mes desirs rendu maître,
Je vécusse à moi-même, en attendant la mort.
Maintenant, graces à mon âge,
Graces à la droite raison,
Qui ne luit jamais davantage
Que dans notre arrière-saison,
Exempt de crainte, exempt d'envie ;
Satisfait d'un modique bien,
Je commence à mener la vie
D'un homme qui n'aspire à rien.

(*) *Regnier Desmarets*, mort en 1713, Auteur très-médiocre en prose et en vers, quoiqu'il se soit exercé, ou peut-être parce qu'il s'est exercé dans presque tous les genres et dans plusieurs langues. Ses pièces de poésie sont communément foibles ; et quelques vers pleins de naturel, ne sont pas capables d'en racheter la médiocrité. *Dict. des Trois Siècles.*

Je ne fais la cour à personne,
De la paix de l'esprit je goûte les plaisirs,
Et je jouis, dans mon automne,
De l'indépendance que donne
Le retranchement des desirs.

L'homme heureux n'est pas celui qui n'a besoin de rien, mais celui qui peut vivre sans ce qu'il n'a pas, et que la privation de ce qui lui manque n'affecte point. Un Solitaire avoit mis sur la porte de sa solitude :

Dans un lieu, du bruit retiré,
Où, pour peu qu'on soit modéré,
On peut trouver que tout abonde,
Sans amour, sans ambition,
Exempt de toute passion,
Je jouis d'une paix profonde;
Et pour m'assurer le seul bien
Que l'on doit estimer au monde,
Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour rien.

Il en coûte moins pour réprimer un premier desir, que pour satisfaire tous ceux qui viennent ensuite. Le Prince *de Conti* se refusoit aux goûts les plus innocens, à la curiosité même des peintures où ses infirmités auroient pu trouver un délassement. Il répondoit aux instances que lui faisoit là-dessus la Princesse son épouse, qu'en se livrant à un goût, on s'accoutume à se livrer à tous, et qu'il faut savoir ou ne

pas tout desirer, ou se passer souvent de ce qu'on desire.

Qu'est-ce que les richesses ? des moyens de satisfaire à nos besoins. Ces besoins sont réels ou imaginaires. Les réels sont en petit nombre : il est aisé de remplir ces petits vides, la nature y a pourvu abondamment, tous les hommes sont riches. Il n'en est pas de même des besoins imaginaires et factices : ils sont sans nombre, comme l'imagination et la cupidité sont sans bornes : chacun s'en forme selon son état, son rang, son caractère, disons mieux, suivant ses préjugés. Où sont les richesses qui pourroient suffire ? tous les hommes sont pauvres.

Ces gens dont l'élévation éblouit, sentent à peine leur état : leurs yeux toujours frappés de l'éclat qui les environne, cessent bientôt d'y être sensibles. Un Prince voit l'étendue de son empire du même œil qu'un paysan voit son héritage. L'un n'est pas plus vivement affecté que l'autre. Si chacun d'eux est content de ce qu'il possède, leur tranquillité est la même et du même prix. Si tous deux trouvent qu'ils n'en ont pas assez, le Prince portera ses regards avides au-delà de ses frontières, le paysan portera les siens sur le champ voisin : leurs desirs, leurs inquiétudes, leurs peines ont la même source et sont de la même nature.

Il importe donc peu pour le bonheur, d'être né dans une cabane ou dans un palais, de porter le sceptre ou la houlette. Ce n'est point la mesure des richesses ni des grandeurs, qui fait celle du repos; c'est la mesure de notre cupidité. Être content de sa fortune, grande ou petite, vivre sans ambition dans un haut rang ou dans la médiocrité, se borner à ce qu'on a, et ne rien ou presque rien desirer; voilà le vrai bonheur.

Ce retranchement, ou plutôt cette modération de desirs, est en effet le seul moyen de nous rendre heureux. Nous ne prétendons pas néanmoins qu'elle puisse nous procurer une félicité pleine et inaltérable. Ce bien n'est réservé que pour l'autre vie; et la Religion seule est chargée de nous conduire dans la route de la félicité qu'elle nous prépare au-delà du temps. Cette vie-ci est une vie de tentations et de combats, de peines et de traverses, d'afflictions et de chagrins. La constitution de notre corps, la foiblesse de notre nature, l'activité des élémens, la variété des saisons, les différentes sortes d'esprits, de caractères et d'humeurs des personnes avec lesquelles nous sommes obligés de vivre; le choc des passions et des intérêts; toutes ces choses nous empêcheront toujours

d'être ici-bas parfaitement heureux. L'Auteur de notre être l'a ainsi voulu, afin que nous ne nous attachions pas trop à la terre, et que nous portions nos vœux vers celui qui seul peut les remplir. Mais il est vrai aussi que, si quelque chose est capable de diminuer le nombre et la violence des maux que nous avons à souffrir dans notre exil, c'est cette modération de desirs, que nous recommandons. C'est elle qui peut nous rendre heureux, autant qu'on peut l'être sur la terre, sans que le bonheur présent ruine les espérances de l'avenir. Elle est comme les heureuses prémices et le garant de la félicité qui nous est destinée dans le Ciel, puisque rien n'est plus conforme à l'esprit de la Religion, que de mettre des bornes à ses desirs, de n'avoir aucune attache au monde ni à tous les biens d'ici-bas, dont la figure passe et s'évanouit comme l'ombre.

Lorsqu'on vint apporter le bâton de Maréchal de France à M. *de Castelnau* (*),

(*) La Maison de *Castelnau* a produit beaucoup de sujets qui ont rendu service à l'État, et se sont distingués sur-tout dans les armes. Celui dont il est ici parlé, eut part à tous les faits de guerre de son temps sous *Louis XIII* et *Louis XIV*, depuis le siége de Corbie en 1636 jusqu'à celui de Dunkerque en 1658, où il fut blessé : il mourut des suites de sa blessure, à 38 ans.

quelques jours avant sa mort, il répondit: *Cela est beau en ce monde, mais je vais dans un pays où cela ne me servira guère.* Nous devons penser de même. La grandeur, la gloire, les richesses, les honneurs distingués, rien de plus beau ni de plus flatteur en ce monde : mais en l'autre tout cela sera compté pour rien, et ne servira même souvent qu'à rendre plus malheureux, parce qu'il aura rendu plus criminel. Que deviendront toutes ces choses frivoles, qui paroissent successivement sur la scène du monde, et après lesquelles nous courons avec tant d'ardeur ? que deviendront-elles, quand le monde lui-même aura disparu ? Il n'en restera plus aucun vestige : tout ira s'enfoncer et se perdre dans les espaces immenses de l'éternité. La vertu, qui pourroit bien plus sûrement nous conduire à la vraie félicité que tous ces faux biens ; la vertu que nous négligeons, survivra seule à la ruine de l'univers, et ne périra point.

Salomon, qu'aucun Prince n'égalera jamais ni pour la vaste étendue des connoissances, ni pour la multitude des richesses, et qui avoit accordé à son cœur tous les plaisirs qu'il pouvoit desirer, avouoit néanmoins lui-même qu'il n'avoit trouvé dans toutes ces choses que vanité, et qu'il

n'y avoit de vrai bien et de vrai bonheur que pour celui qui cherchoit à servir Dieu et à lui plaire (*). C'est ce que fait bien sentir une fiction ingénieuse, attribuée à Mademoiselle *Bernard*, qui s'est rendue célèbre par son esprit et par son talent pour la poésie (**).

L'Imagination, amante du Bonheur,
Sans cesse le desire et sans cesse l'appelle ;
Mais sur elle il exerce une extrême rigueur,
Et, fait pour ses desirs, il est peu fait pour elle.
Dans sa tendre jeunesse elle alla le chercher
    Jusque dans l'*Amoureux Empire* ;
Mais lorsque du Bonheur elle crut approcher,
    Le soupçon, le jaloux martyre,
    La délicatesse encore pire,
Soudain à ses transports le vinrent arracher.
Dans un âge plus mûr, du même objet charmée,
    Au palais de l'*Ambition*
Elle crut satisfaire encor sa passion ;
Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée ;
Fantôme du Bonheur et pure illusion.

(*) Eccl. 12.

(**) On a d'elle deux tragédies et quelques pièces fugitives. Plusieurs de ces pièces, qu'on trouve dans nos Recueils de poésie, font honneur à son esprit. Ses liaisons avec M. *de Fontenelle* peuvent bien avoir contribué à leur délicatesse et à leur perfection. Elle fut plusieurs fois couronnée à l'Académie des Jeux floraux et même à l'Académie Françoise. Elle étoit de Rouen, et mourut en 1712.

Enfin dans le pays qu'habite la *Richesse*,
Séjour agréable et charmant,
Elle va demander son fugitif amant.
Elle y vit l'abondance, elle y vit la mollesse
Avec le plaisir enchanteur;
Il n'y manquoit que le Bonheur.
La voilà donc encor qui cherche et se promène.
Lasse des grands chemins, elle trouve à l'écart
Un sentier peu battu qu'on découvroit à peine.
Une beauté simple et sans art,
Du lieu presque désert étoit la souveraine.
C'étoit la *Piété*. Là, notre amante en pleurs,
Lui raconta son aventure.
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs,
Vous verrez le Bonheur, c'est moi qui vous l'assure,
Lui dit la fille sainte: *il faut, pour l'attirer,*
Demeurer avec moi, s'il se peut sans l'attendre,
Sans le chercher, au moins sans trop le desirer.
Il arrive aussitôt qu'on cesse d'y prétendre,
Ou que dans sa recherche on sait se modérer.
L'Imagination à l'avis sut se rendre,
Le Bonheur vint sans différer.

Le vrai sage, formé à l'école de la Religion, fait de ces excellentes maximes la règle de sa conduite. Toujours content de l'Auteur de la Nature, et le bénissant également quelle que soit sa fortune, il a cette modération de desirs, qui est le partage de l'homme vertueux, et la source la plus intarissable, ainsi que la plus abondante, du bonheur que nous pouvons goûter sur la terre. Il estime le plus grand

des biens, celui de ne rien rechercher avec ardeur, et de savoir se borner. Cette riche modération le délivre d'une foule de besoins, auxquels la cupidité asservit les autres. Témoin de toutes les nécessités superflues, que la plupart des hommes se sont faites, il s'écrie avec le Philosophe : *Que de choses dont je n'ai pas besoin !* Content de ce qu'il possède, il ne changeroit pas sa précieuse médiocrité contre tout le faste imposant de l'opulence. Il se resserre et se plaît dans les bornes de son état, parce qu'on ne sauroit jamais être heureux, quand elles paroissent trop étroites et qu'on ne songe qu'à en sortir.

Cette manie de courir après le bonheur en changeant d'état, cette maladie de l'esprit, tourmenta une partie de la vie du fameux Abbé *Prévôt.* D'abord Jésuite, ensuite militaire, puis Jésuite encore, puis encore militaire, puis Bénédictin, puis Abbé bel-esprit, quelquefois fugitif et errant tantôt en Angleterre, tantôt en Hollande ; enfin fixé en France par les bontés du Prince *de Conti* qui le fit son Aumônier et son Secrétaire. Il porta dans ses études le même goût du changement ; et comme il avoit essayé de presque tous les états, il s'exerça dans presque tous les genres d'écrire, jusqu'à la fin de sa vie. Il fut trouvé

mort d'apoplexie ou d'indigestion, sur le chemin de sa demeure à une maison de Bénédictin où il avoit été dîner (*).

(*) Il mourut en 1763 à 66 ans. Jamais Auteur n'a tant écrit que l'Abbé *Prévôt*. Jamais Auteur fécond n'a été autant lu que lui. Qui ne connoît les *Mémoires d'un homme de qualité*, *l'Histoire de Cléveland*, *le Doyen de Killerine*. Ces Ouvrages seront toujours regardés par les connoisseurs, comme les fruits d'une imagination étonnante par la diversité des tableaux qu'elle y présente, par les contrastes qu'elle y ménage, par la chaleur qu'elle y souffle, par les passions qu'elle y remue, et par les mouvemens que ces passions produisent. Tous ces divers caractères se trouvent éminemment réunis dans celui des Ouvrages de cet Auteur, qui annonce le plus de génie et le moins de sagesse, la fameuse *Histoire du Chevalier de Grieux et de Manon Lescaut*. Tout lecteur honnête et judicieux ne peut qu'être affligé de voir prodiguer tant de richesses, pour donner au vice des couleurs, capables de l'excuser et de forcer à le plaindre, malgré les réclamations de la vertu. En vain l'Abbé *Prévôt* s'efforce de corriger par la morale ce que les faits offrent de dangereux. Toutes les fois que le crime sera mis en action, les maximes vertueuses seront froides et inutiles. N'eût-il pas mieux valu qu'il eût exercé sa plume sur des matières plus utiles? On regrette qu'avec les talens les plus heureux pour écrire, il se soit attaché à un genre infiniment au-dessous de son mérite. Son *Pour et Contre*, journal littéraire écrit avec beaucoup de modération et d'impartialité, donne

Il faut, s'il est possible, être content de sa condition. Rien de plus estimable et de plus rare. C'est notre faute. Pensons aux biens de notre état, nous en sentirons moins les maux. Il n'y en a point de si mauvais, qui n'ait un bon côté : il faut savoir envisager le sien sous ce point de vue favorable. Songez aussi qu'il n'y en a aucun qui n'ait ses peines. Rien de pur sur la terre, tout est mêlé. Les personnes qui nous paroissent les plus heureuses, si nous avions compté avec leur fortune ou avec leur cœur, ne nous le paroîtroient guère. Les plus élevés sont souvent les plus malheureux. « C'est la raison, disoit Madame *de Lambert* à son fils, qui ôte les soucis de l'ame, et non pas les places. Pour modérer vos desirs, songez que tout ce qu'il y a

---

une idée assez favorable de son goût en matière de saine et belle littérature, pour faire croire qu'il eût pu honorer les lettres, sans avoir aucun reproche à redouter pour sa gloire. L'*Histoire générale des Voyages* prouve encore qu'il étoit capable de concevoir des projets utiles et de les remplir avec succès. Ce dernier Ouvrage, qui n'est pas exécuté avec tout le soin, tout le discernement et toute la précision qu'il exigeoit, auroit eu besoin d'une seconde édition, corrigée et réduite par l'Auteur. *Dict. des Trois Siècles.*

de plus grand, n'est pas mieux traité que vous. Ces honneurs, ces dignités, ces préférences établies parmi les hommes, sont des spectacles et des cérémonies vides de réalité. Voilà comme vous devez regarder ceux qui sont au-dessus de vous. Mais ne perdez point de vue un nombre infini de malheureux, qui sont au-dessous. Vous ne devez qu'au hasard la différence qu'il y a de vous à eux (*). Mais l'orgueil et la haute opinion que nous avons de nous-mêmes, nous fait regarder comme un bien qui nous est dû, l'état où nous sommes, et comme un vol tout ce que nous n'avons pas. Vous voyez bien que rien n'est plus injuste. Jouissez, mon fils, des avantages de votre état; mais souffrez-en doucement les peines. Enfin,

---

(*) Cette expression n'est pas exacte, en prenant même le nom de *hasard* suivant l'acception du langage commun, pour signifier une cause extraordinaire et inconnue. Ce n'est point le hasard, mais la divine Providence, qui place chaque homme dans l'état où il se trouve au moment de la naissance. C'est le souverain Auteur, qui unit au corps organisé l'ame qu'il lui plait; et n'est-ce pas l'ame qui fait la principale et la plus essentielle partie de nous-mêmes? C'est donc à Dieu seul qu'on est redevable de naître dans une condition plus riche ou plus distinguée.

souvenez-vous que le bonheur dépend des mœurs et de la conduite, mais que le comble de la félicité est de la chercher dans l'innocence : on ne manque jamais de l'y trouver. »

N'ambitionnez pas l'orgueilleuse opulence :
Le bonheur ne gît point au fond des coffres forts.
La pieuse vertu, la sage tempérance ;
Voilà quels sont les vrais trésors.

M. BOUTEILLER.

XXXVI.

Ne demandez à Dieu ni grandeur ni richesse.

C'EST là, il est vrai, ce qui fait l'objet des desirs et des vœux empressés de la plupart des hommes ; mais ils ne desireroient guère avec tant d'ardeur, s'ils connoissoient parfaitement ce qu'ils desirent. *Tu demandes aux Dieux ce qui te semble bon*, disoit Diogène, *et ils t'exauceroient peut-être ; s'ils n'avoient pitié de ton imbécillité.* Qu'est-ce, après tout, doit-on se dire à soi-même, que cette grandeur qui m'enchante, que ces honneurs qui me transportent, que cette poignée d'or qui m'éblouit ? Ne suffit-il pas de les examiner attentivement et dans le silence des passions, pour en être bientôt détrompé ? Essayons de le faire, et avant d'aspirer aux honneurs ou aux richesses, méditons un peu sur leur vanité.

Rien de plus brillant que les grandes dignités et les emplois honorables : on se voit élevé au-dessus des autres hommes,

on commande à ses semblables, on reçoit leurs respects et leurs hommages. Mais perçons cette enveloppe éclatante : nous serons surpris de trouver que ces dignités et ces emplois ne sont le plus souvent que de grands fardeaux et de vraies servitudes, ou, pour se servir de l'expression d'un ancien Philosophe, d'*honorables tortures* (*).

On a très-bien comparé ceux qui occupent les plus hauts rangs, à ces corps célestes, qui ont beaucoup d'éclat et n'ont point de repos.

La charge la plus belle, en charges est féconde ;
Et les astres commis au réglement du monde,
Pour le mettre en repos, n'en éprouvent jamais.

Un Seigneur disoit à *Henri IV*, que le bonheur d'être Roi passoit pour si indubitable, que lorsqu'on vouloit exprimer qu'un homme étoit heureux, on disoit ordinairement : *Il est heureux comme un Roi.* C'est, répondit ce grand Prince, qu'on ignore tout le poids d'une couronne qui est portée dignement.

Et en effet, quelles sont les fonctions principales et les devoirs essentiels de ceux qui gouvernent les autres hommes ? n'est-ce

(*) *Ad speciosa tormenta alligatus sub ingenti titulo.* Sen.

pas

pas de dispenser avec justice les récompenses et d'infliger les punitions méritées, d'effrayer par les châtimens, d'attirer par les bienfaits, d'exciter une noble émulation dans tous les ordres de l'État, de maintenir le bon droit et de le défendre contre la violence, de terminer les dissentions et les querelles, d'entretenir l'union entre tous les membres du corps politique, d'alléger, autant qu'il est possible, le joug de l'autorité, de tourner au profit des Peuples les trésors dont on est dépositaire, de s'occuper tout entier de ce qui peut faire leur bonheur, de leur sacrifier son temps, ses plaisirs, sa vie même? Quels soins, quelles peines, quels embarras ne doivent pas nécessairement accompagner des occupations si continuelles, si difficiles et si importantes!

Ornement plus riche et plus noble que tu n'es avantageux, disoit Antigonus en considérant sa couronne, *si l'on savoit combien de soins, combien de périls et de misères t'accompagnent; lorsque tu serois par terre, on ne daigneroit pas seulement te ramasser*. Mais on ne voit point de couronne à terre; et ce qui prouve encore plus combien il est difficile à l'homme d'être d'accord avec soi-même, ce Prince qui, après la mort d'*Alexandre* se fit Roi d'une partie de l'Asie,

auroit voulu l'être du monde entier. Il devint la victime de son ambition, et fut tué dans une bataille contre ses rivaux.

Guillaume III qui chassa du trône son beau-père, ne trouva pas dans la souveraineté ce que les ames aveuglées par l'ambition espèrent y rencontrer: la couronne fut pour lui une couronne d'épines. Les Anglois soupçonnant *Guillaume* d'avoir plus à cœur l'intérêt de la Hollande que ceux de l'Angleterre, ne lui accordoient ordinairement les fonds nécessaires pour soutenir la guerre, que lorsque la campagne étoit déjà fort avancée, et que les ennemis avoient eu le temps de gagner plusieurs avantages. C'est là une des principales raisons, pour lesquelles ce Prince, grand même dans ses défaites, fut toujours vaincu par les François.

Ne croyons donc pas, avec le vulgaire imbécille, que les plus élevés des hommes soient les plus heureux. Le bonheur est rarement assis sur le trône, comme l'avoua *Théodose le jeune*. Ce Prince s'étant éloigné de ses gens dans une chasse, arriva fort fatigué à une cabane. C'étoit la cellule d'un Anachorète. Le Solitaire le prit pour un Officier de la Cour, et le reçut avec honnêteté. Ils firent la prière et s'assirent. L'empereur jetant les yeux de toutes parts,

ne vit dans la cellule qu'une corbeille où étoit un morceau de pain, et un vase plein d'eau. Son hôte l'invite à prendre quelque chose : le Prince l'accepte. Après ce repas frugal, s'étant fait connoître pour ce qu'il étoit, le Solitaire se jette à ses pieds. Mais l'Empereur le releva, en lui disant : *Que vous êtes heureux, mon Père, de vivre loin des affaires du siècle ! Le vrai bonheur n'habite pas sous la pourpre. Je n'ai jamais trouvé de plus grand plaisir, qu'à manger votre pain et boire votre eau.*

L'Empereur *Charles - Quint* fit le même aveu. Lorsqu'il se dépouilla de ses États en faveur de *Philippe II* son fils, dans une assemblée composée des plus grands Seigneurs de ses Royaumes, il lui dit : *Mon fils, je vous charge d'un fardeau bien pesant. Je vous mets sur la tête une couronne, dont les fleurons sont entrélacés d'épines bien piquantes : elle n'a qu'un faux brillant. Je n'ai pas goûté dans la royauté une seule heure de repos : je n'y ai eu aucun plaisir qui n'ait été empoisonné* (*). Maynard a donc bien eu raison de dire :

(*) Ce Prince, dont l'ambition troubla toute l'Europe, se voyant en butte à l'inimitié de presque tous les Souverains de son temps, aigri par des revers qu'il éprouva sur la fin de son règne et auxquels il n'étoit pas accoutumé, accablé d'infirmités, dégoûté

Toutes les pompeuses maisons
Des Princes les plus adorables,
Ne sont que de belles prisons,
Pleines d'illustres misérables.

Que sont en effet les Cours des Rois; que des prisons plus élevées, où d'illustres esclaves dominent sur d'autres placés au-dessous d'eux ? ils y vivent dans la gêne d'une servitude cruelle, et loin d'envier leur sort, nous devons bien plutôt le plaindre.

Être heureux comme un Roi, dit le peuple hébété.
Hélas ! pour le bonheur que fait la majesté ?
En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie;
Il gémit quelquefois, et bien souvent s'ennuie.

VOLTAIRE.

Le célèbre Calife des Maures en Espagne, *Abdérame III*, qui régnoit avec tant de gloire à Cordoue, où il fit fleurir tous les arts, qui ajoutèrent un nouvel éclat à son

---

peut-être d'une vie tumultueuse, céda en 1555 sa couronne d'Espagne à *Philippe* son fils, et l'année suivante l'Empire à *Ferdinand* son frère. Il se retira dans une solitude où il mourut deux ans après. Ainsi finit un monarque, qui remplit l'univers entier du bruit de son nom et de ses armes : plus glorieux aux yeux de la postérité, s'il n'eût pas employé à troubler le repos du monde, les grandes qualités qu'il n'avoit reçues que pour en faire le bonheur.

règne brillant, reconnut et avoua la vanité des choses humaines, dans un écrit qu'on trouva après sa mort, et tracé de sa main, en ces termes : « Cinquante ans se sont écoulés, depuis que je suis Calife. Richesses, honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout, j'ai tout épuisé. Les Rois mes rivaux m'estiment, me redoutent et m'envient. Tout ce que les hommes desirent, m'a été prodigué par le Ciel. Dans ce long espace d'apparente félicité, j'ai calculé le nombre de jours où je me suis trouvé heureux : ce nombre se monte à quatorze. Mortels, appréciez la grandeur, le monde et la vie.

Ceux qui sont placés au comble de l'élévation, ne sont pas aussi heureux qu'ils le paroissent ; ils sont souvent plus misérables que la plupart des autres hommes d'une condition inférieure, parce qu'ils ont beaucoup plus de soucis et d'inquiétudes. Combien de fois ne sont-ils pas contraints de cacher leurs peines avec une politique forcée, d'autant plus malheureux, qu'ils craignent plus de le paroître !

Telle est la triste destinée des félicités humaines, que l'homme en apparence le plus fortuné s'ennuie et soupire au milieu de de sa gloire, de ses titres et de ses envieux. Ces honneurs qui auroient dû, ce semble, satisfaire son cœur, n'y portent

que le dégoût et l'inquiétude. La fortune peut nous rendre plus puissans, mais non pas plus heureux. « Que ne puis-je, dit Mad. *de Maintenon*, dans une de ses *Lettres*, vous peindre l'ennui qui dévore les Grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse, dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer ? Je suis venue à la plus haute faveur, et je vous proteste que cet état me laisse un vide affreux. *Je n'y puis plus tenir*, disoit-elle un jour au Comte d'*Aubigné* son frère, *je voudrois être morte.* » Quoi de plus capable de détromper du bonheur prétendu des grandeurs humaines, qu'un tel aveu, fait par une personne que la Duchesse de *Chaulnes* appelloit *la plus heureuse des femmes !*

Mad. *de Pompadour*, qui étoit parvenue, comme on sait, à la plus haute faveur, dit aussi dans ses *Lettres* (*) : « Je m'ap-

(*) *Crébillon* le fils, mort en 1777, Éditeur ou plutôt Auteur de ces Lettres, et bien inférieur à son père, a fait un grand nombre de *Romans* peu estimables, et qui n'ont dû leur célébrité qu'à la licence et à la malignité qui en fait le principal caractère : plusieurs n'ont pas même le mérite du style. Ses *Lettres de Mad. la Marquise de Pompadour*, et les *Égare-*

perçois de plus en plus que la condition des Rois et des Grands est bien triste. Qu'il faut payer cher la pompe, la gloire, et les magnifiques bagatelles, que le peuple ignorant a la bêtise d'envier. Pour moi, je vous avouerai que je n'ai pas eu six momens agréables, depuis que je suis ici. Tout le monde tâche de me plaire, et presque tout le monde me déplaît. Les plus brillantes conversations me donnent la migraine. Je bâille au milieu des fêtes, et j'éprouve sans cesse qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité. »

N'ambitionnez donc pas les distinctions et les honneurs : c'est y mettre un trop grand prix que de les rechercher avec empressement. Lorsque les emplois, accordés par la Providence divine pour vous donner lieu d'exercer les talens qu'elle vous a confiés, viennent s'offrir à vous, recevez-les avec reconnoissance, et remplissez-les avec honneur. Mais si l'on vous parle de les aller chercher, répondez avec autant de modestie que de grandeur d'ame, que les moindres dignités, quand elles sont offertes

mens du cœur et de l'esprit, sont plus décens, mieux écrits et plus agréables. En général, on peut dire que cet Écrivain et ceux qui l'ont lus ont assez perdu leur temps, s'ils n'ont rien fait de pis.

comme la récompense du mérite, sont dignes d'être acceptées et doivent l'etre ; mais que les plus grandes sont trop peu de chose pour être briguées, et que c'est cesser de mériter les honneurs que de demander ceux qu'on mérite.

Il est vrai que la plupart des Grands, plus occupés d'eux-mêmes que des autres, ou assiégés par des solliciteurs qui leur arrachent les graces, ne pensent guère à prévenir et à placer le mérite modeste qui ne demande rien. Mais il n'est pas moins vrai aussi, qu'il vaut mieux ne pas obtenir les places dont on est digne, que d'avoir celles qu'on ne mérite pas. L'éclat des grands postes, qui rejaillit sur ceux qui les occupent, n'éclaire que leur honte, s'ils sont incapables de les remplir. La fortune, ainsi que le soleil, fait briller les insectes, mais elle ne les rend pas moins vils. Un sot dans l'élévation, est comme un homme placé sur une éminence, du haut de laquelle tout le monde lui paroît petit, et d'où il paroît petit à tout le monde. A quelque haut rang qu'il soit, on méprise celui qui est vraiment digne de mépris ; et on le méprise avec d'autant plus de plaisir qu'il est plus élevé.

Les dignités ne conviennent bien qu'à celui qui est déjà grand par lui-même.

Mais un tel homme ne s'empressera pas d'aller, comme tant d'autres, offrir son encens à l'idole de la grandeur. Il en connoît trop la vanité. Il sait qu'il ne faut qu'un instant pour la faire disparoître, et que bien certainement la mort, ce Ministre de la majesté et de la Justice divine destiné pour confondre l'orgueil humain, la brisera et la réduira en poudre. Qu'elle est vaine et fragile à ses yeux, cette gloire, qui emprunte de la fortune un faux éclat, que le souffle du trépas doit bientôt éteindre! Que la grandeur lui paroît peu de chose, quand il pense qu'il faudra laisser dans peu cette dépouille brillante qui éblouit les yeux du vulgaire!

Il laisse donc aux autres briguer les grandes places, aimer à se revêtir de charges et d'honneurs pour se distinguer de leurs égaux et s'élever au-dessus d'eux. Il aime mieux triompher de lui-même que de ses concurrens, et vaincre son ambition que ses rivaux. Il a les beaux sentimens exprimés dans ces vers sublimes :

> Loin de nous, vains desirs de ces pompes suprêmes
> Il faut nous élever, mais c'est contre nous-mêmes,
> Et triompher du vice à nos pieds abattu.
> Ne cherchons qu'en nous seuls des conquêtes nouvelles,

Et croyons qu'il n'est point de palmes éternelles,
Que celles qu'on reçoit des mains de la vertu.

MALLEVILLE.

Il n'appartient qu'au peuple imbécille de n'être pas touché des seuls attraits de la vertu : il la méprise, au contraire, quand la fortune et les richesses ne lui prêtent pas leur faux éclat. Mais le sage, content de la posséder, méprise tout ce qui n'est pas elle, et il a même pour les honneurs la plus parfaite indifférence, à l'exemple de l'Impératrice *Paula*, dont la modération et la résignation, trop peu connues, méritent bien de l'être, parce qu'elles sont rares et dignes de servir de modèle. Elle avoit eu le malheur d'être mariée à l'Empereur *Héliogabale*, dont le règne fut celui de la débauche la plus honteuse et d'un délire continuel. Il s'enflamma pour elle, il s'en dégoûta promptement : il la dépouilla du titre d'Auguste et des honneurs d'Impératrice : il la chassa de son palais, sans avoir rien à lui reprocher. *Paula* aussi sage et aussi vertueuse, que son mari étoit fou et pervers, en sortit sans joie et sans regrets, avec la tranquillité du sage berger de *la Fontaine* :

Sortant de ces riches palais,
Comme l'on sortiroit d'un songe.

Sachez vous rendre justice, et que l'ambition ne vous aveugle point. Refusez avec courage et avec une constante modestie les honneurs qu'on vous offre et que la juste appréciation que vous faites de vous-même vous fait estimer au-dessus de votre capacité et de vos talens. Si l'on vous force de les accepter, renoncez-y sans peine et avec plaisir aussitôt que les événemens ou l'inconstance de la fortune vous permettront d'en descendre, comme le fit l'Empereur *Théodose III.* Sur la fin du règne d'*Anastase II*, Prince savant, modéré, très-orthodoxe, et plus malheureux qu'il ne le méritoit; des troupes révoltées passant par Adramite, ville de Phrygie, élurent malgré lui un receveur des impôts publics, homme simple et droit, mais sans mérite éclatant; c'étoit *Théodose.* Cet homme épouvanté de sa grandeur, s'échappa des mains des soldats, et s'enfuit dans les montagnes où l'on eut beaucoup de peine à le retrouver. Mais cette fuite même et ce refus de l'Empire paroissant parler en sa faveur, les soldats s'obstinèrent à défendre leur choix, ils jurèrent à *Théodose* de mourir pour lui, et le forcèrent de marcher à leur tête. Tout lui réussit. *Anastase* abandonné de ses troupes et de tous ses sujets, courut s'enfermer dans un cloître. *Théodose* régna,

et ne régna point mal : il montra des intentions droites, réforma quelques abus. Cependant l'empire n'eut jamais de charmes pour lui : ce qui prouve qu'au moins il avoit du sens. *Léon l'Isaurien*, issu également d'une famille obscure, mais plus ambitieux, se déclara contre lui, sous prétexte de venger *Anastase* son maître et son bienfaiteur qui avoit été l'auteur de sa fortune. *Théodose* saisit l'occasion, céda, après quatorze mois de règne, l'empire à celui qui l'ambitionnoit, et demanda seulement qu'on lui laissât suivre l'exemple d'*Anastase*. Il prit les Ordres sacrés, se retira dans Éphèse, s'y sanctifia dans la retraite, et ne songea qu'à mériter par ses vertus une couronne bien préférable à celle qu'il avoit quittée.

L'éclat de la grandeur n'en impose point au sage, lui qui a osé apprécier les choses humaines et s'éclairer sur leur vanité. Exempt d'ambition, et content de son état, il ne va point, pour en sortir, ramper à la porte des Grands, et chercher des mépris qu'il ne veut rendre à personne. Il n'aspire pas de lui-même aux dignités : il n'y parvient qu'autant qu'il y est placé par la naissance, conduit par les talens, ou appelé par l'autorité. C'est toujours malgré lui qu'il est promu aux emplois distingués, et

il s'y comporte de manière qu'il fait plus d'honneur aux dignités dont on le décore, qu'il n'en est lui-même honoré. Il fuit les grandeurs bien plutôt qu'il ne les recherche; et il redoute plus les écueils qu'on y trouve, qu'il n'est flatté des avantages qui les accompagnent. Il montre qu'il en est digne, par la crainte qu'il a de ne l'être pas. Si, à l'exemple d'un des plus célèbres héros de la rigide école du Portique (*), il croit devoir desirer quelquefois, et dans des cas rares, d'être revêtu de quelques charges de l'État, ce n'est que pour en exclure les indignes et les méchans; et il se réjouit sincèrement, lorsqu'on lui a préféré des citoyens, plus capables d'en bien remplir les obligations.

Le Sage ne méprise donc point les honneurs et les emplois distingués : il tâche même de s'en rendre digne. Mais il se console, s'il ne les a pas, lorsque, pour y

---

(*) *Caton d'Utique* sollicita vivement la charge de Tribun du peuple, pour en écarter un certain *Métellus*, qui étoit un sujet indigne et dangereux. *Caton d'Utique*, ainsi nommé de la ville d'Afrique où il se retira après la bataille de Pharsale, et où il se donna la mort d'un coup de poignard pour ne pas tomber entre les mains de *César* qui le poursuivoit; étoit arrière-petit-fils de *Caton le Censeur*, tous deux également célèbres dans l'Histoire Romaine.

monter, il lui faudroit suivre ces sentiers obscurs et tortueux, par lesquels l'ambition conduit si souvent aux grands postes, et qui ne furent jamais le chemin de la vertu. *Oui*, dit-il quelquefois, *je renonce sans regret à toutes les dignités, si pour y parvenir je dois, comme tant d'autres, fouler aux pieds honneur, probité, sentimens, et sur ces ruines élever l'édifice de ma grandeur.* Combien de serpens, à force de ramper, arrivent enfin à la cime d'un arbre, qui n'étoit fait que pour servir de retraite aux oiseaux du ciel !

Lorsque la fortune nous néglige, pour élever aux premières places des hommes méprisables et sans mérite, ce n'est pas nous qui sommes le plus à plaindre ; et c'est peut-être moins une injure qu'elle nous fait, qu'un bon office qu'elle nous rend. Le changement de fortune change d'ordinaire les mœurs : en quittant son ancien état, on y laisse sa vertu et son mérite ; et l'on ne cesse souvent de paroître digne des emplois honorables, que lorsqu'on les a obtenus.

Il y a dans la vie de *Timur-Bec*, c'est-à-dire, *Timur le Boiteux*, plus connu sous le nom de *Tamerlan*, un trait qui montre bien ce que ce fameux Roi des Tartares pensoit des honneurs et des dignités qui

paroissent les plus dignes d'envie. Après avoir défait et pris *Bajazet*, Empereur des Turcs, il le fit fit venir en sa présence. S'étant apperçu qu'il étoit borgne, il se mit à rire. *Bajazet* indigné, lui dit fièrement : ne te ris point, *Timur*, de ma fortune : apprends que c'est Dieu qui est le distributeur des Royaumes et des Empires, et qu'il peut demain t'en arriver autant qu'il m'en arrive aujourd'hui. *Je sais*, lui répondit Timur, *que Dieu est le dispensateur des couronnes. Je ne ris point de ton malheur : mais la pensée qui m'est venue en te regardant, c'est qu'il faut que ces sceptres et ces couronnes soient bien peu de chose devant Dieu, puisqu'il les distribue à des gens aussi mal-faits que nous, à un borgne, et à un boiteux* (*).

(*) *Tamerlan*, de race Royale selon les uns, fils d'un Berger selon les autres, fut un grand conquérant, c'est-à-dire, un des fléaux les plus funestes dont la mémoire se soit conservée chez les hommes. On dit qu'il périt 800 mille hommes, lorsqu'il prit, pilla et détruisit la ville de Bagdad. Il fit également passer au fil de l'épée tous les habitans de la ville de Sébaste qui avoit osé lui résister. Quel monstre qu'un conquérant ? On cite cependant de *Tamerlan* des traits, qui sembleroient prouver que c'étoit un homme. S'il est vrai qu'il écrivit au fils de *Bajazet*, mort dans la cage de fer où il l'avoit fait enfermer : *Reçois l'héritage de ton père ; une ame royale sait conquérir les royaumes et les rendre*, il avoit de la magnanimité.

Ne pourroit-on pas dire la même chose des richesses, à voir la manière dont le plus souvent elles sont distribuées ? Les plus heureux ou les plus habiles, quelquefois les plus méchans et les plus indignes les attrapent. Les honnêtes gens n'ont souvent que de belles espérances : ils restent dans l'indigence et dans l'obscurité, tandis que d'autres, qui auroient dû n'en sortir jamais, s'élèvent et laissent bien loin derrière eux la vertu indignée. Ainsi l'écume des mers s'élève sur leur surface, tandis que les perles restent au fond. Un Financier qui avoit amassé de grands biens aux dépens de l'État, disoit à un Sage : Il faut, je crois, bien de la force d'esprit pour mépriser les richesses. *Vous vous trompez*, lui répondit le Philosophe, *il suffit de regarder entre les mains de qui elles passent.*

Peu de bien avec l'innocence et la probité, vaut mieux que des tonnes d'or amassées par les mains de l'injustice. Le grand *Turenne* étant dans le Comté de la Mark en Allemagne, on lui proposa de lui faire gagner, par le moyen des contributions, quatre cent mille livres, sans que la Cour en eût aucune connoissance. Il répondit en riant : *Je vous suis fort obligé : mais comme j'ai souvent trouvé de ces occasions sans en avoir profité, je ne suis pas d'humeur de*

changer de conduite à mon âge. On ne trouva dans ses coffres à sa mort que cinq cents écus.

Que servent les richesses injustes à celui qui est dévoré de remords ? Qui ne sait d'ailleurs que le bien mal acquis se dissipe vîte, qu'il profite rarement, et passe encore plus rarement à la troisième génération ? Et puis combien n'en coûte-t-il pas, lorsqu'il faut, par la restitution, réparer ses injustices ! Il est plus aisé de ne point prendre le bien d'autrui, que de le rendre. Ce que nous possédons semble en quelque sorte s'être identifié avec nous, et au moment même qu'on va en être entièrement dépouillé, on se résoud encore avec peine à en faire le sacrifice. Un fameux usurier se voyant près de mourir, fit enfin appeler un Confesseur. Celui-ci ayant trouvé que tout son bien étoit acquis par la voie injuste de l'usure, lui dit qu'il falloit absolument tout restituer. *Mais que deviendront mes enfans*, dit le malade ? Le salut de votre ame, répondit le Confesseur, doit vous être plus cher que la fortune de votre famille. *Je ne puis me résoudre à ce que vous exigez*, reprit le moribond au désespoir, *et j'en courrai les risques.* Il se retourne vers la muraille de son lit, et meurt.

Il n'est pas défendu, sans doute de desirer de devenir riche, si on le peut, mais il ne faut pas le souhaiter trop ardemment. Le desir de faire fortune est souvent un grand écueil pour la vertu. *Celui*, dit l'Esprit-Saint, *qui se hâte de s'enrichir, ne sera pas innocent. L'or en a précipité un grand nombre dans le malheur, et son éclat a causé leur perte. L'or est un sujet de chûte à ceux qui lui sacrifient : malheur à ceux qui le recherchent avec ardeur ! il fera périr tous les insensés* (*).

Quand on se livre à la passion de s'enrichir, on n'est pas fort délicat sur les moyens de la satisfaire. La vertu, la bonne foi sont comptées pour rien, pourvu qu'on paroisse les avoir. On cherchera même à tromper les autres, en vantant son honneur et sa probité. Plus on se permettra d'injustices, plus on s'efforcera de les cacher sous les grands mots d'intégrité et de justice à l'égard de tout le monde. L'essentiel est d'avoir de l'argent, on ne sauroit trop en avoir : maxime exécrable, et source funeste de fourberies et de crimes ! Mais à quoi aboutissent-ils enfin, et qu'en arrive-t-il ? Les richesses acquises par des voies injustes ne prospèrent pas, et

(*) Prov. 28. Eccl. 31.

deviennent souvent funestes même à l'inique posseseur. Un Philosophe ayant perdu tout son bien dans une société qui l'avoit trompé : *Je me repose*, dit-il, *sur l'argent que j'ai perdu, du soin de me venger de la mauvaise foi de mes associés.* Cratès, qui pourtant auroit pu en faire un meilleur usage, jeta tout son argent dans la mer. *J'aime mieux*, dit-il, *te faire périr que de périr par toi.*

Le Sage dont parle M. *de Florian*, dans un de ses plus beaux apologues, fit beaucoup mieux, et mérite d'être ici proposé pour modèle à ceux qui possèdent de grandes richesses, sans oser se flatter qu'il trouvera parmi eux beaucoup d'imitateurs.

Le bon homme et le trésor.

Un bon homme de mes parens,
Que j'ai connu dans mon jeune âge,
Se faisoit adorer de tout son voisinage :
Consulté, vénéré des petits et des Grands,
Il vivoit dans sa terre en véritable sage.
Il n'avoit pas beaucoup d'écus,
Mais cependant assez pour vivre dans l'aisance :
En revanche force vertus,
Du sens, de l'esprit par dessus,
Et cette aménité que donne l'innocence.
Quand un pauvre venoit le voir,
S'il avoit de l'argent, il donnoit des pistoles ;
Et s'il n'en avoit point, du moins par ses paroles
Il lui rendoit un peu de courage et d'espoir.

Il raccommodoit les familles,
Corrigeoit doucement les jeunes étourdis,
Rioit avec les jeunes filles,
Et leur trouvoit de bons maris.
Indulgent aux defauts des autres,
Il répétoit souvent : N'avons-nous pas les nôtres ?
Ceux-ci sont nés boiteux, ceux-là sont nés bossus,
L'un un peu moins, l'autre un peu plus :
La nature de cent manières
Voulut nous affliger : marchons ensemble en paix :
Le chemin est assez mauvais,
Sans nous jeter encore des pierres.
Or, il arriva certain jour,
Que notre bon vieillard trouva dans une tour
Un trésor caché sous la terre.
D'abord il n'y voit qu'un moyen
De pouvoir faire plus de bien :
Il le prend, l'emporte et le serre.
Puis en réfléchissant, le voilà qui se dit :
Cet or que j'ai trouvé, feroit plus de profit,
Si j'en augmentois mon domaine :
J'aurois plus de vassaux, je serois plus puissant.
Je peux mieux faire encor : dans la ville prochaine,
Achetons une charge et soyons Président :
Président ; cela vaut la peine.
Je n'ai pas fait mon droit ; mais avec mon argent,
On m'en dispensera, puisque cela s'achète.
Tandis qu'il rêve et qu'il projète,
Sa servante vient l'avertir
Que les jeunes gens du village
Dans la cour du château sont à se divertir.
Le Dimanche, c'étoit l'usage,
Le Seigneur se plaisoit à danser avec eux.
Oh ! ma foi, répond-il, j'ai bien d'autres affaires :
Que l'on danse sans moi. L'esprit plein de chimères,

Il s'enferme tout seul, pour se tourmenter mieux.
Ensuite il va joindre à sa somme
Un petit sac d'argent, reste du mois dernier.
Dans l'instant arrive un pauvre homme,
Qui tout en pleurs vient le prier
De vouloir lui prêter vingt écus pour sa taille ;
Le Collecteur, dit-il, va me mettre en prison,
Et n'a laissé dans ma maison
Que six enfans sur de la paille.
Notre nouveau Crésus lui répond durement,
Qu'il n'est point en argent comptant.
Le pauvre malheureux le regarde, soupire,
Il s'en retourne sans mot dire.
Mais il n'étoit pas loin que notre bon Seigneur
Retrouve tout-à-coup son cœur,
Il court au paysan, l'embrasse,
De cent écus lui fait le don,
Et lui demande encor pardon.
Ensuite il fait crier que sur la grande place
Le village assemblé se rende dans l'instant.
On obéit, notre bon homme
Arrive avec toute sa somme :
En un seul monceau la répand.
Mes amis, leur dit-il, vous voyez cet argent :
Depuis qu'il m'appartient, je ne suis plus le même,
Mon ame est endurcie, et la voix du malheur
N'arrive plus jusqu'à mon cœur.
Mes enfans, sauvez-moi de ce péril extrême :
Prenez et partagez ce dangereux métal :
Emportez votre part, chacun dans votre asile.
Entre tous divisé, cet or peut être utile ;
Réunis chez un seul, il ne fait que du mal.
Soyons contens du nécessaire,
Sans jamais souhaiter des trésors superflus :
Il faut les redouter autant que la misère,
Comme elle ils chassent les vertus.

Il est plus facile de se passer des richesses, que d'en bien jouir. Si quelqu'un avoit pu se promettre de ne les employer jamais que suivant les règles de la sagesse, et d'être invulnérable à leurs atteintes, c'étoit sans doute *Salomon*. Et cependant il n'a pas su s'en garantir. L'éclat de ses immenses trésors et de ses meubles précieux l'éblouit : les délices de sa table l'enivrèrent : la magnificence de ses superbes bâtimens lui enflèrent le cœur. On sait quels en furent les funestes suites. Il se livra sans mesure à tous ses penchans, il devint le vil esclave de ses passions ; et ce génie si éclairé, si vaste, si élevé, tomba aux pieds des idoles ; et ce Monarque si célèbre dans tout l'univers par la haute réputation de sa sagesse, de sa puissance et de sa gloire, la ternit par une honteuse et infame vieillesse.

On dit communément, et tout le monde se le persuade, que si l'on étoit riche, on feroit un bon usage de ses richesses. Mais est-ce donc une chose si aisée ? Est-il si commun d'éviter le dangereux écueil de se pervertir en les possédant, et de n'être pas entraîné par le torrent de la folie, qui semble inséparable de leur possession ? Est-il si facile qu'on le pense, de résister continuellement à ses passions, lorsqu'on a tant de moyens et d'occasions de les sa-

tisfaire ? Et ne faut-il pas bien de la sagesse pour ne faire jamais de son opulence qu'un usage permis et légitime ? L'emploi que la plupart des riches font de leurs trésors, devroit consoler de ne les avoir pas.

Les richesses sont des biens sans doute, mais, par l'usage qu'on en fait, elles deviennent souvent plus nuisibles à l'homme que ce qu'il appelle des maux. On abuse de ces richesses, qui donnent le pouvoir de faire bien des choses qu'il est bon de ne pouvoir faire. Au lieu de les employer à secourir les malheureux, à consoler l'affligé, à récompenser le mérite et la vertu ; combien n'y en a-t-il pas qui s'en servent pour opprimer le pauvre, pour étaler un luxe orgueilleux et insultant, pour nourrir une sensuelle délicatesse, et pour satisfaire toutes leurs passions ! Il me semble les voir, ces passions, se rassembler en foule autour du riche, crier avec importunité et s'agiter avec fureur, ou le presser plus puissamment encore par leurs attraits, parce qu'elles lui voient entre les mains de quoi les appaiser. Comment resistera-t-il à tant d'ennemis ? Que pourra sa foible vertu, quand tous ses sens flattés se ligueront contre elle, et qu'il lui faudra lutter sans cesse contre ses plus doux penchans ?

Mais je veux qu'il en triomphe, trouvera-t-il dans ces biens tout le bonheur qu'il en attend ? Tourmenté par l'inquiétude ou par la satiété même de ses desirs, fatigué par les embarras de son état, dévoré par l'ennui, combien de fois ne portera-t-il pas envie aux plaisirs innocens et à l'heureuse tranquillité des conditions moins riches et moins éclatantes ! *Henri IV*, du faîte des grandeurs, qui l'embarrassoient pourtant moins qu'un autre, faisoit l'éloge de la médiocrité. Il trouvoit heureux le Gentilhomme qui, avec deux mille livres de rente et moins encore, savoit vivre loin de la Cour.

Dans les richesses, comme dans toutes les autres choses, tout ce qui est extrême est toujours un mal : il n'est de salutaire que le milieu : tout ce qui est au-delà nuit. Une trop grande abondance est aussi pernicieuse qu'une trop grande pauvreté. Celui qui par la vaste enflure d'un énorme ventre peut à peine se mouvoir, n'est pas moins à plaindre que l'homme dont l'extrême maigreur rend sa peau adhérente aux os. L'excessive opulence étouffe ou embarrasse le bonheur. La fortune, en multipliant ses dons, peut rendre plus riche, mais non plus heureux. Vainement celui qu'elle a

comblé

comblé de ses faveurs, fier de son abondance, vante sa prétendue félicité. Ceux qui l'étudient de près et le pénètrent, lui dérobent bientôt son secret, et ne sont point les dupes des mensonges de l'orgueil. Ne peut-on pas dire, au contraire, qu'il est doublement malheureux ? il souffre et de ses besoins qui se multiplient et de ses desirs qui s'étendent au milieu de l'abondance. Les grands besoins, disoit un ancien Philosophe (*), naissent des grands biens; et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque, est de s'ôter celles qu'on a. Quand on se renferme dans les bornes de la nature, il est difficile d'être pauvre : on l'est toujours, quand on se laisse égarer par les fantaisies de l'imagination.

Une fortune médiocre suffit à nos véritables besoins : le reste n'est qu'ostentation et vanité. Il faut du bien sans doute, mais à quoi sert le superflu ? On est riche avec peu de bien, quand on sait se passer des choses inutiles. *Archélaüs*, Roi de Macédoine, ayant offert de grandes richesses à *Socrate*, s'il vouloit venir à sa Cour,

(*) *Favorin*, Philosophe et Orateur, sous l'Empereur *Adrien*, étoit d'Arles.

ce Philosophe lui répondit : *La mesure de farine se vend peu de chose à Athènes, et l'eau n'y coûte rien.* En retranchant tout desir des choses superflues, et en resserrant les besoins de la vie dans leurs justes bornes, on se délivre de mille soins importuns : ce qui approche, en quelque sorte, disoit *Aristide*, l'homme vertueux de la Divinité même, qui est sans inquiétude et sans besoins.

On n'est donc heureux, qu'à proportion qu'on souhaite moins et qu'on sait soumettre ses desirs à ses facultés. Par ce moyen, on ne risque point d'être le jouet de vaines espérances, et l'on s'épargne les cruels soucis qui accompagnent toujours les souhaits illimités. C'est par ce frein qu'on parvient à mépriser les richesses, dont nous n'avons besoin qu'autant que nos desirs sont sans bornes, et que nous ne savons pas nous renfermer dans l'étroite sphère de la médiocrité. Le bonheur consiste à se contenter de peu et même de ce qu'on a. Quand on s'écarte de cette route et qu'on aspire après les richesses, le bonheur s'enfuit, et la vertu incompatible est forcée de nous abandonner : car qu'est-il de plus rare qu'un riche vertueux ? La prospérité est mère de l'orgueil et de tous les vices. Elle nous fait mépriser les hommes :

elle nous amollit et nous porte à l'oubli de nos devoirs les plus indispensables et les plus sacrés.

O louable et desirable médiocrité, s'écrie le Poëte moraliste que nous avons déjà cité (*) ! ô présent du Ciel, dont on ne connoît pas le mérite ! c'est vous qui êtes la gardienne de la vertu et la sureté de la vie. Ce n'est qu'à vous qu'il est permis de mépriser les coups de la fortune et de braver la fureur des tempêtes. Vous vous tenez à couvert sous un toit simple et sans faste. Contente d'une vie sobre et commode, qui ne vous expose ni au mépris attaché à l'indigence, ni à l'envie, compagne inséparable des grands biens, vous voyez couler vos jours dans la douceur de la sécurité et de la paix, à l'abri des orages. Une condition médiocre n'est pas sujette aux grands revers, et rarement la foudre tombe dans les vallées : les arbrisseaux restent immobiles sous ces arbres superbes, dont la cime orgueilleuse qui s'élève jusqu'aux cieux, est sans cesse agitée par les violentes secousses des vents. *Cratès*, *Socrate*, *Anaxagore*, et tant d'autres dont la sagesse a éclaté dans l'univers, ont eu pour

(*) *Palingène.*

l'or et pour l'argent un généreux mépris. Ils avoient parfaitement compris de quels maux les richesses sont la source : ils ont trouvé le bonheur dans ce qui est exempt d'inquiétudes ; et ils ont évité prudemment d'être entraînés dans le gouffre où le vulgaire se précipite. C'est se mettre en quelque sorte au-dessous des animaux, que de placer sa félicité et son souverain bien dans une possession abondante, que d'étendre ses desirs au-delà de leurs justes bornes, et de leur donner des limites différentes de celles des besoins de la vie. Ce qui est au-delà, doit être abandonné aux insensés.

La table d'un riche est couverte de la dépouille fastueuse des forêts et des mers : toute espèce de volatiles, tout genre de quadrupèdes et mille poissons divers viennent s'y placer par l'art magique des richesses. Les vins les plus exquis sont prodigués pour étancher sa soif. Je tombe dans l'étonnement. Je demande si ce gouffre va engloutir tant de mets : quand il en auroit le desir, il seroit dans l'impossibilité de le faire. Si la nature bienfaisante n'avoit pas mis des bornes à sa cupidité, l'estomac ne pouvant soutenir une si grande abondance de nourriture, il en seroit suffoqué, et il iroit au tombeau plus que rassasié, accom-

pagné d'une troupe d'esclaves dont les gémissemens et les larmes exprimeroient la douleur sincère ou feinte.

Qui ne sait pas que l'intempérance est la cause de presque toutes les maladies, et que les dons de *Bacchus* pris sans modération, irritent les esprits et augmentent, au lieu d'étancher, la soif dans nos entrailles ? La tempérance au contraire fait qu'on n'use que de peu de choses, au milieu même de l'abondance. C'est par ce moyen qu'avant le temps on n'abrége point le cours de sa vie, en imitant par une modération volontaire, la modération forcée du pauvre.

C'est par-là aussi qu'on sera content de porter comme lui un vêtement simple. Que sert au riche d'être vêtu des habits les plus brillans, de la pourpre et de la broderie, de porter une chemise du plus fin lin ? Les martres et les peaux des animaux habitans du Nord, les pierres précieuses, les joyaux, les colliers de grand prix garantissent-ils mieux du froid que les laines fournies par nos troupeaux ? La toile ne défend-elle pas mieux des ardeurs du soleil, que les habits de soie les plus déliés ?

Quand on a le nécessaire, c'est une folie de souhaiter de grands biens. Si l'on est plus riche, on dépense à proportion de ce qu'on a, et les fantaisies augmentent

comme la facilité de les satifaire. Combien de choses qu'on desire avec ardeur, parce qu'on les croit nécessaires, et qui pourtant ne le sont pas ! Le trait si connu de *Diogène*, quoique sans doute porté trop loin, ne le prouve peut-être que mieux par sa singularité même. Ce Philosophe, qui n'avoit pour tout bien qu'un tonneau, une besace, une écuelle et une tasse, ayant apperçu un jeune homme qui buvoit dans le creux de sa main, jeta sa tasse comme une chose peu nécessaire. Vous savez ce qu'il répondit à *Alexandre*. Ce Prince venoit d'être choisi à Corinthe, dans l'assemblée de tous les États de la Grèce, pour Généralissime de la guerre qu'on se proposoit de porter aux Perses. Instruit de la réputation de *Diogène*, qui demeuroit dans cette ville, il fut curieux de le voir. Il y alla, environné d'une Cour brillante et nombreuse. *Diogène* couché dans son tonneau, se leva sur son séant, et fixa les yeux sur le Monarque, sans proférer un seul mot. *Alexandre*, surpris de ce silence, et plus encore de voir un Philosophe si célèbre dans une si extrême indigence, lui demanda s'il n'avoit pas besoin de quelque chose. *Oui*, lui répondit-il, *c'est que tu m'ôtes un peu de mon soleil.* Cette réponse, qui indigna les courtisans, frappa le Prince, qui se

retournant vers ceux qui l'accompagnoient, leur dit : *Si je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogène.* Mot sublime et profond, quoiqu'un peu affoibli par la teinte d'amour propre qui s'y trouve, mais qui n'en relève que plus l'hommage que ce conquérant ambitieux pour qui le monde entier étoit trop petit, est forcé de rendre à la pauvreté volontaire. *Alexandre*, dit *Juvenal*, sentit en voyant le grand habitant de ce tonneau, combien c'étoit une chose plus heureuse de ne rien desirer que de desirer tout (*).

Ce détachement des biens et des honneurs, qui étonna *Alexandre*, n'étoit dans cet homme singulier, ainsi que dans la plupart des anciens Philosophes, qu'un orgueil plus raffiné, qui lui faisoit, comme le lui a reproché *Platon*, fouler aux pieds

---

(*) *Sensit Alexander, testâ cùm vidit in illâ*
Magnum habitatorem, quantò felicior hic, qui
Nil cuperet, quàm qui totum sibi posceret orbem.

Ce magnum habitatorem est tout à la fois un sublime éloge et une grande beauté poétique. Mais *Juvenal* fait trop d'honneur à la philosophie d'*Alexandre*, qui, après tout, ne place le Sage qu'immédiatement après le Conquérant, soit par orgueil, soit parce qu'on est naturellement porté à mettre au premier rang l'état qu'on a embrassé.

le faste par un autre faste. *Je vois ton orgueil à travers les trous de ton manteau*, disoit à un Philosophe cinique, un autre Philosophe plus modeste.

Quoiqu'il faille toujours du courage pour renoncer aux commodités de la vie et embrasser volontairement la pauvreté, cependant ce ne sont pas les privations qui rendent la pauvreté si difficile à supporter, c'est l'humiliation qu'elle entraîne : il est dur de devenir un objet de ridicule et de mépris sans l'avoir mérité par aucune faute, d'être non-seulement méprisé, mais insulté, même sans intention. Mais quand cette honte que la pauvreté inspire naturellement, se change en faste et en vanité, quand les haillons, tristes livrées de l'indigence, deviennent une affiche et une enseigne qui attirent les regards des Rois et les respects des Peuples ; ce n'est plus la pauvreté, c'est une dispense d'être riche, une dispense commode d'être comme les autres ; c'est une exception flatteuse, une distinction honorable, un titre de gloire. *Diogène* ne demande à *Alexandre* que la jouissance du soleil, parce que toute autre jouissance eût diminué la considération que ce Prince lui portoit. C'étoient donc, comme nous l'avons dit, l'orgueil et la vanité, qui étoient le principe de la pau-

vreté fastueuse qu'affichoient la plupart de ces anciens Philosophes. Quiconque exagère veut être remarqué.

Ce n'est guère que dans les sectateurs de la Religion Chrétienne, que peut être sincère et véritable le mépris de ces biens, qui sont si chers au cœur de l'homme. Pour quelques exemples, admirés parce qu'ils étoient rares, que vante la Philosophie païenne, et que la Philosophie de nos jours a mieux aimé louer qu'imiter, combien d'autres en plus grand nombre et plus parfaits le Christianisme n'offre-t-il pas! Qui pourroit compter toutes les personnes de l'un et de l'autre sexe, qui, nées dans le sein de l'opulence ou du moins d'une fortune honnête, ont renoncé volontairement à toutes leurs richesses et à la certitude d'un avenir encore plus flatteur, pour embrasser la pauvreté évangélique! Ils ont quitté avec joie des biens caducs et passagers, pour s'assurer des biens éternels et infinis, promis sur-tout à ceux qui auront fait à Dieu un généreux sacrifice des richesses et des espérances de la terre.

Parmi une infinité d'exemples que nous pourrions citer, nous rapporterons celui du pieux Prêtre *Bernard*. Né à Dijon en 1588, d'une famille noble, il se livra d'abord aux plaisirs et aux amusemens du

monde : mais enfin touché de Dieu, il résigna le seul bénéfice qu'il eut, donna aux pauvres un héritage de quatre cent mille livres, et se dévoua tout entier à les servir. Il refusa constamment les bénéfices que la Cour lui offrit. Un jour le Cardinal *de Richelieu* lui dit qu'il vouloit absolument qu'il lui demandât quelque chose, et le laissa seul pour y penser. Le Cardinal étant revenu une demi-heure après : *Monseigneur*, lui dit le Prêtre Bernard, *après avoir bien rêvé, j'ai trouvé enfin une grace à vous demander. Lorsque je vais conduire les patiens à la potence, pour les assister à la mort, les planches de la charrette sur laquelle on nous mène, sont si mauvaises que nous courons risque à chaque instant de tomber à terre.* Le Cardinal rit beaucoup de cette demande, et ordonna aussitôt qu'on mît la charrette en bon état.

Ce saint homme, qui n'avoit rien à demander pour lui-même, parce qu'il étoit détaché de tout, demandoit souvent au contraire pour les malheureux. Ayant un jour présenté une requête à un homme en place, en faveur d'un malheureux qui avoit encouru sa disgrace ; cet homme qui étoit très-vif, entra en colère, et dit mille injures contre celui pour qui le Prêtre *Bernard* s'intéressoit. Comme il insistoit tou-

jours, le Seigneur irrité lui donna un soufflet. Sur-le-champ M. *Bernard* se jeta à ses genoux, et lui dit, en lui présentant l'autre joue. *Monseigneur, donnez-moi encore un bon soufflet sur celle-ci, et accordez-moi ma demande.* Le Seigneur, confus de son emportement, et plein d'admiration pour la vertu du Prêtre *Bernard*, lui accorda tout ce qu'il voulut.

Outre cette pauvreté volontaire et par choix, qui est sans doute la plus héroïque, la plus digne de notre admiration et de nos éloges, il en est une qui est peut-être plus difficile encore et plus rare, c'est celle de ces personnes du monde, qui, par une espèce de nécessité, se trouvant engagées dans les richesses, les possèdent sans attachement de cœur, sans orgueil, et sans inquiétude pour les augmenter, sont prêts à les perdre sans murmurer, n'en usent qu'avec crainte, sobriété et modération, les font servir au soulagement des pauvres, à la gloire de Dieu, et non au faste, au luxe et aux délices de la vie. Quelque riches qu'ils soient par leurs possessions, ils sont réellement pauvres d'esprit et par affection, parce qu'ils sont sincèrement détachés des richesses, et qu'ils s'élèvent au-dessus d'elles. Mais qu'il en est peu de ce genre! On est naturellement attaché aux

biens qu'on possède : jamais on n'en a trop, et l'on trouve toujours certaines nécessités d'en avoir davantage. Mais de quelques prétextes que l'on colore cette disposition du cœur, ce n'est pas moins une avarice secrète et cachée. Quoique personne ne veuille avouer qu'il soit avare, et qu'on désavoue hautement cette bassesse d'ame, combien sont entachés de ce vice honteux, et ne s'imaginent pas l'être !

Voulez-vous savoir si vous en êtes atteint ou non ; vous le reconnoîtrez, selon *St. François de Sales*, à ces marques certaines. « Si vous aimez beaucoup, dit-il, les biens que vous avez, si vous en êtes tout occupé ; si vous sentez une crainte vive et inquiète de les perdre ; le feu de l'avarice n'est pas éteint en vous : car il n'est pas possible de se plaire beaucoup à une chose, qu'on n'y ait un grand attachement. S'il vous arrive de perdre une partie de ces biens, et que vous en ressentiez une grande affliction, vous y étiez aussi fort attaché : rien ne marque mieux l'attachement qu'on avoit à ce qu'on a perdu, que l'affliction de la perte. Si vous desirez même ardemment les biens que vous n'avez pas, croyez que véritablement vous êtes avare, quoique vous disiez que vous ne voulez pas les avoir injustement. Je ne

sais si c'est un desir bien juste, que celui d'avoir par des voies même justes ce qu'un autre possède : car il semble que nous voulions nous accommoder aux dépens d'autrui. Attendez donc à desirer le bien du prochain, qu'il desire de s'en défaire ; et alors son desir rendra le vôtre juste et légitime.

» Résistez à l'envie si naturelle qu'on a d'augmenter ses possessions, d'arrondir ses héritages et de les agrandir. C'est une soif qui augmente à mesure qu'on veut la satisfaire. On trouve toujours quelques nouvelles convenances à se procurer; et l'on meurt avant de les avoir toutes. Il n'est point de plus incommode ni de plus dangereux voisin, que celui qui ne pense qu'à s'agrandir.

» Ce n'est pas qu'il faille négliger ses intérêts temporels. On peut travailler à faire valoir, à augmenter son bien, pourvu que ce soit toujours selon les lois de la justice, et sans ces soins, ces inquiétudes, ces empressemens, qui décèlent la passion, et ne rendent pas assez scrupuleux sur le choix des moyens. » Le saint Prélat que nous venons de citer, et qui pratiquoit si bien lui-même ce qu'il conseilloit aux autres ; veut qu'on ait un grand soin et un grand mépris des choses temporelles. Les règles

prescrit (*), pour unir ensemble, ce
t si difficile et si rare, les richesses
la pauvreté chrétienne, sont remplies
cette sagesse qui le distingue, et ne
peuvent qu'être infiniment utiles aux personnes du monde, qui possédant de grands biens, en redoutent les dangers pour leur salut, d'après les terribles menaces prononcées contre les riches par J. C.

» Ayez beaucoup plus d'application à faire valoir vos biens, que n'en ont même les mondains. Car, dites-moi, les jardiniers des grands Princes n'ont-ils pas plus de soin et de diligence à cultiver et embellir les jardins qui leur sont confiés, que s'ils leur appartenoient en propre. Pourquoi cela? c'est sans doute parce qu'ils considèrent ces jardins comme les jardins de leur Prince, à qui ils veulent plaire par cette attention. De même, les biens que nous avons, ne sont pas à nous. Dieu nous les a donnés à cultiver, et c'est lui rendre un service agréable, que d'en avoir un grand soin. Mais comme l'amour de Dieu est doux, paisible et tranquille, le soin qu'il exige doit être accompagné de douceur, de tranquillité et de paix. Que le vôtre soit donc tel pour

---

(*) *Introduction à la vie dévote.* Part. 3, chap. 15.

la conservation de vos biens, pour leur augmentation même lorsqu'une juste occasion s'en présentera et autant que votre condition le demande.

» Mais prenez garde que la cupidité ne vous trompe. Pour éviter cette surprise, et le danger qu'il y a que ce soin légitime ne devienne une vraie avarice, il faut pratiquer souvent une sorte de pauvreté réelle et effective, au milieu des richesses même.

» Défaites-vous donc de temps en temps d'une partie de vos biens en faveur des pauvres : car donner de ce qu'on a, c'est s'appauvrir d'autant. Il est vrai que Dieu vous le rendra, non-seulement dans l'autre vie, mais souvent dans celle-ci même, puisqu'il n'y a rien qui fasse plus prospérer que l'aumône. Mais en attendant que Dieu vous le rende, vous participerez toujours au mérite de la pauvreté chrétienne.

» Aimez les pauvres et la pauvreté; et cet amour vous rendra véritablement pauvre. Prenez plaisir à vous trouver avec eux, à les visiter, à les laisser approcher de vous, à leur parler comme d'égal à égal, et à les recevoir volontiers dans votre maison.

» Voulez-vous faire encore davantage : ne vous contentez pas d'être pauvre comme eux; soyez plus pauvre qu'eux-mêmes, en aimant à les servir : car le serviteur est

moindre que son maître. Mettez-vous donc, pour ainsi dire, au service des pauvres. Allez, quand ils sont malades, les servir dans leurs lits et de vos propres mains : apprêtez-leur à manger, et à vos dépens. Occupez-vous de quelque travail pour leur usage. Servir ainsi les pauvres, c'est régner plus glorieusement que les Rois. Ainsi régna *St. Louis*, l'un des plus grands Princes qu'on ait jamais vus en toutes sortes de grandeurs. Il servoit très-fréquemment à table des pauvres qu'il nourrissoit ; et il en faisoit venir presque tous les jours trois à sa table même. Il visitoit souvent les Hôpitaux, et il s'attachoit à servir les malades qui avoient les maux les plus dégoûtans. Il leur rendoit ce service tête nue et à genoux, respectant dans leur personne le Sauveur du monde. O que ce grand Prince étoit pauvre dans ses richesses, et qu'heureux sont ceux qui le sont ainsi ! *car le royaume des Cieux leur appartient.*

» Il n'y a personne, à qui les commodités de la vie ne manquent quelquefois en de certaines occasions. On n'aura pas à la campagne ce qu'il faudroit pour bien recevoir ses amis, dont la visite est imprévue. On ne peut se procurer les habits nécessaires selon les règles de la bienséance, pour paroître avec honneur dans une as-

semblée, ou bien ils ne se trouveront pas où l'on est. Les provisions de vin et de blé qu'on avoit faites, se gâtent, et il n'en reste que ce qu'il y a de plus mauvais, sans qu'on puisse y suppléer. Tout manquera dans un voyage, la chambre, le lit, la nourriture, le service. En un mot, quelque riche qu'on soit, on a souvent besoin de quelque chose, qu'on n'a pas et qu'on ne peut avoir. Acceptez de bon cœur ces occasions, souffrez-en la peine avec joie; et vous serez véritablement pauvre.

» Quand vous ferez une perte, grande ou petite, par quelqu'un de ces accidens, dont notre vie est si souvent mêlée; recevez avec patience et d'un esprit tranquille cette diminution de vos biens. Lorsque nous ne tenons à nos biens que par le soin que Dieu veut que nous en ayons, et non par le cœur; si nous venons à les perdre, nous ne perdons pas pour cela ni la paix de l'ame ni la tranquillité.

» Êtes-vous pauvre en effet : soyez-le encore d'esprit. Souffrez de bon cœur et avec patience votre état. Ne vous plaignez pas de votre pauvreté: car on ne se plaint que de ce qui déplait. Combien n'a-t-on pas vu de Grands du monde qui, malgré tous les obstacles, ont été chercher avec empres-

sement la pauvreté ; et pouvant avoir les richesses, les ont méprisées (*) ! »

Le paganisme même nous en offre d'illustres exemples, bien capables de confondre le desir immodéré qu'ont tant de Chrétiens de devenir riches. Outre ceux que nous aurons bientôt occasion de rapporter, quel mépris des richesses fit paroître le Philosophe *Anacharsis ! Crésus* qui attiroit à sa Cour les hommes célèbres par leur esprit et par leur science, l'avoit invité à y venir, et lui faisoit entrevoir qu'il étoit en état d'augmenter sa fortune. *Anacharsis* lui répondit : *Je n'ai nul besoin de votre or. Je suis venu dans la Grèce, pour y enrichir mon esprit ; et je serai fort content, si je retourne dans ma patrie, non plus riche, mais plus habile et plus vertueux.*

La fortune n'est jamais petite, quand on a peu de besoins et de desirs.

Du bien ! j'en aurois moins, que j'en aurois assez.
A qui vit sans desirs, en faut-il davantage ?
REGNIER DESMARAIS.

Heureux celui qui, comme ce Poëte, sait mépriser l'inutile et jouir du nécessaire ! Content avec un bien médiocre, il voit du port, à l'abri de la tempête,

---

(*) *Introduction à la vie dévote*, Part. 3, chap. 15.

tous les naufrages qui se font sur la mer orageuse de la fortune. Grands postes, biens immenses, les hommes vous desireroient-ils si passionnément, si l'éclat, dont vous brillez, ne les empêchoit d'appercevoir les écueils semés autour de vous ?

Le bien de la fortune est un bien périssable :
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable.
Plus on est élevé, plus on court de dangers.
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête ;
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos Rois que des toits des bergers.
O bienheureux celui, qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs ;
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de sa fortune,
A, selon son pouvoir, mesuré ses desirs !

RACAN.

Vous voyez bien des gens, qui ont beaucoup plus de richesses et d'honneurs, que vous n'en souhaitez pour vivre heureux, et qui ne le sont pourtant pas ; pourquoi espériez-vous l'être plus qu'eux ? Celui qui n'a pas assez de ce qu'il possède, est aussi pauvre que celui qui ne possède rien. Peu, au contraire, est beaucoup à celui qui se contente de ce qu'il a. *Phocion* avoit dissuadé *Alexandre* de faire la guerre aux

Grecs, parce que c'étoit sa patrie, et lui avoit conseillé de tourner plutôt ses armes contre les Perses. *Alexandre*, après ses conquêtes, lui envoya, par reconnoissance, un présent de cent talens. *Phocion* demanda à ceux qui les lui apportoient, pourquoi *Alexandre* le choisissoit lui seul parmi tant d'Athéniens, pour lui faire une si grande libéralité. C'est, répondirent-ils, un gage de son estime, et parce qu'il vous juge avec raison, le plus vertueux des Athéniens. *Qu'il me laisse donc*, reprit-il, *être vertueux et mériter son estime.* Cependant les députés entrèrent avec lui dans son logis; n'y voyant de tous côtés que des meubles de vil prix, et sa femme qui piloit au mortier, ils le pressèrent encore davantage. Mais il persévéra toujours à refuser le présent, et celui qui sut s'en priver avec tant de gloire, fut jugé plus riche que celui qui l'offrit. *Alexandre* lui écrivit, qu'il ne mettoit point au nombre de ses amis, ceux qui ne vouloient rien recevoir de lui. *Eh bien!* dit-il, *je veux recevoir quelque chose d'Alexandre.* Il lui demanda la liberté de quatre prisonniers.

Il avoit déjà fait paroître le même désintéressement et la même grandeur d'ame, à l'égard du père d'*Alexandre.* Il refusa d'accepter de grosses sommes d'argent,

présentées de la part de *Philippe ;* et comme les députés lui représentoient que, s'il n'en vouloit point pour lui, il devoit du moins les accepter pour ses enfans : *Si mes enfans sont sages*, répondit-il, *ils auront assez de ce qui me suffit à moi-même ; et s'ils ne le sont pas, ils en auront trop.*

Les hommes ne peuvent refuser leur admiration à celui que l'appât de l'or ne tente point, et ils le regardent comme un mortel d'une trempe plus épurée que les autres. C'est en effet la marque d'une ame noble et distinguée. Tel fut cet illustre Athénien, à qui son désintéressement et sa probité méritèrent le glorieux surnom de *Juste.* Choisi par le Peuple pour administrer les finances de l'État, *Aristide* le fit avec cette fidélité inviolable qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui, et avec cette réserve religieuse qui respecte les deniers publics comme sacrés. Mais ce qui ne lui fait pas moins d'honneur et n'est pas moins rare, c'est qu'après avoir commandé les armées, et administré les finances, emplois si lucratifs pour tant d'autres, il demeura réellement pauvre, autant par goût et par estime pour cet état que par amour pour la justice. Il croyoit qu'il n'y avoit que ceux qui étoient pauvres malgré eux ou par leur faute, qui

pussent en rougir. Il ne laissa pas même à sa mort de quoi se faire enterrer. La République fit les frais de ses funérailles, dota ses filles et se chargea de nourrir son fils.

Tels furent ces deux illustres Thébains, la gloire et l'ornement de leur patrie, *Épaminondas* et *Pélopidas*, courant la même carrière sans être rivaux, toujours amis, toujours unis, parce qu'ils n'ambitionnoient que le bien public ; également grands et supérieurs aux autres hommes dans des fortunes différentes. *Pélopidas* étoit riche, *Épaminondas* pauvre : l'un voulut toujours partager ses richesses avec son ami, l'autre les refusa toujours, parce qu'il se complaisoit dans la pauvreté : il eut même le secret de détacher le cœur de *Pélopidas* de celles qu'il possédoit, et de l'attirer aux mœurs de la pauvreté dont il lui fit sentir le mérite et le charme. *Pélopidas*, dit *Plutarque*, fut le maître et non l'esclave de ses biens : il vécut pauvre de cœur au milieu des richesses. Afin d'être en état de secourir un plus grand nombre d'honnêtes gens, il auroit eu honte de dépenser plus pour sa table et pour ses habits, que le dernier des Thébains. *Pélopidas* montra l'usage qu'on devoit faire des richesses, *Épaminondas* celui qu'on pouvoit faire de la pauvreté. En quoi l'avantage paroissoit être du côté

de *Pélopidas*, parce qu'il est plus difficile de ne pas abuser des richesses, au lieu que la pauvreté est une disposition et une facilité de plus pour la vertu; parce que la vertu du pauvre n'est que pour lui, au lieu que celle du riche est pour les autres. Mais *Épaminondas* avoit su donner à sa pauvreté un caractère si respectable et une autorité si puissante, qu'elle lui servoit à aider les autres, comme auroient pu faire les richesses. L'Histoire nous en a transmis un exemple singulier et remarquable. Un de ses amis se trouvant dans le besoin, il l'envoya demander de sa part mille écus à un citoyen avantageusement pourvu des dons de la fortune. Celui-ci vint aussitôt s'expliquer avec lui sur le motif de cette demande, et lui en demanda la raison. *La voici*, dit Épaminondas : *Vous êtes riche, et cet honnête homme est pauvre.* La somme entière fut donnée.

Tels furent aussi à Rome, dans les beaux jours de la République, dans ces beaux jours où l'éclat de ses victoires étoit effacé par celui de ses vertus, les *Curius*, les *Camille*, les *Fabrice*. Le premier, dit *Valère-Maxime*, modèle le plus accompli de la frugalité, et l'exemple le plus parfait de la magnanimité romaine, ne rougit pas de paroître aux yeux des Ambassadeurs Sam-

nites, assis sur un vil banc, et mangeant dans une écuelle de bois ; on peut juger quels mets par cet appareil ! Lorsqu'ils lui offrirent, de la part de leur Nation qu'il venoit de vaincre, une grande somme d'or, en le priant de s'en servir pour ses besoins, il se mit à sourire, et leur dit : *Ministres d'une députation inutile, pour ne pas dire ridicule, allez et dites à votre Peuple, que* Marcus Curius *aime mieux commander aux riches que de le devenir. Remportez ce présent, qu'on n'a imaginé de me faire que par des vues d'autant plus pernicieuses qu'il est de plus grand prix.*

Quel autre spectacle, également digne d'admiration, de voir *Fabrice*, pauvre et obligé de cultiver un champ pour sa propre subsistance, fouler aux pieds les trésors des plus puissans Monarques, et venir reprendre sa charrue après leur avoir dicté des lois ! Ce grand homme qui avoit eu tant d'occasions de s'enrichir, par les dépouilles des ennemis et par les présens qu'on lui offroit pour obtenir sa protection, mourut si pauvre qu'il fallut doter sa fille aux dépens de la République.

Heureux, dit le Sage, *celui qui n'a point couru après l'or ! Qui est cet homme ? et nous le louerons* (*). Aussi un de nos plus grands

(*) Eccl. 31.

Rois,

Rois, qui savoit si bien apprécier les choses et les hommes, honora-t-il de ses éloges le désintéressement de M. *de Catinat*. Ce Général Philosophe, au milieu de la guerre et des honneurs, les deux plus funestes écueils de la modération, fut toujours également au-dessus de la bassesse de l'intérêt et de l'orgueil du faste. Vêtu très-simplement, rien en lui ni chez lui n'annonçoit l'opulence; et les affaires de l'État l'occupoient plus que celles de sa fortune, qui ne fut jamais que très-médiocre. Ayant été mandé à la Cour afin d'y rendre compte de ce qu'il avoit fait dans le Piémont, et pour concerter le plan de la campagne suivante, il fit admirer la sagesse de sa conduite et sa capacité. *Louis XIV*, extrêmement satisfait, le combla d'éloges, et lui dit : C'est assez parler de mes affaires, en quel état sont les vôtres ? *Sire*, répondit le Maréchal, *grace aux bienfaits de votre Majesté, j'ai tout ce qu'il me faut.* Le Roi qui savoit la médiocrité de sa fortune, admira une si grande modération, et dit en se tournant vers ses courtisans : *Voilà le seul homme de mon Royaume, qui m'ait tenu ce langage.* Après la victoire de la Marsaille en Piémont, *Catinat* demanda pour son armée des graces nécessaires et méritées. On lui en offrit

pour lui-même ; toute sa réponse fut : *J'ai encore à mériter les anciennes.* Ses parens et ses amis le pressoient néanmoins de demander une augmentation de traitement. *Je ne veux point*, dit-il, *être comme les valets, qui salissent leur attachement pour leurs maîtres, en demandant une augmentation de gages.*

Qu'il est rare en effet de trouver, surtout à la Cour, des hommes, aussi indifférens à profiter des occasions d'augmenter leurs richesses ! Avec quel empressement ne les saisit-on pas, souvent même aux dépens de la probité et de la conscience ! L'or corrompt ce qu'il devroit y avoir de plus sacré et de plus incorruptible. On ne sauroit se tenir trop en garde contre les attraits puissans de ce métal, capable de séduire les plus sages même, et de les détourner de l'étroit sentier de la justice et de la vertu. Un Marchand Arabe, dit M. *de la Roque* dans son *Voyage du mont Liban*(*),

(*) *Jean de la Roque*, Marseillois, après avoir fait plusieurs voyages dans l'Arabie, la Palestine et la Syrie, dont il a donné les Relations au public, travailla long-temps et avec succès au Mercure de France, conjointement avec *Antoine de la Roque* son frère, Poëte François : celui ci mourut en 1744, et son collaborateur l'année suivante, à 84 ans.

avoit un excellent chien qui chassoit le jour, et faisoit bonne garde la nuit : il ne quittoit jamais son maître ; aussi en étoit-il fort aimé. Ce chien étant venu à mourir, il en fut inconsolable. Pour soulager un peu sa douleur, il lui fit une épitaphe et il lui dressa une tombe dans son jardin. Le soir, il invita ses amis à un festin, pendant lequel il s'étendit beaucoup sur les louanges de cet animal ; et ainsi finit la cérémonie. Le lendemain, quelques gens mal intentionnés allèrent rapporter au Cadi ou Juge en chef du lieu, tout ce qui s'étoit passé le soir, et ajoutèrent à la vérité du fait un détail de toutes les cérémonies funèbres des Musulmans, qu'ils disoient avoir été pratiquées à l'enterrement du chien. Le Cadi fort scandalisé de cette action, envoya des Huissiers se saisir de l'accusé, et après lui avoir fait beaucoup de réprimandes, il lui demanda s'il étoit de ces infidelles qui adoroient les chiens, puisqu'il avoit rendu au sien de si grands honneurs. Le Marchand lui répondit sans s'émouvoir : *Seigneur, l'histoire de mon chien seroit trop longue à raconter ; mais ce que l'on ne vous a peut-être pas dit, c'est qu'il a fait un testament, et entre autres choses dont il dispose, il vous a fait un legs de deux cents âpres que*

je vous apporte (*). Le Cadi entendant parler d'argent, se tourna vers les Huissiers, et dit : *Voyez comme les gens de bien sont exposés à l'envie, et quels discours on tient contre cet homme !* Le Marchand compta la somme et fut renvoyé absous.

Le mépris de l'or, ce métal si recherché, si dangereux et si souvent funeste à l'innocence, est un des plus sûrs remparts de la vertu. Il est difficile de corrompre celui qui n'est point avide de richesses, qui a peu de besoins, et qui sait se contenter de ce qu'il a.

Le célèbre *Xénocrate* en est un exemple illustre et qui a eu la gloire de servir plus d'une fois de modèle. Aucun Philosophe ne porta plus loin la frugalité, et ne posséda à un plus haut degré cette force d'ame, qui nous rend en quelque sorte étrangers à tout ce qui fait l'objet de la cupidité des hommes. Choisi par les Athéniens pour aller en ambassade auprès de *Philippe*, Roi de Macédoine, ce Prince, habile dans l'art de corrompre à force d'argent, tous les

(*) L'*âpre* est une petite pièce de monnoie turque, valant environ huit deniers de France, suivant *du Loir* qui, dans son *Voyage du Levant* dit, que quinze âpres font environ 10 sous de France.

députés qu'on lui envoyoit, n'eut pas de peine à gagner les collégues de *Xénocrate;* mais, malgré toutes ses tentatives, il trouva toujours ce Philosophe incorruptible.

Xénocrate témoigna une semblable indifférence pour les présens qu'*Alexandre* lui fit offrir. Ce Prince qui aimoit à honorer le mérite par ses bienfaits, avoit chargé les députés qu'il envoyoit à Athènes, de donner de sa part à *Xénocrate*, pour marque de son estime, cinquante talens. Les députés du conquérant Macédonien s'étant présentés, il les invita à souper. Le repas fut celui d'un Philosophe sobre et austère. Le lendemain, ils lui demandèrent entre les mains de qui il vouloit qu'ils comptassent les cinquante talens. *Quoi!* leur dit-il en souriant, *le souper d'hier ne vous a-t-il pas fait comprendre que je n'ai pas besoin d'argent?* S'étant néanmoins apperçu que sa réponse les attristoit, il accepta trente mines, pour ne point paroître, par un refus dédaigneux, mépriser la libéralité d'*Alexandre* (*).

L'amour de la vertu dicta dans ce siècle une pareille réponse à un Seigneur Anglois, qui fit également voir que dans les temps les plus corrompus il existe des ames fortes,

(*) La *mine attique* valoit cinquante livres de notre monnoie, et le *talent* mille écus.

élevées, magnanimes. La Cour avoit intérêt d'attirer dans son parti ce Lord, qui étoit distingué par son crédit et par son mérite. *Walpole*, un des Minitres, va le trouver. Je viens, lui dit-il, de la part du Roi, vous assurer de sa protection, vous témoigner le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait en votre faveur, et vous offrir un emploi plus digne de votre mérite. *Milord*, lui répliqua ce Seigneur, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous.* On lui sert au même instant un hachis, fait du reste d'un gigot dont il avoit dîné. Se tournant alors vers le Ministre : *Milord*, ajouta-t-il, *pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas, soit un homme que la Cour puisse aisément gagner? Dites au Roi ce que vous avez vu : c'est la seule réponse que j'ai à vous faire.*

Que ces exemples de désintéressement et de modération sont rares ! et combien peu sont à l'épreuve de cet aimant puissant et enchanteur, qui sait tout attirer, tout vaincre et tout obtenir ! Le Maréchal *de la Ferté* étant arrivé à Metz, les Juifs vinrent pour le saluer et lui demander sa protection. On fut l'avertir qu'ils étoient dans l'antichambre. *Je ne veux pas voir ces marauds-là*, répondit-il, *ce sont eux qui ont fait mourir mon Maître.* On leur dit que le

Maréchal ne pouvoit pas leur parler. Nous en sommes fâchés, reprirent-ils, nous aurions desiré extrêmement de lui offrir nos respects avec un petit présent de quatre mille pistoles. On se hâta d'aller porter leur réponse au Maréchal, qui dit aussitôt: *Faites-les entrer, ces pauvres diables : ils ne le connoissoient pas, quand ils l'ont crucifié.*

Telle est la foiblesse des hommes, qu'ils se laissent presque tous éblouir à l'éclat de l'or, comme s'il pouvoit les rendre plus heureux. Cependant il suffiroit d'examiner sans prévention la vie des riches, pour apprendre à mépriser ce que nous adorons. L'or multiplie nos besoins. Les richesses, qui devroient nous procurer l'aisance et le contentement, ne font d'ordinaire qu'ajouter quelque chose à nos soins et à nos peines. Elles sont trompeuses, elles promettent plus qu'elles ne donnent, elles nous inquiètent dans leur recherche, ne nous satisfont point dans leur possession, et nous désespèrent dans leur perte. Les richesses, non plus que les honneurs, ne se font point sentir long-temps. Leur jouissance donne de nouveaux desirs, et rend nécessaire ce qui étoit superflu. Avant de les avoir, souvent on pouvoit s'en passer: en les possédant on s'y accoutume ; et en les perdant, elles vous laissent du vide et

des besoins, que la douceur de l'habitude rend plus sensibles et plus douloureux.

Craint-on de se servir des richesses qu'on possède, et ne s'occupe-t-on qu'à les accumuler : c'est la vie honteuse et misérable de l'avare, qui se refuse à lui-même le nécessaire, qui se tourmente nuit et jour pour amasser des trésors dont il ne jouira jamais, pour entasser des richesses qui seront encore après sa mort son supplice et la joie de ses héritiers. Tel étoit ce fameux avare Anglois, nommé *Cuttler*, dont parle *Pope*. Cet homme très-riche et encore plus avaricieux, voyageoit ordinairement à cheval et seul, pour éviter toute dépense. Le soir, en arrivant à l'auberge, il feignoit d'être indisposé, afin qu'on ne lui servît point à souper. Il ordonnoit au valet d'écurie d'apporter dans sa chambre un peu de paille pour mettre dans ses bottes. Il faisoit bassiner son lit, et se couchoit. Lorsque le domestique s'étoit retiré, il se relevoit, et avec la paille de ses bottes et la chandelle qu'on lui avoit laissée, il faisoit un petit feu, où il grilloit un hareng qu'il tiroit de sa poche. Il avoit toujours la précaution de se munir d'un morceau de pain, et de se faire apporter une bouteille d'eau. Il soupoit ainsi seul et à peu de frais. C'est ce même *Cuttler* qui, croyant

donner un excellent avis au prodigue *Villiers*, Duc de Buckingham, lui disoit : Que ne vivez-vous comme moi? *Vivre comme vous, Chevalier Cuttler*, répondit Villiers! *j'en serai toujours le maître, quand je n'aurai plus rien.*

L'avare est un riche honteux, qui ne s'occupe qu'à faire sentinelle nuit et jour auprès de son trésor : il se cache et cache son or : il vit seul; c'est un homme détaché de la société civile, c'est un criminel isolé. Abruti par la cupidité et dévoré de la soif du gain, il travaille toute sa vie comme un forçat pour s'enrichir, se dévoue au mépris, et boit la honte sans la sentir. Tel qu'une vile bête de somme, chargée d'un riche métal, inutile pour elle, l'avarice le chasse sans relâche, et le traîne à coups redoublés jusqu'au dernier terme, où la mort, pour mettre le comble à ses tourmens, lui arrache sans pitié ce qui lui étoit si cher et si précieux. L'avare meurt presque toujours misérablement, et sa mort en cela ressemble à sa vie.

Veut-on, au contraire, faire usage de ses grandes richesses et les dépenser avec éclat : on se jette dans un autre esclavage, aussi dur peut-être et aussi pénible : on n'a plus un moment à soi : le repos s'enfuit avec la liberté. On est obligé de re-

cevoir à sa table même, une infinité de personnes que la splendeur et l'abondance attirent. Il faut se contraindre et se gêner sans cesse, ne pas faire ce qu'on voudroit, et faire souvent ce qu'on ne voudroit pas; dissimuler ses vrais sentimens, en affecter d'autres, voir des personnes dont la présence est à charge, dont la vue même est odieuse, faire politesse à des gens qu'on n'aime point, et à qui on refuseroit l'entrée de sa maison, si la bienséance ne forçoit pas de les admettre. Dans combien d'occasions cette bienséance du monde, dont les riches sont les plus esclaves, n'exige-t-elle pas d'eux qu'ils s'ennuient avec décence, qu'ils s'incommodent même et nuisent à leur santé, pour se faire honneur? Plus ils ont de bien, plus il leur faut avoir de liaisons et de rapports avec mille personnes, dont ils ont besoin ou qui ont besoin d'eux. Il faut, moins pour le service que pour le faste, avoir une multitude de domestiques, qui sont, comme les riches le disent eux-mêmes, la croix des maîtres et la ruine des maisons.

Que de peines et d'inquiétudes ne donnent pas les grands biens! Que de momens d'humeur et de tristesse obscurcissent les plus beaux jours du riche! Que de regrets sur-tout et de frayeurs n'a-t-il pas à la mort!

On a bien peu d'années à posséder les plus immenses richesses. Quelque considérables qu'elles soient, il faudra bientôt les quitter ; et plus le sacrifice est grand, plus il coûte. Ce sont comme autant de liens, qui attachent à la vie. *O mort*, s'écrie avec ce Roi infidelle de l'Écriture, le riche mondain, près du tombeau où il va être dépouillé de tout, *ô mort, que tu es amère ! et qu'il est douloureux de se séparer de ce qu'on aime !* Plus la vie a été douce et agréable, plus on se la voit arracher avec regret. Et peut-on même dire pour l'ordinaire qu'elle ait été douce et agréable ? Victime de ses intempérances et de ses excès, en proie aux douleurs et aux maladies, le riche souvent ne goûte aucun plaisir. La joie pure et douce fuit loin de son cœur. Les meilleurs mets de sa table sont moins pour lui que pour les autres. On se divertit, on se réjouit chez lui, tandis qu'il souffre et qu'il se plaint. Telle est la triste condition de bien des riches. A moins que l'homme opulent ne vive comme les personnes d'un état médiocre, ses richesses, loin de lui être avantageuses, ne font qu'abréger ses jours et le rendre malheureux.

Aussi le plus sage des Rois, convaincu de la vanité des grandes richesses, et les mettant bien au-dessous de l'heureuse mé-

diocrité, ne demandoit à Dieu que celle-ci : Seigneur, lui disoit-il, ne me donnez ni la mendicité ni les richesses : donnez-moi seulement ce qui m'est nécessaire pour vivre, de peur qu'étant dans l'abondance je ne sois tenté de vous renoncer et de dire : *Qui est le Seigneur ?* ou que pressé par l'indigence, je ne dérobe le bien d'autrui (*).

Il pensoit avec raison que, si la grande pauvreté est quelquefois dangereuse, la multitude des richesses ne l'est pas moins. L'indigence porte aux murmures et aux blasphêmes, engage à devenir le vil ministre ou l'esclave des passions des riches. L'opulence conduit à l'impiété, à l'oubli de Dieu et de ses devoirs. La pauvreté, lorsqu'elle n'est pas soutenue et ennoblie par la Religion, rend vil et malheureux : les richesses enflent le cœur et le corrom-

(*) *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi, etc.* Prov. 30.

Il faut, dit *Palingène*, posséder un peu de richesses, soit par succession, soit par son travail et par son industrie. Le pauvre a beaucoup à souffrir par-tout, et il n'est pas possible de mener une vie heureuse sans un peu de fortune. Ah ! que la vertu est gémissante, quand elle est privée de secours ! Combien de mépris n'a-t-elle pas à essuyer, lorsqu'elle est pauvre ?

pent. L'état le plus sûr, le plus honorable et le plus doux, est donc de vivre, quand on le peut, entre l'abondance et l'indigence, et le plus loin qu'il est possible de ces deux extrémités. C'est entre l'une et l'autre qu'habite le bonheur avec la sagesse.

M. *de Chamillard*, qui fut secrétaire d'État sous *Louis XIV*, offrit au célèbre Poëte *Rousseau* une direction des fermes en province ; mais il la refusa constamment, et ce fut à ce sujet qu'il dit :

Je sais quel est le prix d'une honnête abondance,
Que suit la joie et l'innocence,
Et qu un Philosophe étayé
D'un peu de richesse et d'aisance,
Dans le chemin de sapience
Marche plus ferme de moitié.
Mais j'aime mieux un sage à pié,
Content de son indépendance,
Qu'un riche indignement noyé
Dans une servile opulence,
Qui sacrifiant tout, honneur, jóie, amitié
Au soin d'augmenter sa finance,
Est lui-même sacrifié
A des biens dont jamais il n'a la jouissance.

Mais c'est là une de ces vérités, qu'on aura bien de la peine à persuader aux hommes. Ceux même qui paroissent être convaincus que le bonheur de cette vie ne consiste pas à posséder de grands biens,

se laissent prendre les premiers aux charmes de la fortune, quand elle vient se présenter à eux. *Amyot*, qui fut précepteur de *Charles IX*, étoit né à Melun de parens si pauvres et si obscurs, qu'on ne sait pas bien quelle fut leur profession (*). Les bienfaits de son Prince lui donnèrent de quoi vivre gracieusement. Il fut pourvu de l'Évêché d'Auxerre, dont le revenu alloit à plus de trente mille livres, et d'une riche Abbaye. Un jour qu'il demandoit encore à *Charles IX* un bénéfice considérable, le Roi lui dit : Eh quoi ! mon maître, vous disiez que, si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content ; je crois que vous les avez au-delà. *Sire*, répondit-il, *l'appétit vient en mangeant.*

Pierre du Vair, Évêque de Vence, avoit bien plus de désintéressement. Son Évêché

(*) Son mérite littéraire est beaucoup plus connu. Tant qu'un style simple et naïf aura de quoi plaire, ses Ouvrages seront lus avec plaisir par ceux qui aiment à retrouver les traces de l'ancienne aménité françoise. Sa Traduction des grands Hommes de *Plutarque* est un vrai chef-d'œuvre pour le temps où elle a paru. *François premier* lui donna l'Abbaye de Bellozane, à cause du plaisir qu'il avoit eu en lisant son Histoire de *Théagène*. *Henri II* le fit précepteur de ses enfans. *Charles IX*, étant parvenu à la couronne, le nomma Grand Aumônier de France, lui donna l'Abbaye de Compiegne et l'Évêché d'Auxerre.

étoit le plus petit de la Provence et ne valoit guère plus de six mille livres. On lui en offrit de plus considérables, mais il les refusa toujours, disant qu'*il ne croyoit pas qu'il lui fût permis en conscience de répudier son épouse, parce qu'elle étoit pauvre, pour en prendre une plus riche.* L'Église de France a vu dans ce siècle renouveler ce bel exemple par de vertueux Prélats, que l'éclat d'une plus grande fortune n'a pu éblouir ni tenter.

Si vous avez du bien, ne vous tourmentez pas pour en amasser davantage : en devenant plus riche, vous ne deviendrez pas plus heureux. Combien de fois même n'arrive-t-il pas que la possession d'un bien, dont l'espérance nous avoit causé beaucoup de joie, nous procure beaucoup de chagrin ! Ayez de l'ordre dans vos affaires, de l'économie dans votre maison ; une juste proportion entre vos revenus et votre dépense ; et vous aurez toujours assez de bien, pour vivre tranquillement et avec honneur. Si votre fortune est beaucoup au-dessous de ce que votre condition et votre état vous permettent légitimement de desirer et d'avoir ; tâchez, s'il se peut, de l'augmenter, mais avec modération. Contentez-vous d'acquérir un honnête nécessaire : car, encore une fois, il faut tâcher

de l'avoir, et la réponse d'un Philosophe à *Denys le Tyran* est très-juste. Ce Prince lui disoit que le Sage n'avoit besoin de rien. *Oui*, répondit-il, *quand il a ce qu'il lui faut.*

Ayez assez de bien, pour vous acquitter envers vous-même, envers votre famille et vos domestiques, des devoirs indispensables de la justice et de la sagesse chrétienne; mais n'en ayez jamais assez pour en faire l'aliment de vos passions. Que cette impuissance glorieuse soit un des exemples et un des héritages que vous transmettiez à vos enfans. Vous devez songer à leur procurer pour l'avenir une fortune honnête selon leur état : mais ce devoir dont nous ne prétendons pas vous dispenser, et qui sert si souvent de prétexte à la cupidité, à l'avarice, remplissez-le avec sagesse. Ne travaillez pas à élever vos enfans beaucoup au-dessus de votre condition, ou à les rendre fort riches : plus on laisse de bien à ses héritiers, moins on est regretté d'eux. Si vous devez un jour leur laisser des richesses, laissez-leur encore plus de vertus et de bons exemples. Si vous ne pouvez leur en amasser beaucoup, dites-leur cette consolante maxime du Sage : *Peu de bien avec la crainte du Seigneur, vaut mieux que des trésors accompagnés de trouble et d'inquié-*

tude. Répétez-leur souvent ces belles paroles du vertueux Tobie : *Ne craignez point, mon fils : nous sommes pauvres, il est vrai ; mais nous aurons beaucoup de bien, si nous craignons Dieu, si nous nous éloignons de tout péché, et que nous fassions de bonnes œuvres* (*).

Celui qui a peu est aussi riche que celui qui a beaucoup, s'il sait également en faire un bon usage ; comme un Curé le dit un jour à son Évêque, qui lui demandoit ce que valoit sa Cure : *Autant que votre Évêché, Monseigneur ; le Paradis ou l'enfer, selon l'usage que nous aurons fait de nos revenus.*

C'est l'usage, et non la multitude des richesses, qui en fait la gloire et le mérite. Il est si facile, et en même temps si funeste pour les autres et pour soi, d'en abuser, que nous croyons, en finissant cet article, devoir mettre sous les yeux de ceux qui ont reçu en partage ou acquis une grande fortune, un beau modèle de l'usage qu'ils en doivent faire. La raison et la saine philosophie semblent l'avoir dicté à celui de nos Philosophes modernes, qui leur a fait sans contredit le plus d'honneur, lorsqu'il s'est contenté de n'en être que l'organe et l'interprète.

(*) Prov. 15. Tob. 4.

« Si j'étois riche, dit-il, je voudrois dans le service de ma table imiter la variété des saisons, et tirer de chacune toutes ses délices, sans anticiper sur celles qui la suivront. Il y a de la peine et non du goût à troubler ainsi l'ordre de la Nature, à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans sa malédiction, et qui, n'ayant ni qualité ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'estomac ni flatter le palais. Rien ne coûte plus cher, et n'est plus insipide que les primeurs. Ce n'est qu'à grands frais que le riche avec ses fourneaux et ses serres chaudes, vient à bout de n'avoir sur sa table toute l'année, que de mauvais légumes et de mauvais fruits (*).

» Si j'étois riche, je serois le même dans la vie privée et dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune ne fît jamais sentir aux autres leur distance et leur inégalité. Le clinquant de la parure est incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté possible, je vou-

(*) Une personne nous a raconté qu'elle avoit connu un Seigneur, qui jouissoit de plus de cinquante mille livres de rente, mais qui avoit la manie des superbes édifices et la folie des primeurs : il est venu à bout en très-peu de temps de se ruiner, et il a fini par être obligé de faire banqueroute.

drois être mis de manière que dans tous les rangs je parusse à ma place et qu'on ne me distinguât dans aucun.

» Si mon opulence m'avoit laissé quelque humanité, j'étendrois au loin mes services et mes bienfaits ; mais je voudrois avoir autour de moi une société et non une cour, des amis et non des protégés ; je ne serois point le patron de mes convives, je serois leur hôte. L'indépendance et l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bienveillance : le plaisir et l'amitié feroient seuls la loi. Je ne voudrois jamais que leur charme fût empoisonné par l'intérêt.

» Si j'étois riche, je n'emploîrois pas mes trésors à me procurer des plaisirs aussi honteux que criminels. Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de se faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, et que de ce premier pas on traine inévitablement dans un gouffre de misère dont il ne sortira qu'à la mort ? Brutalité, vanité, sottise, et rien davantage.

» Si j'étois riche, je ne voudrois point avoir un palais pour demeure : car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre. D'ailleurs, que me sert un logement vaste, ayant si peu de quoi le peupler, et moins

de quoi le remplir ? Mes meubles seroient simples comme mes goûts ; je n'aurois ni galerie de tableaux ni bibliothèque, surtout si j'aimois la lecture, et que je me connusse en tableaux. Je saurois alors que telles collections ne sont jamais complètes, et que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la misère ; il n'y a pas un faiseur de collection qui ne l'ait éprouvé.

» Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maison champêtre. J'aurois un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seroient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier ; et mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux, des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher.

» Là, je rassemblerois une société d'amis plus choisie que nombreuse : le seul lien de cette société seroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caractères. L'exercice et la vie active aiguiseroient notre appétit et apprêteroient nos festins. La gaieté et les travaux rustiques sont les premiers cuisiniers

du monde ; et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Les mets seroient servis sans ordre, l'appétit dispenseroit des façons. Point d'importuns laquais, épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres.

» Voilà quelque essai du vrai goût dans le choix des loisirs agréables ; voilà dans quel esprit l'on jouit : tout le reste n'est qu'illusion, chimères, sotte vanité. Quiconque s'écartera de ces règles, quelque riche qu'il puisse être, mangera son or en fumier et ne connoîtra jamais le prix de la vie.

» On m'objectera, sans doute, que de tels amusemens sont à la portée de tous les hommes, et qu'on n'a pas besoin d'être riche pour les goûter. C'est précisément à quoi j'en voulois venir. On a du plaisir, quand on en veut avoir : c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous ; et il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme modéré et vraiment Philosophe, n'a que faire de richesses, il lui suffit d'être

libre et maître de soi ; quiconque jouit de la santé et ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche. Gens à coffre fort, cherchez donc quelqu'autre emploi de votre opulence ; car pour le vrai bonheur, elle n'est bonne à rien. » (*)

Mais, pour vous gouverner, demandez la sagesse.

La bonne conduite est le plus nécessaire de tous les biens, et le plus précieux de tous les trésors : elle procure les autres biens ou les conserve, et y supplée quand on ne les a pas. Mais elle n'est donnée qu'à ceux qui ont reçu en partage la sagesse ; et cette sagesse est elle-même un don de Dieu, qui ne l'accorde qu'à ceux qui la lui demandent. Adressez-vous donc à lui pour l'avoir, et faites-lui souvent la même prère que lui fit *Salomon.*

Dieu lui ayant offert, lorsqu'il monta sur le trône, tout ce qu'il plairoit à son cœur de desirer, il fit le choix le plus judicieux qu'on puisse jamais faire. Bien différent des autres hommes, qui dans leurs

(*) *Émile*, tome III.

prières demandent tout à Dieu, excepté la sagesse, ce fut l'unique chose qu'il lui demanda. « Puisque vous voulez que je régne, lui dit-il, donnez-moi ce qui m'est nécessaire pour régner avec justice et avec équité ; un esprit droit, un discernement juste, et sur-tout ce cœur docile qui est en même temps le principe et un des premiers fruits de la sagesse. C'est la sagesse seule, qui peut faire les vrais Rois et les grands Princes. Envoyez-la-moi donc aussi, pour m'éclairer durant cette vie mortelle, pour diriger mes pas incertains au milieu des ténèbres et des précipices qui m'environnent, pour m'instruire de tout ce que je dois faire, afin d'être agréable à vos yeux » (*).

Salomon eut le bonheur d'obtenir ce qu'il demandoit. Dieu lui accorda la sagesse, et avec elle tous les autres biens qu'il ne demandoit pas. C'est aussi ce qui vous arrivera, si vous êtes assez heureux pour l'obtenir. Elle vous procurera tout ce qui vous est nécessaire pour passer heureusement cette vie, et vous tiendra lieu de tout le reste. Que peut-il manquer à celui qui est sage, pour être heureux autant qu'il est permis de l'être sur la terre ? N'a-t-il pas

(*) Sap. 9.

cette tranquillité d'ame, qui est, selon l'expression de l'Écriture, comme un festin continuel, cette paix de la conscience et cette modération de desirs, qui sont les plus doux fruits de la vertu ? Voilà ce qui le rend le plus heureux des hommes. Tout ce que la fortune peut donner, ne vaut pas ce qu'il possède, puisqu'il a la sagesse ; et que sont tous les biens du monde au prix d'elle ? *Que servent à l'insensé tous ses trésors*, suivant la belle pensée de *Salomon*, *puisqu'il ne peut en acheter la sagesse* (*).

Mais ce bien précieux, c'est, après Dieu, aux parens à le procurer à leurs enfans par une vertueuse éducation ; et c'est aux enfans à le mériter par une grande docilité. Il y a tout à espérer de celui qui est docile, et qui reçoit avec attention les sages leçons qu'on lui donne.

Heureux le jeune homme qui a reçu de la Nature un cœur docile, et se fait une loi de se régler par ses salutaires impressions ! Cette inestimable qualité le portera toujours à prendre conseil, à suivre les bons avis qu'on lui donne, à renoncer à ses propres vues, quand on lui en offre de

---

(*) *Quid prodest stulto habere divitias ; cùm sapientiam emere non possit ?* Prov. 17.

meilleures ;

meilleures, à revenir sur ses pas quand on lui montre qu'il s'est engagé trop avant, et à réparer les fautes, que l'imprudence, l'emportement ou la passion lui ont fait commettre.

Mais, quelque habile que soit le maître; quelques peines qu'il se donne, il aura presque toujours la douleur de les voir toutes échouer, et se perdre sans fruit avec un caractère indocile. On voit quelquefois dans le monde, des hommes qui ont passé par les exercices ordinaires de l'éducation publique, et qui n'en ont retiré presque aucun profit : incapables des emplois dont ils sont chargés, ils y font une infinité de fautes. C'est qu'ils ont été dans leur jeunesse des esprits rebelles, pleins d'eux-mêmes, et déterminés à ne jamais plier sous l'autorité; des jeunes gens d'une humeur difficile, qu'on ne savoit comment prendre. Ils n'écoutoient les avis de personne : ils ne pouvoient souffrir aucune réprimande. Qu'en est-il arrivé? Ils sont restés ignorans et pleins de défauts; ils sont devenus de mauvais citoyens, des hommes au moins inutiles et méprisés du public.

La docilité, cette vertu si nécessaire pour faciliter les succès de la plus excellente éducation, le Dauphin, fils de *Louis XV*,

avoit eu soin de l'inspirer de bonne heure à ses enfans ; et son fils aîné le Duc *de Bourgogne*, jeune Prince de beaucoup d'esprit et d'une grande espérance, en donna un jour un bel exemple. Il avoit contredit son Gouverneur, et dans la vivacité de la dispute il s'échappa jusqu'à lui dire : *Nous verrons qui de nous deux aura raison.* Mais faisant aussitôt réflexion que cette saillie étoit contraire à la déférence et à la docilité qu'il lui devoit, il ajouta sur-le-champ : *Ce sera vous sans doute, parce que vous êtes plus raisonnable que moi.*

En ouvrant l'oreille aux bonnes instructions, la docilité les fait descendre jusque dans le cœur, pour y répandre des germes féconds. *Mon fils*, dit l'Ecclésiastique, *aimez dès votre première jeunesse à être instruit, et vous acquerrez une sagesse que vous conserverez jusqu'à la vieillesse. Approchez-vous de la sagesse de tout votre cœur. Cherchez-la avec soin, elle viendra s'offrir à vous ; et quand vous l'aurez une fois embrassée, ne la quittez point : car vous y trouverez à la fin votre repos, et elle se changera pour vous en un sujet de joie* (*).

Les lumières de la raison ont découvert aux Païens mêmes cette excellente vérité :

(*) Eccl. 6.

et l'on nous a conservé à ce sujet une belle fiction morale de *Crantor*, Philosophe Platonicien. Il disoit que les divinités qui président à la richesse, à la volupté, à la santé et à la vertu, se présentèrent un jour à tous les Grecs rassemblés aux jeux Olympiques, afin qu'ils leur marquassent leur rang, suivant le degré de leur influence sur le bonheur de l'homme. La *Richesse* étala sa magnificence, et commençoit à éblouir les yeux de ses Juges, quand la *Volupté* représenta que l'unique mérite des richesses étoit de conduire au plaisir. La *Santé* dit que sans elle les plus grands plaisirs sont amers, et que la douleur prend bientôt la place de la joie. Mais la *Vertu* termina la dispute, et fit convenir tous les Grecs que la richesse, le plaisir et la santé ne durent pas long-temps sans elle, ou deviennent des maux pour qui ne sait pas en user avec sagesse. Le premier rang lui fut donc adjugé, le second à la santé, le troisième au plaisir, et le quatrième à la richesse.

Aussi le Sage ne desire-t-il pas d'acquérir beaucoup de richesses, parce que c'est souvent acquérir beaucoup de peines. Eh ! pourquoi les desireroit-il ? n'a-t-il pas en lui-même ce qu'elles promettent et ne don-

nent point ? Ce n'est pas qu'il dédaigne lés richesses, qui sont quelquefois un bien, et peuvent toujours le devenir : il ne croit pas que la vraie sagesse consiste à les mépriser, et encore moins à le dire, mais à n'en pas faire dépendre son bonheur. Elles ne lui paroissent estimables et précieuses que par l'usage qu'on en fait ; et il met bien au-dessus d'elles le rare trésor de la sagesse. Tout ce qu'il y a d'or sur la terre, perd à ses yeux son prix et son éclat, dès qu'il le compare à celui de la vertu. Il a continuellement dans le cœur et sur les lèvres cette belle maxime de *Solon : Laissons au reste des mortels les richesses pour leur partage ; et que la vertu soit le nôtre.*

En effet, la sagesse seule, à parler exactement, mérite le titre de bien, puisqu'elle seule peut faire le bonheur de l'homme dans cette vie, et plus sûrement encore dans l'autre. Elle apprend à faire un noble et digne usage des richesses, ou à s'en passer sans chagrin quand on ne les a pas. Elle éloigne de nous les sources les plus ordinaires de nos peines, la plainte du présent et l'inquiétude sur l'avenir, en renfermant nos desirs dans l'étendue de ce qui est à notre portée, et en plaçant notre bonheur, non dans une possession d'objets

qui promettent une félicité qu'ils ne donnent point, mais dans l'accomplissement de nos devoirs. Elle écarte même de nous jusqu'aux douleurs, qui le plus souvent ne sont que les fruits de l'intempérance et des excès. Les plaisirs de l'esprit et du cœur, que donne toujours une conduite vertueuse, et qui renaissent sans cesse dans une conscience pure et tranquille, marchent à sa suite et l'accompagnent jusque dans l'adversité.

Heureux donc mille fois l'homme qui a trouvé la sagesse ! C'est à son école qu'il apprendra à connoître, à remplir tous les devoirs de l'honnête homme, et à mettre en pratique les excellentes maximes que nous venons d'expliquer.

Parvenus enfin à l'extrémité de la carrière, que la sagesse nous avoit ouverte, et que nous avons tâché de parcourir sous ses auspices, portons nos regards sur toute la terre : pourrons-nous y découvrir quelque chose de plus grand, de plus admirable, que le parfait honnête homme, le vrai sage, dont nous avons, dans le cours de cet Ouvrage, essayé de crayonner le tableau ? Plus il est parfait et digne d'admiration, plus il doit faire naitre le desir d'en exprimer en soi-même tous les traits,

autant que le comporte la foiblesse de notre nature.

C'étoient les beaux sentimens qui animoient le célèbre *Anaxagore* (*), un des plus grands Philosophes de l'antiquité païenne. Né à Clazomène, ville d'Ionie, de parens illustres et riches, l'amour de la philosophie et un vif desir d'apprendre, l'élevèrent au-dessus de ce qui fait l'objet de la cupidité de la plupart des hommes. Il quitta son pays, pour venir se livrer à l'étude de la sagesse dans la ville d'Athènes. Comme ses amis le pressoient de penser à sa fortune : *Oh ! mes amis*, leur répondit-il, *vous me demandez l'impossible. Comment partager mon temps entre les richesses et mes études, moi qui préfère une goutte de sagesse à des tonnes*

(*) Il vivoit environ 500 ans avant J. C. *Cicéron* dit de lui : *Maximâ fuit et gravitatis et ingenii gloriâ. Élien* et *Plutarque* rapportent qu'on ne le vit jamais rire ni même sourire : mais le fait ne peut guère être vrai de la vie entière d'un homme, au moins quant au sourire : car pour le rire, on assure que *Fontenelle*, qui avoit toujours sur les lèvres le sourire philosophique, n'a jamais ri aux éclats ; et qu'il en convenoit en tâchant de donner du ridicule au rire éclatant ; qui néanmoins n'en est guère susceptible, quand il est une effusion de l'ame et qu'il n'est ni affecté ni trop fréquent.

d'or ! On peut juger du progrès qu'il y fit par sa réponse sublime, et digne d'un Philosophe Chrétien, à quelqu'un qui lui demanda s'il ne desiroit point de revoir son pays. *Oui,* dit-il, en levant les mains vers le Ciel, *j'ai un desir extrême de revoir ma patrie.*

Ainsi pense le vrai Sage. Il juge trop bien de toutes les choses de la terre, pour y placer son bonheur. Il sent que le souverain Auteur de son existence, a fait son ame trop grande, pour qu'un autre objet que l'Être infini puisse la remplir ; et cette immensité qu'embrassent ses desirs, lui est un sûr garant que des biens fragiles et passagers ne sont pas le terme de sa destinée. Élevant ainsi ses pensées et ses sentimens jusqu'au trône de Dieu même, il le prie de lui envoyer quelques rayons de cette suprême sagesse, qui gouverne l'Univers ; afin qu'il puisse se conduire avec prudence au milieu des écueils et des ténèbres de cette vie, et arriver heureusement au port. Il tâche, par la réunion de toutes les vertus, et en ne se nourrissant que de bonnes actions, à se rendre digne de la félicité immortelle qui l'attend.

Tel est le parfait honnête homme et le vrai sage. Heureux ceux qui le prendront

pour modèle ! Si l'on n'ose espérer de lui ressembler jamais parfaitement, on doit du moins aspirer à en approcher le plus qu'il est possible. C'est être déjà bien sage, que de travailler à le devenir.

O vous, pour qui sur-tout j'ai composé ce Recueil, jeunes gens, appliquez-vous de toutes vos forces à acquérir la sagesse. *Recevez les instructions qu'elle vous donne avec plus de joie que si c'étoit de l'argent, et préférez sa doctrine à l'or. Car la sagesse est plus estimable que ce qu'il y a de plus précieux; et tout ce qu'on desire le plus, ne lui peut être comparé. C'est d'elle que vient le conseil et l'équité, c'est d'elle que vient la prudence et la force. Avec elle, sont les richesses et la gloire, la magnificence et la justice : car les fruits qu'elle porte, sont plus estimables que l'or et les pierres précieuses; et ce qui vient d'elle, vaut mieux que l'argent le plus pur* (*). Elle est de beaucoup préférable à la science même. Si celle-ci est utile et agréable, celle-là est importante et nécessaire. La science s'occupe à l'examen des choses extérieures, la sagesse s'attache à considérer l'intérieur de l'homme : l'une le rend savant et éclairé, l'autre le rend pieux et juste : la première

(*) Prov. 8.

donne la fleur, et la seconde le fruit de la vie. La science cultive et orne l'esprit ; la sagesse est la seule qui cultive l'ame et qui enseigne les bonnes mœurs : elle détruit tous les vices, et sème les vertus qu'elle arrose et fait germer par une pluie céleste. O sagesse, s'écrie un Poëte moral (*), lumière des hommes, règle de la vie, paix et médecine de l'ame ! qui est-ce, hélas ! qui vous connoît et vous aime aujourd'hui ? Qui est-ce qui vous suit ? dans quel endroit êtes-vous honorée sur la terre ? Il fut un temps heureux, où l'on se faisoit un honneur de vous chercher, de vous pratiquer, de vous enseigner à la jeunesse. Mais à présent que lui apprend-on ? des rêveries philosophiques, des fictions, des mensonges, des choses au moins inutiles. On voit dans les écoles, continue le Poëte moraliste, un précepteur assis sur le trône élevé de l'ignorance, qui tient un livre ouvert, d'où il tire ses leçons : il regarde de tous côtés ses jeunes disciples, qui ont la bouche béante, les yeux ouverts et les oreilles attentives. Il leur débite d'un ton pédant et d'une voix tonnante ses futiles instructions, sans songer à leur apprendre ce qui leur seroit le plus utile et le plus nécessaire, la science des

(*) *Palingène.*

mœurs. Ne rougirez - vous point de leur faire perdre ainsi le plus précieux temps de leur vie ? Puisque la chose que vous négligez le plus , est la culture de ces jeunes ames , vous méritez , à bien plus juste titre , le nom de corrupteurs que de précepteurs de la jeunesse. Commencez par vous connoître vous-mêmes , avant de vous charger du soin d'enseigner aux autres ce qu'il leur importe le plus de savoir. Revêtez - vous de saintes mœurs , afin de les enseigner par vos exemples encore plus efficacement que par vos leçons.

Nous ne croyons pas pouvoir mieux terminer ce Recueil que par un ingénieux Apologue d'un de nos meilleurs Fabulistes. Il sera aisé d'en sentir la justesse et d'en faire l'application à notre Ouvrage.

LE MIROIR.

UN Miroir merveilleux et d'utile fabrique,
Où se peignoit par art le naturel des gens,
Attiroit au milieu d'une place publique
Les regards de tous les passans.
J'ignore chez quel peuple; il n'importe en quel temps.
Chacun glose à l'envi sur ce tableau fidelle.
Arrive une *Coquette* : elle y voit traits pour traits
Ses petits soins jaloux et ses penchans secrets :
Sans mentir, voilà bien le portrait d'*Isabelle ;*
Présomption, desirs, mépris d'autrui; c'est elle,
C'est son esprit tout pur : je la reconnois là :
Le joli Miroir que voilà !
Et combien je m'en vais humilier la belle !
Un *petit-maître* succéda;
Et la glace aussitôt présente pour image
Beaucoup d'orgueil et fort peu de raison :
Parbleu ! je suis ravi que l'on ait peint *Damon* ;
S'écrie en se mirant l'important personnage !
Et je voudrois que, pour devenir sage,
De ce Miroir malin il prît quelque leçon.
Après ce fat, vint un vieil *Harpagon* (*),
D'une espèce tout-à-fait rare.
Il tire une lunette et se regarde bien,
Puis ricanant d'un air bizarre.

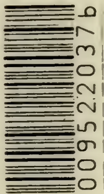
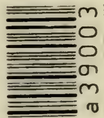
(*) Avare de *Molière*. On n'emploie plus guère le mot *vieil* qu'au figuré dans ces phrases, le *vieil homme*, le *vieil Adam*, pour signifier l'*homme pécheur* : ailleurs on dit plutôt *vieux*.

C'est *Ariste*, dit-il, ce vieux fou, cet avare,
Qui se feroit fouetter pour accroître son bien :
J'aurai un vrai plaisir à montrer sa lésine;
Et payerois de bon cœur cette glace divine,
Si l'on me la donnoit pour rien.
Mille gens vicieux, sur les pas de cet homme,
Tour-à-tour firent voir la même bonne foi :
Chacun d'eux reconnut dans le brillant fantôme,
Qui l'un, qui l'autre, et jamais soi.
Tout homme est vain, tout homme aime à médire.
De croire que sensible aux traits de la satire
Cherchant à se connoître, et non à se flatter,
A ma voix aujourd'hui l'univers se refonde,
Je ne m'en flatte pas : je connois trop le monde,
Il aime ses erreurs et craint de les quitter.
Vainement la raison s'en vient nous demander
De nos égaremens un entier sacrifice ?
Il est de doux penchans, qu'on s'obstine à garder.
Mais de voir par l'orgueil, la haine ou l'avarice,
Les mortels se laisser guider,
S'applaudir pour un rien, pour un rien s'irriter,
Mépriser la vertu, déifier le vice,
A mille excès s'abandonner,
S'égorger, se trahir et ne rien pardonner :
Voilà l'aveuglement dont je viens de reprendre.
A leurs moindres défauts j'offre ici le *Miroir*.
Mais s'ils refusent de s'y voir,
Je ne sais plus comment m'y prendre.

AUBERT.

FIN du sixième et dernier Tome.





a39003 009522037b

